

Jean-Baptiste ORPUSTAN

**NOUVELLE
TOPONYMIE BASQUE**

Noms des pays, vallées, communes et hameaux historiques de
Labourd, Basse-Navarre et Soule

Edition entièrement revue et corrigée

2010

INTRODUCTION

Bien du temps a passé depuis que, en réponse à un ouvrage qui décidément en prenait à son aise avec toutes les exigences scientifiques, historiques et surtout linguistiques que demande l'analyse toponymique en général et basque en particulier (1), fut rédigée et ensuite publiée en 1990 aux Presses Universitaires de Bordeaux la première édition de la *Toponymie basque*. Pour lors le spécialiste qui souhaitait aborder avec un peu de rigueur cette branche aussi tentante - et elle l'est toujours au vu de ce qui se publie - qu'ardue et risquée de la linguistique historique disposait de publications utiles et parfois indispensables: ceux de Paul Raymond (2) et d'Achille Luchaire (3) dès la fin du XIXe siècle, les ouvrages désormais classiques d'A. Dauzat et Ch. Rostaing sur la toponymie de France (4). Prenant la suite de la *Revue Internationale d'Onomastique*, la Société française d'Onomastique avait renouvelé le titre de sa revue spécialisée dans l'étude des noms de lieux et de personnes (5), qui a depuis poursuivi sa carrière.

Mais c'est surtout en Espagne qu'avaient déjà paru les ouvrages fondamentaux propres à aider l'analyse toponymique basque, celle des territoires de langue basque d'abord, mais aussi celle d'autres lieux où la langue basque avait été utilisée anciennement et avait laissé une toponymie encore reconnaissable sous ses divers habillages phonétiques romans. Tels étaient, pour ne retenir ici que les noms principaux, les travaux importants que J. Coromines avait consacrés à la toponymie catalane et pyrénéenne, ibérique et aquitaine (6). Et surtout il était déjà impossible de s'aventurer sur le terrain de la langue basque ancienne et de l'onomastique de langue basque qui en est le chapitre principal pour toute l'époque antérieure au temps des premiers textes longs, le XVIe siècle, sans faire appel aux ouvrages indispensables de L. Michelena, à ses *Apellidos vascos* (ces "noms d'état civil" que les Basques tiennent des maisons dont ils sont issus, de toponymes donc) (7) et, pour la phonétique sans laquelle les noms de lieux sont inanalysables avec quelque précision, à sa *Fonética histórica vasca* (8), sans nommer ici les articles nombreux qu'il a consacrés au sujet. L'Académie de la langue basque entreprenait un travail considérable de recension des documents et des travaux ayant trait au sujet sous le titre d'*Onomasticon Vasconiae*, qui ne compte pas moins, en 2004, de 23 gros volumes publiés.

A cette importante bibliographie de base se sont ajoutés en effet nombre de travaux, tant dans la documentation publiée que dans les études toponymiques du domaine basque, qui sont venus enrichir et partiellement modifier la connaissance et l'analyse des noms de lieux du Pays basque qui font l'objet, dans la continuité des rééditions, sans corrections de quelque importance, de 1991 et 1997, de cette nouvelle *Toponymie basque*. S'en sont suivis nécessairement des progrès, des perspectives nouvelles et donc des corrections, même provisoires, dans cette analyse elle-même, s'agissant principalement des noms d'analyse difficile ou controversée, relativement peu nombreux dans l'ensemble, mais sur lesquels le dernier mot est encore parfois loin d'être dit. Dans le même temps la vogue des études d'onomastique en toutes zones et de toutes époques est allée croissant, ce dont témoigne abondamment, par exemple, la place de ce thème dans les informations et échanges d'Internet. Une mise à jour s'imposait donc, si bien que cette nouvelle édition contient, pour les mêmes rubriques que les précédentes, et dans le même ordre, un texte entièrement réécrit.

En s'en tenant aux publications les plus importantes, en plus des nouveaux titres dus à l'auteur lui-même (9), il convient de mentionner en particulier:

1° Publications portant sur le domaine basque proprement dit:

Parmi les très nombreux travaux, recueils de textes, thèses et analyses publiés en Espagne et portant principalement sur le domaine ibérique, on se contentera de mentionner la série d'articles d'analyses onomastiques qu'A. Irigoyen a réunis en divers volumes (10), et

l'important recueil de citations médiévales réunies et classées par J. Arzamendi, quoique relativement peu utile pour la toponymie et les dialectes aquitains (11).

Pour le pays aquitain de langue basque, la toponymie labourdine et côtière bénéficie de la thèse de Hector Iglésias publiée sous le titre *Noms de lieux et de personnes à Bayonne, Anglet et Biarritz au XVIIIe siècle*, Saint-Sébastien 2000.

La connaissance de la toponymie ancienne de la Basse-Navarre "dacquoise" (pays de Mixe et d'Oztibar-Ostabarès) a été considérablement améliorée, ancienneté des citations (milieu du XIIe siècle) ou apparition de noms jusque-là ignorés, par la redécouverte et la publication du Cartulaire de Dax avec les études historiques et onomastiques qui l'accompagnent: *Cartulaire de la cathédrale de Dax, Liber rubeus (XIe-XIIE siècles)* et *L'église et la société dans le diocèse de Dax aux XIe et XIIe siècles*, 2 vol., CEHAG Dax 2004.

2° Dans les publications portant sur le domaine gascon et touchant aussi nécessairement à l'onomastique d'origine basque, les deux ouvrages de Michel Grosclaude sont désormais indispensables:

Dictionnaire toponymique des communes du Béarn, Pau 1991.

Dictionnaire étymologique des noms de famille gascons, Pau 2003.

On doit aussi à M. Grosclaude, J.-F. Le Nail et J. Boisgontier le *Dictionnaire toponymique des Hautes-Pyrénées*, Tarbes 2000.

3° La première édition de la *Toponymie basque* (PUB 1990) fut critiquée par A. Irigoyen dans un article intitulé "Observaciones en torno a la obra *Toponymie basque* de J.-B. Orpustan" publié ensuite à part sous le titre *Sobre toponimia del Pais Vasco Norpirenaico* (Bilbao 1990). Sans nier en rien la valeur, unanimement reconnue, des travaux d'A. Irigoyen sur la langue et la toponymie basques, nous avons contesté la pertinence de bien des critiques contenues dans cet article, et en particulier la tendance constante chez cet auteur à expliquer trop souvent la toponymie basque par des bases anthroponymiques. Dans un article intitulé "Remarques sur les *Observaciones en torno a la obra Toponymie basque de J.-B. Orpustan ...*" publié au *Bulletin du Musée Basque* n° 131, 1er semestre 1991 p. 11 à 30, nous avons donc fait "la critique de la critique", et expliqué pourquoi il nous était impossible d'admettre et l'esprit général de cet article et la validité de la plupart de ses assertions.

La toponymie de langue basque est, sauf pour la plupart des noms de maisons, assez rarement parvenue jusqu'aux temps modernes sans être passée par diverses phases plus ou moins prononcées de transformations. Ces changements ont pu se produire dans l'usage en langue basque dans les territoires restés de langue basque jusqu'à la fin du Moyen Age. Mais ils se sont produits bien davantage dans l'emploi de ces noms par la langue administrative, le latin d'abord puis, à partir du XIIe siècle, le gascon, et c'est la forme romanisée en gascon que le français a presque toujours récupérée aux divers moments de l'histoire où cette langue a pénétré en Pays basque aquitain: assez tôt dès la fin de la guerre de cent ans (1450) en Labourd, et en Soule où cependant le gascon béarnais persiste encore longtemps, bien plus tard en Basse-Navarre, royaume théoriquement "indépendant" jusqu'à la Révolution, où avec le gascon dans les pays limitrophes (Mixe et Ostabarès) c'est encore le castillan qui reste la langue quasi "officielle" et en tout cas notariale jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. Les noms basques parfois latinisés ou "relatinisés" mais le plus souvent romanisés par le gascon médiéval se lisent dans les cartulaires ecclésiastiques des évêchés et abbayes de la région (cartulaires de Dax, de Bayonne, de Sorde) où sont en général les premières citations connues (12). Le *Censier gothique* de Soule est rédigé à la fin du Moyen Age en gascon béarnais comme la *Coutume* de 1520 (13). Et à Pampelune même, si la majorité de la documentation

utilise le navarro-castillan, les textes gascons sur la Basse-Navarre et les territoires limitrophes sont nombreux à partir du XIII^e siècle.

De cette situation de bilinguisme multiséculaire, il est résulté rarement une toponymie réelle de “double tradition” avec une étymologie différente en basque et roman officiel, mais dans la majorité des cas des formes doubles, basques et romanes, de même étymologie. Cette étymologie est presque toujours basque, sauf dans quelques noms latino-romans très rares dans les seules créations de “bastides” et autres peuplements médiévaux, et par ailleurs un très petit nombre de toponymes dont l’étymon n’est identifiable ni par le basque ni par le latin.

Les noms en usage dans la langue basque sont en général proches des étymons ou même identiques quand ils ont été inventés dans cette langue, sauf quand le nom basque usuel a été repris à la forme officielle, très rarement, ou contaminé par elle. Dès les premières citations du XI^e siècle, les formes utilisées par la langue administrative romane diffèrent plus ou moins de celles que le basque a généralement conservées, et elles ont presque toujours continué à le rester. Ces formes résultent dans tous les cas des changements apportés par la phonétique romane du gascon médiéval, et principalement de l’accentuation sur la pénultième et de ses conséquences, alors que les mots empruntés au latin ancien ou médiéval par le basque, indifférent à la quantité comme à l’accent, restaient dans tous les cas, sauf les adaptations dues à la différence du système consonantique basque, très proches de la structure générale de l’étymon latin (14). Les changements touchent donc essentiellement le vocalisme et conséquemment aussi le syllabisme, un peu aussi le consonantisme, et se résument principalement aux faits suivants, qui recourent les changements survenus pour passer du bas-latin au roman:

1° maintien de la voyelle finale *-a* basque, organique ou déterminante (équivalant à l’article français “le, la”), devenue atone et affaiblie en *-e*:

organique dans *baiona* > *baïône*, *ibarrola* > *ibarrôle*; déterminante dans *ibarra* > *ibárre*, *latsa* > *lásse*;

2° disparition des autres voyelles finales devenues atones, sauf dans quelques cas où la consonne finale résultant de la chute était inhabituelle, où on trouve *-e*:

uharte > *uhárt*, *ligi* > *licq*, *unaso* > *oneis*; mais *mendiondo* > *mendionde*, *bidaitsun* > *bidache*;

3° réduction syllabique dans les noms de plus de trois syllabes par chute des syllabes atones internes:

beraiskoitz > *briscos* > *briscous*, *sarrikota* > *charritte*;

4° diphtongaison dans quelques cas de *-o-* accentué suivi d’un *-i* (diphtongaison dite “conditionnée”): *arboti* > *arbouet*, *baigorri* > *baiguer* (nom médiéval disparu);

5° réduction des diphtongues, *ai* > *è*, *au* > *o*:

orzaiz > *ossès*, *arlausia* > *arrossa*;

6° vocalisation en *u* de *l* final ou devant consonne:

mendibil > *mendibiu* > *mendibieu*, *iholdi* > *ihout* (nom médiéval disparu pour “Iholdy”);

7° chute de nasale intervocalique: *urdinarbe* > *ordiarp*;

8° traitements subis pas les locatifs basques à suffixe *-eta*:

le plus souvent évolution normale *-eta* > *-ette*: *ezpeleta* > *espelette*;

parfois *-eta* > *-ete* > *-et*: *urkueta* > **orkuet* > *urcuit*; *bizkarreta* > *viscarret*;

quand le suffixe est précédé de *o* accentué dans *-oeta* le résultat roman très ancien est *-aute*, après une étape théorique (non documentée) *-óte* et diphtongaison romane:

berroeta > **berróte* > *berraute*;

9° à l’initiale *iri-* a donné très anciennement *li-* en domaine souletin exclusivement, fait qui résulte de la confusion par une oreille non habituée au basque de *-r-* intervocalique

avec la latérale *-l-*, et qui donne dans les citations romanes médiévales aussi bien *sant peray* pour Saint-Palais, que *oleguer* pour Orègue (voir ces noms):

iribarren > **ilibarren* > *libarren* > *libarrenx* (addition d'une sifflante analogique).

Malgré ces changements de phonétique romane qui ont touché les formes officielles romanisées des noms de lieux, et bien que la phonétique basque soit peu mobile au cours du temps, l'usure des noms dans l'usage a fait que, assez souvent, la forme officielle est plus proche de l'étymon basque, et par conséquent, sauf pour la prononciation parfois, plus proprement "basque" que la forme basque orale, comme dans Biarritz, Bussunarits, Hasparren etc.

La très grande majorité des noms de lieux basques, dans toute la toponymie d'habitat médiévale, noms de pays, communes et hameaux historiques ici commentés ou noms de maisons qui sont exactement de même nature et souvent identiques, s'explique aisément par le lexique du basque historique, avec très peu d'éléments dont on peut penser qu'il firent, à une époque lointaine, partie de la langue, comme *ona* (voir Bayonne, Oneis) ou *narb-*. Ils sont aussi dans leur très grande majorité des toponymes réels et réalistes, décrivant un lieu par un ou plusieurs de ses aspects caractéristiques au moment inconnu de leur invention, mais qui a pu changer depuis lors, pour la végétation ou autrement. Les noms à base anthroponymique sont de ce fait si rares, que dans les cas exceptionnels où il y a doute entre l'une et l'autre possibilité, et sauf raison contraire, la "lecture la plus facile" va dans le sens de l'interprétation toponymique (voir Armendaritz). Même dans les noms à suffixe *-os/-oz* nombreux en Aquitaine et présents aussi en domaine basque, que G. Rohlfs croyait formés sur des noms de possesseurs d'époque gallo-romaine (15), la très grande majorité est formée sur base toponymique. Il en va de même pour la plupart des noms à suffixe *-i(t)z*. La base anthroponymique se vérifie plus souvent dans les noms suffixés en *-ain/-ein* qui peuvent être tenus, comme l'a démontré J. Caro Baroja (16), pour des formations latines, dont Domezain offre le modèle typique, quoique bien des noms à finale *-ain* demandent une explication par le basque.

Y a-t-il continuité entre les noms de lieux basques, dont les attestations sont, à très peu près, seulement médiévales, et ne remontant pas au-delà de la documentation aujourd'hui connue, c'est-à-dire le XI^e siècle, et l'onomastique relevée dans les inscriptions antiques aquitaines, antérieure de plus d'un demi-millénaire? Déjà Luchaire à la fin du XIX^e siècle établissait des relations entre plusieurs de ces noms, diversement latinisés mais pris dans les langues locales, et le lexique du basque, et des travaux plus récents s'inscrivent dans la même perspective, touchant aussi bien les noms de personnes que les noms de lieux (17). Il y sera fait allusion parfois dans les analyses qui suivent.

Chaque nom analysé est présenté avec les éléments de départ suivants: en titre le nom officiel suivi du nom d'usage basque, quand celui-ci, au moins orthographiquement, diffère par quelque trait, puis le nom de l'habitant en basque, dans ses versions les plus courantes. Ce nom de l'habitant peut être fort utile à l'analyse des noms et en particulier à la définition de la forme étymologique, en raison surtout de la tendance, faute d'avoir analysé les noms avant d'en choisir la forme "canonique", à mettre dans tous les noms à finale consonantique un *-e* postiche transféré depuis les formes de déclinaisons (Ascain fait *Azkainen*, *Azkainera* "à Ascain", mais normalement *Azkaindik* "(venant) d'Ascain") aux formes absolutes. Ensuite sont données, sans exhaustivité pour les noms les plus abondamment cités, les formes documentées dans les citations les plus anciennes aujourd'hui connues, pour la forme romane officielle et pour la forme d'usage basque, quoique cette dernière apparaisse peu, ou même pas du tout, dans les textes médiévaux. C'est à partir de

tous ces éléments, compte tenu de l'acceptabilité sémantique en toponymie, que l'analyse des noms de lieux a quelque chance de présenter, sinon toujours la signification véritable, du moins la ou les hypothèses les plus solides. Il arrive, mais très rarement, qu'aucune ne s'impose et que le toponyme reste, selon l'expression usuelle, "obscur".

Décembre 2004

Jean-Baptiste ORPUSTAN

Professeur honoraire de l'Université Michel de Montaigne - Bordeaux III

Membre d'honneur de l'Académie de la Langue Basque - Euskaltzaindia

UMR 5478

NOTES.

1. LEMOINE, J., *Toponymie du pays basque-français et des pays de l'Adour*, Paris Picard, 1977.

2. RAYMOND, P., *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées*, Paris 1863.

3. LUCHAIRE, A., *Du mot basque IRI et de son emploi dans la composition des noms de lieux de l'Espagne et de l'Aquitaine antique*, Pau 1875. *Origines linguistiques de l'Aquitaine*, Paris 1877. *Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française*, Paris 1873, Slaktine Reprints Genève 1973. *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon d'après les documents antérieurs au XIV^e siècle, suivi d'un glossaire*, Paris 1881, Slaktine Reprints id.

4. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *Dictionnaire étymologique des noms de lieux de France*, Paris, Nouvelle édition revue et augmentée 1984.

5. *Nouvelle revue d'onomastique*, Société française d'Onomastique, Archives Nationales, 87 rue Vieille du Temple, 75013 Paris.

6. COROMINES, J., *Estudis de toponimia catalana*, Barcelone 1965. "De toponimia vasca y vasco-románica en los Bajos-Pirineos", *Fontes linguae Vasconum*, Pampelune 1972. "Du nouveau sur la toponymie occitane", *Beiträge zur Namenforschung* 8, 1973, Heidelberg.

7. MICHELENA, L., *Apellidos vascos*, Saint-Sébastien 1973.

8. MICHELENA, L., *Fonética histórica vasca*, Saint-Sébastien 1973.

9. ORPUSTAN, J.-B., "La toponymie basque de Bayonne", *Lapurdum I*, Biarritz 1996, p. 25-36. "Histoire et onomastique médiévales: l'enquête de 1249 sur la guerre de Thibaud I de Navarre en Labourd", *Lapurdum II*, Biarritz 1997, p. 163-204. "Anthroponymie médiévale en Pays basque: prénoms et surnoms en Basse-Navarre et Soule au début du XIV^e siècle", *Lapurdum V*, Biarritz 2000, p. 183-221. *La langue basque au Moyen Age*, Ed. Izpegi, Saint-Etienne-de-Baïgorry 1999. *Les noms des maisons médiévales en Labourd, Basse-Navarre et Soule*, Izpegi 2000. "L'onomastique basque dans le *Cartulaire de la cathédrale de Dax*", *L'église et la société dans le diocèse de Dax aux XI^e et XII^e siècles*, Dax CEHAG 2004, p. 155-189. "Toponymie médiévale et lexique basque de la vigne dans les provinces basques de France", *Actes du colloque du Teich*, ABELL, Dijon 2004. Ces ouvrages et articles intègrent ou complètent le contenu des publications antérieures signalées dans la note 1 des éditions précédentes.

10. IRIGOYEN, A., *En torno a la toponimia vasca y circumpirenaica*, Bilbao 1986. *De re philologica linguae uasconicæ* I, II, III, IV, V, Bilbao 1985-1995.

11. ARZAMENDI, J., *Terminos vascos en documentos medievales de los siglos XI-XVI*, Bilbao 1985.

12. BIDACHE, J., *Le livre d'or de Bayonne. Textes latins et gascons du Xe au XIX^e siècle*, Pau 1896. RAYMOND, P., *Cartulaire de l'abbaye de Saint Jean de Sorde*, Paris-Pau 1873, Atlantica Reprints Pau 1998.

13. CIERBIDE, R., *Le Censier gothique de Soule*, Izpegi 1994. GROSCLAUDE, M., *La Coutume de Soule*, Izpegi 1993.

14. La toponymie médiévale et le lexique général basques des emprunts au latin, antique ou médiéval, donnent de nombreux exemples de ce caractère conservateur de la phonétique basque pour les voyelles, avec quelques changements dans les consonnes: *castellu* > *gatzelu*, *salu* > *zaldu*, *lucu* > *luku*, *fagu* > *phagolbago*, *ecclesia* > *eliza*, *cruce* > *gurutze*, *Aquis* > *Akiz(e)* (Dax) etc.

15. ROHLFS, G., *Le Gascon, Etudes de philologie pyrénéenne*, Tübingen-Pau, 1970, p. 29-33. Voir maintenant sur cette question GROSCLAUDE, M., *Dictionnaire toponymique...*, *op. cit.*, p. 376-378.

16. CARO BAROJA, J., *Materiales para una historia de la lengua vasca en relación con la latina*, Salamanca, 1945.

17. GORROCHATEGUI CHURRUCA, J., *Estudio sobre la onomástica indígena de Aquitania*, Bilbao 1984. Sur l'onomastique ibérique contenue dans les nombreuses inscriptions et médailles antiques de la péninsule, les études en portugais de A. MARQUES DE FARIA en cours de publication dans la *Revista portuguesa de Arqueologia* sous le titre "Onomástica paleo-hispánica" sont d'une grande utilité aussi pour la langue et l'onomastique basques.

PREMIERE PARTIE

LE LABOURD ET BAYONNE

La province du Labourd tient son nom à la fois de la station militaire romaine de *Lapurdum* à l'emplacement de la ville haute de Bayonne, et de la vicomté du comté de Gascogne qui fut instaurée au tout début du XI^e siècle: celle-ci couvrait primitivement non seulement l'actuelle province du Labourd qui a gardé son nom, mais toute la Basse-Navarre "bayonnaise" (vallées d'Arbéroue, Ossès, Cize et Baïgorry) qui passa sous l'autorité du roi de Navarre au cours du même siècle, tout en restant dans l'évêché de Bayonne. On ne saurait dire si à l'époque antique *Lapurdum* nommait seulement la station de la cohorte romaine au point stratégique du confluent de la Nive et de l'Adour, ou si c'était déjà aussi celui d'un territoire plus vaste dont le centre était peut-être Hasparren, selon ce que laisserait supposer la fameuse inscription du temps de Tibère (1^{er} siècle) qui y a été trouvée. Labourd et Bayonne furent synonymes et employés l'un pour l'autre dans ces premiers temps, tant pour le vicomte que pour l'évêque, avant de se différencier dès le XII^e siècle en nom de province (Labourd) et de ville (Bayonne). Le Labourd définitif, séparé politiquement des vallées bas-navarraises, est resté dans le duché d'Aquitaine et sous l'autorité des rois d'Angleterre du milieu du XII^e siècle (mariage d'Aliénor héritière du duché avec le roi d'Angleterre) jusqu'à la fin de la guerre de cent ans (1452). Il n'a pas connu, à l'inverse des terres de Basse-Navarre et de Soule, d'autre division administrative que ses paroisses parfois importantes (de 80 à 100 maisons rurales médiévales ou davantage à Hasparren, Sare, Urrugne, Ustaritz, bien qu'on n'en connaisse que très imparfaitement l'habitat médiéval). Bayonne est dès le XII^e siècle une ville administrativement séparée du reste du pays.

1. Labourd, Lapurdi (Lapurtarr)

(*in lapurdo* entre 340 et 420, *locusta lapurdenses* entre 130 et 488, *laburdensis* 1059, 1106, 1125, *laburdensis* 1249, *labort* 1264)

(*lapurdiola* 1110)

Au vu des citations, et en particulier de l'unique citation médiévale en basque de 1110 (*lapurdiola* est "la cabane de Labourd", ou "du Labourdin" si c'est un anthroponyme d'origine comme il semble, pour un habitat saisonnier dans la région de Valcarlos), on est amené à penser que le mot basque *lapurdi* est à l'origine non seulement du nom roman (chute de voyelle atone finale, sonorisation de l'occlusive intervocalique que le basque conserve sourde), mais aussi du nom latin *lapurdum* modifié pour entrer dans la déclinaison latine (première déclinaison: nominatif *-um*, génitif *-i*, ablatif *-o*), ce qui est courant dans les noms régionaux latinisés (Oiasso, Elimberis sont de la troisième déclinaison). Seul le *-i* final basque fait difficulté: on ne l'imagine pas gardé du génitif latin (ce qui est arrivé à *petri* > *betiri* pour "Pierre" certainement à partir des textes religieux), et il peut être simplement analogique à d'autres noms comme Ahurti (Urt), Arboti (Arbouet), Ligi (Licq), ou encore le résidu d'un ancien suffixe. L'élément le plus facilement identifiable par le lexique toponymique basque habituel est le segment *-urd-* au sens de "replat, plateau" (1) qui a fourni divers toponymes (Urdos, Urdax, Ordiarp) et le nom moderne (et toponyme médiéval) *ordoki* "lieu plat". Pour le premier élément le terme *labe* "brûlis, four" également présent en toponymie (Labeaga maison médiévale, Labets) et dans le lexique moderne (*labe* "four", dérivé *labaki* "défrichage par brûlis" qui a fait le béarnais *labac* de même sens) serait acceptable, et le nom serait alors approximativement "plat(s) des brûlis". Reste que l'assourdissement de *lab-* à *lap-* est très anormal en fin de segment (il est au contraire régulier

en début: *su-bazter* > *supazter*), et donc que ce nom résulte d'une formation plus complexe qu'il est aujourd'hui difficile de reconstituer.

2. Guiche, Gixun(e) (Gixundarr)

(*guissen* 1083, 1110, 1203, 1249)

C'est du basque **gisun* > *gixun* (sifflante palatalisée après *-i-*) qu'il faut partir, et bien que la documentation médiévale publiée n'en fournisse pas d'exemple, pour passer aux formes romanes, selon la même évolution phonétique romane que pour Bidache (voir ce nom), par accentuation de la première syllabe et affaiblissement de la dernière jusqu'à la chute de la nasale finale: *gíssun* > *gissen* > *guiche*. Ce **gisun* semble avoir été un locatif à suffixe *-un* de *gisu* "chaux" en basque moderne et emprunt au latin *gypsu* "plâtre", et le sens serait alors "lieu de pierre à plâtre, à chaux". Une prospection du sous-sol ou d'anciennes activités de carrière devrait être effectuée pour confirmer l'hypothèse (l'une des maisons médiévales se nomme Arbide "chemin pierreux"). Le pays de Guiche, souvent cité en raison de son château, aujourd'hui peu bascophone, avait des noms de maisons aux 2/3 basques au XIVe siècle. Comme dans le nom suivant et la plupart des autres, le nom basque de l'habitant, ici "Gixundarr", ne porte pas de trace du *-e* moderne "paragogique" rajouté au nom.

3. Bardos, Bardoz(e) (Bardoztarr)

(*bardos* 1203, 1249, 1305)

Plutôt qu'un nom d'homme gaulois (2) proposé pour ce nom en conformité avec la théorie discutable de Rohlf (3), c'est sans doute le mot du roman régional ancien *bard*, *bart* "barthe" pour nommer les terrains bas et argileux des bords de cours d'eau et leur végétation, que proposent aussi (après l'anthroponyme gaulois *bardus*) Dauzat et Rostaing (4), qui est à l'origine de ce dérivé de type "aquitain": "lieu ou abonde la terre argileuse". Ce sens doit s'entendre particulièrement, non pour la butte du château (*domus de bardos* 1203) et de la paroisse, mais plutôt pour les terrains bas qui ont donné aussi plusieurs anciens noms de maisons de sens hydronymique: Errekarte, Ibon, Latsaga, Uharte.

4. Urt, Ahurti (Ahurtiarr)

(*aurt* 1193, *hurt* 1243, 1249, *aourt* XIIIe siècle, *urt* 1256)

Urt est l'un des villages peuplés par le vicomte de Labourd au XIIIe siècle, au moins partiellement, car le nom n'étant ni latin ni roman comme il l'est dans toutes les fondations médiévales en Pays basque (voir plus loin Serres, Labastide, Mongelos, Ostabat), il renvoie à une époque antérieure. Il faut en définitive écarter l'expression latine *ad hortum* proposée dans les précédentes éditions, et pour plusieurs raisons, de même qu'il faut écarter le basque *urte* "abondance d'eau, inondation, débâcle" qui est utilisé toujours et sans aucune modification, sans doute depuis "la nuit des temps", pour dire "année". L'expression latine avec la préposition *ad* "vers" nous semble d'abord peu apte à nommer des lieux d'habitat, et il est vraisemblable que, même lorsqu'elle est documentée (ce qui n'est pas le cas ici), il s'agit d'une des ces "relatinisations" fréquentes sous la plume des scribes (cas de Etsaut en Béarn, situé dans un environnement toponymique d'origine basque assez dense encore aujourd'hui), et qu'il faut chercher ailleurs l'explication. D'autre part on ne parviendrait en aucun cas à expliquer le nom basque "Ahurti" à partir de là, sauf à la rigueur la disparition du *-d-* intervocalique par dissimilation devant un *-t-* (mais le basque n'élimine pas comme les langues romanes les occlusives devenues intervocaliques, ni les voyelles atones et finales latines ou romanes: "dé" est toujours en basque *ditare* < du latin *digitale*), mais ni la fermeture de *-or-* à *-ur-* alors que les voyelles devant vibrante ont toujours tendance à s'ouvrir en basque, ni la voyelle finale *-i* au lieu de *-u* et parfois *-o* que commanderait le latin.

Toutes les formes latino-romanes documentées à partir du XIIe siècle, avec progressivement la réduction de la diphtongue *a(h)u-* à *u-* mais reparaisant encore au XIIIe à partir de la prononciation basque, sont manifestement issues de la forme basque, par suite de l'accentation romane sur la pénultième *-u-* puis chute de la voyelle finale. Le sens de ce mot *ahurti*, si c'est l'étymon et non une forme déjà altérée, n'est pas évident quoique explicable: le suffixe *-ti* caractérisant dans des toponymes aussi répandus que Behe(i)ti, Goiti, Urruti (et non dérivé du collectif *-toi > -tei > -ti*, les confusions sont fréquentes avec ce dernier stade) s'applique à une base *ahur*, dont le sens en basque est "paume de la main" et par extension son contenu "poignée" (cité en ce sens dans le Censier gothique de Soule rédigé en gascon béarnais à la fin du Moyen Age). Il faut considérer aussi le rapport possible entre ce mot et son paronyme *aur*, *aurki* "avant, devant". Que ce soit "paume" et par extension "creux", qui rejoint la série fournie des termes toponymiques pris au lexique du corps ("tête, dos, pied, nez" etc. en toutes langues), ou "position avant" vers le cours de l'Adour au nord-est, telle est, si la forme basque représente l'étymon, l'explication la plus acceptable.

5. Urcuit, Urketa (Urketarr)

(*auricocta* 1083, *orcuït* 1120, *auricocto* 1170, *orquet*, *orcuït*, *orquieta* 1249)

Ce n'est pas *ur* "eau" qui a pu former ce dérivé locatif en *-eta* (5), ce serait en ce cas *ureta* comme à Alçay en Soule (au Censier *urete* pour "Ureta", origine du nom d'état civil "Ouret"), mais *urkieta*, forme à peu près correctement reproduite en 1249 à l'ouverture de la voyelle initiale près, mais peut-être seulement graphique (*urk-* > *ork-*) car la prononciation devait être "ourcouit", ou peut-être avec la forme de composition *urku-* de *urki* "bouleau" (comme dans les médiévaux Urkudoï, Urcuray) *urkueta*: "lieu de bouleaux". Les tentatives latinisantes des scribes du *Livre d'or* de Bayonne ont créé à partir de là cette extraordinaire fausse latinisation *auricocto* littéralement "or cuit", mais il est peu probable qu'elle ait pu influencer sur la forme officielle moderne. Le basque et le roman ont traité différemment le segment final à diphtongue (*urk*)*ueta*: réduction de la diphtongue à *-e* en basque (de même la maison homonyme d'Ayherre *urquiet* en 1435 se dit "Urketa"), et maintien avec fermeture du second élément *-ue-* > *-ui-* en roman, avec chute de la voyelle finale comme dans le navarrais Viscarret (1243 *biscarret* de *bizkarreta*) et Anglet (voir ce nom).

6. Briscous, Beskoitz (e) (Beskoiztarr)

(*beraiscojtz*, *briscoicz*, *briscorz* 1249, *berascois* 1368, *berascoizco* 1571)

Pour expliquer ce nom complexe à trois ou quatre éléments, presque immuable du XIIIe au XVIe siècle avant les réductions du basque oral moderne, la phonétique interdit absolument de faire appel à quelque *brusca* gascon ou *brixius* "gallo-romain" (6). Comme le segment initial du nom au génitif locatif donné par Liçarrague, qui était natif de là ("de Briscous") au XVIe siècle, rappelle d'assez près l'anthroponyme diminutif basque ancien "Belasco" (d'où "Velasquez" etc.), on a proposé, de L. Michelena à A. Irigoyen (7), d'y voir un nom de formation anthroponymique. Même si l'équivalence *r/l* déjà signalée n'a rien de surprenant, la permanence de la vibrante jusqu'au nom moderne doit être prise en compte, et rien n'est moins sûr. C'est même, au vu de la graphie non romanisée de 1249 *beraiskoitz* en écriture moderne, et plus encore du résultat *-(r)i(s)-* de la diphtongue avec accent roman (8) *-(r)ai(s)-* constant dans le nom romanisé du XIIIe siècle jusqu'au nom moderne, bien improbable. Tout invite en effet à reconstituer un nom primitif à trois (ou quatre) éléments *ber-aitz-ko(-)itz*: le premier élément *ber(a)-* peut être tenu pour une variante ou même la base de *berar* > *belar* et *bedar* "herbe, foin", qui explique, sans la vibrante finale perdue par effet de dissimilation, aussi bien le *bedats* souletin moderne "printemps" que très vraisemblablement les toponymes médiévaux assez nombreux Berango, Berasu, Beraztegi (voir J.-B. Orpustan, *Les noms des maisons médiévales ...*, *op. cit.*, p. 201); le second doit

être l'oronyme *aitz* “rocher, hauteur”; le troisième ou bien l'élément *-goiz* “est, tourné à l'est” bien probable dans quelques noms (*Ibid.* p. 183), ou bien un double suffixe *-ko-*diminutif et la finale analogique et locative *-itz*. Le sens du nom ancien de Briscous aurait pu être alors “hauteur d'herbe tournée à l'est” ou “lieu de la petite hauteur d'herbe”.

7. Lahonce, Lehontza ou Lehuntze (Lehonztarr, Lehunztarr)

(*lefonse* 1170, *honia* 1227, *lefonsa* 1249, *laonça* 1264, *conventus foncie* 1302, *lehonce* 1328)

On ne sait si le nom et l'habitat étaient antérieurs à la création au XIIe siècle de l'abbaye de prémontrés (ordre fondé en 1121 à Laon qui vient comme Lyon du latin *lugdunum*). Les citations médiévales diversement latinisantes et romanisantes ont pu égarer: suppression de l'initiale *le-* identifiée à un article roman (1227, 1302), rétablissement par fausse relatinisation de *f* que l'on croit étymologique (1170, 1249, 1302) au lieu de l'aspirée *h*, intégration à la première déclinaison latine avec le génitif *foncie* = *fonciae*, transformation de l'initiale *le-* en *la-* qui a persisté jusqu'au nom officiel moderne par cohérence de genre féminin supposé pour une finale *-a*, qui n'est pourtant pas, d'après le nom basque, étymologique mais elle aussi latinisante. Pourtant la persistance du *le-* initial et celle de la sifflante finale toujours écrite *-sel-/cial-/sal-/ciel-/ce*, et très probablement fricative et non affriquée comme dans le nom basque moderne, doivent inviter à ne pas y voir la même étymologie que “la font” au sens de “la fontaine, la source” (9). Le mot basque qui y correspond le mieux est *lehun(t)z* “liseron” pris au sens collectif, encore que ce soit le seul exemple qu'en offre la toponymie ancienne de cette région, plutôt que *leun* “lisse”. Une analyse plus complexe, mais néanmoins acceptable et plus conforme à la toponymie régionale, mettrait ce nom dans la famille des Lehet, Lérin, Leritz etc., avec base *ler* ou *leher* nom basque du “pin” (qui n'est pas le pin maritime moderne) et effacement de la vibrante comme dans les composés de *ur* Uharte, Uhalde etc., avec double suffixation locative et collective (ou sifflante finale analogique): “lieu de pins” .

8. Mouguerre, Mugerre (Mugertarr)

(*biudz* 1249, *biuts* 1564, *sanctus johannes vetus vulgo mouguerre* 1763)

Il y a ici deux noms, donc double tradition, mais tous deux sans doute d'origine basque. L'ancien *biuts* aujourd'hui perdu était probablement issu par vocalisation romane de la latérale de *bil* “arrondi” et par extension “colline de forme arrondie”, ici avec suffixe collectif ou analogique, qui a fait aussi Viodos en Soule ou le nom roman médiéval d'Aincille (voir ces noms). Il devait nommer le site de l'église et de la maison noble du même nom. Cet ancien *biuts* a été compris tout à fait à tort comme “vieux”, peut-être parce que le nom commençait à être abandonné, et relatinisé dans le *vetus* de 1763. Le nom en langue “vulgaire” ou “populaire”, basque donc, et non en latin selon la formule de 1763, qui a fait le moderne “Mouguerre” pouvait désigner un autre site, et il est parfaitement limpide: *muga-erre* “limite, frontière brûlée”, désignant sans doute d'abord une limite ancienne des défrichages par brûlis, ou quelque autre événement (voir aussi le nom du Labourd). Il y avait aussi, dans un secteur péri-urbain et proche de la frontière linguistique, un toponyme roman ancien *ayguemen* (1150) du latin *aqua minor* “petite eau” donné à un secteur de barthes en bord de cours d'eau (ruisseau du Portou) (10).

9. Saint-Pierre-d'Irube, Hiriburu (Hiriburutarr)

(*yruber* 1170, *hiruber* 1235, *yruber*, *hyruber* 1249)

Toutes les graphies médiévales sont en contradiction avec le nom moderne Hiriburu dont le sens “bout de la ville” renvoie à la proximité de Bayonne, encore qu'il puisse être compris aussi en composition inversée “ville de l'extrémité”, et de sens contraire donc:

“extrémité du pays du Labourd par rapport à la cité bayonnaise”! Mais la phonétique impose un étymon conforme à la forme médiévale persistante qui a fini par donner, après abandon de la vibrante finale non articulée, le nom officiel Irube: il ne peut être issu que d’un **iruberri* “ville neuve” avec la variante de *iri* qui est aussi dans des noms comme Algeiru en Mixe, Irumberry en Cize ou le nom basque et étymologique de Lumbier en Navarre, mais sans être passé par l’anticipation nasale de la bilabiale (*-ub-* > *-umb-*), à la rigueur aussi de **iru-behere* “ville du bas”. Même avec l’exemple de *bidaitzun* > *bidache* (voir Bidache, Guiche), il est plus difficile de penser à un résultat de l’accentuation romane donnant *irúburu* > *iruber*. L’aspiration initiale déjà notée au XIIe siècle est caractéristique des noms labourdins. C’était le nom de l’un des quatre domaines nobles du lieu (11).

10. Bayonne, Baiona (Baiones)

(*baiona* 1063, 1122, *baione* 1130, 1160, 1198)

Ce n’est pas le moderne *ibai* “fleuve, rivière” qui aurait été altéré pour donner, avant le XIe siècle des premières citations, le nom de Bayonne comme celui de Baïgorry (voir ce nom) et d’autres toponymes anciens, mais son ancêtre *bai* de même sens, faisant allusion au confluent de la Nive et de l’Adour et des gaves, bien avant la création du mot actuel *ibai* par contamination d’autres noms de sens proche comme *ibi* “gué” (voir Garraibye) ou *ibarr* “vallée, plaine” (voir Ibarre). Ce nom s’est imposé au latin *lapurdum* pour la ville après un temps où tous deux pouvaient désigner aussi bien la vicomté que l’évêché (voir Labourd). Ville administrative, militaire et portuaire, Bayonne a été très tôt majoritairement de langue romane pour le commerce et les échanges, d’où le suffixe gascon dans le nom basque de l’habitant “Baiones”, et aussi plurilingue sans jamais avoir perdu l’usage de la langue basque qui était celle des toponymes anciens des alentours immédiats. Au début du XIIe siècle le pèlerin Aimeri Picaud écrit encore que “la terre des Basques a sa ville Bayonne en bord de mer”: *tellus basclorum habens urbem baionam in maritima* (1140).

Pour la terminaison on a généralement proposé *on* “bon”, mais il est hautement improbable: le mot basque *on* (à la différence de *gaitz* “mauvais”, mais peut-être au sens secondaire encore aujourd’hui courant de “énorme, impressionnant”) n’apparaît avec certitude en toponymie médiévale que dans un seul cas, et encore seulement en zone proche des parlers romans, en Soule presque exclusivement, dans le seul composé *etxa-on* > Etchahoun parallèle aux “Casabonne, Casaubon, Bonnemazon” etc. nombreux en Béarn dans le recensement de 1385. On a souvent pris pour *on* “bon” les finales toponymiques de sens locatif que le basque a toujours articulées avec une voyelle fermée *-un* notamment dans les divers “Larraun” (“lieu de lande”), avec une fâcheuse mécoupure graphique dans le nom français de “La Rhune” (voir Larrau). Même si la prononciation gasconne de Bayonne est depuis longtemps sans doute “Baïoune”, le basque n’a jamais cessé, depuis la citation du XIe siècle et sans doute bien avant, de dire “Baiona”. Or le terme *ona*, avec un *-a* final organique (et non déterminant) existe bien tel quel et parfaitement identifiable pour sa forme en toponymie médiévale, où il fournit, en premier terme de composé et avec un second terme toponymique bien clair (“bas, haut, au-delà ...”), toute une série de toponymes d’habitat, maisons et paroisses, principalement en Soule et pays proches et jusqu’en Baïgorry: Onabehere, Onabeheti, Onagarai, Onagoiti, Onaindi, Onainti, Onalainti. En termes suffixés, la même base donne Oniz en Soule (voir Abense), Oneis en Mixe (voir ce nom) et des noms apparentés dans les zones landaises romanes: Onard, Onei, Onesse. L’hypothèse d’un terme oronymique, peut-être à rapprocher du radical *mun-/bun-* (voir Bunus), n’est pas déraisonnable, et *Baiona* aurait pu alors avoir un sens comme “hauteur des cours d’eau” (confluent de la Nive et de l’Adour).

11. (Le) Boucau, Bokale (Bokales)

(*boucal neuf, boucau neuf* début XVIIe, *le boucaut* 1714)

Après s'être appelé "La Pointe" (*la pointa* 1249) quand l'Adour faisait là un coude pour aller se jeter au Vieux-Boucau, le nom roman de ce qui allait devenir plus tard la cité industrielle a été changé après l'ouverture du nouveau chenal de l'Adour avec sa "nouvelle embouchure" à la fin du XVIe siècle. On constate que le nom basque, comme il est de règle, a conservé la latérale étymologique latine (ce qui laisse supposer un emploi remontant assez loin), que le nom roman a tout aussi régulièrement vocalisée *-l* > *-u*. L'article roman, pourtant très commun en toponymie française (Les Andelys, Le Barp, Le Mans, Le Puy, La Teste etc.) a été tout récemment abandonné dans l'usage pour des raisons peu claires. Le nom basque de l'habitant est pris, comme à Bayonne, au modèle gascon. Mais Le Boucau a aussi une toponymie basque ancienne dans quelques lieux: Lissonde (< Elizondo), Picquesarry (< Pikasarri) etc.

12. Anglet, Angelu (Angeluarr, Angelutarr)

(*angles* 1188, *anglet* 1249, *portu de angletto* 1291)

Le nom officiel et le nom basque sont deux formations distinctes sur la même base d'origine latine issue du latin *angellu* diminutif de *angulu* avec, selon L. Michelena (12), le sens de "terrain bas" appliqué ici à tout l'espace sableux en bord de mer qu'occupe cette commune. Ce mot fait partie des emprunts latins anciens que le basque a perdus par la suite, mais non sans qu'ils aient laissé quelques traces en toponymie: maisons homonymes médiévales Angelu à Saint-Palais et Oneix (actuellement "Anguelia") en Mixe. Le nom officiel a une terminaison *-et* normalement issue d'une forme locative suffixée en *-eta* que le basque n'a pas conservée (voir ci-dessus Urcuit), ceci malgré la latinisation forcée de 1291 qui suppose un *angletum* certainement refait. La romanisation de Bayonne au cours du Moyen Age (voir ci-dessus) a induit la progression de l'usage du gascon dans cette paroisse où les Bayonnais avaient de nombreuses possessions, et nombre de maisons y ont eu longtemps une double toponymie, basque et gasconne. Mais le nom de l'habitant en basque est de formation traditionnelle avec le suffixe *-(t)arr*, et non avec le suffixe roman comme à Bayonne et au Boucau. La situation onomastique et partant linguistique d'Anglet au XVIIIe siècle peut désormais être appréciée grâce à l'ouvrage déjà signalé d'H. Iglesias (*op. cit.* p. 121-142 et 299-300).

13. Biarritz, Biarritz(e) ou Miarritz(e) (Biarriztarr ou Miarriztarr)

(*bearriz, beariz* 1170, *bearids* 1186, *bearritz* 1249, *beiarritz, beiarrids* 1261, *mearritcen* 1712)

Des très nombreuses citations de ce nom depuis le XIIe siècle où il apparaît dans la documentation en latin (*Livre d'or* de Bayonne) jusqu'à la prononciation basque rapportée par Etcheberri de Sare au début du XVIIIe siècle, représentant certainement la manière de dire ce nom hors de Biarritz (les noms de lieux s'usent moins en général hors du lieu lui-même, surtout que ce dernier ici est en pleine romanisation depuis la fin du Moyen Age), et en écartant les très nombreuses cacographies qui ont pu ponctuellement et diversement altérer le nom ("Beriz, Berrids, Mieritz" etc.), il y a des constantes sans équivoque:

1° une diphtongue ancienne dans le segment *bearr-* qui change progressivement dans le nom officiel roman (mais apparemment moins dans le nom basque, jusqu'à ce que le nom officiel se soit imposé à tous: voir Suhescun), d'abord par l'insertion d'un *yod* "antihiatique" (familière aussi au basque: *larrea* > *larreya* > *larriallarrya* "la lande") ou une diphtongaison romane tardive *-ea-* > *-eia-* qui ne s'impose qu'à partir du XIIIe siècle, puis la réduction de *ei-* à *-i-* qui n'est pas antérieure, selon la documentation, au XVIIe siècle;

2° une vibrante forte intervocalique généralement écrite *-rr-* (parfois *-R-* au Moyen Age), qui n'a pas varié jusqu'à l'époque actuelle, vibrante forte anciennement toujours et

partout apicale, dont l'opposition avec la faible (intervocalique ou finale) *-r-* est toujours pertinente en basque comme en espagnol mais pas dans toutes les langues romanes, avec très peu de variations observables dans l'histoire du lexique; l'écriture par *-r-* simple d'un *-rr-* fort basque est l'une des cacographies les plus banales des écrits latino-romans anciens, alors que l'inverse, l'écriture par *-rr-* d'un *-r-* faible ("à battement unique") est au contraire rarissime, ce qui doit inviter ici, vu la concordance des graphies à *-rr-* dès les premières citations jusqu'au nom moderne basque, à ne pas hésiter à voir dans *bearri(t)z* la forme étymologique la plus ancienne;

3° la finale, vraisemblablement un suffixe, est à sifflante fricative dans les formes les plus anciennes, mais notée assez vite affriquée *-dz/-tz* dès la fin du XIIe siècle, selon une évolution générale de ces finales jusqu'au basque contemporain (verbe éventuel *baliz* > *balitz* "s'il ou elle était", instrumental à valeur adverbiale dans certains domaines dialectaux modernes *berriz* > *berritz* "de nouveau"); comme un segment *bea-* en toutes circonstances n'est pas identifiable en toponymie, reconnaître là un élément *-ritz* suffixe inconnu en basque revient à faire une mécoupure. A peine est-il besoin de souligner combien peu ce nom a de rapport avec le gascon *beder* (13) ou tout autre terme roman.

Comme rien n'indique par ailleurs qu'il y ait eu là un domaine personnel antique de quelque importance qui aurait justifié une appellation à base anthroponymique (voir plus loin Domezain), et l'habitat médiéval de Biarritz (avant son destin de port de pêche et de station touristique) était constitué d'un ensemble de domaines ruraux, certains nobles avec leurs noms propres, comme dans les autres paroisses anciennes du Labourd, situés loin de la côte sur les terres hautes autour de l'ancienne église Saint Martin et vers le lieu actuel dit "La Négresse", aux noms basques bien connus aujourd'hui (14), une signification strictement toponymique du nom est hautement probable. Elle n'est pas pour autant démontrable, même si quelques toponymes de même base existent ailleurs: Bearreta documenté au XVe siècle en Guipuscoa, Bearzun hameau du Bastan navarrais. L'hypothèse proposée dans les éditions précédentes, faute de mieux, d'une forme primitive altérée avant la documentation médiévale **berarritz* > *bearritz* (sur la base *berarr* "herbe" dont dérivent nécessairement les dialectaux *belharr* et *bedarr* etc.: les noms Belharitz, Bédarrides existent ailleurs), avec élimination de la vibrante faible par effet de dissimilation, si elle a pour elle la logique phonétique, qui a pu donner des résultats identiques à des époques différentes, n'est étayée par aucune preuve documentée et reste donc ce qu'elle est, parfaitement incertaine.

14. Bassussarry, Basusarri (Basusartarr ou Basusarritarr)

(*bila nave que nunc dicitur bassessarri* 1170, *bassessarri* 1188, 1194, 1235, 1249, *bassissarri* 1265)

Le texte latin du *Livre d'or* de Bayonne, en fait bilingue puisque *bila nave* "ville neuve" est du roman, fait allusion à un nouveau peuplement, l'un de ceux que le vicomte de Labourd fit au XIIe siècle, mais ne dit pas pour autant, comme on l'a répété, que ce lieu avait eu auparavant son nom propre de "Villeneuve", mais simplement qu'il a fallu sans doute quelque temps pour qu'un (ou le) toponyme local basque, et très sûrement antérieur au peuplement médiéval, se fixe pour nommer officiellement la nouvelle paroisse. Ce nom indique en effet un espace végétal dense probablement antérieur au défrichement (pour comparaison on peut se reporter au nom d'Irissarry), et la forme semi-romanisée (*basa-* > *basse-*) persistante montre que l'étymon primitif était composé de *baso* "forêt" et *sarri* "dense, serré", régulièrement donc *basasarri*. La forme basque moderne est un peu plus problématique phonétiquement, et on la voit sans doute se mettre en place dans les formes à fermeture vocalique *bassi-* qui se lisent dans le même recueil à partir de la fin du XIIIe siècle, ou bien le composé ancien en *basa-* (qui veut dire aussi par dérivation impropre "sauvage" en basque moderne) a été refait sur l'étymon *baso-* avec là aussi une fermeture à *basu-* où le

tabou du sens a pu favoriser la dissimilation vocalique. Malgré l'importance des constructions modernes qui se sont ajoutées à l'habitat ancien, la densité du couvert végétal est encore ce qui caractérise cette partie du Labourd.

15. Arcangues, Arrangoitz(e) (Arrangoiztarr)

(*archangos*, *archagos* 1170, *arcangos* 1249, *archangois* 1302)

La paroisse dédiée à “Saint Jean-Baptiste d'Archangos” (1684) pouvait difficilement avoir reçu son nom de “l'archange Michel” (15), et du reste “anges” ou “archanges” sont nécessairement absents en toponymie ancienne, et même moderne. Ce nom ne correspond pas non plus, même si on veut le faire entrer, à tort, dans les dérivés en *-os/-oz*, a quelque antroponyme *arkano* passant en basque à *arkan-* puis *arran-* comme le proposait J. Coromines (16), même si ce changement phonétique, rare, s'est produit ici par effet de dissimilation (chute de la première occlusive) où l'analogie avec d'autres noms a pu jouer, dans la suite *arkango-* passant à une époque inconnue mais sans doute assez tardive (postérieure au XIVe siècle) à *arrango-*. Cet élément initial a pu être ici une forme du composé banal *ar-gain* “hauteur rocheuse”, où par effet de dissimilation *-gain-* s'est assourdi en *-kain* devant *-goiz*, ou même, exceptionnellement, en intérieur de composé. On retrouve en finale et troisième élément de composé l'élément *-goiz* avec diphtongue réduite en position romane atone, et aboutissant à la syllabe “muette” moderne *-gues* qui conserve la sifflante graphique, et dont on a noté déjà qu'il pouvait signifier une position ouverte sur l'est (voir ci-dessus Briscous). Le nom aurait pu alors nommer le site par cette formule complexe: “hauteur rocheuse vers l'est”.

16. Arbonne, Arbona (Arbonatarr, Arbonarr)

(en latin *narbona* 1188-1194, en gascon *narbone* 1349)

La nasale initiale qui fait de ce village labourdin l'homonyme parfait du Narbonne languedocien ne doit pas être seulement analogique, et c'est probablement le nom moderne qui a dû la perdre par analogie avec les nombreux toponymes régionaux à *arb-* initial (voir Arbératz, Arbéroue, Arbailles etc.), alors que le lexique et la toponymie basques ont peu de termes (hors conjugaison) à *n-* initial. La toponymie ancienne offre, en Pays basque et ailleurs, une série bien nette sur la base *narb-*, inconnue pourtant du lexique basque historique, malgré les hypothèses sémantiques proposées dans les éditions précédentes (le sens de “mauve” par analogie phonétique avec *malba* etc.). Elle forme des toponymes assez nombreux en domaine basque et périphérique: *Narbarte* en Navarre en composition basque claire (“entre, au milieu de ...”), les maisons *Narbaitz* en Labourd et Basse-Navarre, *Narp* en Béarn, *Nerbis* et *Marpaps* dans les Landes etc. Les lieux ainsi nommés ne permettent pas de proposer une signification claire, oronymique, hydronymique ou autre à cette base, qui était citée à l'époque romaine apparemment comme toponyme du territoire des Tarbelles, l'un des “neuf peuples” qui s'étendait dans la région de Dax, Labourd et Basse-Navarre (17). Le second élément *-ona* est très probablement le même que celui qui fait le nom de Bayonne (voir ce nom), et la voyelle finale étant selon toute apparence organique, le nom de l'habitant devait être “Arbonatarr”, la forme réduite “Arbonari” étant faite alors à partir du nom officiel roman.

17. Bidart, Bidarte (Bidartarr selon Lhande)

(*bidart* 1349)

C'est un des toponymes basques les plus répandus, à tel point qu'il est difficile de savoir, sauf précision contraire comme pour le “chapelain” de cette paroisse labourdine nommé au *Livre d'or* en 1349, s'il s'agit bien de ce lieu ou de l'une des très nombreuses maisons médiévales du même nom. Le sens étant “entre chemins”, ce sont les anciennes

voies de communication principales, vers Bayonne d'un côté, vers Saint-Jean-de-Luz de l'autre, et vers Biarritz et Anglet ou vers l'intérieur, et leurs croisements qui ont fait le toponyme. Le nom basque de l'habitant donné par Lhande est irrégulier, et avec un *-e* final organique il faudrait "Bidartiarr", ce qui fait supposer que le nom a été refait sur la forme romane sans voyelle finale.

18. Guétary, Getaria (Getariarr)

(*catarie* 1193, *gattari* XVIIe siècle)

C'est certainement, comme pour Guetaria sur la rive ibérique, un mot de la même base germanique que "guet", gascon "goeit", basque "guaita", et même en définitive, non un composé de l'archaïque *iri* "domaine rural" en toponymie médiévale qui n'a ici aucune documentation, et dans un lieu peuplé par le vicomte labourdin au XIIIe siècle, mais sans doute le mot signifiant "guetteur", en basque moderne *goaitari(a)* "(le) guetteur" avec le suffixe emprunté au latin *-ari*, impliqué directement dans la transcription approximative du XIIIe siècle. Ce "guetteur" devait nommer la "tour de guet" pour la pêche en mer située à cet endroit, ou même d'abord son occupant, avec ensuite transfert simple et exceptionnel de l'anthroponyme au toponyme. Cette explication a été confortée par la découverte sur place d'inscriptions latines et d'une fabrique de "garum". Dans le paronyme cizain *getayry* (1366, 1413), nom de maison rurale, qui est cette fois un des très nombreux composés de *iri*, il est plus malaisé d'identifier le premier élément comme "guet" ou comme anthroponyme faute d'emploi ou d'élément semblable dans les noms des milliers de maisons citées à cette époque.

19. Ahetze (Aheztarr)

(*ahече* 1083, *ahese*, *ahезе* 1170, *de hetsa* 1249, *ahetce* 1302)

Le toponyme Ahetze se trouve à tous les étages de la hiérarchie administrative des trois provinces: maison et quartier en Soule (aujourd'hui commune d'Ordarp), "mande" de Mixe, ici paroisse, mais aussi composante du nom de Hasparren (voir ce nom), et en Navarre de la vallée d'Aezcoa (1085 *aeçkoa*). Il est bien malaisé à séparer de paronymes comme Haitze maison noble d'Ustaritz (1233 *haitse*) ou Ahaïce en Ossès (1350 *haiç*). Les changements de graphies font parfois alterner *aiz-* et *ahез-* pour le même nom (voir Hasparren), et la double tradition basque "Ahetze" gascon "Pyriède" ("lieu de pierres") est si claire pour le nom de Soule, qu'il s'agit vraisemblablement dans tous ces cas de variantes, sans doute inventées à des époques différentes, de la même base oronymique *aiz* "pierre" et par extension "hauteur rocheuse".

20. Saint-Jean-de-Luz, Donibane-Lohitzun (Donibandarr, Lohizundarr)

(*sancti johannis de luis* 1188, *sen johan de luis* 1257, *lohitz* 1414)

Le toponyme Lohitzun, que l'on retrouve identique en Soule, est un dérivé collectif ou fréquentatif et locatif (double suffixe *-tz(e)-un*) de *lohi* "terre alluviale, limoneuse, boueuse" nommant ici l'embouchure de la Nivelle et les terrains qui l'entourent où fut édifié l'habitat autour de l'église et du port. Mais les domaines médiévaux, dont peu sont cités à date ancienne, étaient dans les zones intérieures de landes, de fougères (Iratzezabal, Iratzondo, Larre, Larranda) et de bois (Phagazu, Zuharte). La donation que le vicomte de Labourd fait de ses droits sur l'église à la cathédrale de Bayonne au XIIIe siècle peut expliquer le maintien de l'hagionyme même en basque: *donibane* est le résultat moderne de *done-johane* avec le latin *dom(i)ne* comme dans les noms français Dampierre, Dammartin etc. Le terme *lohi* dont on a noté la ressemblance, toute relative et portant sur la seule première syllabe, avec le mot gaulois et latin *lutum* et ses héritiers romans (18), a reçu dans la forme suffixée l'accent roman sur la première syllabe du radical, indépendamment des

suffixes, ou plus probablement celle de la forme réduite *lôhitz* (seule reproduite en 1414), avec chute antérieure de la syllabe finale atone, qui explique la réduction au moderne “Luz”. Le même processus phonétique roman explique probablement, fort loin de là, le premier élément de Luz-Saint-Sauveur et les divers hydronymes “Luz” de la région des gaves.

21. Ciboure, Ziburu (Ziburutarr)

(*subiboure* XVIIe siècle, *siboro* 1657)

La documentation tardive de Ciboure résulte du fait que c’était anciennement la paroisse d’Urrugne qui venait jusqu’à la Nivelle, et que Ciboure ne devint paroisse, principalement à la suite du développement des activités au port de Saint-Jean-de-Luz et de l’habitat, qu’au milieu du XVIe siècle. L’étymon est *zibiburu*, encore reconnaissable dans une graphie du XVIe siècle, “bout du pont”, celui qui faisait passer par la Nivelle de Saint-Jean-de-Luz à Urrugne. La réduction à Ziburu s’est faite par haplogogie (ici chute de la première des deux syllabes de même articulation) *z(ub)iburu*, et le nom roman par francisation de la finale *buru* > *boure* à peu près systématique dans l’onomastique (maisons et état-civil) de cette région. Le fort de Sokoa a pris le nom basque déterminé *zokoa* “le coin” sans modification phonétique.

22. Urrugne, Urruña (Urruñarr)

(*urruina*, *urrungia* 1083, *orroina* 1235, *orroigna* 1249, *urruyne* 1342)

Le très vaste territoire d’Urrugne, qui allait anciennement de la Nivelle à la Bidassoa et à la frontière espagnole, a été découpé à partir du XVIe siècle pour faire les paroisses puis communes de Ciboure et de Hendaye. La position géographique peut en expliquer le nom, la base étant *urru* au sens de “situé de l’autre côté”, ici de la Nivelle par rapport au reste du Labourd, terme qui a fait les nombreux composés et dérivés médiévaux *Urruti* (voir *Urrutia* en Cize), *Urrunso*, *Mendikurru* etc, et a pris en basque moderne par extension sémantique dans *urruiti* et *urrun* (forme inessive) le sens de “loin” qu’il ne pouvait avoir anciennement, et le *-a* final toujours mentionné étant probablement l’article basque comme dans les noms de maisons. Le segment central *-in-* avec palatalisation de la nasale dès le XIe siècle (graphies *-in-/ngi-/ign-* en orthographe moderne *-gn-/ñ-*) est assez problématique et peut s’expliquer comme un changement phonétique (fermeture de voyelle devant nasale, ce qui est classique) pour un ancien superlatif **urruen* “le plus de l’autre côté” de la même famille que *barren* et *goien*, inconnu pourtant dans ces derniers, et qui peut avoir été ici un trait dialectal précoce (la palatalisation après *i* est un trait majeur des dialectes basques ibériques, comme dans *iñor* dont l’étymon est **e(z)nor* “personne”) ou du moins tôt noté dans la graphie. Le terme *oin* “pied (de mont)” a été reconnu dans quelques toponymes (Oñate) et il peut avoir eu sa place ici, quoique les graphies avec diphtongue *-oin-* soient limitées au XIIIe siècle, et le nom ferait alors allusion à la situation de “piémont de l’autre côté” qui est effectivement celle d’Urrugne. Le nom du château d’Urtubia (1149) ou Urtubie utilise la base *urd-* “plan, plateau” et une variante *ubi* de *ibi* “gué”: “le gué du plat”.

Pour le nom de *Biriatou* assez tard documenté (*biriato* 1552), comme la plupart des toponymes pourtant incontestablement médiévaux de la très étendue paroisse ancienne d’Urrugne, qui contenait plus de 100 domaines ruraux et maisons “prétendues anciennes” au XVIe siècle, aucune explication par la langue basque n’est envisageable, à l’exception du seul suffixe. Il n’est pas impossible en définitive, malgré le caractère tardif des attestations écrites, mais au vu des vestiges romains de la région (voir Guétary), que ce soit le nom latin “Viriatius” dont la citation de 1552 est le correspondant parfait en phonétique basque (29). Là se trouvait l’un des anciens domaines nobles d’Urrugne (30) nommé *boniort* (1266) ou *boniortz* (1357) qui pourrait être composé sur l’oronyme *bun-* (voir *Bunus*).

23. Hendaye, Hendaia (Hendaiarr)

(*hendaya* 1510, *endaye* 1565)

L'aspiration initiale est un trait labourdin typique qui est passé dans le nom officiel, mais elle n'est pas forcément, comme souvent, étymologique. La paroisse de Hendaye étant démembrée de celle d'Urrugne au XVI^e siècle, pour se développer grâce à sa situation frontalière et portuaire à l'époque moderne, il n'y pas de citation bien ancienne, ce qui oblige à reconstruire un étymon acceptable. Celui-ci ne peut être *inda* "marais" (21) quoique très fréquent en toponymie médiévale, parce qu'on n'expliquerait pas ainsi une ouverture vocalique devant nasale *ind-* > *end-* prononcé *and-*. C'est vraisemblablement, comme dans la prononciation moderne (le basque articule d'après le nom officiel), (*h*)*andi* "grand" ou *andu* "tronc, souche" maintenu en dialecte biscayen. La finale peut être une forme orale réduite de *ibi* "gué" (comme dans les voisins Fontarrabie, Urtubie qui l'ont conservé) ou même de *bai* "cours d'eau": dans le premier cas **handi-ibia* (ou *baia*) on aurait avec antéposition du qualifiant (qui est bien attestée en toponymie médiévale: Gorrialde, Urdinalde etc.) "le grand gué (cours d'eau)", et dans le second **and(u)-ibia* "le gué (cours d'eau) des souches".

Le prieuré ou "hôpital" de Zubernoia (ou de Saint Jacques), cité au XII^e siècle probablement comme maison noble (1149 *subernie*) et qui a fait une paroisse tardivement, a conservé le nom latin reçu à sa fondation mais déterminé en basque par *-a*, de *supernu(m)* "placé en haut".

24. Serres

(*villa que dicitur asseres* 1083, *serres* 1193)

Cette *villa* est sans doute encore au XI^e siècle un domaine rural appartenant en propre au vicomte de Labourd qui ensuite la fait peupler (22), paroisse puis commune éphémère supprimée en 1845 et répartie entre Ascain et Saint-Jean-de-Luz, située sur les hauteurs de la rive droite de la Nivelle, face à Ascain sur la rive gauche. Elle a dû être nommée en langue romane comme la plupart des fondations médiévales, par le mot prélatin *serra* "hauteur (non rocheuse), colline allongée" (23) passé en occitan et fréquent dans la toponymie des zones romanisées (Serres-Castet, Serres-Morlaas, Serres-Gaston, Serrelous etc.). La marque de pluriel apparaît dans la plupart de ces noms, soit par analogie, soit pour nommer un ensemble de hauteurs, et il ne semble pas qu'il y ait de toponyme basque correspondant, sauf les oronymes habituels du secteur, dont fait partie aussi le nom d'Ascain.

25. Ascain, Azkain(e) (Azkaindarr)

(*escan* 1140, *scain* 1235, *ascayn* 1302, *scainh* 1450)

Dans la même série que Aspe, Asme, Ascarat (voir ces noms), Azqueta en Navarre, et sans l'ombre de quelque nom "gallo-romain" (24), cette paroisse ancienne, ou la "salle" du lieu (1515 *la salle dascaing*) homonyme, a un nom composé oronymique des plus simples: **az-* variante habituelle de *aitz* "rocher" et *gain* "hauteur", avec assourdissement régulier de l'occlusive après sifflante, "hauteur rocheuse" (25). Même si le nom paraît un peu emphatique, comme à Ascarat, pour la position de la paroisse, c'est là un trait habituel en toponymie ancienne. Le quartier d'Olhette, de **olha-eta* > *olheta* "lieu de cabanes", situé en écart au pied des premiers sommets, signale ainsi son origine à partir d'habitat saisonnier, ce que confirme à mi-distance avec le bourg d'Ascain la maison dite Olhaberrieta ("lieu de cabane neuve") citée en 1568.

26. Sare, Sara (Saratarr)

(*sares* 1152, *sare* 1289, *sara* 1657)

C'est par analogie, peut-être avec "Serres", que la graphie du *Livre d'or* du XII^e siècle dans un texte latin porte une marque romane de pluriel, car le nom officiel Sare est

seulement la romanisation du nom basque: dans le lexique moderne *xara* “taillis, bosquet” par suite de palatalisation secondaire et tardive (Oyhénart donne la sifflante apicale sans palatalisation en 1657) d’un plus ancien *sara*, appliqué à l’espace boisé (noms médiévaux avec *haritz* “chêne”, *leher* “pin”) des versants de “La Rhune” (900 mètres) ou Larrun “lieu de landes”. L’habitat ancien est réparti en écarts et quartiers dont l’un porte le même nom basque que Saint-Michel en Cize (voir ce nom): Eihalarre “lande du (des) moulin(s)”.

27. Saint-Pée-sur-Nivelle, Sempere (Senperetarr)

(*sancti petri divarren* 1233, 1249)

Le nom cité au XIIe siècle est celui de la paroisse et de l’ancienne “salle” (1249 *aulam*) qui a été conservé dans le moderne avec la qualification “sur Nivelle” ajoutée par l’administration pour distinguer ce lieu des autres portant le même hagionyme, comme en toponymie “Beyrie-sur-Joyeuse” etc. Le basque a repris l’hagionyme roman sans doute tardivement (sinon on aurait eu “Donapetri” comme dans les noms médiévaux), laissant à un quartier celui d’Ibarron.

28. Ibarron, Ibarrun

(*ivarren* 1233, 1249)

C’est le vrai toponyme probablement ancien du lieu, issu d’**ibarrun* “lieu de plaine” (même formation que “Larrun” ci-dessus), cité en phonétique romane avec affaiblissement de la syllabe finale atone *ivarren* (voir de même Guiche, Bidache), aujourd’hui écrit Ibarron sans doute aussi dans la tradition de la graphie gasconne médiévale (prononciation “-oun”) ou par fausse étymologie (“bonne plaine” comme “bonne lande”: erreur habituelle des commentateurs anciens). A ces formations locatives en *-un* se rattache aussi le quartier excentré aux limites d’Ascain Helbarron (même nom à Sare “Helbarrun”), sans citation médiévale connue et probablement déformé (peut-être le même “Ibarrun” complété par *elge* “champ” réduit par haplologie, ou même *eli* “troupeau”, attesté en toponymie médiévale, nommant un lieu de pâturage: voir Hélette). Dans la direction inverse vers Sare le nom du hameau d’Amotz, dans la série “aquitaine” bien connue, pourrait avoir été fait sur le radical de *ametz* “tauzin” (**ametz-oz* > *amotz* par haplologie régulière), qui est aussi dans celui d’Amezpetu.

29. Aïnhua (Aïnhuarr)

(*aynoa* 1238, *aynho* 1243, *aignoa*, *aynoa* 1249, *haynou*, *anhoe* 1289)

Rien ne permet de penser, et surtout pas la diphtongue initiale *ai-* immuable depuis les premières citations, que ce nom viendrait de quelque *Annus* latin (26), ni même que cette dépendance de la seigneurie du Bastan navarrais et de l’abbaye d’Urdaix (toponyme typiquement basque: voir Sainte-Engrâce) à l’origine ait eu autre chose qu’un nom toponymique régional. Derrière les palatalisations passagères de la nasale notées *-nh-*, *-ign-* mais que le basque n’a pas retenues, il y a lieu de reconnaître une base *ain-* qui a fait aussi des noms comme Aïnhice en Cize, Aïnharp en Soule (où la composition basque est parfaitement lisible: voir ce nom), mais que le lexique basque moderne ne permet plus d’identifier, sinon à l’extrême rigueur comme une variante à aphérèse de *gain* “hauteur”. Le second élément doit être soit le suffixe *-o* parfaitement identifiable sur bases toponymiques dans les noms médiévaux (Berrio, Luro, Zabalo etc.), quoique inconnu dans cet emploi dans la langue moderne, ou le suffixe diminutif moderne *-ño* dépourvu de palatalisation dans les noms médiévaux (Salano, Sorano). Le nom a gardé, assez exceptionnellement, l’article basque *-a* des noms dits “communs” qu’étaient anciennement tous les vrais toponymes.

30. Souraïde, Zuraide (Zuraidetarr)

(*surayda, surraide* 1249)

Il y peu de citations connues avant le XVI^e siècle (une vingtaine de maisons nommées en 1568, mais une centaine de feux en 1650) de cette paroisse de l'intérieur dont le nom reste difficile à interpréter, mais ressemble au nom basque de Valcarlos *Luzaide* et à celui des Aldudes (voir ce nom) anciennement *Alduide*. Etant donné qu'il faut sans doute exclure en toponymie le terme *ide* (par mécoupure moderne avec occlusive de liaison *kide*) "compagnon, de rang équivalent", de même le composé du précédent *ahaide* "parentèle", les trois noms paraissent composés sur *bide* "chemin", la longueur syllabique ayant pu entraîner très tôt la disparition de l'occlusive devenue interne. Si cette composition explique bien le nom *Luzaide*, à la rigueur aussi *Alduide*, l'initiale *zura-* de *Souraïde* est problématique: *zur* "bois matière" ne convient pas par le sens et laisse le *-a-* intérieur inexpliqué. Au mieux on peut proposer une forme ancienne du commun *soro* "champ" en composition *sora-* (voir *Sorhapuru*) que l'on pense être un emprunt au latin *solu(m)*, et qui aurait gardé ici la sifflante dorsale (et non apicale *s-* du basque dans les emprunts tardifs ou romans) comme un autre emprunt toponymique latin très répandu *zaldu* du latin *salu(m)* d'où le roman "Sau(l)t", et par analogie avec lui (voir aussi *Hasparren*).

31. Espelette, Ezpeleta (Ezpeletarr)

(*espeleta* 1249, *de spelete* 1253, *espelette* 1257)

L'absence actuelle de buis à *Espelette* ou sur l'étendue du domaine seigneurial qui affiévait toute la paroisse au Moyen Age ne signifie pas qu'il n'y en eut pas lorsque le nom *Ezpeleta* "lieu de buis" phonétiquement romanisé depuis longtemps en "Espelette" pour le nom officiel fut inventé, et le contraire est même certain. Cette plante a fait quelques autres toponymes anciens comme *Ezpeldoï* "buisserie" en Soule, et des noms comme *Ezperuntz* et *Espès* en Soule (voir ce nom), *Ezperun* (1097) en Navarre s'y rapportent aussi probablement.

32. Ustaritz, Uztaritz(e) (Uztaritzarr)

(*ustariz* 1186, *ustaridz* 1194, *eustaritz* 1242, *ustarydz, utztaridz, uztaritz* 1249)

Avec son château fort (*castrum* 1249), en basque *Gaztelua*, repris dans la mairie actuelle, *Ustaritz* fut siège de la vicomté quand Bayonne fut séparé du Labourd, et celui de la cour de justice ou "bailliage" sous l'Ancien Régime, et c'est là aussi que se réunissait l'assemblée générale des habitants ou *Bilzarre* ("réunion", dérivé en *-zarre* dont la forme romane avec élimination de la voyelle finale a laissé le mot du français "Bilçar"). C'est un nom d'analyse difficile, mais qui ne peut, ni historiquement ni phonétiquement, avoir quelque rapport que ce soit avec le gascon *ostau* (27) auquel il doit par ailleurs de beaucoup préexister.

Ce toponyme n'admet en basque que deux analyses: *uztar-itz* ou *uzt-aritz*. La première doit être écartée puisque le premier élément correspondrait à des mots comme *uztarri* "joug", *uztarr* "ruade" qui n'ont aucune acceptabilité toponymique ni phonétique à cause de leur vibrante forte. Le seconde permet au contraire une analyse assez solide. Le radical toponymique *urd-* (voir *Urdos*) au sens de "plat, plateau" offre dans la toponymie ancienne une variante *urz-* dans *Orzaiz* (voir *Ossès*), *Orsanco* (voir ce nom), le changement, plus tardif que pour *Ustaritz*, étant du reste documenté pour le nom navarrais *Uztarroz* (1058 *Urtarroz* > 1591 *Ustarroz* en basque moderne "Uztarrotz"). La même évolution à époque ancienne (avant le XIII^e siècle) *urdaritz* > *uztaritz* est dont parfaitement envisageable pour *Ustaritz*.

Pour beaucoup de ces toponymes à finale *-ritz*, divers auteurs ont proposé une explication par l'anthroponymie (voir *Armendaritz*), étant donné que le second nom de personne ou nom patronymique ("un tel fils de ...") de ces régions utilisé jusqu'au XIII^e

siècle se terminait par un *-iz* issu pense-t-on d'un génitif latin de même sens et de même emploi. Pour justifier une telle explication il faut s'assurer d'abord que le nom ne peut pas recevoir d'explication toponymique, puisque de toutes façons la presque totalité des quatre à cinq mille toponymes médiévaux cités pour le seul pays aquitain de langue basque est descriptive, s'assurer ensuite que le nom de personne repérable a bien été utilisé dans l'anthroponymie régionale (et non dans des territoires éloignés), ensuite que ce nom de filiation a pu être donné anciennement à un domaine important du lieu (encore dans ce cas le nom peut être toponymique: voir Espelette), ce à quoi Ustaritz, qui avait sur son vaste territoire plusieurs domaines nobles (comme Biarritz) avec leur propre nom, ne se prête guère. Dans le cas de noms comme Ustaritz, il faut enfin être sûr qu'on n'est pas dans une composition, sans doute avec *haritz* "chêne pédonculé, grand chêne" (par opposition à *ametz* "tauzin, petit chêne") qui fournit d'innombrables toponymes en toutes régions: or des noms à base clairement toponymique comme Argainariz, Buzunaritz (voir ce nom), Gorostaritz, Ollakarizketa, Ozkaritz etc. invitent, plus raisonnablement, à inclure Ustaritz dans la même série.

33. Arrauntz, Arrauntza (Arrauntzarr) (*araudz* 1233, *arraudz* 1235, *arruns* 1249)

Ce nom de l'un des quartiers d'écarts qui fut paroisse annexe de la vaste paroisse d'Ustaritz a des citations anciennes contradictoires, les unes avec la nasale maintenue dans le nom moderne, les autres sans nasale, situation que l'on retrouve dans d'autres noms comme Haux en Soule (voir ce nom), ou dans le mot *aitzin* "avant, devant" avec une variante dialectale *aintzin* dès les citations médiévales; en revanche la vibrante intervocalique a dû être, malgré la graphie de 1233 au *Livre d'or* de Bayonne, toujours forte. Il est possible que cette nasale soit analogique et non étymologique (elle s'est introduite aussi en dialecte labourdin dans la conjugaison de *edun* "avoir", *zaungun* pour *zaukun* "il nous l'avait"), et que le toponyme doit être analysé sous ses deux formes: 1° avec la nasale il y a sans doute une base *arra-* à double suffixation *-un* locatif et *-tze* (passé à *-tza* après une étape déterminée *-tzea* dans le nom basque), la même que pour les noms avec *arrai* (Arrayoz en Navarre, Bidarray: voir ce nom) nommant des épineux et dérivé du radical de *arrantze*; 2° sans la nasale on peut penser à *auz/autz* variante de l'oronyme *aitz* (voir Anhaux, Haux) et un premier élément de composition *arr-* "pierre": cette "hauteur pierreuse" ou "lieu d'épineux" nomme le site élevé de l'église. On ne peut exclure tout à fait que ce nom ait été fait à l'origine sur *larraun* (voir Larrau) ayant perdu dans l'usage officiel latino-roman la latérale initiale prise pour un article; dans ce cas le nom basque a été refait sur le nom officiel. La "colline Saint-Barbe" à proximité était dite par le patronyme *sanseneoitz* (1310), littéralement "Sanz fils d'Eneko", exemple rare et limpide de transfert d'un anthroponyme, nom de possesseur ou autre, à un lieu.

34. Hérauritz, Heraitz(e) (*farauriz* 1203, *harauriz* 1233, 1249)

Le nom de cet autre quartier de la commune d'Ustaritz se retrouve tel quel à Hélette et dans les deux cas réduit en basque oral moderne à "Heraitze" avec ajout analogique de *-e* final, alors que l'étymon intégral est dans le nom plein officiel, qui avait cependant une initiale *har-* d'après toutes les citations anciennes. Il est composé de *auritz* qui est un toponyme par ailleurs connu, nom basque de Burguete en Navarre près de Roncevaux (*in portu de auriç* 1110): on peut penser, malgré la vibrante faible dans le toponyme, à un dérivé ou composé de *aur(r)* "avant, situé à l'avant" (voir aussi le nom d'Urt) qui a aussi gardé dialectalement en biscayen le sens dérivé de "côte, montée et descente", avec un suffixe locatif (ou réduction de l'oronyme *aitz*, moins probable). L'élément initial peut être assimilé

au démonstratif d'éloignement qui a fait *haraindi* "de l'autre côté", et l'ancien *harauritz*, aurait pu nommer alors, par hypothèse, une "côte" située "de l'autre côté", ou "de l'autre côté de la côte", situation qui est celle de ces quartiers tant à Ustaritz, séparé du bourg central par les collines au-dessus de la vallée de la Nive et la ligne des "châteaux", qu'à Helette, séparé du bourg par un vallon.

35. Jatxou, Jatsu (Jatsuarr)

(*jatsu* 1249, *labadie de jathsu* 1253)

Aujourd'hui commune et paroisse, c'était anciennement le quartier d'Ustaritz d'au-delà de la Nive, parfaitement homonyme du village cizain nommé Jaxu (voir ce nom), avec un nom formé sur le dérivé fréquentatif de *jats* "genêt" (et par extension dans le lexique moderne "balai") à suffixe *-tsu* ou *-(a)zu*, avec le sens de "où le genêt abonde", qui a aussi un synonyme parfait dans le nom d'Itxassou (voir ce nom). Une graphie ancienne du nom basque avec *tx* ou *x* pour l'apicale fricative écrite communément *ts* comme en 1249 s'est mêlée à la graphie française avec *-ou* dans le nom labourdin, mais pas dans le bas-navarrais.

36. Villefranque, Milafranga ou Milafranga (Milafrangarr)

(*villa que dicitur baster* 1083, *parrochia sancti martini de baster* 1200)

(*biela franque* 1249, *villa franque* 1501)

Villefranque est l'un des rares lieux du Pays basque où le toponyme basque ancien a été oublié au profit d'une adaptation d'un nom roman "ville franche" inventé tardivement et du reste très répandu. Le nom basque ancien *bazter* "écart" désignait la situation de cette paroisse de la rive droite, séparée d'Ustaritz comme Jatxou par la Nive, probablement en raison de son long rivage de la Nive (on dit *ur bazter* "bord de l'eau, rivage") navigable depuis Bayonne. On ignore exactement quelle "franchise" lui fut accordée et dans quelle circonstance, sans doute au début du XIII^e siècle, pour lui donner son nouveau nom roman, gascon d'abord qui a laissé la forme "franque", français ensuite, avec adaptation phonétique partielle (*m-* initial et groupe *-ng-*) en basque. Mais elle était certainement en rapport avec la navigation et les prétentions de la ville de Bayonne à la réglementer à son avantage qui furent source de conflits avec le pays intérieur encore au début du XIV^e siècle.

37. Halsou, Haltsu (Haltsuarr)

(*halsu* 1233, 1249, 1305)

Le nom de cette paroisse des bords de Nive, de même formation à suffixe fréquentatif que Jatxou mais sur la base *haltz* "aulne, verne", arbre des bords de rivière, a formé, seul ou en composition, de nombreux toponymes de maisons et paroisses, d'Alciette en Cize à Alçay en Haute-Soule, Alzuza et Alsasua en Navarre etc. Le nom basque moderne "Haltsu", avec l'affriquée *-ts-* après latérale au lieu de la fricative du nom roman dans *-ls(ou)-*, comporte deux modifications phonétiques: 1° le passage de sifflante dorsale de l'étymon **haltz-zu* à l'apicale (la dorsale étymologique est restée dans Alciette, Alçay, et des homonymes comme la maison noble de Cize dite "Altzia": *el palacio dalçu* en 1366, et était ancienne dans le navarrais "Alsasua" écrit *alçaçua* en 1350), le nom "halzu" étant par ailleurs assez commun pour nommer une "aulnaie"; 2° la sifflante ancienne fricative est devenue affriquée *-ts-* selon une tendance récente de la langue pour les sifflantes après consonnes qu'on tend à généraliser.

38. Larressore, Larrasoro ou Larresoro (Larrasorotarr ou Larresorotarr)

(*sancti martini d'arribera longa* 1249, *larressore* 1747)

Il n'y a pas de citation médiévale connue pour le nom basque de cette section haute de la commune de Halsou-Larressore, sinon celle de son église Saint-Martin avec la maison

noble du même nom citée au XIII^e siècle, et on ne sait si le roman *arribeire longue* ou “long rivage” donné au cours à peu près rectiligne de la Nive à cet endroit avait sa version basque ou si c’est une création de l’administration bayonnaise. Le toponyme signale, en opposition avec l’aulnaie de Halsou, la position sur les terres plus hautes de landes: *larrasoro* “terre ou près des landes” (*soro* “pré” n’avait pas le sens de “foin, regain” qu’il a pris dans le lexique moderne), avec la forme de composition régulière *larra-* romanisée en *larre-* dans le nom officiel et qui tend à être reprise telle quelle dans le nom basque moderne.

39. Cambo, Kanbo (Kanboarr)

(*cambo* 1235, 1249, *camboo* 1350)

(*brasc de sance* 1150, *in sance* 1199, *parrochia de sansa* 1249, *seiner de sance* 1257, 1349)

L’écriture basque moderne, qui a généralisé la séquence *-nb-* alors même que c’est ici phonétiquement comme étymologiquement une séquence *-mb-* en basque comme en français (à l’inverse des toponymes Haranburu, Haranbeltz, Arranbide etc.), ne doit pas faire illusion: l’initiale sourde indique que c’est un nom qui n’a rien de basque, et n’a pas été adapté à sa phonétique, quoique certainement d’usage très ancien et remontant probablement à l’époque latine sinon pré-latine. On rapporte habituellement ce nom à un mot gaulois au sens de “courbe de rivière” (28), pouvant nommer en effet les trois boucles de la Nive de part et d’autre desquelles s’étendaient les domaines anciens, parmi lesquels une dizaine avait rang de noblesse. La présence des eaux thermales, dont on sait quelle fortune elles eurent partout à l’époque antique, peut suggérer cependant une autre piste: celle d’un hydronyme, sûrement étranger au basque à l’origine, mais avec sonorisation basque de l’initiale le plus souvent *g-*, dont la forme de base était sans doute *camo* (et alors la séquence *-mb-* serait dans Cambo une anticipation nasale de bilabiale et purement phonétique), et qui a été repérée dans nombre de lieux où des eaux minérales et curatives étaient autrefois fréquentées (29), eau dénommée parfois *kambo-ura* (avec anticipation nasale aussi). Ce mot se retrouve généralement dans les noms officiels romans sous la forme “Camou”, comme à Camou en Mixe et Soule (voir ces noms), Camu en Béarn, et dans les composés Gamarte en Cize (voir ce nom) et Gamarde-les-Bains dans les Landes. Les coïncidences de ces “sources, thermes, bains” sont trop fréquentes pour être fortuites. Il est vrai que le latin *campu* aurait pu fort bien faire aussi ce Cambo labourdin, se superposant éventuellement au terme précédent, ce que confirmeraient éventuellement des trouvailles archéologiques.

La paroisse médiévale était le plus souvent nommée par la maison noble dite en basque *Azantza* (quartier actuel de l’église), nom inexplicable dans cette langue (ce mot veut dire “le bruit” et ne convient pas, en principe, à un toponyme), reproduit dans les textes médiévaux *sance* sans voyelle initiale, sans doute par analogie avec le prénom “Sanz” (Sanche), car on ne voit pas pourquoi le basque aurait mis une prothèse à un nom alors si répandu; il faut pourtant envisager un fait très exceptionnel, que ce put être le nom de quelque personnage illustre, et ils furent nombreux à le porter, rois, comtes, vicomtes ou simples laboureurs et gens du peuple, passé au stade de nom commun toponymique et déterminé par le *-a* final reproduit par le *-e* des formes romanes.

40. Hasparren, Ahazparne ou Hazparne (Hazpandarr)

(*ahetzbarrene* 1247, *ayzparrena de labort* 1264, *ahetzparren* 1265, *hesperrene* 1349)

Il est bien étrange qu’on ait pu écrire que ce toponyme basque typique et qui se retrouve aussi en zone ibérique (en Navarre *azparren* 1268) “ne peut pas s’expliquer par le basque” (30), tant ses deux composantes sont des éléments de base répétés à l’infini dans la toponymie basque ancienne de toutes régions: *ahetz* ou *aitz* (voir le nom Ahetze) “rocher,

hauteur” dont ce nom montre encore une fois l'équivalence (*aitz/az/hez/ahetz*) difficile à récuser, et le superlatif *barren* “le plus intérieur” ou simplement (le superlatif basque est une forme de génitif) “de l'intérieur”, comme dans tant de composés “Etxebarren, Iribarren” (voir Libarrenx en Soule) etc. Ce peut être seulement “Ahetze de l'intérieur” par opposition à la paroisse côtière d'Ahetze, ou au sens précis de “hauteur de l'intérieur” ou même “au bas de la hauteur”: en ce cas le nom décrit la position relativement enfoncée du quartier central environné de hauteurs et au bas des pentes de l'Ursuya (670 mètres). Lhande rapporte encore (*op. cit.* p. 15) la forme à redoublement vocalique initial “Ahazparne” quasi étymologique, si ce n'est le passage déjà ancien (premiers témoignages au XIVe siècle) de l'ancien *barren* à *barne* dans tout le domaine dialectal, qui eût été la meilleure à restituer dans le nom basque. C'est par méconnaissance des formes anciennes qu'on a pu proposer de comprendre ce nom avec *haritz* “chêne pédonculé” qui en est exclu, ou encore autrement (31). La toponymie médiévale est très abondante dans ce qui fut peut-être, hors Bayonne, avec “200 maisons” au moins au milieu du XIIIe siècle, dont une dizaine de nobles parmi lesquelles il y avait les deux Zaldu ou Saut (nommant parfois la paroisse *de Saut* comme en 1249, *salt en labort* en 1264), la principale des paroisses labourdines. La pierre avec inscription latine du IIIe siècle où le “flamine Verus” dit avoir obtenu de “séparer” les Neuf Peuples du reste de l'Aquitaine impériale, trouvée au XVIIe siècle sous l'autel de l'église, donne une indication sur l'importance ancienne de Hasparren. La section la plus excentrée vers les terres bas-navarraises d'Arbéroue et ses maisons, dont deux payaient une “franchise” annuelle au roi de Navarre, porte le nom de Minhotz (1249 *minoꝝ*), et il tenait peut-être ce nom de type “aquitain” de celui de la vigne *mina* emprunté au roman médiéval et qui avait déjà remplacé presque partout en toponymie basque aquitaine le mot autochtone *ardan* conservé pourtant dans quelques noms.

41. Bonloc, Leku(e) (Lekuindarr)

(*ecclesiam de bono loco* 1194, *bonum locum* 1304)

Il n'y a pas ici comme à Villefranque de témoignage d'un nom basque du lieu avant les citations latines médiévales et le nom en roman gascon “bon lieu” qui leur a succédé. Il est même probable que cette ancienne commanderie de Roncevaux, qui maintint longtemps les habitants dans un statut de “colons” (32) unique dans les trois provinces basques, reçut son nom dès sa fondation au XIIe siècle (l'ancienne église était romane, Notre Dame comme dans toutes les annexes de Roncevaux), en zone frontalière entre Navarre et Labourd où sont souvent ces établissements (voir Arambels, Bidarray), quoiqu'il y eût peut-être un habitat antérieur appartenant à l'une des paroisses voisines. Le nom basque en est une simple traduction *leku-on* qui utilise très exceptionnellement en toponymie ancienne l'adjectif “bon”, avec évolution de la diphtongue *-uon* par réduction à *-uin*, comme dans “main droite” dialectalement *eskuin* ou ailleurs *eskun* de **eskuon* “bonne main”.

42. Mendionde, Mendiondo

(*mendiondo* XIIIe siècle, 1304, 1309, *mendihondo* 1305)

Bien que le toponyme Mendiondo “près de la (ou des) montagne(s)” soit très courant, nommant ici la position au pied du versant est de l'Ursuya, il est inusité en basque pour nommer cette commune (voir Lekorne) qui a regroupé plusieurs paroisses et sections anciennes. Les documents médiévaux du XIVe siècle, ceux de la chambre des comptes de Pampelune, nomment toujours les deux lieux *de mendihondo et de lecorrian* (1305), où le roi de Navarre prélevait le tribut des dîmes au moins depuis 1236 (voir ci-dessous). L'écriture avec aspiration *hondo* peut rappeler que ce mot est tenu pour un emprunt au latin *fundu* (français “fond”) et que le sens peut avoir été “bas, pied de montagne”.

43. Lekorne (Lekhonetarr ou Lekondarr).

(*sancti cipriani de lacurren* 1236, *lecorryan* 1304, *del coriayn* 1309, *lecorriayn* 1304, 1344)

Le basque a conservé ce seul nom, des deux cités au Moyen Âge, pour nommer l'ensemble de la commune. Selon la citation de 1236, quand le prieur de Roncevaux reconnaît les droits sur l'église au roi Thibaud I de Navarre, c'était plus précisément le nom du quartier de l'église. La forme primitive, dans la mesure où elle peut être reconstruite à partir des formes médiévales assez contradictoires (certains des noms cités en 1236 sont très altérés: *esturiz* pour Isturitz, *ilharre* pour Ayherre), semble avoir été un composé à trois éléments: **leku-gorri-(g)ain*, "haut du lieu rouge" (la couleur peut nommer le sous-sol, ou un endroit sec et dénudé), pentasyllabe inhabituel et réduit très tôt par double haplogogie à *lekorriain* (de même le toponyme assez répandu Elgorri procède de **elge-gorri* "terre rouge ou dénudée"), qui était le vrai nom réduit à Lekorn(e) avec addition tardive de la voyelle finale hors déclinaison (absolutif indéterminé). Il s'ensuit que le nom de l'habitant sous sa forme encore plus réduite "Lekondarr" est la plus conforme à la morphologie réelle du nom.

Un autre quartier de la commune se nomme Attisane, en basque Atizane cité *atisain* en 1422, avec une finale semblable à "Lekorriain", mais ne pouvant pas ici procéder de *gain* "haut" (à moins que ce n'en soit parfois une forme ancienne comme d'autres noms semblent le montrer). Comme on ne connaît pas de base anthroponymique pouvant correspondre au premier élément *atiz-* ni de domaine important ayant pu être nommé là sur le modèle de Domezain (voir ce nom), il n'est pas déraisonnable de le comprendre comme *athe-zain* "gardien de porte, portier": ce quartier garde en effet, au-dessus du château de Garro et après Gréciette, le passage vers Hélette et la Basse-Navarre, à quelques dizaines de mètres de ce qui fut durant des siècles la limite entre deux royaumes, et a pu être anciennement un poste de garde.

44. Gréciette, Gerezieta (Gerezietarr)

(*garrasciet(t)e* 1414, *guereciette* 1575)

La copie très soignée d'un document de 1414 relative à un affièvement du château de Garro réalisée en 1632 porte avec constance la forme *garrasciette* ou *garrasciete*, avec une vibrante double, comme le nom de Garro, dont la base est l'oronyme archaïque *garr-* comme dans le nom de la montagne voisine Garralda, les maisons Garra à Hélette et divers autres noms (voir Garris, Garraïbie). Le nom ancien a dû être altéré, l'incompréhension aidant, ou quelque culture locale, par le paronyme *gerezieta* "lieu de cerisiers" (qui n'a ici aucun exemple médiéval). Avec la base *garr-* que l'environnement toponymique implique nettement, et tout autant le site rocheux et escarpé de l'église du lieu où se tenait peut-être le château primitif de Garro assiégé et détruit au milieu du XIII^e siècle lors de la guerre navarro-labourdine (il est aujourd'hui sur une élévation de la plaine), la formation du nom n'est pas tout à fait claire pourtant et demande à être reconstruite. Si la finale locative *-eta* > *-ette* "lieu de" ne fait pas difficulté, il faut interpréter le *-zi-* central, qui peut représenter le suffixe fréquentatif de nombreux toponymes *-(a)zu* "qui abonde en" (voir Halsou, Jaxu) avec fermeture normale devant la finale *-eta* (voir Alciette < Alzueta). Le rapprochement doit être établi aussi avec le nom basque de Cize "Garazi" (voir ce nom), où, à moins d'une chute du suffixe locatif final trop ancienne pour être certaine, il peut y avoir une autre formation, même si la base *garr-* "roc" et l'oronyme *gara-* qui a fait les nombreux Garai, Garate ou Garamendi (maison à Mendionde) ont pu avoir un étymon commun malgré l'affaiblissement de la vibrante de ce dernier au cours du temps. Le sens de "lieu rocheux" convient tout à fait au site.

45. Macaye, Makaia ou Makea (Makaiarr ou Makearr)

(*maqueyagua, maqueya* 1311, *macayagua* 1344, *maccaie* 1399)

(*paganduru, pagandurua* 1249)

Comme Cambo (voir ce nom), Macaye était souvent nommé au Moyen Age par le nom de la principale maison noble *paganduru* (peut procéder d'un ancien **phago-handi-buru* "limite des grands hêtres"). Depuis le "Makaia" cité par Lhande (*op. cit.* p. 705), déjà bien raccourci par rapport au *makaiaga* du XIV^e siècle, le nom s'est encore réduit en basque au moderne "Makea", qui a conservé toutefois le *-a* final issu du suffixe locatif archaïque *-aga*, qui montre que c'est un vrai toponyme, à analyser hors de toute référence anthroponymique. Les mots qu'on peut avancer pour expliquer l'élément premier ainsi suffixé, *maka* "bosse" qui serait un mot du vieux provençal (34) mais dont on n'a aucun autre exemple d'utilisation en toponymie basque, ou *maka-* forme de composition de *mako* "fourche etc." (35) également inusité en toponymie, ou *makatz* "poirier sauvage" (36) tout aussi inconnu en toponymie régionale, ne sont guère convaincants. Et il reste encore à expliquer le segment central *-ey-* qui se retrouve dans le *-ay/-ai-* > *-e-* du nom moderne. Il n'est donc pas déraisonnable de proposer un nom formé d'éléments connus de l'ancienne toponymie: **mehaka-hegi-aga* ou **mehaka-ti-aga*, sur *mehaka* "défilé" (dérivé de *mehe* "maigre, étroit", comme *atheka* "passage" de *athe* "porte"), dans le premier cas avec *hegi* "bord, crête", dans le second avec le même suffixe caractérisant que Urruti etc. Cette formation de structure tout à fait banale en toponymie ancienne avait le double inconvénient phonétique d'être long de six ou sept syllabes, ce qui en soi n'est pas gênant (Ibarmendiburu à Ossès n'a pas varié par exemple), mais de contenir aussi plusieurs syllabes de même articulation *-ka-gi/ti-ga*, donc appelées à s'amuir par haplologie comme le basque en pratique si souvent et depuis les tout premiers témoignages de toponymes du Xe siècle. On peut penser que Macaye, occupant précisément l'espace assez étroit entre les massifs d'Ursuya (678 mètres) et Baïgoura (897 mètres) avait pu recevoir un jour le nom de "lieu au bord du défilé" ou "lieu de défilé".

46. Louhossoa, Luhuso (Luhusoarr)

(*louhousana* 1595, *louhossoa* 1710)

Louhossoa devenue paroisse autonome au début du XVII^e siècle est l'une de celles qui sont nées de l'accroissement du peuplement au cours du XVI^e siècle par installation de cadets sur les terres vagues des anciennes paroisses, ici celles de Macaye et Mendionde. N'ayant pas de statut officiel antérieur la commune n'a pas non plus de citation connue remontant au-delà de ce temps. Et le nom moderne déjà en place en 1710 étant une forme réduite, il faut se reporter à celle de 1595. D'après les toponymes anciens connus, le premier élément a dû être *luro* (nom de maisons médiévales à Anglet, Cambo etc.), qui fait partie de la série des noms de lieux à suffixe archaïque *-o* sur base toponymique (Zabalo à Itxassou etc.), ici *lur* "terre" (un des rares mots dont on peut suivre le renforcement de la vibrante jusqu'au moderne *lurr*, déjà *lurro* au Censier de Soule à Montory et Suhare: a pu avoir le sens de "amas de terre, éboulement"), probablement suivi du suffixe fréquentatif *-tsu* et d'une finale *-(g)ain* réduite à *-an* (il y a dès le Moyen Age des exemples de *-gan* pour *gain*) avant le temps de la documentation en raison surtout de la longueur syllabique de cet étymon très probable **lurotsu(g)aina* "la hauteur terreuse ou d'éboulis", presque lisible encore dans le *luhusana* de 1595. La finale aurait pu être aussi un suffixe d'appartenance *-(r)ena* qui apparaît à la fin du Moyen Age et a eu une grande vogue depuis (voir Otikoren en Baïgorry), mais on ne voit pas quelle en serait la base anthroponymique (38). La dénomination convient parfaitement aux collines grasses et anciennement boisées sur lesquels s'étend le territoire, avant la descente sur Itxassou, au domaine de Zubeleta "lieu d'ormes". Le développement de l'habitat de Louhossoa et celui de Bidarray à la même époque ont contribué à accroître les échanges directs avec la Basse-Navarre par les gorges et la vallée de la Nive vers le pays

d'Ossès (Bidarray), ce qui allait finir par créer à partir de la fin du XVIII^e siècle la route actuelle vers Saint-Jean-Pied-de-Port.

47. Itxassou, Itsasu

(*le saca* 1249, *ytssassu* 1264, *itsatzou* 1695)

La paroisse est parfois nommée anciennement (39) *le saca* qui doit être une romanisation (séparation de l'article), peut-être par confusion avec *Lesaca* (1366) en Navarre, du locatif *latsaga* "lieu de cours d'eau", puisque le nom *latsa* "le cours d'eau" est exactement reproduit en orthographe ancienne gardée par le nom officiel, comme par celui d'Itxassou, dans le nom de la source et du ruisseau de "Laxia", entre les deux sommets de l'Artzamendi (826 mètres), qui n'est pas une "montagne de l'ours", comme on pourrait le penser naïvement ou mythiquement, mais selon une graphie de 1632 *artzar* des maisons voisines, "(mont) des vieilles pierres" (éboulis de rocs), et du Mondarrain (749 mètres), toponyme latino-roman issu de *monte ferrandum* (1249) "mont ferreux", où se tenait la forteresse frontalière des rois de Navarre, soit dénomination de type féodal créée avec le fort, soit référence à d'anciennes extractions minières. Le nom d'Itxassou, prononcé en basque moderne avec unification des sifflantes "Itsasu", était plus anciennement, comme l'atteste encore une graphie de 1695, *itsas-tzu*, dérivé de sens fréquentatif de *itsas* variante ou peut-être forme plus ancienne de *jats* qui a laissé d'autres toponymes (Issasartea, Issasgutia sont cités en Navarre au XII^e siècle), et le toponyme lui-même est de ce fait synonyme de Jatxou, Jaxu: "où le genêt abonde".

NOTES

1. K. Bouda, dans ses travaux de comparaison entre le vocabulaire basque et les langues du Caucase méridional, établissait un rapport entre le basque *urdin* “gris, bleu” et par extension “moisi, sale” et le mot du lak *urttu* “herbe” (“Étymologies basques III”, *Eusko-Jakintza* 1950, p. 329). Mais le basque *urdin* dérive selon toute apparence de *ur* “eau” comme *berdin* “égal” de *ber* “même” ou *gordin* “cru, pas mûr (vert)” de *gorr* “dur”. Les rapports étymologiques entre ces mots, à supposer qu’ils soient démontrables, sont donc plus complexes.

2. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 230.

3. *Le Gascon*, p. 32 note 49. 3.

4. *Op. cit.*, p. 53.

5. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 209.

6. *Ibid.* p. 124.

7. A. IRIGOYEN, *Sobre toponimia ...*, *op. cit.*, p. 65-66, et p. 85-86.

8. Pour le traitement phonétique gascon des voyelles accentuées, cf. G. ROHLFS, *op. cit.* p. 116-125.

9. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 223.

10. GOYHENECHÉ, E., *Le Pays Basque*, p. 628.

11. *Ibid.* p. 646.

12. MICHELENA, L., *op. cit.* p. 48.

13. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 239. Pour les analyses les plus récentes du nom de Biarritz, on peut consulter les articles suivants: “Le nom de Biarritz”, *Nouvelle Revue d’Onomastique* 31-32, 1998, p. 281-285. H. IGLESIAS, “Le toponyme Biarritz”, *Fontes Linguae Vasconum*, an XXX n° 78, p. 281-288.

14. La toponymie médiévale de Biarritz pour les noms de maisons est donnée dans notre ouvrage suivant: J.-B. ORPUSTAN, *Les noms des maisons médiévales... op. cit.* p. 346-347. Pour la toponymie postérieure il faut se reporter à l’ouvrage de H. IGLESIAS, *Noms de lieux et de personnes ... op. cit.* p. 85-111.

15. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 260.

16. “De toponimia vasca ...”, *art. cit.* p. 299-300.

17. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 23 et 240. Les auteurs citent pour ces noms un hydronyme ibéro-aquitain *nar*, mais les toponymes de toutes régions indiquent un radical *narb-*, et en particulier une inscription antique trouvée en Espagne portant le nom d’un “montagnard Tarbelle des quatre signes” de la “maison Narb”: L. VALERIUS MONTANUS *TARBELLUS IIIISIGNANUS DOMU NARB*, “Le Pays basque nord et la romanisation (1er siècle av. J.C. - 3e siècle ap. J.C.)”, *Bulletin du Musée Basque* n°95, 1er trimestre 1982, p. 25 note 35. Le territoire des Tarbelles, l’un des “neuf peuples” aquitains antiques, comprenait la région de Dax la capitale (“Aqua Tarbellicæ”), le Labourd et la Basse-Navarre.

18. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 203-204.

19. *Ibid.* p. 137.

20. GOYHENECHÉ, E., *op. cit.* p. 253.

21. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 199.

22. *Livre d’or*, p. 67. *ibid.* p. 247.

23. LEMOINE, J., *op. cit.*, p. 67.

24. *Ibid.* p. 123

25. DAUZAT, A. et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 31.

26. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 126.

27. *Ibid.* p. 255.

28. DAUZAT, A. et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 135. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 38.

29. URRUTIBÉHÉTY, Cl., “Les eaux minérales *Cambo-ura*”, *Gure Herria*, Bayonne 1978. Voir plus loin: Camou.
30. LEMOINE., J., *op. cit.* p. 123.
31. *Op. cit.* p. 344.
32. URRUTIBÉHÉTY, Cl., *Casas Ospitalia ...*, Pampelune, 1982, p. 201.
33. EZKIBEL., “Toponymie basque. Gréciette, essai de méthodologie”, *Gure Herria*, Bayonne, 1955.
34. *Op. cit.* p. 421.
35. LHANDÉ., P., *Dictionnaire basque-français*, p. 706.
36. MICHELENA., L., *op. cit.* p. 126.
37. GOYHENECHÉ., E., *op. cit.* p. 622.
38. Il n’y a pas d’exemple de toponymes faits avec *huts* “vide, faute, pur (pour un liquide par exemple)”, comme le proposent pour ce nom A. DAUZAT et Ch. ROSTAING, *op. cit.* p. 415, et ce mot n’a pas d’acceptabilité sémantique en toponymie.
39. GOYHENECHÉ., E., *op. cit.* p. 612.

DEUXIEME PARTIE

LA BASSE-NAVARRRE

Le nom de Basse-Navarre est né après la partition du royaume de Navarre au début du XVI^e siècle (1512-1530), les rois catholiques ayant envahi et annexé ce royaume dont le souverain légitime était alors Jean d'Albret comte de Foix et seigneur de Béarn. Après que Charles-Quint eut rendu la part cis-pyrénéenne de ce petit Etat à son souverain légitime alors Henri d'Albret, le nom ancien, qui était "Ultrapuertos" ("au-delà des cols") pour l'administration de Pampelune, a été remplacé par Basse-Navarre, ce qui fait que la partie péninsulaire est parfois nommée "Haute-Navarre". Mais il y a eu en fait longtemps deux Basses-Navarres:

1^o les pays de Mixe et Ostabarès, Ostabarret ou Ostibarret (du basque Oztibarr "vallée de Hosta"), formant la Basse-Navarre "dacquoise" avec Saint-Palais pour ville principale, dépendant jusqu'à la Révolution de l'évêché de Dax et de sa vicomté, qui n'entra dans le royaume navarrais qu'à partir du moment où le vicomte de Tartas (héritier de la vicomté de Dax détruite par Richard Cœur de Lion duc d'Aquitaine et roi d'Angleterre) fit allégeance au roi de Navarre Sanche le Fort à l'extrême fin du XII^e siècle, et définitivement au cours du XIII^e: en 1203 serment d'allégeance du seigneur de Gramont en son château de Viellenave à Sanche le Fort devant les témoins mixains; en 1228 hommage du seigneur de Luxe à Ostabat au même roi qui l'a obligé à en abattre les murailles et à laisser à la bastide, relais du pèlerinage compostellien, le statut de "ville ouverte"; 1244-1245 raid de Thibaud I de Champagne neveu et secesseur de Sanche avec une armée de Navarrais et Bas-Navarrais pour mettre fin aux prétentions du sénéchal de Gascogne et du prévôt de Labourd sur les terres de Mixe, Ostabarès et Iholdy, assiégeant Viellenave et ravageant une partie du Labourd;

2^o les vallées d'Arbéroue, Iholdy-Armendaritz, Ossès, Cize et Baïgorry ou "Basse-Navarre "bayonnaise", rattachées dès ses origines à l'évêché de Lapurdum-Bayonne, où la présence navarraise était plus ancienne: la vicomté de Baïgorry avait eu comme premier titulaire un familier de Sanche le Grand (1003-1033), en 1072 Sanche de Peñalen faisait donation du monastère "Saint Vincent de Cize" dans le "bourg royal" de Saint-Michel au grand monastère navarrais de Leyre, et Sanche le Sage nommait *Martinus chipia* ("Martin le petit": surnom basque) gouverneur de la forteresse nouvellement créée de Saint-Jean-Pied-de-Port et de sa châteltenie vers 1180. A partir du XIII^e siècle et après le latin, le gascon était devenu la langue administrative régionale, y compris dans nombre de documents de la chambre des comptes de Pampelune, ce qui fait que nombre de toponymes ont ou ont eu en Basse-Navarre, comme en Labourd et en Soule, un nom roman officiel hérité ensuite par le français, à côté du nom originel basque.

48. Basse-Navarre, Baxe-Nabarra (Baxe-Nabartarr)

(*in vico navarra inferioris orças* 1714)

Chez les locuteurs locaux ce pays s'est toujours appelé "Baxe-Nabarra", par simple adaptation du nom roman inventé au XVI^e siècle, comme l'attestent les comptes rendus des "Etats de Navarre" (Béarn et Basse-Navarre sont des "pays d'Etat" dans la monarchie française à double couronne) rédigés en basque (1752: *bassanavarreco estatieq...* "Les Etats de Basse-Navarre..."), la "Chanson des sept provinces" naguère populaire "*Lapurdi eta Baxe-Nabarra ...*" ("Le Labourd et la Basse-Navarre ..."), ou les textes du grand prosateur J.

Etchepare (*Beribitez* 1933). En Espagne c'est le mot "Nafarroa" que le basque a emprunté au castillan et adapté pour nommer le pays, et qu'une certaine tradition "savante" ancienne labourdine a adoptée, chez Leizarrague au XVI^e siècle, Oyhénart au XVII^e, Etcheberri de Sare au XVIII^e, et qui a tout récemment, avec des résultats divers ("Baxa-, -Behere, Be-"), tendu à s'imposer avec l'appui de l'Académie. Le mot Nafarroa a été emprunté, par fausse dérivation pour nommer le pays par le nom de l'habitant (voir de même le nom basque de la Basse-Soule), au nom de peuple en castillan *navarro* "Navarrais", lui-même directement issu du latin *navarru(m)*, dont la première mention connue est le pluriel *nauarri* "les Navarrais" dans un texte carolingien du VIII^e siècle, après cependant des témoignages de ce radical *nabar* dans des inscriptions ibériques de l'Antiquité. Ce *navarro* roman a ensuite reçu en Espagne une réalisation du -v- issu du w semi-consonne latin par la labio-dentale -f- qui était inconnue de la phonétique basque ancienne (d'où les adaptations des emprunts: *fagu* > *bago*, *phago*, *hago* "hêtre"), et qui n'est entré que tardivement dans la prononciation basque (le biscayen y est toujours réticent et le réalise par p: Naparroa, Fernando etc.) (1).

Des explications déjà anciennes y voyaient un composé de *naba* l'un des mots basques pour dire "vallée", *naba-(h)erri* "pays de vallées", qui ne peut à aucun titre avoir donné phonétiquement Nabarra ou l'ancien *nauarr-* (avec -u- latin pour -b- ibéro-aquitain) antérieur au VIII^e siècle. Le seul terme qui s'impose pour expliquer ce nom est un élément très répandu dans la toponymie médiévale et encore commun dans le lexique basque: *nabarr* (couramment aujourd'hui avec initiale à palatalisation hypocoristique *ñabarr*) "de couleur variée, tirant au vert" (ancien français "vair" de < *varius*), en nombre dans les toponymes médiévaux, souvent associé à des noms végétaux, Amenabar, Hariznabarreta, Inabar, Inabartiri, Nabariz, Nabarrolatz etc. Le nom du royaume de Navarre avec ses formes latines masculine et féminine a été l'un des noms de personnes ou prénoms dits "ethniques" les plus employés de l'onomastique régionale du XI^e au XIV^e siècle (vicomtes dacquois notamment).

C'est incontestablement sur le nom du royaume navarrais qu'a été fait le nom de Navarrenx en Béarn (1230 *Navarrenx*), qui apparaît dans une inscription latine du XI^e siècle du cartulaire de Pau citée par l'historien Marca au XVII^e siècle: *sponda navarrensis*, sur le latin *sponda* "talus" (d'où les nombreux toponymes médiévaux basques *Ezponda*) au sens de "limite", c'est-à-dire "limite navarraise", non que le royaume de Pampelune commençait exactement là, mais parce que c'était, sur la haute berge du Gave, le dernier bastion fortifié avant les terres faisant ou ayant fait allégeance au roi de Navarre, ici la vicomté de Soule.

I. LE PAYS DE MIXE.

N.B. Pour toute cette Basse-Navarre "dacquoise" de Mixe et Ostabarret les citations de la présente édition datées de 1160 sont celles des églises nommées au Cartulaire de Dax récemment publié (voir l'Introduction).

49. Mixe, Amikuz(e) (Amikuztarr, Amikuzetarr)

(*mixa, dominos amixe* 1119, *amixa, mixia* 1150, *mixa, mixia, mixe, mixensis* 1160, *mixa* 1264, *mixe* 1292, *mixia* 1304, *micxa* 1309)

Les plus anciennes citations du nom du pays de Mixe sont celles du Cartulaire de Sorde, comportant encore parfois un *a-* initial qui est resté dans le nom basque, comme dans d'autres noms de cette région (voir Came, Urt, Tardets), très probablement étymologique par conséquent, et tôt éliminé (Cartulaire de Dax 1160) du nom roman ou latin par fausse identification avec la préposition latino-romane. La forme *mixia* offre une autre difficulté avec la finale -*ia*, mais contredite par les formes *mixe* qui sont des génitifs de *mixa* (*dominos*

amixe “les seigneurs de Mixe”) décliné comme un nom latin de la première déclinaison. Le basque n’a pas gardé cette voyelle finale, et le *-e* est sans doute tardif et analogique. Un étymon **amikuz(a)* (*-a* final organique ou article?) n’est pas identifiable par le lexique de la langue historique y compris celui de la toponymie médiévale. Il est néanmoins exclu de reconnaître là le gascon du XVIII^e siècle *meix* issu d’un plus ancien *mescle* (2) et autant vaudrait faire directement appel au latin *mixta* au même sens de “mélangée” (ethniquement ou linguistiquement? ou même au sens hydronymique comme la “Mescla” des Alpes-Maritimes?), dont on ne voit pas cependant comment il aurait pu aboutir au basque *amikuz(a)*. J. Coromines a montré au contraire comment dans de tels noms l’accentuation romane, ici *amíkuz(a)* (voir aussi Charritte), donnait normalement par élimination de la pénultième restée atone, ce qui indique que c’était un élément suffixal non organique, la forme officielle *amixe* > *mixe*, même si par ailleurs le grand lexicologue s’est fourvoyé en pensant qu’on pouvait arriver là et à cette époque à partir de quelque *dominicus* latin, et historiquement sans justification, référant à quelque “domaine spécial” des rois de Navarre qui n’y ont régné que bien après ce temps (3).

Le nom de l’habitant “Amikuzetarr”, s’il ne comporte un *-e* tardivement rajouté qu’implique plutôt la forme “Amikuztarr” citée par Lhande, comme le *-a* final persistant dans les citations latines et nombre de romanes, laisserait entendre qu’il y avait là un *-a* final organique et non déterminant, sans éclairer pour autant la question. Mixe est aussi le nom d’un territoire landais, aujourd’hui commune et forêt de “Lit-et-Mixe” (*mixa*, *mixe* 1160), situé en bord de mer entre les territoires de Léon au sud et Born au nord, sans qu’on puisse expliquer non plus pourquoi ces deux pays éloignés et de caractère géographique différent portent le même nom, sinon par leur appartenance commune à l’ancien pays des Tarbelles, et rien ne dit non plus que le nom de ce territoire a eu, avant la forme romane, un nom comme “Amikuz-”. Il se pourrait bien en définitive que le nom des pays aquitains de “Mixe” ne soit étymologiquement ni basque ni latin.

1) *La mande d’Outre-Bidouze*

(*otre la bidose* 1316, *otre la vidoze* 1413)

Le pays de Mixe bas-navarrais était administrativement divisé en trois “mandes” (des unités de “commandement” donc en principe) ou par altération “bandes”, probablement créées aux premiers temps de la monarchie féodale, correspondant à peu près aux “vallées” des autres territoires ou aux “messageries” de Soule, mais qui n’ont pas toutes ici de nom basque conservé par la tradition. Celle dite d’Outre-Bidouze comprend l’ensemble du pays situé sur la rive droite et orientale de la Bidouze, nom problématique comme celui de la Bidassoa et peut-être de même formation (base probable *bide* “chemin”), sauf Saint-Palais un peu en amont du confluent de la Joyeuse et de la Bidouze, et Uhart-Mixe le dernier village sur la route de Cize, qui s’étend sur les deux rives.

50. Uhart-Mixe, Uharte ou Uhartiri (Uhartarr)

(*deu fard* 1125, *ufart* 1136, *sanctus petrus de uhart* 1160, *uhart suson* 1316, *uarte* 1351, *huart* 1385, *uhart* 1413)

Le nom, de **ur-arte* “entre eaux” comme à Uhart-Cize (voir ce nom) et dans quantités de noms de maisons, avec affaiblissement presque généralisé (on trouve aussi quelques rares *urarte*, mais déjà en 1007 pour un autre lieu *uhart*) de la vibrante en aspirée (reproduite par *f* par fausse relatinisation des scribes médiévaux), signale ici la situation au confluent de la Bidouze et d’un de ses affluents formant une île dans laquelle se trouve justement la “salle” d’Uhart unique maison noble du lieu: elle était dite “du haut” (1316 *suson*) par rapport à la maison noble Uhartebehere (ou “du bas”) d’Aïcirits (1316 *uhart*

iusion). Dans le nom basque le mot *iri* est resté, semble-t-il, au sens ancien de “domaine rural”, car il n’y a aucune “ville” au sens moderne dans ce lieu d’une dizaine de feux au XIV^e siècle. Le nom de l’habitant donné par Lhande “Uhartarr” (*op. cit.* p. 999) est irrégulier, le *-e* final aurait dû rester et donner comme à Uhart-Cize “Uhartiarr”. Le nom a dû être refait sur la forme romane sans voyelle finale.

51. Larribar, Larribarr(e) (Larribartarr)

(*sancta maria de larreivare* 1160, *larrayvat* 1304, *larrayvar* 1309, 1350, *larraybar* 1413)

Le composé régulier (*larra-* pour *larre* “lande, friche”) que constitue ce nom, après diverses romanisations (dont un *bat* “vallée” gascon en 1304) dans les textes latins et romans, est encore noté sous sa forme pleine au XIV^e siècle *larraibarr* “val de lande”, avant la réduction de la diphtongue dans le nom basque moderne, la forme *larre-* du XII^e siècle étant la phonétisation romane. C’est un doublet à peu près parfait de Lantabat (voir ce nom).

52. Sorhapuru (Sorhapurutarr)

(*soharpuru* 1119, *soarpuru*, *sorhapuru* 1150, *sanctus martinus de sorhapuru* 1160, *sorhaburu* 1304)

Le territoire de Sorhapuru touche aux premières hauteurs de la Soule, et cette position mixaine extrême est inscrite dans son nom, qui a gardé sa forme basque primitive sans altération “limite des terres (cultivées)”, *-buru* “limite, extrémité” prenant une initiale assourdie *-puru* régulière en position intervocalique interne (la citation de 1304 montre une “décomposition” du nom par le scribe bascophone). Certaines graphies du Cartulaire de Sorde avec *sohar-* sont sans doute cacographiques. Cette paroisse aujourd’hui intégrée à la commune de “Larribar-Sorhapuru” a la particularité d’avoir des noms de maisons de type “aquitain” “Ekhiotz” sur base *ek(h)i* “soleil” (voir le nom ancien de Saint-Just) citées très tôt pour des donations à Sorde (1119 *aquiodz*).

53. Lapiste, Lapizketa (Lapizketarr)

(*sancta maria de lepiste* 1160, *l’apisto*, *lapiste* 1350, 1413)

L’étymon basque, qui est resté immuable dans Lap(h)izketa “lieu de marne”, avec une forme à occlusive de liaison du suffixe locatif assez régulière après sifflante *-(k)eta* (voir Sarasquette), est issu de l’accentuation romane *laphízqueta* et affaiblissement ou élimination des voyelles atones, une analogie avec des mots romans comme “piste” ayant certainement joué son rôle au moins dans les graphies. Le mot *laphitz* est tenu pour un emprunt au latin *lapis* “pierre, borne”, avec la particularité qu’il correspond au nominatif et non comme habituellement à un cas régime de forme *lapid-* (d’où “lapider” en français), et que ce mot latin lui-même est selon le *Dictionnaire étymologique de la langue latine* d’A. Ernout et A. Meillet (Paris 1967, p. 340) sans étymologie indo-européenne connue.

54. Béhasque, Behaskan(e) (Behaskaindarr)

(*befasquen* 1120, *sanctus petrus de behaschen* 1120, *basquan* 1344, *beasquen* 1350, *behasquen* 1413)

Le nom officiel “Béhasque” est dérivé, par accentuation romane et affaiblissement de la syllabe finale atone, d’un étymon que le basque a conservé à peu près intact dans le nom d’habitant rapporté par Lhande (5) “Behaskaindarr” et qui devait être un composé à deux éléments *beha(t)s-gain*, ou même *-gan* qui en est une forme ancienne attestée sans diphtongue. On retrouve avec *behats-* l’un des dérivés probables de *berarr/belarr* “herbe, foin”, comme dans divers noms à élément initial *bera-* (voir aussi Béhaune), ce qui donne à

ce toponyme un sens de “hauteur herbeuse” particulièrement adapté au site de la “salle” du lieu et de la paroisse ancienne.

Des paronymes apparents situés fort loin de là mais dans un contexte linguistique même ancien fort différent, Vénasque dans le Vaucluse, Venaco en Corse et d’autres auraient comme le Béhasque mixain, selon Dauzat et Rostaing, un étymon commun et tout différent quoique de base “pré-celtique” (6). Or ces noms ont des citations antiques données par les auteurs, *oueinikion* (ou avec la correspondance *u/b* “beinikion”) au II^e siècle pour le premier, et *vindasca* au IV^e siècle pour le second, dont aucun n’a pu aboutir, ni en phonétique basque ni romane, au *behaska(i)n* qui a donné la forme déjà romanisée (et relatinisée) de 1120.

Si l’on fait appel à l’anthroponymie, puisque après tout le *-a(i)n* final n’est pas très loin de la suffixation *-ein/-ain* sur base anthroponymique de quelques toponymes basques de formation latine (voir Domezain, Garindein, Gotein), il faut écarter pour la même raison d’impossibilité phonétique le latin *Vinacius* avancé par J. Lemoine (7). Une explication plus acceptable ferait appel au nom médiéval et de formation basque (suffixe diminutif *-ko*) “Belasco” ou “Velasco”, auquel cas il faut le supposer altéré en “Berasco” avant la création du même *behaska(i)n*, ce qui n’est pas impossible mais bien peu vraisemblable.

55. Saint-Palais, Donapaleu (Donapaleutarr)

(*sanctus pelagius* 1160, *sant peray* 1249, *sant pelay* 1264, 1350, 1413, *sent palay* 1385, *donapalaio* 1643)

Le saint “Pélage” ou Palais de la dédicace primitive a été remplacé d’abord par Paul au cours du Moyen Age, et ce changement doit être, s’il ne s’agit de simple métathèse phonétique, à l’origine d’une prononciation fautive “Donapaleu” qui tend à se répandre dans la région, au lieu du Donapaleu issu d’un plus ancien et quasi étymologique “-palaio” (< *pelagiu*) cité par Axular au début du XVII^e siècle. Avec la diffusion du culte des saints d’outre-Pyrénées, on rapporte la dédicace au *niño Pelayo* (“l’enfant Pélage”) assassiné par les Arabes en 926, et elle ne remonterait donc pas au-delà du Xe siècle: ce fait peut expliquer qu’on ait pu écrire au XVIII^e siècle, avec une précision sans doute excessive, que la “nouvelle ville” de Saint-Palais aurait été fondée “vers 930” (P. Haristoy, *Recherches historiques ... I*, p. 62-63). Il y avait au Moyen Age une “salle” de Saint-Palais avec de nombreux fivatiers, et un habitat hors du petit périmètre urbain. Le rôle de la “ville de Saint Palais” (*la biele de sant pelay* 1413) s’est accru après le passage du pays de Mixe sous l’autorité directe des rois de Navarre en 1308 et la création d’un hôtel de monnaie dans la maison Angelu (voir Anglet) sous Charles II dit le Mauvais. En raison de cette érection tardive en ville administrative, le statut de Saint-Palais était distinct de celui du pays de Mixe.

L’église Saint Paul elle même fut désaffectée et servit ensuite de tribunal. L’église nouvelle dédiée à sainte Madeleine rappelle qu’il y eut anciennement là un prieuré dit “de la Madeleine de Lagarrague” (1268 *lagarraga*, 1316 *el prior de la Garrague*) qui n’existait pas encore semble-t-il, du moins comme église, au XII^e siècle. Ce *lagarraga* “lieu de graviers” sur *legarr* (parfois *lagarr*, *lakharr* “gravier”: voir Lacarre, Laccarry) était peut-être le toponyme primitif du lieu, évoquant les dépôts sableux et graveleux des bords de la Bidouze qui longe à l’est la vieille ville.

56. Aïcirits, Aiziritz (Aiziriztarr)

(*sanctus martinus de assiriz* 1160, *ayxiritz* 1316, *aysiriz* 1350, *aychiritz* 1413)

Aucun mot du lexique basque susceptible d’exister avant le XII^e siècle et qui, “dérivé d’*ahuntz*” (qui est “chèvre”), aurait pris la forme et le sens de *aisiritz* “bergerie” (8) ne peut convenir pour expliquer ce toponyme, ni nul autre. Le premier élément est *aitz* et le second a pu être un ancien *iratze* “fougeraie” phonétiquement assimilé sur le premier élément: **aitz-iratze* > *aitz-iritz(e)*, au sens de “fougeraie des rochers” ou “du haut”. Et

comme il y avait ici un domaine noble important connu par son nom générique de “salle” *salha* (l’aspiration est toujours notée: 1125 *salfa*, 1413 *la salle de salha*) et situé en hauteur, c’est lui que le toponyme avait pu d’abord désigner, peut-être même avec une forme à suffixe inusité ailleurs et analogique de *iri* “domaine rural”. Car le même toponyme dépourvu de sifflante finale nomme une maison médiévale au village voisin d’Arbérats: “Aitziri(a)” (1350 *aycirie*): le sens “domaine du rocher” est ici explicité par le socle rocheux qui affleure près de la maison. Aïcirits avait aussi une maison noble “du bas” Uhartebehere nommé en formule gasconne *uhart iusa* en 1316, par opposition à celle du “haut” qui est Uhart-Mixe (voir ce nom).

57. Arbérats, Arberatz(e) (Arberaztarr)

(*arberas* 1125, *arberatz* 1150, *sanctus laurentius de arberaz* 1160, *arberaz* 1350, *arberatz* 1413)

La constance des graphies durant tout le Moyen Age, si l’on excepte l’hésitation toute relative et habituelle dans les textes anciens sur la nature de la sifflante finale, et jusqu’aux temps modernes, doit en principe exclure toute référence à des noms romans modernes comme *arberas* “gros arbre” (9) de même base latine que le français “arbre” (voir le nom Arbouet), et de très faible acceptabilité toponymique pour un nom qui devait être d’abord celui du principal domaine du lieu et unique seigneurie noble. Même si c’est le cas où une base anthroponymique est possible, une composition basque paraît s’imposer: une base *ar(r)*- dont c’est la forme de composition régulière dans toute la toponymie médiévale, et un second élément un peu plus incertain, soit le qualifiant *bera*, *beratz* “fragile, friable” qui donne un toponyme très acceptable pour le site du château, peut-être avec un ancien suffixe fréquentatif *-azu* éliminé avant le temps des citations en prononciation romane, et aussi en basque vu la proximité du parler gascon qui a pu comme ailleurs imposer la forme administrative. Il y a aussi la possibilité du mot composé *arbel* “pierre noire, ardoise” (voir Arbéroue), le passage de la latérale à la vibrante faible *-l- > -r-*, très commun dans tous les cas, ayant pu aussi se faire assez tôt.

58. Sussaute, Zoqueta ou Sohota (Zozuetarr, Zohotarr)

(*sanctus martinus de sosaute* 1160, *sosaute* 1219, 1350, *sossaute* 1413)

La forme basque raccourcie Zohota est née avec l’élimination de la seconde sifflante par dissimilation, car le roman médiéval *sos(s)aute* était le résultat phonétique régulier de l’ancien **zozoeta*, passé normalement à Zoqueta dans la prononciation courante, comme dans tous les noms de même type à suffixe locatif basque *-eta* (voir Arraute, Berraute, Masparraute) (10). Si la terminaison avait été *alde* (J. Lemoine *op. cit.* p. 211), que le basque aurait normalement conservée telle quelle comme dans tous les autres cas, la forme romane médiévale eût été régulièrement *-aut* sans voyelle finale *-e* qui ne peut résulter que d’un *-a* basque ou latin, les autres voyelles finales basques ou latines étant éliminées en gascon: ainsi “Uhaut”, “Baihaut” etc. des textes médiévaux gascons correspondant très régulièrement aux Uhalde, Baialde etc. basques toujours en usage. Le dérivé locatif Zozoeta est très exactement “lieu de merles”, et comme *zozo* a pris par extension les sens de “stupide, idiot” etc., il se peut que ce sens ait contribué à l’époque moderne à évacuer la forme primitive. Cependant, et bien que les noms d’oiseaux soient assez rares, sans être tout à fait absents en toponymie ancienne basque, un toponyme alavais *Zoza-iturri* “fontaine des merles” relevé au XVe siècle indique que le merle avait pu aussi nommer cette petite paroisse d’une douzaine de feux au XIVe siècle.

59. Sillègue, Zilhekoa (Zilhekotarr)

(*sanctus petrus de silegue* 1160, *silegue* 1316, *silegoe* 1350, *sillegue* 1413)

Ce nom est composé sur le mot *zil(h)o* “trou, dépression de terrain” (en zone ibérique *zulo* et parfois aussi en toponymie médiévale bas-navarraise: 1307 *zulhayz* pour “Zulhaitz” maison noble ancienne de Suhescun en Cize), et un second élément qui semble *leku* “lieu” (mot apparenté au latin *locu* dont l’étymologie cependant est inconnue: Ernout et Meillet *op. cit.* p. 364), réduit par haplologie régulière (élimination de l’une des deux syllabes de même structure phonétique *-lole-*) dans un mot long, l’ouverture à *-ko* en finale pouvant être analogique aux noms terminés ainsi (voir Charritte). Le premier terme se retrouve en second élément de composition pour une maison médiévale du lieu notée en 1413 *gatztan çilho* “trou des châtaigniers” (actuellement “Xilua”).

60. Arbouet, Arboti (Arbotiarr)

(*arbet* 1119, *arbut* 1125, *sanctus martinus de arbut* 1160, *arbbet* 1268, *arboet* 1316, 1350, 1413)

Plusieurs toponymes basques anciens sont formés sur une base *arb-* (voir Arbailles) ou même le gascon *arbe* pour “arbre” relevé par Luchaire (11), mais peu sur *arbo-* comme le navarrais Arbonies (1035) et Arboti, ce qui, même en isolant ici un suffixe *-ti*, rend l’analyse de ce nom difficile. Mais l’origine du nom officiel “Arbouet” est bien la forme Arboti conservée en basque, par suite de la diphtongaison romane de la pénultième accentuée *arbóti* et suivie de la voyelle *-i*, comme l’a exposé G. Rohlf (12), diphtongaison qui ne se fixe pas, après les graphies contradictoires *-u/-e-* indiquant la modification en cours, avant le XIVE siècle, et chute de la voyelle finale atone. Si c’est un latinisme on peut soupçonner un emprunt *arbor(e)* “arbre”, et la réduction d’un hypothétique dérivé **arbordi* avec suffixe caractérisant (“lieu arboré”), qui aurait dû être cependant **arbodi*. L’explication reste donc, malgré l’importance du couvert végétal sur tout le territoire mixain et la présence non loin de là d’un parfait synonyme cette fois bien basque Suhast (voir ce nom), assez incertaine.

61. Camou ou Camou-Mixe, Gamue (Gamuarr)

(*camou* 1120, *sactus petrus de camono* 1160, *camo* 1304, *chamo* 1309, *gamo* 1350, *camo* 1413)

Il est exclu, pour raison phonétique évidente, que le gascon *cami* “chemin” soit à l’origine de ce nom (13). Mais il est fait sur un terme emprunté par le basque médiéval et aujourd’hui perdu comme d’autres conservés dans la seule toponymie (*luku*, *zaldú* etc.), mais qui a formé de très nombreux noms de paroisses, maisons et lieux-dits, tant en pays de langue basque que dans les zones romanes limitrophes. Le basque ancien, rebelle aux initiales sourdes des mots d’emprunts, les a, dès l’époque latine jusqu’aux temps modernes, sonorisées (latin *causa*, *pace(m)* > basque *gauza*, *bake*, au XVIIIe siècle *gatichima* “catéchisme” etc.), et c’est cette prononciation locale que reproduit la citation de 1350. De même Gamarte (voir ce nom) en Cize, et pour une maison noble cizaine 1350 *gamoëa* (étape phonétique intermédiaire dans la suite phonétique du nom déterminé *gamoëa* > *gamoëa* = *gamoya* > actuel “Gamia”), Gamere pour l’homonyme Camou de Soule (voir ce nom), à la différence du nom de Cambo anciennement peu usité au profit du toponyme local “Azantza”. Camou-Mixe, comme Cambo, est immédiatement au bord d’un cours d’eau qui n’y fait cependant pas de “courbe”, et le rapport avec des eaux curatives, comme en Soule, Gamarthe etc. doit être établi. La citation de 1160 a, comme d’autres noms cités au Cartulaire de Dax, une finale *-no*, issue d’une forme latinisée ou d’un étymon aujourd’hui inconnu et qu’on retrouve aussi pour Berraute-Camou dans le Béarn limitrophe (1385 *camoo*), mais qui n’a laissé de trace dans l’usage basque pour aucun de ces noms.

62. Suhast, Zohazti (Zohaziarr)

(*sancta maria de suhast* 1160, *suhast* 1316, *suast* 1350, *suhast* 1413)

La forme romane très régulière et immuable depuis sa création dérive du basque originel Zuhazti (avec une ouverture par assimilation tardive faisant “Zohazti”), lui-même très probablement dérivé d’un *zuhaztoi* “plantation d’arbres”, toponyme basque que P. Raymond signalait dans cette forme pleine à Rivehaute en Béarn (14), où il est encore associé à d’autres noms de maisons basques dans le recensement de 1385 (*Larrart, Sorhatssete, Suhastoy, Quihillauque, Laquoe, Arrospide, Gallarriette*). Il n’est pas exclu qu’un suffixe caractérisant *-ti* soit ici étymologique ou très précoce, peut-être par analogie avec des noms très répandus comme Urruti (voir ce nom) ou celui du village voisin d’Arboet/Arboti (ci-dessus) dont Suhast semble un parfait doublet. Pour une autre formation de même base ayant évolué différemment voir Suhescun.

2) *La mande de la Barhoue*

63. Barhoue.

(*barhourt* 1316, *barhoe* 1413)

On ne connaît pas l’équivalent basque de ce nom roman, qui est aussi celui de la Basse-Soule (voir ce nom). Nommant dans les deux cas les terrains les plus bas bien arrosés, ce mot doit sans doute être rapproché du toponyme gascon Barousse, en relation avec le radical *bar* “limon, boue” ou *barèn* “lande marécageuse” selon S. Palay (15), le second dérivant du premier. Le même sens est tenu en basque par *lohi* et ses dérivés (voir Lohitzun); le radical *barr-* (d’où les composés en *-barren*: voir Libarrenx) exprime dans cette langue la notion de ce qui est “à l’intérieur”.

64. Orsanco, Ostankoa ou Ostanko (Ostankoarr)

(*orsanchoe, orsacoe, orsahaco, orzanquem* 1119, *sanctus martinus de orzachoe* 1160, *orçacua* 1264, *orçacoa* 1292, *orçancoa* 1349, 1350)

Il y a peu de chances, malgré les apparences, que ce soit un dérivé de quelque nom latin comme *Ursancus* (16), d’autant plus que c’est l’un des noms de lieux qui ont gardé jusqu’aux temps modernes le déterminant basque *-a* (normalement > *-e* dans les formes romanisées). Le radical est probablement le même que dans l’ancien *urzaiç* > *orziç* et en appellation officielle romane Ossès (voir ce nom) à partir du XIIIe siècle: une variante phonétique *urz-* de l’ancien *urd-* au sens de “plan, plateau” (voir les noms Ustaritz et Urdos), suivie d’un suffixe archaïque présent ailleurs en toponymie basque *-ango* (Berango, Erango, Larrango), de même valeur diminutive qu’un autre suffixe archaïque *-usko* (Ithurrusko, Mendisco) (17), soit “(le) petit plateau” qui convient parfaitement au site de cette ancienne double paroisse souvent citée au Cartulaire de Sorde. Dès les premières citations la séquence “sourde après nasal” *-nk-*, au lieu de la séquence “sonore après nasale” *-ng-* propre au basque, signale un dialectisme probablement sous influence romane comme dans la Soule voisine (nom de maison Aranko). C’est à la même influence que l’on doit le passage tardif en basque du groupe consonantique d’origine conservé dans le nom officiel *-rz-* à *-st-*, comme l’atteste très clairement le Censier gothique de Soule rédigé en gascon à la fin du Moyen Age, où la forme déjà romanisée *larçabau* (issu de Larzabal: voir Larcevau) est écrite une fois *lastabau*, alors que la prononciation d’origine, déjà modifiée après une étape *-zt-* > *-st-* dans les parlers ibériques au XVIe siècle, est restée, dans ces mots comme *bertze* “autre”, intacte dans tout le domaine basque aquitain, jusqu’au XVIIIe siècle où il commence à s’altérer en Soule, et probablement en Mixe, et jusqu’au milieu du XXe et par endroits jusqu’à aujourd’hui en zone navarro-labourdine.

Il y avait à Orsanco une seconde paroisse souvent citée pour la maison noble de même nom, inscrite *gensanne* au Cartulaire de Sorde, *sanctus saturninus de jenzane* à celui de Dax (1160), *gencena* en 1551, que continue la maison actuelle dite “Dentcena” avec

dépallatalisation de l'initiale: le nom correspond bien cette fois à un anthroponyme "Gensana" bien attesté en onomastique romane médiévale de la région.

65. Beyrie(-sur-Joyeuse), Bithirine ou Bithiriña ou Mitriña (Bithiindarr, Mitrindarr)

(*beiria* 1072, *beyrina* 1125, *berina*, *beirie*, *beiries* 1119, *sanctus julianus de beirie* 1160, *beyrina* 1292, *beyrie* 1350)

Le nom roman officiel était installé très tôt, comme héritier normal du latin *vitrina* "vitrierie", et très répandu dans la région, avec un nom de maison en Mixe (voir Biscay), Beyrie en Béarn, Beyris à Bayonne, Beyries dans les Landes, Labeyrie etc. La réapparition périodique de la nasale (normalement éliminée en gascon) dans les citations indique la présence sous-jacente du nom en basque qui a, dès le moment de l'emprunt direct au latin, fait tout aussi naturellement du même mot latin le nom *bit(h)irina* qui persiste à peu près tel quel jusqu'à aujourd'hui: réalisation par l'occlusive *b-* du *u-* (*w*) initial latin, élimination du groupe *muta cum liquida* inconnu du basque par l'insertion d'une voyelle (en harmonie vocalique avec répétition de la première voyelle) dite anaptyctique *-(i)tr-* > *-(i)tir-*, rétabli par des formes dialectales récentes, auxquelles on doit aussi la mouillure de la nasale, par une chute de cet anaptyx, et maintien de tous les phonèmes latins y compris le *-a* organique final, du moins jusqu'aux formes où la finale *-e* est venue s'y substituer par analogie. L'archéologie médiévale, peu développée encore en Pays basque, n'a pas su dire ce qu'étaient localement ces "vitrieries".

A côté de Beyrie le Cartulaire de Dax signale une église isolée: *sanctus michael de erem*, qui est continuée, au même lieu écarté qui explique son nom, par la maison actuelle Eremia, autre latinisme hérité de *eremus* (mot emprunté au grec par le latin d'église) au sens propre de "désert": dans le lexique basque *eremu* a depuis lors changé de sens et signifie "étendue, surface".

66. Garris, Garroz(e) ou Garruz(e) (Garruztarr)

(*garris* 1119, 1249, *sanctus felix de garris* 1160, *garritz* 1249, *garriz* 1264, *guarriz* 1350, *la biele de garris* 1413)

Garris, encore dénommé "la ville" en 1413, a été, avant le développement de Saint-Palais au XIV^e siècle, la paroisse principale de Mixe, avec son conseil de jurats, comptant 70 feux au milieu du XIV^e siècle dont plusieurs nobles, et un château fortifié, tout proche de celui de Luxe (voir ce nom), ce à quoi se prête très bien l'arête rocheuse où se tient l'habitat groupé, et qui lui a aussi donné son nom: c'est en effet l'un des dérivés de l'oronyme archaïque *garr-* (voir Gréciette). Ce terme est à l'origine, pense-t-on, non seulement de nombreux toponymes en Pays basque et ailleurs, et notamment les Carros, Garros, Garrues etc. répandus un peu partout, mais aussi du mot basque *harri* "pierre" lui-même présent dans la toponymie la plus ancienne, le passage se documentant encore au XI^e siècle dans le composé basque *carrelucea* devenu "Arluzea" ("le rocher long") (18). Il y a lieu de se demander s'il n'y a pas eu double tradition pour le suffixe, le nom officiel ayant *-iz* et le nom basque, sans l'addition moderne du *-e* (qui n'apparaît pas dans le nom de l'habitant Garruztarr), *-oz*, prononciation la plus ancienne (encore à la fin du XIX^e siècle), avant la fermeture vocalique devant sifflante au moderne *-uz(e)*. Cette alternance, si elle était ancienne, confirmerait l'équivalence des suffixes toponymiques à sifflante et voyelle divergente affirmée par J. Hubschmid avec des exemples pris jusqu'en Grèce et en Asie mineure (19), d'autant plus que le fait se retrouve, mais cette fois en alternant *-az* et *-oz*, dans le nom de Sibas en Soule (voir ce nom). On a longtemps situé à Garris l'étape *carasa* de l'Itinéraire d'Antonin (fin du III^e siècle), à laquelle le site et l'importance passée de Garris se prêtent bien, et la finale *-az* (une fois enlevée la voyelle finale marque de déclinaison latine)

serait un argument de plus pour la théorie des suffixes à voyelle divergente. Cependant cette identification est toujours discutée (voir Garazi, le nom basque de Cize).

67. Oneix, Onaso ou Unaso (Unasotarr)

(*sanctus petrus de onas* 1160, *onnaçu* 1249, *oneyx* 1316, *honeis* 1350, *onasso* 1394, *oneys* 1413)

La comparaison de la forme officielle moderne née au cours du Moyen Age et du nom basque montre incontestablement entre le XIIIe siècle et le début du XIVe une diphtongaison de la voyelle ayant reçu l'accentuation romane *-á-* > *-ei-*, bien que cette diphtongaison ne soit pas régulière en gascon comme elle l'est en français (20). Mais toutes les citations anciennes dont dérive ce nom moderne excluent bien entendu de se référer si peu que ce soit au latin *honore(m)* "honneur" (21) qui a donné directement et régulièrement en basque sans variation vocalique *ohore*. Le basque, si la citation de 1249 avec sa sifflante dorso-alvéolaire notée *-ç-* est bien comme tout l'indique l'étymon, est passé à une articulation apicale de la même sifflante sans doute analogique au cours du XIIIe siècle (1394 *onasso* qui est déjà à très peu près le nom actuel), les changements vocaliques, fermeture de l'initiale devant nasale *on-* > *un-* et ouverture par assimilation de la finale *-a-u* > *-a-o*, étant réguliers. Le terme *ona-*, inconnu du lexique moderne mais auquel on peut supposer un sens oronymique (voir Bayonne et Abense), abondant en toponymie médiévale, s'articule avec le suffixe fréquentatif *-(a)zu*, qui est inusité en basque moderne mais a, dès le Moyen Age, une variante à sifflante apicale *-(t)su* (Mendilaharsu, Jatsu à côté de Halzu, Leizarazu etc.) lui toujours très productif et qui peut expliquer le changement. Le sens de "lieu où abondent les hauteurs" s'applique fort bien aux collines et ondulations qui caractérisent toute cette zone de piémont.

68. Amendeuix, Amindüx(e) ou Amindüz(e) (Amindüztarr, Amindüxtarr)

(*sanctus joannes de mindus* 1160, *amindux* 1316, *aminduch* 1350, *aminduz* 1413, *mendux* 1413)

Quoique la prononciation de ce nom n'ait pratiquement pas varié durant des siècles, y compris pour la sifflante finale (palatalisée ou non), et qu'il n'y ait évidemment aucun rapport phonétique possible entre ces articulations constantes et le latin *armentaria* "troupeau" (22), il n'en reste pas moins parfaitement opaque. La voyelle initiale maintenue en basque et dans le nom officiel *a-* est sans doute d'origine, puisque c'est dans les formes latino-romanes, mais ici dans la seule citation latine du XIIe siècle (ce qui fait penser qu'elle a été prise pour une préposition), qu'elle est habituellement éliminée (voir Came, Mixe, Urt etc.). Il se peut aussi qu'on ait vu dans ce nom une forme de *mendi* "mont" (voir Menditte, Mendy), mais la variation phonétique ne s'explique pas pour un terme toponymique aussi répandu, ni la voyelle initiale, et il faut sûrement écarter ici ce mot contrairement à ce que proposent Dauzat et Rostaing (23). Le *-ü-* labialisé (français "u") du nom basque, comme dans la Soule voisine est un trait dialectal en relation avec la proximité du parler gascon, à moins qu'il n'indique un élément étymologique non identifiable. Car, même si le reste de la toponymie ancienne du lieu (une quinzaine de maisons et domaines cités au XIVe siècle, presque le double au XVIe) est basque, ce nom, qui est aussi et peut-être d'abord celui de l'ancienne "salle" ou maison noble principale du lieu qui en comptait deux autres (Landazahar ou "Lanevielle" citée depuis le XIIe siècle, et Jauregiberri), semble être venu d'une autre langue.

69. Gabat, Gabadi (Gabaditarr)

(*gabat* 1125, *sancta maria de bagad*, *bagadh* 1160, *bagat* 1203, *gavat* 1268, *gabat* 1316, 1413)

Aucun exemple d'une finale *-ac* n'est attestée dans ce nom, ni dans la toponymie de tout le reste du Pays basque, et rien ne permet de se référer à ce suffixe toponymique venu d'un *-acum* latin ou *-aco* gaulois (24). C'est du *-di* maintenu en basque que procède comme d'habitude la finale *-t* du nom roman officiel créé avant le XII^e siècle, et tout indique que c'est là un suffixe toponymique commun, peut-être issu d'un plus ancien collectif *-doi*, ou analogue au *-ti* caractérisant dont ce serait après voyelle une forme pourtant anormale ou altérée. Entre *gaba-* qui a prévalu assez tôt et *baga-* les graphies anciennes sont contradictoires: *baga-* est la forme de composition normale de *bago* l'une des variantes dialectales (et bien présente en toponymie souletine) issues du latin *fagu* (si ce n'est directement le gaulois *bago*) "hêtre"; *gaba-* est le mot "gave" (25), hydronyme tenu pour "aquitain", soit d'origine gauloise, soit d'une autre langue indo-européenne selon J. Coromines (26), pré-latine selon G. Rohlfs (27): quoique rien ne soit tout à fait exclu, la persistance de cette dernière forme depuis les plus anciennes citations incite à la préférer, d'autant plus que le territoire de Gabat est délimité par le cours de la Bidouze, qui enserre du côté nord le hameau principal et son ancienne "salle" (unique domaine noble ancien du lieu).

70. Ilharre (Ilhartarr)

(*sanctus laurentius de brucoc, bruchoc, brucue* 1160, *yalarra* 1268, *ilharre* 1316, *illarre* 1350, *ilharre* 1413)

Le Cartulaire de Dax désigne cette paroisse d'une quinzaine de domaines médiévaux par le nom de l'une des deux ou trois maisons nobles, qui devait à quelque titre être liée à l'église du lieu: *Buruko* "petit sommet" ou peut-être expression réduite par l'usage au seul génitif "... de la limite" (1413 *buruquo gentiu*). Le nom de la commune Ilharr(a), avec semble-t-il le déterminant écrit en 1268, est simplement "(la) bruyère", plante qui tapisse, avec l'ajonc épineux *ote*, les collines et landes en friche de la région, deux des noms botaniques les plus courants en toponymie basque. Cependant, et même si les noms de végétaux sans composition ni suffixation ne sont pas absents en toponymie ancienne, ils sont rares, on a plutôt Ilharroi "lieu de bruyères, brande" à Camou, Ilharrarte "entre bruyères" ici-même etc. On peut donc supposer la perte ancienne d'un élément final ou une composition comme *ihil-larre* "lande d'ajoncs", quoique le nom de l'habitant "Ilhartarr" qui ne comporte pas trace de voyelle finale (il aurait fallu "Ilharriar" comme "Uhartiarr" de Uhart etc.) semble s'opposer à cette analyse. Mais le nom de l'habitant a pu être refait sur le nom officiel et la prononciation basque du *-e* final être une addition moderne "paragogique". La documentation et la tradition interdisent de proposer en tout cas un étymon *ilharri* "pierre tombale" (littéralement "pierre de mort"), totalement absent en toponymie et dont on ne sait absolument pas s'il a pu être donné à des monuments funéraires mégalithiques (28)

71. Sumberraute, Alzumarta (Alzumartarr)

(*sanctus martinus de alzumerraute* 1160, *alçumbarrauta* 1268, *alçumbarraute* 1350, 1412)

Le nom basque moderne ne permettrait pas, sans les graphies médiévales même phonétiquement romanisées, ni le nom officiel moderne, de comprendre ce composé pourtant très simple fait de deux toponymes juxtaposés: *altzu* "lieu où l'aulne abonde" (voir Halsou), et *berroeta* "lieu de broussailles" toujours romanisé en *berraute*, avec soit une anticipation nasale de bilabiale *altzub-* > *altzumb-*, soit un dérivé à double suffixe *altzun* qui est dans le toponyme Alzunarte du même secteur, quoique sans citation médiévale et sans guère d'autre exemple dans les toponymes régionaux. Le nom officiel est né, tardivement, de la suppression de *al-* par fausse identification avec un article roman, et le nom basque par réduction syllabique (de six à quatre syllabes) assez habituelle dans les noms basques de plus de quatre syllabes (voir Macaye), et nasalisation totale de *-mb-* > *-m-* également très courante

en basque, réduction sûrement facilitée par l'incompréhension d'un nom qui décrivait le caractère végétal du site: "lieu de broussailles où l'aulne abonde".

72. Luxe, Lukuz(e) (Lukuztarr)

(*luxa* 1105, *luxe* 1119, *sancta maria de lucse* 1160, *luc* 1249, *luixe* XIIIe siècle, *lucxa*, *luxa* 1264)

Bien que les toponymes basques sur le latin *lucu* "bois" ou "bois sacré" (où se pratique un culte: ce sens religieux secondaire n'est jamais vérifié en toponymie basque) laissent ce terme sans suffixation (*lucue* 1150, *lucugaray*), on rapporte habituellement à ce mot le nom de Luxe, principale seigneurie de Mixe avec Gramont. Mais il faut alors supposer qu'il a pu naître exceptionnellement d'un nominatif latin *lucus* ou pluriel *lucos* et, encore plus exceptionnellement, recevoir ensuite une détermination basque *-a*, d'où avec affaiblissement et chute de syllabe atone **lúk(u)sa* > *lucsa* > *luxe*. Les recensements navarrais ne citent aucune maison médiévale, sans doute parce que la paroisse relevait alors de la seule souveraineté seigneuriale: les ruines du château-fort détruit pour trahison du seigneur par Henri d'Albret roi légitime de Navarre au début du XVIe siècle sont sur le "touron" dit tautologiquement *Lukuzoihana* "la forêt de Luxe". On a pu douter de l'ancienneté de la paroisse, à tort, puisqu'elle est inscrite au Cartulaire de Dax (1160).

3) La mande d'Ahetze

(*la mande d'ahetçe* 1316, *d'ahetsçe* 1413)

Cette troisième "mande" de Mixe portait le même nom que la paroisse du Labourd Ahetze (voir ce nom et Hasparren) et la maison noble Ahetze et son quartier "Ahetxiri" (voir Peyrière) à Ordiarp. Cet oronyme n'est connu en Mixe que par la division médiévale du pays en mandes, et ne correspond à aucun lieu particulier mixain. Il n'a pas de version romane connue, et semble sorti de la mémoire des habitants, du moins n'est-il pas documenté dans les temps modernes. Il doit se justifier par le fait que le territoire qu'il nommait, constitué d'un ensemble de paroisses de la rive gauche de la Bidouze en aval de la boucle de Gabat, touchait au nord à la forêt de Mixe et de l'ouest au sud à la ligne de hautes collines, de 200 à plus de 300 mètres, d'où surgissent les cours d'eau, qui le séparent de la vallée d'Arbéroue. C'est donc, par rapport aux terres plus basses des bassins de Joyeuse et Bidouze, le "pays haut".

73. Béguios, Behauz(e) (Behauztarr)

(*bigaos* 1105, *bigaos* 1119, *bigios* 1125, *beguios* 1150, *sanctus petrus de bigios* 1160, *biguios* 1176, *beguios* 1316)

Si le nom officiel dérive comme généralement d'un nom basque primitif, celui-ci aurait été presque sûrement quelque chose comme **begi-auz* dont on verra plus loin l'acceptabilité sémantique et toponymique, et qui est phonétiquement l'étymon le plus probable ayant pu donner tant le basque "Behauz" avec le maintien de la diphtongue finale, suggérée aussi par les premières formes romanisées du XIIe siècle *-ao(o)s*, et la réduction syllabique de *begi* par effet de dissimilation à *be(h)-*, même si la forme de composition habituelle de *begi* est *bet-* non attesté ici mais que l'emploi très particulier de ce mot en toponymie a pu empêcher (on a pu avoir aussi exceptionnellement sur le long temps **betauz* > *behauz* surtout en phonétique romanisante, le nom basque n'étant attesté que tard). Si l'on peut écarter tout apparemment de ce nom avec celui de la Bigorre, comme le proposent Dauzat et Rostaing tout en le disant "obscur" (29), on ne voit pas non plus comment la diphtongue finale peut avoir coïncidé dans le nom basque avec *hotz* "froid", quoique cet adjectif soit présent dans le nom "fontaine froide" de toutes régions, en basque *ithurrotz* (voir Ithorrots en Soule). Précisément à Béguios les recensements du XIVe siècle ont déjà sur

ithurri “source, fontaine” ce même nom Ithurrotz et Ithursarri, auxquels s’ajoute encore en 1551 un Ithurusko, soit successivement: “fontaine froide”, “fourré de la fontaine”, “petite fontaine”. Or comme en toutes langues, et dès les inscriptions antiques latines, le mot “œil” en basque *begi* a aussi été associé à la toponymie des sources (30). Il semble composé ici, plutôt qu’avec le suffixe “aquitain” bien connu *-os/-oz*, avec l’oronyme *auz* (pic de Hauza, mont d’Auzoxipi etc.) qui n’est peut-être que l’une des variantes de *aitz* (voir Ahetz, Asme, Hasparren, Haux). Béguios ou Behauz(e), territoire ondulé de hauteurs et collines traversé de cinq ou six cours d’eau où surgissent des sources aurait reçu un nom signifiant approximativement “mont(s) des sources (yeux)”. La toponymie médiévale y a par ailleurs plusieurs oronymes caractéristiques: Harrizurieta “lieu de pierres blanches”, Hegi “crête”, Hegilarre “lande de la crête”, Garai “élevé”, Goiti “hauteur”, Mendia “la montagne”.

74. Labets, Labetze (Labeztarr)

(*labeledz* 1134, *sanctus martinus de lavez* 1160, *lavetz* 1268, *lavez* 1304, 1309, *lavetz* 1350, *labetz* 1316, 1413)

La forme constante depuis le XII^e siècle doit faire écarter le mot *lap(h)itz* “marne” toujours reconnaissable en toponymie basque (voir Lapiste) (31), la finale *-tz(e)* qui a perdu normalement sa voyelle dans le nom officiel étant le suffixe collectif, comme dans *iratze* “fougeraie” et dans nombre de toponymes. Le radical, peut-être le même que dans Labourd (voir ce nom), est *labe* “four, brûlis” et par extension en toponymie “défrichement par brûlis”, comme dans le nom de maison de Saint-Palais Labeaga (1350 *laveaga*), et le terme commun *labaki* de même sens dont le béarnais a hérité sous la forme *labac*. Avec le suffixe collectif le sens devait être “lieu de brûlis”, évoquant peut-être un temps de défrichement par ce moyen.

75. Biscay, Bizkai (Bizkaitarr)

(*sanctus martinus de beyrie* 1160, *biscay* 1268, 1316, *bisquay* 1413)

Portant, comme ailleurs des maisons particulières, le même nom que la province de Biscaye (aux XVI^e et XVII^e siècles ce nom est souvent pris en français pour équivalent de “basque”, par fausse étymologie évidemment), ce toponyme dérive de *biskarr* “dos, faîte” au sens de “hauteur, croupe”, mot lui-même présent dans les inscriptions ibériques antiques, et abondant en toponymie régionale (Viscarret en Navarre, Biscarrosse dans les Landes etc.), évoquant ici le caractère relativement montueux et élevé des lieux habités. Ce petit hameau limitrophe de Mixe comportait trois domaines nobles et autant de maisons d’alleutiers francs en écarts dont l’une précisément se nomme Biscay (1350 *bisquay*, 1551 *viscayetche*). La dispersion de l’habitat a fait sans doute que le Cartulaire de Dax nommait les églises du lieu par les maisons auxquelles elles étaient annexées: “saint Martin de Beyrie” (à ne pas confondre avec “saint Julien” de Beyrie-sur-Joyeuse), maison dite sur place “Mithiña” (1350 *beyrie*) près de l’église et du cimetière aux belles stèles discoïdales; “saint Sauveur de Malgorr” (peut-être anciennement “Malgorri”), annexée à cette maison noble (1160 *sanctus salvator de maugorre*, 1203 *magorria*) dont le nom “pente raide” ou “sèche” évoque bien le site par rapport à la vallée. Les autres maisons nobles étaient Otarte (1316 *otart*) “entre ajoncs”, et Bidegain(a) “(le) haut du chemin” (1105 *bidegana*, 1249 *bideguayn*), la seule citée en 1413 (*la salle de bidegayn*) et nommant le bord d’une voie ancienne, emplacement stratégique privilégié des maisons nobles.

76. Charritte, Sarrikota (Sarrikotarr)

(*sanctus joannes de sarricte* 1160, *sarrite* 1316, *ssarriette* 1381, *sarricoete* 1413)

Si le nom basque est resté dans sa forme primitive à peu près intacte à double suffixe diminutif et locatif *sarri-ko-(e)ta* “lieu de petits fourrés”, *sarri* “végétation serrée, fourré”

ayant formé seul ou en composition une grande quantité de toponymes (maisons médiévales Sarri, Sarriko à Lacarre, Irissarry: voir ce nom), et utilisé de même pour deux villages souletins (voir Charritte-de-Haut, Charritte-de-Bas), le nom officiel est le résultat de l'accentuation romane sur le radical et affaiblissement, par des étapes diversement documentées, ou chute des syllabes finales atones: *sarríkota* > *sarricte*, *sarriete* > *sarrite*. La chuintante initiale du nom officiel, comme en Soule, est une interprétation romane de la sifflante apico-alvéolaire étymologique basque de *sarri* qui n'existe pas dans la phonétique latino-romane. Un autre nom de même formation et évolution est Menditte en Soule (voir ce nom).

77. Arraute, Arrueta (Arruetarr)

(*arraute* 1125, *sanctus petrus de arraute* 1160, *araute* 1350, *arraute* 1413)

Comme dans les nombreux Berraute des zones romanisées (Béarn, Landes) ou non (Soule) tous issus du dérivé locatif *berroeta* sur *berro* "broussailles" (voir Introduction, Sumberraute, Masparraute), l'étymon d'Arraute a dû être un **arroeta* que ne reproduit pas exactement "Arrueta" donné par Lhande, et dont la prononciation actuelle raccourcie est "Arru(u)ta" avec une voyelle plus ou moins longue représentant l'ancienne diphtongue, et il faut exclure absolument que cet étymon ait quelque rapport que ce soit avec la formule latine (*via*) *rupta* qui a fait le français "route" et le gascon "arrou" (32). D'autre part le mot gascon *arrue* "rue" ne s'employait dans cette langue, mais pas en basque, qu'en domaine urbain, ce qui n'est pas le cas à Arraute, dont le hameau ancien est constitué de deux maisons nobles de part et d'autre de l'église. Si le mot *harri* a pu entrer dans cette formation (33), ce serait sans aspiration initiale alors que le toponyme de même formation souvent attesté dans la région est Harrieta "lieu de pierres", et de plus avec une forme (*h*)*arru-* analogique aux variantes *urku-* de *urki* (voir Urcuit), *urruz-* pour *urritz* (voir Arrast), mais sans autres exemples connus pour ce mot, à moins qu'il faille y rapporter aussi les toponymes navarrais Arruazu (*arruaçu* 1268), Arruiz (*arruitz* 1268), qui ont incontestablement la même base. Parmi les mots correspondant mieux au radical il y a aussi bien le gascon *arrou* "herbe longue des hauteurs" que G. Rohlfs dit n'avoir étymologiquement "aucun appui dans le lexique gallo-roman" (34), que le biscayen *arro* "fondrière" (s'il est étymologiquement distinct de *harro* "léger, bouffant" sous lequel le classent les dictionnaires), qui pourrait être le mieux adapté. Comme le nom est bien ancré, morphologiquement et géographiquement, en zone basco-navarraise, on peut envisager aussi un terme aujourd'hui perdu.

78. Masparraute, Martxueta (Martxuetarr ou Martxutarr)

(*mansbarraute* 1080, 1119, *mazberraute* 1119, *sanctus stephanus de manzberraute* 1160, *mazperaute* 1309, *mazparraute*, *marchoete* 1413)

On retrouve dans ce toponyme le même élément *berroeta* > *berraute* en phonétique romane que dans Sumberraute (voir ce nom) etc., avec un assourdissement régulier de l'occlusive après sifflante improprement nommé "euphonique" par J. Lemoine (35). Il a l'originalité, comme l'a noté J. Coromines (36), d'être lié ici à un pur latinisme issu du latin médiéval *mansu* qui a fait le français "manse" au sens de "exploitation agricole", bien lisible encore dans les plus anciennes citations avant la disparition de la nasale, mais ne pourrait à aucun titre représenter ici un quelconque nom "germanique" comme "Barould" (36)! La composition et le sens exact sont un peu problématiques, entre "la manse du lieu de broussailles" (ou "les manses" nommant un ensemble de domaines ruraux: une vingtaine dont quatre nobles en 1350) avec second terme qualifiant, ou "le lieu de broussailles de la manse" avec complément régulièrement antéposé en basque.

Le nom basque *martxoeta* attesté pour une maison du lieu en 1413, avant fermeture de diphtongue au moderne Martxueta, est encore plus problématique. Il est difficile

d'envisager pour le nom basque, celui d'une maison fivatière de statut subalterne certes en 1413 (*marchoete iuso ome de la salle questau*), une réduction avec, sauf l'initiale *ma-* et le suffixe, de tels changements avant la fin de l'époque médiévale (*mazperro-* est difficilement réductible phonétiquement à *martxo-*), d'autant plus que l'élément *berroeta* est un nom partout répandu et intact en basque. Il y a donc lieu de supposer une toponymie de double tradition, et un nom basque étymologiquement authentique "Martxoeta", superposé au nom officiel semi-latin ou même le suppléant dans l'usage par analogie avec des noms de même base, comme le nom cizain de maisons Martxoerri à Bussunarits (actuellement refait en "Martxoerri") et Aïnhice-Mongelos (1340 *marchoerri*, 1291 *marcho arri*), ou souletin Martxola à Aïnharp (*marchola* au Censier). On ne sait pas ce que peut signifier en toponymie *martxo* qui est le nom emprunté au latin d'église du mois de "mars" (le traditionnel est *epaila* "la lune de la taille"): rapport aux activités et à la fin de l'année de "style ancien" en mars? à la vigne "taillée" ce mois-là dans la région? aux "champs de Mars" ou assemblées des anciens Germains (Goths et Francs)? à un lieu de culte, encore plus ancien, à Mars?

79. Succos, Sokuez(e) selon Lhande, actuellement **Zokoz(e)** (Sokueztarr ou Zokoztarr)

(*sanctus martinus de trussecalau* 1160, *sucox* 1268, *succos* 1304, *ssucos* 1350, *çucoz* 1413)

Le Cartulaire de Dax nomme l'église du lieu par le nom gascon de la maison noble "Troussecaillou" (1316 *trussecaylau*), qui porte cependant en 1350 et 1413 le nom de *bivenç*, *bivença*, *bibentz* (actuellement "Bibentzia"), soit changement de nom, soit double nom, le second étant sans doute bâti sur le nom de personne "Vivent" ou "Vivian" tous deux bien attestés dans la région. Si l'on se fie à l'articulation notée en 1413 *çucoz* avec sifflante dorso-alvéolaire, le "Sokuez(e)" cité par Lhande (*op. cit.* p. 934) aurait une apico-alvéolaire moderne. Par ailleurs le nom basque comporte dans cette version ce qui semble bien être une diphtongaison romane du *-o-* primitif accentué > *-ue-* qui est propre à la phonétique ibérique (Biscarrues etc.), mais peut-être héritée de quelque tradition orale particulière et analogique (voir ci-dessus Arbouet, et les noms médiévaux de Baïgorry). Le radical de ce qui est un des très nombreux toponymes régionaux suffixés en *-os/-oz* admet les deux possibilités: 1° le gascon *succa*, *suc* "souche" (39) ou plus vraisemblablement son ancêtre gaulois, ou au sens de "sillon" (40) appliqué au terrain, et encore, avec la sifflante notée par Lhande, le basque *soki* "détérioré" ou *sokil* "motte de terre" de quelques noms médiévaux (1350 *socarro*, 1413 *sokobie*); 2° avec la même sifflante dorsale que le nom officiel, le basque *zoko* "coin, lieu écarté" ce village étant en effet à l'écart des voies principales, ou la base de *zok(h)orr* "motte de glèbe, terre". Le sens du toponyme reste donc incertain.

80. Amorots, Amorotz(e) (Amoroztarr)

(*sanctus vicentius de maroz*, *maroth*, *morotz* 1160, *amoros* 1268, *amarotz* 1305, 1306, *amaroz* 1350, *amoroz* 1402, *amorotz* 1413)

Avec d'abord une élimination analogique de la voyelle initiale prise pour la préposition latino-romane *a* (voir Urt, Mixe, Amendeux, Sumberraute, Came), il y a eu depuis le XIIe siècle une très longue hésitation pour écrire ce nom, y compris une identification possible avec quelque pays de "Maures" (*morotz*), avant que le nom officiel se fixe. Mais tout montre que l'élément premier, suffixé comme dans le voisin Succos (tous deux font une seule commune aujourd'hui) avec *-os/-oz*, était *amar-*, la seconde voyelle étant ensuite progressivement assimilée *-a-o-* > *-o-o-* par la dernière voyelle. Les citations anciennes excluent donc qu'on puisse se rapporter au "nom d'homme gaulois" Amor (41) pour étymon, bien qu'un anthroponyme ne soit pas, faute d'identification sûre de ce radical, à écarter d'emblée, et davantage encore au vu de l'ancienneté et de la phonétique au gascon

amouré “roncier, mûrier” (42). Le mot basque le plus proche est *abarr* “branche” qui a l’inconvénient de la vibrante forte que le basque aurait gardée, ou le radical de *abariz* “chêne-vert” au lexique moderne, la nasalisation de la bilabiale ayant pu se produire à époque ancienne. Le sens du toponyme ne peut être défini.

81. Orègue, Oraarre (Oraartarr, Oragaitarr selon Lhande)

(*sanctus johannes de oleger* 1160, *oreguer* 1268, *orreguer* 1316, *oreger* 1350, *oreguer* 1413, *oregay* 1513)

La citation du XII^e siècle transcrit “à la latine” (et celle de 1350 conformément au basque) l’occlusive de *-ger*, les autres portant la graphie romane usuelle *-guer*, mais aussi la vibrante simple intervocalique et étymologique *-(o)r(e)-* par une latérale *-l-* selon l’une des graphies latino-romanes les plus courantes de cette vibrante, effectivement entendue comme une latérale par les locuteurs, romans ou autres, qui n’ont pas ce phonème (pour une transcription inverse voir le nom de Saint-Palais en 1249). Cette vibrante simple si constamment attestée à une seule exception près (qui confirme la règle) dans un texte gascon de 1316, et jusqu’au nom moderne, tant officiel que basque, interdit toute référence à des mots comme *orre* “genévrier” (43) à vibrante forte, qui est plus souvent transcrite en simple, mais sans modification du nom basque: (voir Biarritz, et pour l’exception voir Sarasquette). L’étymon est un composé de sens oronymique **or-agerre*, avec *agerre* “(lieu) exposé, en vue” (dans les dialectes ibériques avec une voyelle fermée *agirre*) qui forme seul ou comme ici en composition d’innombrables toponymes basques: la situation “en vue” dominant la perspective environnante est celle du hameau central où se trouvent l’église et la “salle” du même nom. Les mots latins *ager/agrum* “champ” ou davantage pour le sens *aggerem* “terrasse, levée de terre” sont apparemment proches de ce mot basque, mais n’ont pas cependant la vibrante et la finale qui permettraient de passer au basque *-(e)rre* constant dans toutes les citations du nom en basque (1249 *daguerrea* etc.). Le plus problématique est l’élément initial *or-*, comme dans tous les toponymes anciens de ce type, pour lequel on n’a trouvé de référence possible que le terme, aujourd’hui dialectalement biscayen et inconnu des textes basques aquitains, *oru, orue* (et par épenthèse d’occlusive courante dans ce dialecte *orube*) “sol, emplacement de maison”, dans lequel L. Michelena voyait un héritier possible du latin *forum* (44) (origine du mot roman “for, fuero”), quoique aucun des toponymes connus qui y sont rapportés ne porte trace ni de la voyelle finale *-u* (ici elle aurait pu s’effacer en hiatus devant *a(g)-*), ni de la labio-dentale initiale latine réalisée normalement par le basque qui ne la possédait pas par *b-*, *ph-* ou *h-* selon les zones dialectales.

Le nom roman a évolué normalement à partir d’une accentuation *oráguerre* jusqu’à la disparition complète de la syllabe finale étymologique atone dans le nom officiel Orègue. Mais la pénultième devenue ainsi finale était articulée “-gué” dans le *oregay* du XVI^e siècle, car il est difficile de voir là une prononciation basque “-gai” que suggère le nom de l’habitant donné par Lhande “Oragaitarr”, référant à un *-gai(n)* ou *-garai*, qui supposerait quelque fausse étymologie du nom devenu incompréhensible, sinon même une “fabrication” à partir de cette citation du XVI^e siècle. C’est que la disparition du *-g-* dans le nom basque, normale dans l’usage oral tardif par réduction du quadrisyllabe, avait entraîné l’assimilation des voyelles au contact passant de *-age-* à *-aa-*.

II. LE PAYS D’OSTABARES OU OSTABARRET, EN BASQUE OZTIBARR OU OZTIBARRA

Le Cartulaire de Dax ne cite au XII^e siècle que le pays de “Mixe” et groupe sous ce seul nom toutes les paroisses et églises de l’Oztibarr ou “vallée de Hosta”, ce qui peut faire

supposer que la distinction administrative et politique entre ces deux territoires est postérieure à ce temps, ou que, pour une raison ou une autre, l'administration épiscopale n'en tenait pas compte. Il se peut aussi que le transfert du nom de la vallée à la seule bastide d'Ostabat (voir ce nom), sans doute dès sa création antérieure à ce temps, ait joué un rôle dans le choix de l'administration épiscopale. Ce second territoire de la "Basse-Navarre dacquoise" correspond géographiquement à la haute vallée de la Bidouze avec ses petits affluents. Mais ce n'est pas sur la Bidouze proprement dite, qui s'enfonçait au-delà du petit hameau de Saint-Just (voir ce nom) dans un territoire boisé et anciennement inhabité, mais au fond du vallon de son dernier affluent de la rive gauche, qui s'appelle justement *ur handia* "la grande eau", que se trouve Hosta. L'importance historique de ce bourg enfoncé et difficile d'accès a justifié, peut-être pour des raisons de défense, qu'il ait donné un jour son nom à toute la "vallée" administrative, et par extension à la "ville d'Ostabat" qui fut depuis sa création au cours du XI^e siècle et durant toute la fin du Moyen Age l'étape principale sur la route du pèlerinage compostellien et à ce titre partout connue.

82. Ostabarès ou Ostabarret, Oztibarra ou Oztibarr(e) (Oztibartarr)

(*terra ostabaresi* XII^e siècle, *ostabares* 1249, *ostasvales* 1291, *ostavaylles* 1304, *la comarca de ostavares* 1350, *la terre dostavares* 1413)

La confusion du nom de la vallée et de la ville d'Ostabat (voir ce nom) fait qu'il n'est pas toujours aisé de savoir duquel des deux lieux il s'agit dans la documentation médiévale, sauf lorsque, par exemple dans les fouages navarrais de 1350 et 1413, le texte précise "région, province" (castillan *comarca*) ou "terre". Mais, que ce soit pour nommer le pays ou la ville, c'est bien le mot et la notion administrative et géographique de "vallée" qui ont constitué dès l'origine le nom de "vallée de Hosta" sous la forme latine *valle(m)* (*hostavallam* 1140) ou issue du mot latin, en gascon *-bat* et *-bares*, en castillan *-vayl(les)*, avec cette particularité que les noms romans ont en général une forme de pluriel sans doute analogique au nom de "Roncevaux". On peut se demander comment on a cru, dans un nom de si ancienne tradition cité en latin dans des textes très connus dès le XII^e siècle, pouvoir lire le gascon *ostau* "maison" aussi impropre linguistiquement que sémantiquement (45). Le basque Oztibarr "vallée de Hosta" se lit à l'autre bout de la vallée en limite de Cize dans une inscription en écriture ancienne du XVIII^e siècle sur une pierre d'angle de maison délimitant les deux pays: *oçtibar* et *garaci*.

83. Hosta, Hozta (Hoztarr)

(*sanctus petrus de oste* 1160, *oste* 1306, *ozta* 1350, *ozte* 1365, 1413)

L'aspiration initiale du nom, quoique ancienne d'après le texte du pèlerin Aimeri Picaud qui le répète curieusement sous la forme *hostavalla(m)*, est en général omise dans les textes, ce qui est normal pour le castillan navarrais qui supprime habituellement l'aspiration, moins dans les autres formes, latines ou romanes. On peut se demander si le nom n'est pas plus ou moins clairement identifié avec le roman *ost* "armée", et le *-a* final probablement organique à quelque article basque normalement romanisé en *-e*. Et de fait le nom paraît à première vue peu intelligible, et comme le disent Dauzat et Rostaing "obscur" (46). C'est sans doute Izoza (*içozta* 1350) nom d'une maison de Succos en Mixe qui en fournit la clef: ce nom suffixé en *-ta* est formé sur *izotz* "givre, gelée" qui a donné d'autres toponymes anciens, lui-même mot de composition très claire avec *hotz* "froid", et le terme hydronymique archaïque *iz* "eau" (il a fait des mots courants du lexique comme *ihitz* "rosée", *izerdi* "sueur", *itsaso* "mer"). Le suffixe *-ta*, qu'on peut supposer dérivé d'un plus ancien *-tea* (comme *-tza* de *-tzea*, en toponymie *-ba* de *-bea* comme dans Aldaba etc.) ou même forme raccourcie du locatif *-eta*, est très rare hors de quelques toponymes, comme Azpilda (composé limpide *aitz-bil-ta*) qui a donné en Béarn le nom roman officiel Espiute (voir sur ces noms: J.-B.

Orpustan, *Les noms des maisons médiévales ...*, op. cit., p. 312). De même que Izoza est “lieu exposé à la gelée blanche”, on peut comprendre le nom du vallon de “Hozta” comme “lieu exposé au froid”, sens tout à fait conforme à sa position en fond de vallée, enserré de partout entre des sommets de 600 à 1000 mètres et plus (le mont Belchou, au nom dérivé de *beltz* “noir, sombre”, au sud-est à 1129 mètres, bouchant l’ensoleillement en hiver), avec pour seule ouverture le cours étroit de la “grande eau” (*ur handia*) en direction du nord, que les Anciens avaient dû prendre pour la véritable “Bidouze”. La toponymie ancienne du lieu, que domine la “salle” de Hosta près de l’église, évoque les sources et les ruisseaux, et la végétation qui les accompagne: de Xurruta “la fontaine jaillissante” l’une des trois maisons nobles, Uhalde, Uharte, Urharan, Ainziburu (voir Aïncille), à Haltzaran (voir Halsou) et Iburueta (avec *ih* “jonc”) “lieu à la limite des joncs”.

84. Saint-Just-Ibarre, Ibarra et Donaixti (Ibartarr, Donaixtiarr)

(*sancta maria de ivarre* 1160, *yvarra* 1350, *ybarre* 1413)

(*ecclesiola sancti just* 1136, *sanctus justus de equice* 1160)

Ibarre seul est recensé dans les fouages navarrais, qui était le lieu du peuplement primitif d’alleutiers, avec trois domaines nobles, dont l’unique maison, dans tout le Pays basque, au nom de saint Jacques (qui a gardé officiellement son nom roman partiellement gascon “Saint Jayme”, en basque “Donaikia”) avait sa chapelle citée au Cartulaire de Dax (*sanctus jacobus* 1160, *lostau de seng jagme* 1365). Le mot basque Ibarra “la vallée”, l’un des plus répandus de la toponymie basque et bien au-delà (“Ibar” est le nom d’une rivière qui traverse ... le Kosovo), se trouve tel quel et déterminé IBARRA dans l’onomastique ibérique de l’Antiquité comme l’a récemment rappelé A. Marques de Faria (voir note 30: op. cit. vol. 3 n°1, 2000, p. 132).

Saint-Just n’était au départ qu’une “petite église” citée ainsi dans un acte de donation à l’abbaye de Sorde (1136), mais la liste du Cartulaire de Dax de peu postérieure lui ajoute le toponyme local à ce jour inconnu: *sanctus justus de equice*. Ekize dérivé de *ek(h)i* “soleil” encore dans le vocabulaire souletin (ailleurs son composé *eguzki* ou *iguzki* en tient lieu, cité en toponymie depuis le XI^e siècle), fait aussi les noms de maisons de Sorhapuru dites Ekioz (*aquiodz*, *kiotz* 1119, *equyoz* 1330), et ces noms indiquaient évidemment une position ensoleillée. L’ancien Ekize a laissé le toponyme (nom de maison) Equichito porté sur les cartes IGN qui semblerait en être le diminutif, si une liste de feux de 1551 à Bunus ne lui donnait sa forme pleine “Equiçeguito” parfaitement explicite: “petite crête d’Ekize”. Ce lieu avait encore anciennement une autre église ou chapelle “Saint Sauveur d’Iriondo” (1160 *sanctus salvator de iriundo*) citée dans le même cartulaire, probablement située à l’écart comme d’autres chapelles de même dédicace (Lécumberry, Jatxou), et comme l’indique le toponyme connu Iriondo “près de la ville” (au sens ancien de *iri* qui est le même que celui que le latin *villa* a eu jusqu’au XII^e siècle: “domaine rural”): la carte de Cassini signale au XVIII^e siècle une chapelle ruinée sans la nommer.

L’unification tardive des deux hameaux, et la prééminence acquise par Saint-Just, site ouvert où l’habitat s’était développé au dépens de la très étroite “vallée” d’Ibarre, malgré les protestations des habitants de ce site historique, ont conduit à la création de la commune de Saint-Just-Ibarre au XIX^e siècle.

85. Ibarrolle, Ibarla (Ibarlatarr)

(*sanctus stephanus de ivarrole* 1160, *yvarola*, *yvarole* 1168, *yvaRola* 1350, *ivarrole* 1413)

Le nom hérité d’une longue tradition romanisante, pas exclusive pourtant avec la conservation du -a organique en basque du XII^e au XIV^e siècle, d’où aussi le nom de l’habitant “Ibarlatarr”, est resté pourtant plus proche du composé étymologique *ibarrola*, la

longueur du quadrisyllabe et sa structure phonétique ayant favorisé la disparition de *-o-* pour faire le basque “Ibarla” (les composés de même structure Iparla, Larla sont déjà écrits ainsi au XIV^e siècle: voir Saint-Martin-d’Arrossa). Le mot *olha* “cabane” (“de planches”, puisque la base semble la même que dans *ohol* “bardeau, planche”) a pris très tôt par métonymie (ici le contenant pour le contenu) le sens de “forge”, qui se dit aussi dialectalement et plus justement *burdinola* “cabane à fer” inusité en toponymie ancienne. Ce composé “cabanes de vallée”, ou plus vraisemblablement en composition basque inversée (dont la toponymie ancienne fournit nombre de témoignages) “vallée des cabanes”, nomme l’étroit vallon dans lequel se répartissait la douzaine de domaines médiévaux, sans agglomération visible mais sans grands écarts, l’église étant pratiquement annexée à la maison noble principale et bien nommée Etxepare, réduction de l’ancien Etxegapare “maison principale” justement, dont le nom apparaît le plus souvent documenté dans sa version officielle romane, en 1350 *casamayor*. Le vallon d’Ibarrole, à l’écart des hameaux précédents de l’Oztibarr, est constitué par le petit cours du *Laminosin* au nom mythologique de “gouffre des lutins”, qui rejoint la Bidouze à Bunus.

86. Bunus, Bunuz(e) (Bunuztarr)

(*sanctus martinus de bunos* 1160, *bunos* 1304, 1309, 1350, 1413)

Le nom moderne a subi une assimilation vocalique de *-unoz* à *-unuz* alors que toutes les graphies anciennes concordent pour montrer que c’est l’un des nombreux toponymes à suffixe “aquitain” *-oz*, sur le radical oronymique archaïque *bun-* (47), plus rare (Bugnein en Béarn, Buñuel en Navarre, mais avec une mouillure absente ici) que la forme à initiale nasalisée *mun-* et les nombreux monts dits Mun(h)o ou Muño dans tout le Pays basque. Les maisons anciennes sont pour une part réparties dans la vallée, mais d’autres avec l’église et la maison noble qui lui a emprunté le nom Elizagarai “haut de l’église” occupent la ligne de collines (de 300 à 500 mètres) qui longent au nord-est le cours de la Bidouze. Il n’est pas utile de se référer à la théorie des bases anthroponymiques de G. Rohlfs (48) pour expliquer ce nom qui est simplement “lieu de collines”, et qui était aussi celui de l’une des deux maisons nobles du lieu (1365 *la sale de bunos*).

87. Cibits, Zibitz(e) (Zibiztarr)

(*sevis* 1150, *sanctus andreas de civiz* 1160, *siviç* 1350, *çibitz* 1413)

Il est incontestable que le nom de Cibits, bien isolé dans l’ensemble des noms de lieux basques, et sans référence lexicale possible dans cette langue, fait penser à des noms issus du latin *civitate(m)* comme les Cieutat, celui de Bigorre qui du reste ne l’avait pas acquis pour avoir été la “cité” ou capitale de la Bigorre antique (49) mais l’aurait reçu à l’époque carolingienne (voir M. Grosclaude et J.-F. Le Nail, *Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.*, p. 68-69), ou du Gers près d’Eauze (ancienne métropole ecclésiastique). Et il se peut que Cibits ait reçu anciennement une appellation en langue officielle ou administrative liée au fait que c’était à l’époque médiévale, et depuis un temps inconnu, dans un lieu plus central et accessible à tous que le territoire reculé de Hosta, l’endroit de rassemblement de l’assemblée ou “cour générale” des habitants de la vallée: “*la hon est acostumat de thier cort de cavers, descuders, de lavradors et habitantz de la terre d’Ostabars*” comme dit un texte gascon pour une assemblée réunie par le vicomte de Tartas “seigneur naturel” du lieu en 1365, et cité par E. Goyheneche (50): “la où il est coutume de tenir la cour des caviars (51), écuyers, laboureurs et habitants de la terre d’Ostabarès”. Cet emplacement était dans la cour de la maison franche Eiherabide citée en 1412, qui tenait son nom du “chemin du moulin” près duquel elle se trouvait.

Par rapport à l’étymon latin *civitate* “cité” ou “capitale”, le nom de Cibits offre pourtant quelque difficulté. D’abord il faut l’entendre non à partir du latin ancien prononcé

kiuitate, mais du latin tardif ou médiéval où le groupe *ki-* est devenu phonétiquement *tsi-/ci-*. D'autre part si le nom roman Cieutat s'explique à partir de l'accentuation de la pénultième de *tsivitate* au cas régime et réduction ou chute des voyelles atones sauf dans la syllabe initiale, le nom basque suppose une forme étymologique réduite, peut-être par haplogogie *tsibi(ta)s* ou née directement d'une forme de nominatif accentuée à la pénultième *tsibít(a)s* préromane, avec maintien de la sifflante finale ou addition de celle-ci par analogie.

88. Larcev(e)au, Larzabal(e) (Larzabaldarr ou Larzabaltarr)

(*larsaval* 1120, *sanctus vicentius de larcevau* 1160, *larceval* 1167, *larçabau* 1292, 1350, 1413)

(*sancta maria de burunce* 1160)

La différence entre le nom basque étymologique Larzabal (sans le *-e* final que l'usage moderne y ajoute sans raison), "plat de lande" ou "lande vaste", et le nom officiel qui eût dû rester, comme déjà au Cartulaire de Dax (1160) "Larcevau" sans le malencontreux "-veau" final, procède de la phonétique romane gasconne: affaiblissement de la syllabe interne atone en prononciation romane *-za-* > *-ce-* et vocalisation de la latérale finale *-bal* > *-bau* (le Cartulaire de Sorde a encore des formes sans vocalisation en 1120 et 1167), avec l'équivalence ordinaire en graphie régionale de *v* et *b*. Des noms d'état civil issus des noms de maisons médiévales homonymes (à Ayherre, Bardos, Ilharre, Ordiarp) ont conservé l'orthographe de 1292: "Larcebau". Bien que le mot *larre* "lande, terre non cultivée" ait habituellement une forme de composition pleine *larra-* (dans les médiévaux Larraburu, Larragoien, Larrairi, Larramendi, Larrauntz), on peut supposer que la suite de quatre syllabes à voyelle *-a-* de **larrazabal* jamais documenté ainsi a conduit rapidement, peut-être dès l'origine, à l'apocope de la deuxième voyelle, de plus atone en prononciation romane, pour faire Larzabal. On a pu se demander s'il ne fallait pas chercher une autre étymologie, et faute de mot *larr* en basque, on pourrait penser à des mots comme *ilharr* (voir Ilharre) ou mieux *elharr*, mais ce dernier est seulement en Soule, et la forme Larzabal est trop répandue en toutes zones pour qu'on n'en déduise pas que c'est la forme régulière. Le mot *larre* si fréquent en toponymie a parfois été réduit à *lar* même en position finale, comme dans le nom de l'écrivain basque du XVIIe siècle Axular (nom navarrais du Bastan) ou Aralar en Navarre. Larcevau a eu une ville groupée peut-être créée en "bastide", mais sans nom roman comme d'habitude, brûlée au XVIe siècle avec laquelle nombre des toponymes cités au XIVE siècle ont disparu, pour une cinquantaine de feux pour la plupart fivatiers de Zaldu (Saut) de Cibits. Il y avait deux maisons nobles, la "salle" et Sainte-Marie "Dona Maria" (voir ci-dessous).

Hors de la "bastide" proprement dite et des autres écarts, il y avait un hameau isolé en fond de vallée avec son église et la "salle" du même nom *sancta maria de burunce* (1160) actuellement maison "Dona Maria". Le toponyme est construit sur *buru* "tête, limite", avec une finale *-unze* apparemment peu explicite et rare dans la région (une maison "Hunçaren" existe à Cibits), mais qui pourrait bien être l'emprunt latin (*h*)*eun(t)ze* "prairie" présent en toponymie basque ibérique, issu du latin *fenu* "foin", comme son doublet navarro-labourdin usuel *phentze*, tous deux avec un suffixe des collectifs en particulier végétaux. Ce toponyme n'est pas noté dans les cartes IGN.

89. Arros, Arrotz selon Lhande (Arroztarr)

(*arrosium* 1100, *arros* 1350)

(*sanctus sebastianus de mured* 1160, *mureth* 1350, *muret* 1365, 1413)

Comme Bunus anciennement "Bunos", il est bien probable que le nom à suffixe "aquitain" d'Arros a une base toponymique, ici le radical de (*h*)*arri* "pierre, rocher" (52), et que c'est alors une sorte de doublet de formation peut-être plus récente des Garros, Carros etc. (voir Garris et Arraute). Impossible en revanche d'y reconnaître ni le mot *arrotz*

“étranger” inacceptable tel quel et toujours en composition toponymique (Arrozpide, Arrotzetxe: “chemin, maison de l’étranger”), ni de même et à cause de la vibrante faible le paronyme *arotz* “forgeron” (53). L’oronyme doit se référer au fait que le hameau d’Arros et sa douzaine de maisons médiévales étaient dominés, dans un site boisé et élevé sur le cours de la Bidouze, bien à l’écart des autres domaines, par le château aujourd’hui disparu dit en basque “Murulu” et dans les citations médiévales latino-romanes selon les époques *mured*, *muret*, qui annexait, loin au-dessus de l’habitat de plaine, l’ancienne église paroissiale dont seules les murailles ont été conservées. Les deux formes, basque et romane, quoi qu’il y paraisse, sont bien issues d’un même étymon de facture latine, dont la base a pu être aussi bien l’oronyme archaïque *mur(r)*- très productif en toponymie basque, que le latin *mur* “mur, muraille” (que le basque a emprunté en l’articulant curieusement avec une vibrante forte *murru*): très certainement la forme diminutive **murellu*, qui explique à la fois l’héritier roman gascon direct et régulier *mured* > *muret* et le basque Murulu, avec conservation intégrale du syllabisme latin et assimilation vocalique simple *-u-e-u* > *-u-u-u*.

90. Juxue, Jutsia selon Lhande, Jutsi (Jutsiarr)

(*sanctus petrus de judssue* 1160, *yutssue* 1293, *judssue* 1413)

Le nom de Juxue est un peu apparenté à celui de Jaxu en Cize ou Jatxou en Labourd (voir ces noms), mais la forme du nom immuable depuis le XIIe siècle au moins indique suffisamment qu’il n’y a pas lieu d’y voir, comme dans ces noms, une formation sur *jats* “genêt” (54), même s’il reste alors, comme le disent Dauzat et Rostaing, “obscur” (55). Si la finale *-tsu(a)* avec probablement la conservation d’un déterminant encore rapporté par Lhande est bien connu en toponymie médiévale (Artsu, Mendilahartsu) et encore dans la langue basque moderne comme suffixe d’abondance, la base *ju-* n’a pas de correspondant aisément repérable. Ch. Rostaing a pu cependant expliquer par une base pré-latine *juk-* des oronymes provençaux comme Jouques (Bouche-du-Rhône), Joucou (Aude), Jocas (Vaucluse) (56). Ce terme aurait pu être utilisé quelque temps en langue basque, et il semble avoir fait aussi le nom de l’une des maisons nobles anciennes de la vallée de Baïgorry qui est Jokoberro (1366 *yocoberro*), composé avec *berro* “broussailles”, maison isolée située au haut du quartier de Guermiette (voir ce nom). Le latinisme commun *joko* “jeu” ne convient pas et la “broussaille du jeu” serait bien étrange, et au contraire “broussailles des hauteurs” décrit bien le site. La même base aurait pu former un dérivé **juk(o)tsu* “lieu ou les hauteurs abondent” décrivant la position de ce village important entouré de montagnes sauf l’accès sur la Bidouze au nord. La finale basque moderne suppose théoriquement une réduction après une étape où un *yod* est apparu entre voyelles dans la forme apparemment déterminée avec *-a*, et a donné une suite très régulière, quoique non documentée en raison du caractère tardif de la documentation basque: *jutsua* > *jutsuya* > *jutsia* (comme l’évolution elle bien documentée en basque cizain *burua* > *buruya* > *buria*). Mais ici la perte du déterminant n’a pas été suivie, comme dans tous les noms “communs”, et suite probable à l’incompréhension du nom, par le rétablissement de la forme non déterminée (*buria* mais *buru bat* etc.), l’analogie avec le voisin Arhantsusi pour Arhansus ayant pu jouer aussi.

Le Cartulaire de Dax nomme aussi la chapelle du même nom annexée à la maison noble Sainte-Engrâce (en forme orale basque notée dans les cartes IGN “Donaazia”, en forme pleine “Dona-Garazia”): *sancta gratia de asurdoi* (1160), l’une des six maisons nobles du lieu sur la cinquantaine de feux payant taxe au XIVe siècle. Un toponyme “Achourdoï” est donné par les cartes mais situé assez loin de là sur les monts séparant Utziat de Lantabat (voir ces noms), et, à moins que le terme ait désigné autrefois une région bien plus vaste, il était ignoré pour Juxue. Avec un suffixe de collectif le plus souvent attribué à des noms végétaux (Hariztoi, Ameztoi etc.), plus rarement à la nature du sol en particulier pierreuse (Hardoy, Lapiztoi etc.), la base n’est sans doute pas comme il semblerait *axuri* “agneau” (présent en

revanche sans doute en nom de maison de Soule dans Axurbidegi “bord du chemin des agneaux” puisque la notion de “chemin de troupeau” existait dans la Coutume souletine de 1530), mais plus probablement *asun* “ortie” (l’alternance *n/r/l* n’a rien de surprenant en phonétique basque); peut-être même, mais alors le toponyme prend une autre dimension, une forme ancienne de *hezurr* “os, ossement”, les deux explications étant aussi acceptables qu’invérifiables aujourd’hui.

91. Arhansus, Arhantsusi ou selon Lhande Arhantsuse (Arhantsusarr)

(*sanctus stephanus de aranchiis, aranchus* 1160, *arhanssus* 1291, *eransus, aransus* 1305, *arhansus* 1365, 1413, *aransusi* 1621)

C’est encore un nom problématique à tous égards. D’abord pour le premier élément avec la persistance de la vibrante aspirée *-rh-* jusqu’au nom basque moderne dans une longue tradition, quoique sans aspiration dans les graphies les plus latinisantes du XIIe au XIVE siècle: les consonnes apicales aspirées *nh, lh, rh* sont l’une des marques distinctives des noms dits “aquitains” dans les inscriptions antiques par rapport au latin qui ne les connaît pas. Si la vibrante est faible on pense à (*h*)*aran* “vallée” qui a une vibrante faible aspirée dans le domaine souletin proche (voir Arhan, mais aussi Arambels), et sinon *arr(h)an* “prunellier” qui a une vibrante forte et dialectalement aspirée (toponymes Arhantzeta, Arrambide etc.). Ensuite pour le second, bien que toute la suite démontre que la forme *-chiis* de 1160 est une cacographie ou une latinisation (ablatif pluriel?): si la finale basque *-(t)susi* est comme il semble étymologique (l’élimination romane de la voyelle finale atone est plus facile à envisager que l’addition de cette voyelle en basque), sauf réfection analogique avant le XVIIe siècle, il n’a qu’un répondant médiéval qui est le mot *itsusi* “laid”, et dont ce serait le seul exemple (“vallée vilaine”?) jusqu’ici repéré en toponyme régionale, même si, au contraire, ce mot est très fréquent en anthroponymie médiévale comme prénom et surnom avec quelque connotation affective probable (voir J.-B. Orpustan, *La langue basque au Moyen Age ... op. cit.* p. 326). Cette finale a pu être comprise aussi comme le roman *-sus* “situé(e) en bas”. Même si la notion de “vallée” convient parfaitement à la topographie de cette petite paroisse d’une douzaine de feux au XIVE siècle, le sens réel du toponyme reste incertain.

92. Arambels, Aranbeltz

(*hospitali sancti nicolai de arambels* 1106, *aranbelz* 1292, *arambels* 1309, *arambelz* 1350)

Ce petit hameau de donats sécularisés, qui n’a jamais fait une commune, avec son prieuré-hôpital et sa chapelle sur la route du pèlerinage, cité en 1106 par Jurgain pour une donation du vicomte de Baïgorry (*La Vasconie*, Pau 1902, IIe partie p. 270), est absent de la liste des églises du Cartulaire de Dax à la même époque, ce qui laisse penser que le lieu de culte est postérieur au prieuré et à l’hôpital. Il est absent aussi des recensements de “villas” navarraises du XIVE siècle. L’une des quatre maisons les plus anciennes Etxeberria (“la maison neuve”!) porte une inscription du XVIIIe siècle affirmant qu’elle fut fondée en ... 984, soit au tout début du pèlerinage compostellien et bien avant la création de la “bastide” voisine d’Ostabat, ce qui suppose une très longue tradition locale. La position sur la route dans la traversée du “bois d’Ostabat” et loin de tout habitat ancien explique le nom: “vallée noire”.

93. Ostabat, Izura (Izuratarr)

(*hostavallam* 1140, *sanctus johannes de ostebad* 1160, *ostebad* 1167, *ostavales, ostasval* 1264, *ostasvaylles* 1280, 1350, *hostabat* 1384, *ostavayt* 1413)

L’église ancienne d’Ostabat “Saint Jean d’Ostabat” citée au Cartulaire de Dax aujourd’hui détruite (emplacement du cimetière) était assez loin de la bastide, qui n’a eu de

lieu de culte que tard, et tout près du château de Laxague ou Latsaga d'Asme (voir ce nom). Le nom donné très improprement à la bastide nouvelle créée vraisemblablement au XI^e siècle quand la route du pèlerinage est organisée était le nom de la "vallée de Hosta" en basque *Oztibarr*, traduit et écrit tantôt en latin dans le *Codex* du fameux pèlerin Aimeri Picaud *hostavallam* (1140), tantôt en castillan (avec des formes de pluriel analogique comme *roncesvalles* "Roncevaux": *ostasval*, *ostavales* 1264), mais le plus souvent en gascon, avec assimilation vocalique progressive et assourdissement de la consonne finale issue du latin (*valle* > *bad*) de *ostebad* à *hostabat* (1384), cette dernière citation ayant l'aspiration initiale conservée en basque et rétablie dans le nom officiel Hosta. On peut supposer que le nom de la bastide créée au lieu-dit Izura et peuplée au for de Morlaàs fut inventé par l'administration ducale d'Aquitaine ou même le seigneur mixain de Luxe qui l'affiévait entièrement.

Les Basques ont ignoré totalement cette appellation aussi officielle qu'artificielle de la bastide puis de la commune, et lui donnent toujours le nom d'Izura, où devaient préexister quelques domaines anciens (dont la maison noble ou "salle" d'Ostabat nommée en 1365 *la salle nave de la parropie d'Ostabat*), et qui devait être bien plus étendu que le petit plateau en versant fortifié par le seigneur de Luxe où se sont installées les nombreuses hostelleries de nom roman citées au XIV^e siècle et les "hôpitaux" pour pèlerins, les voies occidentales du pèlerinage se rejoignant ici avant la traversée des "ports" de Cize. Ce nom Izura rappelle le mot basque *izur* "pli, repli" et doit correspondre à la topographie du lieu, et il est probable que ce mot lui-même est une variante sémantique et phonétique de *ixur*, *ixuri* "versant, plan incliné" (nom de maisons médiévales à Ayherre) qui convient tout aussi bien. Le nom basque a pu avoir anciennement une terminaison locative *-aga* réduite selon l'usage à *-aa* > *-a* avant les citations, qui expliquerait que le nom de l'habitant soit "Izuratarr" et non comme il devrait être si la voyelle finale était seulement déterminante "Izurarr".

94. Asme, Azme (Azmetarr)

(*azpun jauregui* 1350, *azpe* 1365, 1413, *azme* 1381)

Les graphies anciennes concordent pour montrer que ce toponyme est en principe étymologiquement un des lieux formés sur **aizpe* "au bas du rocher" réduit très tôt à *azpe* qui a donné le nom de la vallée béarnaise homonyme d'Aspe, et Asasp qui est son composé selon J. Coromines (57). La citation de 1350 nommant en basque le "manoir ("demeure seigneuriale") d'Azpun" indique pourtant que le roman *aspe* > *asme* a pu naître, avec une élimination romane tout aussi régulière de la syllabe finale, de cet ancien *azpun* à finale locative "lieu au bas du rocher". Le nom a subi ici tardivement et progressivement à partir de la fin du XIV^e siècle une nasalisation de la bilabiale dans la prononciation locale, selon un procédé de nasalisation extrêmement courant en basque quoique rare dans cette position, pour donner Azme/Asme. Les "rochers" sont ceux de la petite chaîne (417 mètres au moins culminant) qui sépare Ostabat-Asme du val de Lantabat auquel on accède par le col dit "Ipharlatze", certainement issu de **ipharlats* "ruisseau du nord" (le plateau supérieur étant un lieu de pâturage on ne peut exclure tout à fait une composition avec *alhatze* "paître, pâture). Au pied se trouve le château de Latsaga "lieux de ruisseaux" ou Laxague (1209 *bernard de laxague*) que le fameux Pes de Laxague chambellan et familier de Charles III de Navarre à la fin du XIV^e siècle et marchand bayonnais avait fait reconstruite en forteresse sur l'ancienne maison-tour encore visible, avec herse, douves et ceinture de murailles, qui annexait, à bonne distance des autres domaines, la vieille église Saint Jean aujourd'hui détruite. C'était sans doute, avant la naissance d'Ostabat, la principale paroisse du lieu avec ses 25 domaines dont les 5 nobles.

95. Utziat, Utzieta selon Lhande (Utziatarr)

(*sancta maria de utzuat* 1160, *hospital de içcuat* 1350)

Comme à l'entrée de nombreux espaces inhabités séparant les territoires des anciennes vallées (voir ci-dessus, aux autres limites de la vallée, Saint-Just et Arambels), et au moment de quitter la "vallée de Hosta" pour accéder aux terres plus hautes de Cize par Galtzetaburu (le "bout de la chaussée" romaine, qui dut un temps s'arrêter ici), il y avait là un petit établissement religieux plus tard nommé "prieuré-hôpital". Son église Sainte Marie citée au Cartulaire de Dax avait ensuite changé de dédicace pour être nommée "la Magdeleine" (58), avant d'être abandonnée au XVIIIe siècle puis ruinée. Malgré l'hésitation sur le vocalisme initial *itz-/utz-*, probablement analogique aux variations constatées dès les premiers textes médiévaux dans *iri/uri*, *zilo/zulo* etc., ou résultant d'une assimilation *itzu-* > *utzu-*, la forme la plus attestée indique un double dérivé de *ihi* "jonc" ou *ihitze* "jonchaie", avec d'abord le suffixe fréquentatif *-(a)zu* (comme Halsou, Jatxou, Jaxu: voir ces noms), puis un locatif qui n'était sûrement pas le *-eta* donné par Lhande (et qui a pu se substituer par analogie), mais le suffixe *-ate*, qui se confond avec le mot *athe* "porte, passage" (qui convient pourtant très bien au lieu) mais n'est le plus souvent qu'une variante locative du précédent dans les très répandus Garate (d'où Garat en phonétique romane), Haltzate et autres.

96. Lantabat, Landibarr (Landibartarr)

(*sanctus martinus de landebad* 1160, *lantasvayles* 1264, *lantavayl* 1292, *lanthabayt*, *lantabat* 1304, *lantabach* 1350)

(*sanctus stephanus de mendiburue* 1160)

Ce "val de lande", dont on voit le nom roman officiel évoluer depuis le premier *landebad* jusqu'au moderne Lantabat, avec assourdissement de l'occlusive à partir du *-nd-* d'origine pour faire Lantabat né au XIIIe siècle très certainement par analogie avec le nom d'Ostabat et sans passer par la forme gasconne normale *lane* issue de *landa* (à Amendeux Landazahar "vieille lande" en version gasconne en 1150 *lanebielle*), était comme Ostabat entièrement fivatière de Luxe et n'avait jamais eu le statut de vallée que son nom laisse supposer, malgré ses quatre paroisses, sa situation isolée et presque fermée par le relief. Le segment *-bad* est en effet ici comme ailleurs la traduction du basque *ibarr*, qui peut prendre tantôt le sens géographique simple de "plaine" et tantôt celui de "vallée" avec la dimension politico-administrative qu'il a dans la région au moins depuis le latin du Xe siècle et sans doute avant, et on ne voit pas par quel chemin il aurait pu aboutir à vouloir dire "en bas" (59). Mais le gascon *lane* s'il est bien l'adaptation phonétique de *landa*, qui est attesté aussi dans le vocabulaire basque depuis très longtemps (*landa* 1024), il ne traduit pas ici comme il le fait ailleurs le basque *larre* "lande, terrain en friche" (voir Larribar), ce qui peut s'expliquer par le fait que le sens de *landa* en basque est "champ, terre cultivée", et ceci éclaire peut-être différemment le sens originel du nom Lantabat.

Trois des quatre églises de la vallée sont annexées à autant de maisons nobles du lieu vassales de Luxe: celle de Saint Martin aujourd'hui paroissiale à la maison Elizeiri "domaine (près) de l'église", et celle de Saint Etienne, dans un écart complet, à la maison noble de même nom (en basque Doneztebea altéré en "Donezteia"). Mais le Cartulaire de Dax la nomme par un toponyme aujourd'hui inconnu quoique banal et correspondant bien au site en hauteur: *mendiburue* < Mendiburua "la limite de montagne". Comme sur la même voie et encore plus haut se trouve la maison noble Haranburu (1353 *haramburu*) "limite de vallée", par ailleurs fort connue par le nom d'un compagnon d'armes de Henri IV originaire de là, on peut se demander s'il n'y a pas eu confusion dans la chancellerie de Dax ou si le nom a changé entre le XIIe siècle et le XIVe.

97. Ascombéguy, Azkonbegi

(*sanctus ciprianus de ol de tasson* 1160)

Faute de citation médiévale connue on pouvait se demander, comme dans les éditions précédentes de cet ouvrage, si le nom basque de ce petit hameau en fond de vallée avec sa maison noble (au nom générique de Jauregi dans Jauregigoien “maison seigneuriale la plus haute”) jouxtant la chapelle, Azkonbegi “œil de blaireau”, était bien raisonnable. Et ceci bien que le nom du blaireau *azkon*, animal fort commun dans la région, ait fait bien d’autres toponymes médiévaux: Azkonegi, Azkonobieta, Azkonzabal etc. et dans les noms français Tauxières, Teissières etc. La traduction romane littérale de ce nom donnée par le Cartulaire de Dax lève tous les doutes, et le nom correspond parfaitement au site: la source voisine nommée comme ailleurs *begi* “œil” (voir ci-dessus Béguios) naît dans la roche au pied d’un versant boisé particulièrement propice aux tanières de blaireau, qui sont creusées généralement sous les vieilles souches.

98. Béhaune

(*behaum* ou *behaun* 1227)

Le Cartulaire de Dax ne cite pas au XIIe siècle ce prieuré donné par le seigneur de Luxe à l’abbaye de Lahonce au début du XIIIe siècle, sans doute parce que sa fondation ne remontait pas bien au-delà. Comme un nom de lieu *bedaumes* apparaît dans l’enquête après la guerre navarro-labourdine de 1249 (*op. cit.* p. 175), on peut supposer que c’est le même ou du moins, car le même nom est situé à Labastide-Clairence en 1350, qu’il sont tous deux dérivés de la même base: *beda(r)* est comme il été noté (voir le nom de Biarritz) la base lexicale, ayant donné au souletin le nom du “printemps” *bedatsia* littéralement “l’abondance d’herbe”, et dont sont issues les variantes dialectales et médiévales *berar* et *belar(r)* “herbe, foin”, et c’est sans doute ainsi que s’explique ce nom, avec une variante de nasale *n/m* que l’on retrouve à d’autres occasions dans l’onomastique régionale (si toutefois ce n’est pas une sorte de finale accusative latine) pour la finale locative *-un*: “lieu d’herbe”.

III. LES TERRES DE LA SEIGNEURIE DE GRAMONT

Après l’hommage rendu au roi de Navarre à la fin du XIIe siècle par le vicomte de Tartas “seigneur naturel de Mixe et Ostabarès” selon la formule consacrée, le seigneur de Gramont avait de même reconnu “tenir” son château originel de Viellenave du même roi Sanche dit “le Fort” devant des seigneurs mixains témoins en 1203. Il s’était cependant peu après soumis au duc d’Aquitaine roi d’Angleterre, ce qui provoqua le raid de Thibaud de Champagne neveu et héritier de Sanche avec son armée en 1245, siège de Viellenave, entrée de l’armée en Labourd et reprise en main de tout le pays de Mixe. Par la suite Gramont rentré en grâce et reconnu *ricombre* ou “richomme” de Navarre ira s’installer dans son nouveau château de Bidache, et avec un petit nombre de paroisses anciennement mixaines et comptées comme telles au Cartulaire de Dax, Bergouey, Arancou, Came et Escos, dont les habitants se disaient jusque-là “francs du roi de Navarre” et payaient comme tels une franchise annuelle à Pampelune, il constitue une seigneurie à laquelle les aléas des guerres de religion, où Gramont partisan de Henri de Navarre se fait protestant, donneront tardivement un statut de “principauté” presque indépendante. Dès le début du XIVe siècle ces villages, que le Cartulaire de Dax (1160) classait en Mixe, cessent d’être recensés et taxés maison par maison par la chambre des comptes de Pampelune comme les autres villes et vallées de la Basse-Navarre, ce qui fait que leur habitat médiéval est très mal connu, sauf pour Arancou où une assemblée des habitants réunie en 1305 pour rester ou devenir, en vain semble-t-il, “francs du roi de Navarre” donne une idée de l’ancienne toponymie du lieu, de langue basque pour les trois quarts, le reste étant déjà roman.

99. Bidache, Bidaxun(e) (Bidaxundarr)

(*bidezun* 1140, *sanctus jacobus de bidachen* 1160, *bidassun* 1292, *bidayssun* 1304, *bidaiissun* 1305, 1306, *vidaxen* 1312, *vidayxon* 1329, *bidaxen* 1342)

Il reste divers vestiges inégalement romanisés de l'ancienne toponymie basque de ce lieu, de laquelle procède incontestablement le nom même de Bidache, qui a l'avantage d'être très souvent cité au cours des siècles, et en particulier pour le long procès à la cour de Navarre à Pampelune, qui décida finalement que les habitants du lieu étaient bien "hommes" de Gramont. L'évolution du nom roman se fait, comme pour Guiche (voir ce nom), par suite des changements apportés au nom d'origine par l'accentuation, ce dont on perçoit les étapes, quoique pas toutes chronologiquement uniformes et variant selon la source des témoignages et la compétence linguistique des scribes. Il convient d'écarter d'abord toutes les fantaisies étymologiques comme la référence à l'anthroponyme latin *Betuscius* par exemple (60), et s'en tenir à la forme pleine bien attestée et à peu près conforme encore à la prononciation basque actuelle, à savoir *bidaitzun* > *bidaixun* > *bidaxun* qui se décompose aisément en trois éléments d'une extrême banalité: *bide* "chemin", *aitz* "pierre, rocher" ou plutôt son dérivé fréquentatif *aitz-tzu* > *aitzu* "pierreux" et le locatif *-un* (analyse préférable à celle qui ferait intervenir en second terme *asun* "ortie"): "lieu du chemin de pierre (ou pierreux)". Avec la palatalisation (chuintante) basque et romane de la sifflante après palatale *-i-*, l'accentuation romane sur la pénultième *-áitz-* a entraîné l'affaiblissement de la syllabe finale et la chute de la nasale dans le nom officiel: *bidáitzun* > *bidáixen* > *bidache*. Comme les carrières de Bidache ont été très utilisées au moins depuis le Moyen Age et peut-être plus tôt pour la construction de Bayonne, il se peut que le nom y fasse allusion. Le nom de Bidaxun/Bidache rappelle aussi bien celui de la Bidouze qui contourne le site avant d'aller rejoindre le gave, que celui de la Bidassoa à la frontière d'Espagne: quoique d'analyse difficile, ils pourraient tous avoir en commun la notion de "chemin", allusion au lit des rivières navigables ou aux voies qui les longeaient. Le bilinguisme installé dans la région au cours du Moyen Age s'exprime encore dans le terme "charnegou" donné à l'habitant, surtout en roman (Lhande en donne aussi la version, identique, en basque labourdin: *op. cit.* p. 1032), au sens de "métis", tenu on ne sait pourquoi pour "méprisable" (V. Lespy et P. Raymond, *Dictionnaire béarnais*, Pau 1998, p. 147), alors qu'il ne désigne ici que des origines linguistiques distinctes, basque et gascon, aux temps modernes, sans aucune réalité d'ordre ethnique.

100. Came, Akamarr(e) (Akamartarr)

(*camer* 1105, 1140, 1160, 1260, 1304, 1309, *camera* 1249)

On peut penser que la citation de 1249 est une fause latinisation du nom roman usuel et officiel établi depuis au moins la fin du XI^e siècle: le latin *camera* auquel semble se reporter cette possible fausse latinisation, a fait en basque, par l'intermédiaire roman *cambra* "chambre", le mot et toponyme médiéval *gambara*. La forme basque moderne, même probablement altérée, représente non une adaptation impossible phonétiquement de cet ancien *camer*, mais au contraire selon la règle générale qui souffre peu d'exceptions une forme pleine, que l'accentuation romane a modifiée jusqu'au nom officiel moderne sans vibrante finale. Ni le nom basque ni le nom roman ne permettent d'y lire un représentant du gascon *cami* "chemin" (61), toujours reconnaissable dans les rares noms basques médiévaux qui l'ont emprunté (Kamietta maison du Labourd). L'explication reste toutefois au plus haut point incertaine, sauf ceci: que c'est encore un nom de la série où le basque porte un *a-* initial absent ou perdu par le nom officiel roman, le plus souvent par identification avec la préposition latino-romane *a* (voir Sumberraute etc.), sauf si cette voyelle était une prothèse devant occlusive initiale étymologique, basque plutôt que romane (voir Gotein et Agote; cf. aussi le gascon *acassa* "chasser"). Pour le premier élément, toute initiale occlusive sourde étant exclue dans le basque ancien, les mots les plus proches utilisés en toponymie sont

akherr “bouc” (Aquerreta en Navarre, maison Akherbizkai de Larrebieu en Soule, nom qui peut suggérer une piste d’analyse), pour l’élément final *barr/barren* “intérieur” (voir le nom Etchebar en Soule,) ou *abarr* “branche”, avec des altérations phonétiques antérieures aux citations et invérifiables, ce qui rend le nom actuel, basque ou roman, difficilement analysable.

101. Arancou, Erango (Erangoarr)

(*aranque*, *arancoe* 1119, *aranchoen* XIIe siècle, *sanctus martinus de aranco* 1160, *arancoyen* 1309, *arancohen* 1360, *arancoeynh*, *arancoinh* 1372)

Les nombreuses citations médiévales reproduisant très certainement une articulation ancienne du nom, dans un lieu où les trois quarts des domaines portaient un nom basque en 1305 comme il a été noté ci-dessus, laissent entendre assez clairement un étymon **arangoien* au sens de “vallée du haut” ou “haut de vallée”, que la phonétique romane avait déjà réduit, à la voyelle finale écrite *-o* près, au moderne Arancou dès le XIIe siècle, avec élimination précoce de la nasale finale de l’étymon d’abord (*aranque* de 1119 devait être entendu à la latine “arancoué”), et de ce fait la dernière syllabe *-ko* pouvait être comprise aussi comme un diminutif basque, de même que le *-go* de la forme basque moderne. Cette dernière forme a corrigé la séquence “sourde après nasale” *-nk-* des formes anciennes, dont on a vu avec Orsanco (voir ce nom) que c’était une marque de phonétisme roman dans les zones sous influence romanisante, comme en Soule avec le nom de maison Aranko etc. (62). L’inversion vocalique de la finale *-goien* > *-koién* > *-koein(h)* (avec apparition épisodique d’une mouillure de la nasale) est une constante du traitement gascon des noms basques, qui s’observe en particulier dans le recensement béarnais de 1385 qui écrit les noms basques avec *goiti* et *goien* “Goeytes, Goeyhenche, Irigoinh, Siringoenh”. L’initiale *er-* du nom moderne est dans ces conditions une anomalie, sans témoignage daté ancien et née sans doute de l’incompréhension du nom dans un secteur largement romanisé. Il va sans dire, au simple vu des citations, que toute référence au nom latin *Arancius* ou tout autre, dont on ne sait du reste s’il était en usage dans la région, pour expliquer ce nom est non seulement phonétiquement impraticable, mais parfaitement hors de propos (63).

102. Bergouey, Burgue (Burguetarr)

(*bergui* vers 982, *bergai* 1150, *sancta maria de bergui* 1160, *berguy* 1292, 1304, *bergui* 1305, *bergouey* 1316)

La finale a d’abord été l’équivalent de la prononciation française “-goui” avant la diphtongaison notée au XIVe siècle (“-gouéi”), l’unique *bergai* de 1150 étant manifestement une simple cacographie. C’est un nom qui n’a aucun répondant direct assez évident en langue basque pour appeler une explication acceptable dans cette langue, et il pourrait avoir eu, comme quelques autres (64), une origine latine. Il n’y a aucune possibilité non plus que le nom basque moderne corresponde ici à un étymon par l’emprunt *burgu* “bourg”, sinon par étymologie populaire, cette forme étant née plus sûrement par assimilation vocalique avec une influence analogique probable.

103. Escos

(*escos* 1105, *sanctus johannes de escos* 1160, *escoz* 1305, *escos* 1309)

On ne connaît pas de nom basque officiel du lieu différent du nom officiel, lequel n’a pas varié depuis qu’il est documenté, ni celui de l’habitant en basque dans cette extrême avancée sur le gave d’Oloron en pays depuis longtemps romanisé et assez éloigné des zones restées de langue basque, dont les habitants sont dits “francs du roi de Navarre” en 1309. Pour expliquer ce nom qui entre dans la série des toponymes “aquitains” à suffixe *-os/-oz*, Dauzat et Rostaing (65) se référaient à une base *esc-* dite “hydronyme aquitain” quoique

assez mal identifiée comme telle, tandis que J. Lemoine, confondant sans doute avec ce nom les paronymes Escot et Escout béarnais et partant d'une graphie atypique de 1350 *escout* proposait sans aucune raison valable le gascon moderne *escout* "poste de guet" (66). Le lexique basque permet d'identifier une base de sens botanique *ezk-* qui fait à la fois *ezkurr* "gland" (toponyme navarrais *ezcurra* 1366) qui a aussi le sens de "arbre" en dialecte biscayen, dérivé de *urr* "noisette" (tout comme *intzaurr* "noix"), et *ezki* "tilleul" en basque moderne (certains noms végétaux étant assez confondus dans le lexique moderne, il n'est pas sûr que c'était précisément le sens ancien), que l'on retrouve dans d'autres toponymes (Esquiros ancien *ezquioz* 1274 en Navarre, Esquiule en Soule: voir ce nom), la réduction d'un ancien **ezkioz* étant envisageable en seule phonétique latino-romane comme *aquis* > *ax* > Dax. On trouvera de même en toponymie basque ibérique à la fois Ezcaba (*eschava* 1095), Ezcay (*ezquay* 1096) et Esquiasso (*ezkiasso* 1141).

104. Gramont, Agaramonde et Viellenave, Erreiti (Agaramontes, en Soule Agaramentis, Erreitiarr)

(*agramont* 1105, *de agrimonte* 1119, *agramont* 1150, 1160, 1249, *agremont* 1249, *gramont* 1316)

(*vilanova, vyllanueva* 1249)

Le nom moderne "Gramont", qui n'est pas ici "grand mont" mais "mont aigu" d'après les traductions latines, a fini au XIII^e siècle par perdre le *a-* initial conservé seulement dans la forme basque. C'était le nom du site du château primitif sur la colline de Viellenave dite aujourd'hui "La Mulari" en référence avec l'ancien moulin situé au pied de la colline, avant que les seigneurs de Gramont aillent, après le siège et la guerre de Thibaud de Navarre (1245), s'installer dans leur nouveau château de Bidache. Les hésitations des formes latinisées, où à côté de *agrimonte* on trouve aussi *acrimonte*, *acrimontis*, laissent soupçonner que ce put être d'abord un toponyme basque, peut-être **agermendi* "mont en vue", sinon **akhermendi* "mont des boucs" (Akherbizbai maison médiévale de Larriebieu en Soule) ou même le très connu Garmendi "mont rocheux". Le basque usuel a bien entendu oublié depuis longtemps, dans cette zone romanisée, cet hypothétique mais raisonnable étymon, et toutes les formes basques modernes, sauf comme d'habitude le maintien de l'initiale étymologique, avec l'adaptation par anaptyx du groupe *-gr-* (s'il est bien étymologique) en "harmonie vocalique" > *-gara-*. Il en est resté le nom Agaramonde (*agaramondé* 1856) d'une maison du quartier d'Exave en vallée d'Ossès, où les seigneurs de Gramont nommés "mérins" par décision royale à la fin du XV^e siècle eurent des possessions, et le sommet secondaire du Baïgoura bien dénommé Murru porte encore les vestiges au sol d'une tour de défense carrée dite parfois "tour de Gramont". Le nom "Gramontais" et ses formes basques sont restés des luttes entre factions rivales des "Beaumontais" et "Gramontais" qui marquèrent les derniers temps du royaume navarrais.

Le Cartulaire de Dax ne nomme pas l'église romane de Viellenave, mais un *sanctus michael de ivarrart* (1160), sur le toponyme Ibarrarte "entre vallées" qui n'est pas connu à cet endroit quoique lui convenant. L'église actuelle qui a une autre dédicace, très joli monument de style roman de transition comme sa jumelle d'Arancou qui doit être du début du XIII^e siècle, ne remonte peut-être pas non plus, comme la "ville neuve", jusqu'au temps des listes du Cartulaire de Dax, quoique ce nom soit déjà documenté quand Thibaud I en fait le siège en 1245. Le nom basque moderne Erreiti, sans documentation médiévale, est certainement la forme raccourcie d'un ancien **iriberribehe(i)ti* "ville neuve du bas".

IV. LA VALLEE D'ARBÉROUE, LABASTIDE-CLAIRENCE, ET LE PAYS D'IHOLDY-ARMENDARITZ

L'Arbéroue est l'une des "vallées", selon la charte de l'évêque Arsius de la fin du Xe siècle au *Livre d'or* de Bayonne, dans une copie controversée quant à la forme mais dont le contenu est désormais tenu pour authentique, qui faisaient partie de l'évêché de Labourd "depuis les premiers temps", c'est-à-dire depuis la création de cet évêché détaché comme d'autres évêchés de l'ancienne Gascogne du grand évêché primitif de Dax, ensuite refondu comme la plupart des autres dans l'évêché dit "de Gascogne", avant d'être "restauré" au milieu du XIe siècle. Ces vallées de la Basse-Navarre "bayonnaise" formaient aussi la "vicomté de Labourd", progressivement réduite dès le XIe siècle au seul Labourd, l'Arbéroue ayant constitué seule une petite et éphémère vicomté à la fin de ce même XIe siècle. Sa position stratégique d'avancée du royaume navarrais entre le Labourd sous l'autorité des ducs d'Aquitaine devenus rois d'Angleterre au milieu du XIIIe siècle et les terres de la vicomté de Tartas-Dax donnait une certaine importance à ce petit territoire: les gens d'Arbéroue avec ceux d'Ossès sont au premier rang des actions de l'armée royale de Thibaud contre le sénéchal de Labourd en 1244-45, le roi de Navarre tient armé le château de Rocafort à Isturitz, les frontières du pays sont mises en défense à la fin du XIIIe siècle, et en 1435 Jean II roi d'Aragon et Navarre anoblit les 128 maisons d'alleutiers francs (non soumis à une puissance seigneuriale autre que royale) que compte alors le pays.

Le territoire d'Iholdy-Armendaritz, quoique formé par le haut bassin de la Joyeuse qui rejoint la Bidouze, mais assez loin de Mixe et Lantabat, n'était pas compris dans le diocèse de Dax en 1160 et a toujours fait partie, y compris dialectalement, du diocèse de Lapurdum-Bayonne depuis sa création, et donc de la "Basse-Navarre bayonnaise" comme sa voisine immédiate l'Arbéroue. Le sénéchal de Gascogne le revendiquait pourtant, le seigneur d'Armendaritz avait rejoint les rangs pro-anglais, et Thibaud I dut y mettre bon ordre en 1245. La paroisse d'Irissarry, constituée par le haut bassin du Laca qui fait la vallée d'Ossès dans son confluent avec la Nive, a été tardivement jointe au pays d'Iholdy.

105. Arbéroue, Arberoa ou Arbela (Arberoarr ?)

(*vallis que dicitur erberua* 980, *arberua* 1106, *arbera* 1072, *arberoa*, *herberoa*, *esberoa* 1249, *arbeloa* 1264, 1292, 1305, 1309, *arberoa* 1280, *arbeloa* 1350)

Le nom de peuple ne semble plus guère usité, et la notion territoriale même, après une si longue histoire, a fini par être brouillée par les découpages politiques modernes en "cantons" parfois totalement arbitraires du point de vue géographique (il s'ensuit que la cartographie moderne ne sait plus toujours où sont les limites entre Basse-Navarre et Labourd) et historique, pour ne rien dire du linguistique. On est toujours en droit de se demander si le nom du pays a un rapport avec celui des "neuf peuples" de l'Aquitaine antique, qui portait le nom de "Tarbelles" et sa ville principale au début de l'empire romain en latin du 1er siècle celui d' *Aquæ tarbellicæ* "Les Eaux tarbelliques", aujourd'hui Dax (en basque *Akize* qui conserve l'ablatif latin "aquis"). La longue hésitation médiévale entre *-r-* plus spécifique des textes aquitains du XIe au XIIIe siècle, et *-l-* dominant dans la documentation navarraise des XIIIe et XIVE pourtant plus apte à distinguer latérale et vibrante faible du basque, permet tout au moins de poser la question. Si l'étymon était le mot latin *tarbellu(m)* le passage au basque de la double consonne aurait donné très régulièrement *-ll-* > *-l-* > *-r-*. Quant à l'initiale occlusive sourde *t-*, ou bien c'est celle de l'étymon latin étranger au basque, ou bien c'est une prothèse analogique sous influence latino-romane, en

faveur de quoi plaide le nom de Tartas, qui est non seulement le nom landais bien connu, mais celui de plusieurs maisons médiévales de Soule, et doit être rapporté au mot *tarta* “chêne-vert, buisson” du dialecte souletin qui est sans initiale occlusive *arte/arta* dans les autres dialectes basques et toponymes correspondants, en particulier navarrais: Artabia, Artazu, Arteaga, Arteta etc.. (Voir maintenant sur ce point J.-B. Orpustan, *Les noms des maisons médiévales ...*, *op. cit.* p. 196-197).

Si la forme primitive est l'*arbeloa* fréquemment documenté (et dans les composés médiévaux de la région: Arbelbide, Arbeletxe), la base *arbel* “pierre noire” (et dans le lexique moderne “ardoise”) composé archaïque sur le radical *arr-* de *harri* et *bel* base de *beltz* “noir”, avec le suffixe archaïque *-o* bien attesté en toponymie ancienne (Berrio, Garro, Luro, Zabalo etc.) donne une explication vraisemblable et conforme au socle rocheux de couleur foncée qui caractérise le pays. C’est, comme très souvent, le nom du pays qu’elle traverse qui a dû être donné à la rivière “Arbéroue” dont l’essentiel de ce territoire est la vallée, et qui a la particularité de devenir souterraine dans la traversée des fameuses grottes d’Isturitz.

106. Hélette, Heleta (Heletarr)

(*helieta* 1249, *heleta* 1249, 1280, *elete* 1350, *helete* 1366, 1413)

La documentation connue ne remontant pas au-delà du XIII^e siècle, et bien que Hélette ait une toponymie très ancienne (la base oronymique *garr-* ancêtre de *harri* “pierre” est restée telle quelle en nom de maison Garra et quartier Garreta: voir Garris, Gréciette), ce dérivé locatif incontestablement basque resterait inexplicé si une unique graphie de 1249 (enquête sur la guerre navarro-labourdine) ne donnait la forme à diphtongue *helieta*, dont le radical ne peut être que *el(h)i* “troupeau” (le paronyme *elhe* “parole” est évidemment exclu en toponymie) qui a pu avoir une forme ancienne *heli*, quoique l’aspiration initiale, trait dialectal marqué du navarro-labourdin et souletin, ait pu se faire assez tardivement. Les domaines anciens se répartissent, à bonne distance les uns des autres, sur les terrains ondulés au pied du versant nord-est du Baïgoura, avec deux petits groupements anciens: quartier de la place et de l’église entre les maisons nobles anciennes Agerre et Sainte-Marie, et quartier Garreta autour des deux maisons nobles Garra, dont l’une avait une chapelle. Lieux éminemment propices à l’élevage, étymologiquement peut-être “lieu(x) de troupeaux”, et encore aujourd’hui lieu de marchés pour le gros bétail.

107. Méharin, Mehain(e) (Mehaindarr)

(*meharren*, *mehari* 1249, *mearin* 1264, *meharin* 1292, 1413)

Les deux citations les plus anciennes connues, celles de l’enquête de 1249, sont manifestement des cacographies, et la forme moderne officielle du nom *meharin* (le basque usuel “Mehain(e)”) n’en est que la réduction récente) peut être tenue sans risque pour antérieure au XIII^e siècle, l’élimination de l’aspirée en 1264 étant une marque propre au castillan navarrais médiéval. Ce nom exclut phonétiquement toute possibilité de se rapporter, en présupposant par ailleurs que l’étymon soit anthroponymique, au latin *Metellus* (67). Si la formation était latine avec nom de personne, la finale aurait été normalement *-ain*, comme dans Domezain (voir ce nom). Il faut reconnaître pourtant d’une part que cette paroisse frontalière au nord de l’Arbéroue avec la “salle” de même nom, unique maison noble du lieu, se prêterait bien à un nom anthroponymique de *fundus* d’époque latine, et que le nom est apparemment d’explication malaisée. Pourtant l’élément initial correspond au basque *mehe* “mince, étroit”, en composition *meha-* (à Armendaritz maison médiévale *mehayru* 1366), en dérivation *mehaka* “passage étroit, défilé” (voir Macaye), et le second pourrait être simplement *iri* “domaine”, avec une réduction de diphtongue antérieure au XIII^e siècle (la maison d’Armendaritz citée se dit aujourd’hui “Meharia”). Ce composé primitif probable **meha(i)ri* a reçu assez exceptionnellement une finale nasale que l’on trouve dans quelques

autres noms médiévaux sur base *iri*: à Ossès *yriquin* (1366) à côté de *iriqui* (1350), à Bascassan en Cize *iriquin* (1350). On ne peut l'expliquer, en basque, que comme la fixation d'une marque d'inessif, fait banal en lexique (*urru/urrun* "loin", *orail/orain* "maintenant" etc.), mais rare quoique logique pour des noms de lieux (ou analogique aux cas régimes des noms de lieux latins?). Ce sens de "(dans le) domaine étroit" se prête tout à fait au site de la butte ou motte sur laquelle s'élève la "salle" de Méharin. Comme pour Gramont à Bidache, une décision de la cour de Navarre de février 1333 avait fait de tous les habitants du lieu des assujettis ("coyllazos") du seigneur, et du fait de ce statut féodal tardif Méharin a été exclu de l'anoblissement quasi collectif des alleutiers francs d'Arbéroue en 1435.

108. Saint-Esteben, Donoztiri (Donoztiriarr, Dohoztiriarr)

(*de sancto stephano* 1249, *sant esteven* 1350, *sent esteben* 1366)

Les deux paroisses voisines de Saint-Esteben (forme de "Etienne" transmise par le gascon médiéval, alors que "saint" a été francisé) et Saint-Martin-d'Arbéroue ont les dédicaces les plus fréquemment utilisées dans toute la région, Navarre comprise. Comme dans Uhartiri pour Uhart-Mixe (voir ce nom), le basque a composé l'hagionyme avec *iri*, ce qui fait penser que ce fut d'abord le nom du domaine noble éponyme ou "salle" (*la sale de sent esteben* 1366), sur les trois que comportait la paroisse avant l'anoblissement des maisons franches en 1435. Cette maison, au nom basque habituel de "Jauregia", occupe un emplacement isolé et élevé sur une motte naturelle près de l'église. Mais on ne sait pas si le lieu avait un toponyme particulier antérieur à l'hagionyme. La maison noble Sorhaburu ("limite des prés"), au nom de construction en principe moins ancienne que celui du Sorhapuru mixain (voir ce nom), se situe à l'écart du bourg actuel dans le vallon de l'Arbéroue en direction d'Armendaritz et Hélette, où son éparpillés aussi la plupart des domaines anciens.

109. Saint-Martin-d'Arbéroue, Donamartiri (Donamartiriarr)

(*sant martin* 1249, *belhoriz* 1249, *sant martin de beloriz* 1366)

Si le composé basque avec *iri*, comme dans le nom précédent, est ancien, ce qui est invérifiable faute d'attestation écrite, il a dû aussi s'appliquer d'abord au domaine noble ici unique, la "salle" de Saint-Martin dont il ne reste aujourd'hui que quelques bases de murailles; elle a pris, comme à Saint-Esteben, le nom du saint à qui l'église voisine est dédiée. Mais les textes médiévaux nous apprennent que le lieu avait un toponyme propre et sans doute antérieur, *belhoritz* (en 1374 le seigneur de la salle est nommé *mossen sent martin de Belhoritz*), qui a été pris parfois pour le nom de l'Arbéroue entière, mais sans doute à tort, et simplement parce que Saint-Martin jouait un peu le rôle de "capitale de vallée" où se réunissait au Moyen Age l'assemblée des habitants d'Arbéroue. 25 domaines d'alleutiers francs y sont anoblis en 1435. Le nom *Belhoritz*, porté par une maison du lieu encore en 1700, qui était aussi le nom de Montory en Soule (voir ce nom), pourrait faire songer à une variante de *berar/el(h)ar(r)* "herbe", mais il faut alors supposer au moins une altération (la vibrante finale est dialectalement variable) difficilement explicable tout compte fait, celle de la voyelle *-a-* > *-o-* dans un mot d'emploi courant sous ses diverses formes, et où l'environnement phonétique ne facilite pas ce changement. De plus les toponymes médiévaux de la région nombreux sur cette base (*Belereite, Belharitz, Bellagorry, Berasu, Berabe* etc.) sont bien reconnaissables. L'élément final *(h)ori* ("jaune" en basque moderne) existe dans quelques noms (voir Larrory, Montory), et il a pu être associé ici à un segment *bel-* qui peut lui-même représenter, comme son double *ber-* (toponymes médiévaux *Berango, Berasu* etc.), la base d'un terme plus complexe (*belhar* par haplogogie ou réduit à son ancien radical). Bref, et comme toute la série sur ces bases ne s'accommoderait pas, pour diverses raisons (nature des lieux, suffixation caractérisante, fréquentative etc.), d'un nom de personne semblable par

ailleurs inconnu, l'explication du nom reste hypothétique. Le suffixe *-iz/-itz* ou *-(i)tze* (ayant perdu sa voyelle finale dans la forme officielle) est caractéristique de nombreux noms de lieux basques et a pu avoir une valeur purement locative ou fréquentative, comme dans les noms de maisons *garbiçe*(1366), *ssoriz* (1350) du lieu et tant d'autres.

110. Isturitz, Ixturitz(e) (Ixturiztarr)

(*sante eulalie de esturiz* 1236, *isturiz* 1300, *izturiz* 1309, 1350, *izturiz* 1413)

Ce dérivé à suffixe *-itz* entre dans la même série que le nom précédent et offre des difficultés d'interprétation comparables. On ne sait si la citation de 1236, dans un acte de donation en latin de Thibaud de Champagne (M. Martin Gonzalez, *Colección diplomática de los reyes de Navarra de la dinastía de Champaña ...*, Eusko-Ikaskuntza, Saint-Sébastien 1981, p. 61) offre une initiale ancienne, la fermeture vocalique de *ez-* à *iz-* étant dans l'ordre des choses, ou, plus probablement dans un texte où les noms basques sont malmenés (*ilarre* pour Ayherre), une simple cacographie. Dans le nom basque moderne la mouillure de la sifflante étymologiquement dorsale (et non comme d'aucuns pourraient le croire à partir de la graphie romane *ist-* apicale) *izt-* > *ixt-* résulte de la voyelle palatale *i*. De même structure, entre bien d'autres, que le nom d'Ustaritz (voir ce nom), il admet comme celui-ci deux analyses: *izt-uritz* ou *iztur-itz*. Dans le premier cas les deux éléments sont bien connus: *iz-* est une variante très anciennement attestée en composition de l'oronyme commun *aitz* (*izpea* 1051), avec une occlusive de liaison (sur *lats* "cours d'eau": Lastiri, Lastaun etc.) devant *-uritz* (Uriz en Navarre: 1268 *huriz*, *uritz*), dont le radical est cependant incertain, entre *ur* "eau" peu probable ici et *uri* variante ibérique ancienne de *iri* mais qui a pu aussi, comme *zulo* pour *zilo* (voir Silhègue), laisser quelques noms en zone aquitaine; la finale pourrait aussi représenter une forme à diphtongue réduite de *-auritz* (voir Hérauritz). Dans le second cas *iztur-itz* qui pourrait être issu normalement d'un hypothétique et curieux *aiztur-aitz* ("pierre à ciseaux"), l'analyse sémantique s'adapte moins bien, sinon au pays des grottes préhistoriques, du moins à la toponymie habituelle. L'unique maison noble ancienne du lieu porte un nom de même structure Satheritz (1249 *sateriz*, 1413 *satharitz*) qui ne semble pas renvoyer à une base anthroponymique connue.

111. Bildaraitz ou Bildarraitz

(*beldarais* 1249, *bildarayz* 1350, *bildarraiz* 1413)

C'était au Moyen Age un petit hameau indépendant sans église (il y reste un petit oratoire) avec son propre conseil et une demi-douzaine de maisons anoblies en 1435, dans un écart proche de Gréciette et Mendionde, et qui fait partie aujourd'hui de la commune d'Ayherre.

Le nom entre dans une série à *bil-* initial mais il n'a pas eu ici d'emploi roman officiel, donc de vocalisation de la latérale comme Viodos en Soule (voir ce nom): ce mot qui est le radical du nom verbal *biltze* "amasser, réunir, arrondir" doit prendre en toponymie où il est en général second terme (voir Larrebieu, Mendibieu) le sens de "ensemble" ou même "lieu de forme arrondie" (d'où le surnom médiéval *biribila* "rond" qui en est le redoublement expressif). Le second terme fait hésiter, non à cause du changement de vibrante dans les citations médiévales romanes, mais parce que la prononciation locale a une vibrante faible "Bildaraiz", bien qu'elle ait pu changer d'articulation par suite d'incompréhension du nom: avec vibrante forte on trouve le segment *-arrai* ou suffixé *arraiz* qui fait lui-même des toponymes anciens connus, en Navarre Arraiz, Arraiza, Arraioz, en Basse-Navarre Bidarray (voir ce nom), et qui semble une forme qualificative sur *arran* "prunellier, épineux", ainsi que le nom aujourd'hui biscayen *andarrai* "églantier"; avec vibrante faible la formation est moins évidente (on trouve aussi en Navarre Araitz, parfois écrit au Moyen Age avec *-rr-*) qui

devrait renvoyer de même à *aran* “vallée” dont le sens convient moins. La dentale sonore *-d-* est un phonème de liaison d’articulation normale en basque après latérale ou nasale.

112. Ayherre, Aiherra (Aihertarr)

(*sancti petri de ilarre* 1236, *aiherre* 1321, *ayherre* 1344, *ayheRe* 1350)

La citation de 1236 nommant l’église du lieu est une cacographie ou une mauvaise lecture qui doit être laissée de côté (voir ci-dessus Isturitz), car, à la romanisation du déterminant basque près, ici conservé, dans le nom officiel *-a* > *-e*, le nom n’a pas varié probablement depuis son invention: c’est le nom *aiherr* “penchant” et en toponymie “lieu en pente”, décrivant les versants qui descendent vers le cours de l’Arbéroue, et nommant aussi deux des maisons rurales citées au XIV^e siècle (1350 *ayerre iuson* en traduction romane de “Aiherrabehere”). Avec *ai* également “versant” dans quelques zones dialectales (en Navarre Ayegui, *aiegui* 1060), on pourrait penser à un composé *ai-erre* “versant brûlé”, mais cette analyse se heurte à l’attestation ancienne et moderne Aiherr(a) littéralement “(le) versant” et au nom d’habitant en basque “Aihertarr”, ainsi qu’à la forme du nom aujourd’hui aragonais Ayerbe sur le versant ibérique. Le synonyme *ixuri* “penchant, versant”, sans doute avec une sifflante non palatalisée anciennement, nomme des maisons médiévales dont l’un des 7 domaines nobles anciens du lieu (1249 *issuri*). L’habitat médiéval comptait une quarantaine de maisons réparties sur un vaste espace au milieu du XIV^e siècle à l’issue de la grande peste, et davantage au moment de l’anoblissement des alleutiers francs de 1435, qui y nomme plus de 40 maisons et domaines sans les 7 nobles anciens.

113. Labastide-Clairence, Bastida (Bastidarr)

(*la bastida de clarença* 1314, 1316)

La création de cette “ville nouvelle”, sens du mot gascon *bastida* dans toute la région, à la frontière nord-occidentale de la Basse-Navarre fut décidée au temps de Philippe le Bel roi de France et de Navarre (par sa femme Jeanne héritière de Navarre), et elle était achevée en 1316 sous Louis le Hutin. Sur le terrain jusque-là à peu près inhabité et pris sur les landes d’Ayherre, ce qui entraîna des conflits avec les anciens usagers, un fort royal avait été bâti avant 1283 et nommé *La nau peciada*, “la nouvelle pièce de terre”. Pour peupler la bastide on incita à s’y installer des gens venus des environs, Bas-Navarrais, Labourdins, Béarnais, et non pas “de Rabastens” comme on l’a longtemps cru et répété. Selon la coutume qui voulait qu’un nouveau peuplement bénéficiât des privilèges ou “for” d’une ville ancienne (ainsi Ostabat avait eu le for de Morlaàs, Saint-Jean-Pied-de-Port celui de Bayonne), la ville reçut le “for de Rabastens”. On comptait déjà 206 feux en 1340, et la plupart des maisons portaient le nom du premier habitant et non, comme ailleurs et sauf exception, un toponyme basque. Le nom de la “bastide”, roman comme dans toutes les créations de peuplements médiévaux (voir Mongelos en Cize, Montory en Soule etc.), avait été fait avec cette appellation “de Clarence”, non point à partir du nom de quelque “duc anglais”, ni de quelque “dame Claire de Rabastens” venue à la tête de ses gens (69), mais très certainement en souvenir du port de Klarenza sur la mer Ionienne, dans la principauté de Morée que les comtes de Champagne ancêtres des rois de Navarre, de la reine Jeanne de France et de Navarre et de son fils Louis le Hutin, avaient créée après avoir conquis la Grèce lors de la quatrième croisade au début du XIII^e siècle (70).

114. Armendaritz, Armendaritz(e) (Armendariztarr)

(*armandarys* 1249, *armendaridz* 1256, *armendariz* 1264, *armendarriz* 1292, *armendaritz* 1366, 1413)

Ce nom qui entre dans la série des nombreux toponymes basques à finale *-aritz* (voir Ustaritz, Bussunaritz), immuable dans sa forme depuis le XIII^e siècle et sans doute bien

avant, est analysé par Dauzat et Rostaing comme un composé à trois éléments: *ar(r)*-réduction habituelle de *harri* “pierre, roche” en premier élément de composé, *mendi* “mont” et *haritz* “chêne pédonculé” (71). Cette analyse est de loin la plus probable, comme dans la plus grande partie de la série de même finale, le nom du chêne venant s’ajouter ici à un premier composé *armendi* “mont rocheux” qui existe par ailleurs, de même sens que Garmendi sur la base plus archaïque *garr-*; et le second composé *mendi-haritz* “mont de chênes” existe aussi (Mendirizketa, maison médiévale de Soule). Ce nom désigne le site élevé et boisé de la “salle” d’Armentaritz qui a donné son nom à cette paroisse qui formait au Moyen Age un seul conseil avec celle d’Iholdy. Mais on a voulu y voir aussi, depuis Luchaire à la fin du XIXe siècle jusqu’aux travaux d’A. Irigoyen (72), une formation anthroponymique issue du latin *armentarius* “pâtre, gardien de troupeau” dérivé de *armenta* “troupeaux de gros bétail” que Luchaire lisait avec plus de raison dans l’expression latine *armentari sanz* (“Sanche le gardien”) du Cartulaire navarrais de Leyre (1072) que “dans la composition” du nom de ce village bas-navarrais qu’il citait ensuite, et qui aurait en ce cas le même étymon que la ville française d’Armentières dans l’Aisne et quelques autres. La toponymie basque a des latinismes bien attestés, *luku*, *zaldu* et quelques autres assez fréquents dans la région; mais celui-ci qui n’existe nulle part ailleurs en domaine basque aquitain serait une étonnante exception, nommant de plus un domaine noble important et ancien et l’ensemble de la paroisse par le nom d’un simple “gardien de troupeaux” (voir ci-dessus Hélette). Sa construction qui n’est ni en *-ain* (voir Domezain, Garindein, Gotein) ni en concordance avec le génitif latin du mot *armentarius* comme dans les toponymes d’origine anthroponymique rend de plus cette analyse bien incertaine. Concordance des mots peut-être, mais l’origine latine du nom reste à prouver et assez improbable.

115. Iholdy, Iholdi (Iholdiarr)

(*hyhout* 1249, *ihout* 1258, *yot* 1264, *ihot* 1292, *hyot* 1307, *yhot* 1350)

Le nom basque d’Iholdy, qui a fini par s’imposer tardivement comme celui de Baïgorry (voir ce nom), n’apparaît jamais dans les citations médiévales. Le nom médiéval officiel était en effet “Ihout” ou “Ihot”, qui n’est que la romanisation phonétique de “Iholdi” selon les règles habituelles de la phonétique romane: vocalisation de *-l-* en *-u-* et réduction de la diphtongue *-ou-* (“-oou-”) ainsi créée à *-o-* qui le rapproche alors de l’étymon, chute de la voyelle finale atone entraînant l’assourdissement de *-d(i) > -t*. La forme authentique était bien entendue restée vivante, jusqu’à sa “résurrection” aux temps modernes, et on le trouve en particulier fixé dans l’onomastique navarraise d’outre-Pyrénées depuis le temps où, avant le XVIe siècle, des originaires d’Iholdy étaient allés s’installer là-bas et avaient été nommés par leur surnom d’origine.

Le nom basque étymologique, documenté seulement aux temps modernes, semble formé sur *ih* “jonc” comme bien d’autres toponymes (voir Itzuat), végétation des lieux arrosés qui correspond bien au caractère du site central de la plaine d’Iholdy avec ses moulins. On attendrait un composé comme *ih*-*alde* “région de joncs” qui aurait fait en phonétique romane un “ihaut” bien proche du nom roman officiel et médiéval aujourd’hui bien oublié *ihout*. Mais cette explication se heurte à deux obstacles: à la graphie *-out/-ot* et à la finale *-di* qui semble correspondre au suffixe caractérisant de Arbouet/Arboti, Musculdy (voir ces noms) etc., ou une réduction du collectif *-doi* à la même forme, antérieure à la documentation il est vrai assez tardive, et la voyelle interne *-o-*. Aucune explication directe de cet hypothétique mais très vraisemblable étymon **ih(i)-ol-di* n’étant possible, il faut penser que c’était déjà une forme altérée. Si comme tout le laisse penser c’est un nom basque, on ne peut guère envisager qu’un seul étymon, composé **ih*-*un* > *ihun* (“lieu de joncs”: c’est le nom de l’une des maisons nobles anciennes d’Uhart-Cize: *seynor dihune* 1300) et suffixé **ihun-di*, qui a subi une dénasalisation pour faire **ihuldi* (d’où par romanisation phonétique

le premier élément du toponyme *ihult urruthie* du Censier gothique de Soule à Domezain), et par suite une ouverture vocalique devant latérale > *iholdi*, de même qu'à Saint-Pée et Sare en Labourd l'habituel *Inzaurzpe* ("au bas de la noiseraie") fait "Elzaurzpe" dès la fin du Moyen Age.

116. Irissarry, Irisarri (Irisartarr)

(*irizuri* 1194, *irissarri*, *irissairi* 1249, *irisarri* 1300, 1349, 1355)

Le nom de l'habitant "Irisartarr" utilise la forme réduite de *sarri* "fourré, végétation serrée" *sarr-* comme dans les toponymes composés médiévaux Sarburu, Sarluze, Sarzabal. Sauf dans la mention du *Livre d'or* de Bayonne de 1194 (bulle papale) où le nom est cacographié, il n'a pas dû varier depuis ses origines: *irisarri* est "domaine dans l'épaisseur de végétation", comme *Etxesarri* (maisons anciennes à Bardos, Sare) est "maison dans les fourrés", ou simplement *Sarri* "fourré" (à Isturitz, Juxue, Orègue, Domezain) évoquant l'état de la végétation du lieu au moment où le nom fut inventé. Sur cette base sont faits aussi les Charritte mixain et souletin (voir ces noms). C'est entre Irissarry et Ossès que se trouvait la "grande forêt" du roi de Navarre "Oihanhandi", espace aujourd'hui dépouillé de sa forêt mais qui en a gardé le nom. Bien que le nom d'Irissarry soit parfaitement clair pour la composition et pour le sens, on a pu proposer d'y lire le mot *zaharr* "vieux" (73), sans tenir compte que d'une part ce terme est toujours reconnaissable, comme dans les *Etxezaharr* médiévaux, à Lapiste, Orègue, Orsanco en Mixe, Urdos en Baïgorry, Chéraute en Soule etc. qui ne sont jamais aujourd'hui des *Etxesarri* comme à Bardos et Sare; et que même parfois réduit à *zarr-* dans les noms longs (*Baratzezarreta* en Ossès), il se distingue toujours par sa sifflante initiale dorsale *z-* et l'absence de la finale *-(r)ri*. Le toponyme *irizaharr* "vieux domaine" est absent dans les provinces basques de France, et le peuplement d'Irissarry, sur le domaine et la commanderie fondés ou acquis par l'ordre de Saint Jean de Jérusalem après 1080 (fondation de l'ordre) dans la haute vallée du Laca, peut-être à la suite d'une donation de quelque puissance locale, qui affiévait toutes les maisons (24 en 1350) sauf deux, a un habitat relativement récent qui s'est développé au cours du Moyen Age et après.

V. LE PAYS OU LA VALLÉE D'OSSÈS

Intégrée depuis le temps de la Révolution dans le "canton de Baïgorry" après avoir fait quelque temps un canton particulier, sans existence administrative propre donc tout comme l'Arbéroue voisine, ni "syndicat de vallée" comme en ont encore Cize et Baïgorry, la vallée d'Ossès constituait jusqu'à la fin de l'Ancien Régime l'une des vallées traditionnelles et quasi autonomes du royaume navarrais. Vallée au sens géographique du mot, presque fermée sauf aux étroites gorges de la Nive qui n'ont été ouvertes à la circulation qu'à partir de la fin du XVIIIe siècle, elle était constituée de sept hameaux anciens, auxquels est venu s'ajouter Bidarray rapidement peuplé à partir de la fin du XVIe siècle, sans habitat permanent jusque-là à l'exception de la seule commanderie avec sa chapelle que l'abbaye de Roncevaux avait eu le privilège d'y installer vers la fin du XIIe siècle. Le pays d'Ossès est constitué aujourd'hui de trois communes qui se sont détachées de la première commune ayant succédé à la vallée: Bidarray dès 1800, Saint-Martin-d'Arrossa (regroupant les anciens hameaux d'Eyharcé et de Saint-Martin d'Exave situées au-delà du cours de la Nive) en 1923, la commune d'Ossès regroupant les cinq autres hameaux avec l'église principale Saint Julien à Horça.

117. Ossès, Orzaiz(e) ou Ortzaiz(e) (Orzaiztarr ou Ortzaiztarr)

(*vallis que ursaxia dicitur* 980, *ursoxia* 1106, *orsais* 1150, 1188, 1194, *orses*, *orseys* 1249, *orseys* 1675)

(*ossais* 1141, 1150, 1180, 1194, *osses*, *dou sees* 1249, *oses* 1292, *ouses* 1302, *osses* 1350)

L'abondance des citations médiévales du nom de la vallée d'Ossès procède principalement de deux sources: le *Livre d'or* de Bayonne jusqu'à la fin du XIIe siècle, les archives de Navarre ensuite. Après la liste des vallées de l'évêché labourdin due à l'évêque Arsius Raca à la fin du Xe siècle, reprise intégralement dans la bulle du pape Pascal (1106), les acquisitions de l'évêché au XIIIe siècle viennent montrer comment le nom primitif a vu, dès ce temps-là, la réduction du groupe consonantique d'origine *-rz-* à la sifflante *-ss-* du nom devenu officiel (*ossais* 1141), exactement comme le prénom Garcia (*garcia semenonis* ou "Garcia fils de Semen" nom du duc des Gascons en 816) est devenu en gascon "Gassie" (1155). Dès ce temps-là la diphtongue *-ai-* doit se réduire, puis, après une étape à *-ee-* long qui permet de nouvelles cacographies romanisantes (1249 *dou sees*), parvenir au *-è-* ouvert qu'il garde jusqu'au nom moderne Ossès. Le nom basque étymologique resté vivant dans l'usage tend à reparaître imparfaitement et ponctuellement dans des documents officiels du XVIIe siècle (*orseys*). L'original était en fait, comme le laissent voir les deux citations les plus anciennes, *urzaiz(a)* avec sans doute l'article ancien des noms de lieux *-a* plutôt qu'une finale latinisante. Cette forme primitive étymologique, tôt passée en basque à *orzaiz* par ouverture vocalique normale devant vibrante (comme le *urcia* du vocabulaire d'Aimeri Picaud en 1140 est devenu *ortzia* "le ciel, le tonnerre"), ne permet pas néanmoins d'y voir un quelconque *ursus* "ours" latin (74), d'autant plus que le nom de l'ours, latin ou basque (*hartz*), n'a laissé aucun toponyme basque connu (pour la montagne Arzamendi voir Itxassou). Le composé ancien *urzaiz* devenu au XIIIe siècle *orzaiz* et invariable depuis en basque (sauf le *-e* final tardivement ajouté mais pas dans le nom de l'habitant "Orzaiztarr") était apparemment dès le départ l'addition du nom des deux sections principales de la vallée, définies géographiquement: 1° *urz-* variante d'un plus ancien *urd-* non documenté dans ce nom, mais resté dans celui de la maison médiévale Urdoz (1344) au quartier de Horça (voir ci-dessous), nommant le plateau central au pied du versant sud du Baïgoura jusqu'à la rive droite du Laca (voir aussi Orsanco et Ustaritz); 2° (*h*)*aiz*: nom de tout l'espace plus collinaire ou montagneux et de tout son habitat ancien sur la rive gauche, quartier d'Ahaïce (voir ci-dessous). Cet *urzaiz* primitif devenu Orzaiz résumait les deux caractères géographiques de l'habitat ancien: plat et hauteurs.

Le nom de "vallée" ajoute ici au sens administratif le sens topographique le plus précis: le cours du Laca, après les gorges descendant d'Irissarry, et son confluent avec la Nive après celui des Nives de Cize et Baïgorry forment une véritable plaine (*ibarr*) entourée par un cercle de collines de 300 à 600 mètres et de montagnes de 700 à 900 (Baïgoura et Larla). La vallée étant ainsi fermée aux gorges des Nives tant vers l'amont que vers l'aval, et le territoire plus dégagé mais serré de Bidarray sans habitat permanent vers Itxassou et le Labourd jusqu'au début du XVIIe siècle, l'accès ancien dans la vallée, jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, venant de Bayonne d'un côté et Cize de l'autre, passait par Irissarry, franchissait le Laca au pont de Sarribe ("bas des fourrés") qui a gardé encore sa belle arche médiévale, et se divisait ensuite en deux branches: l'une allait vers le haut quartier d'Ahaïce, l'autre descendait sur Ugarçan et menait par Iriberry à Horça et Gahardou. C'est ce double itinéraire qui est suivi ici pour la présentation de ces anciens quartiers.

118. Ahaïce, Ahaiz(e) ou Ahiz(e) (Ahaiztarr)

(*faisz* XIIe siècle, *aiza* 1249, *haiz* 1350, *ahaiz* 1366, *ayz* 1370)

Cité avec le nom d'Ossès (*orzaiz*) dont il forme selon toute apparence la seconde partie, il apparaît pour la première fois seul écrit avec un *f*- d'ultracorreption latine au lieu de l'aspiration initiale longtemps restée, dans une donation à l'évêque du XIIe siècle au *Livre d'or* de Bayonne. Il s'agit d'une terre "sur la route de Saint-Jean" (*in via sancti johannis*), qui n'est pas du tout comme on pourrait le penser aujourd'hui celle de "Saint Jean de Cize", mais de "Saint Jean d'Irissarry", à savoir la commanderie par où il fallait du reste passer encore pour aller d'Ossès en Cize, l'une des deux voies anciennes d'accès dans la vallée, qui passait par Ahaïce. Pour cette raison l'évêque Dominique de Manx dans son testament de 1305 "donnait" l'église Saint Vincent d'Ahaïce et ses revenus à la commanderie d'Irissarry, acte resté sans conséquence quoique l'ordre des hospitaliers de Saint Jean l'ait par la suite revendiqué. Ce nom n'est au départ qu'un simple oronyme, *aitz* "rocher" et par extension de sens "hauteur" pour évoquer le site élevé et accidenté, par rapport à la plaine et aux terrasses basses du Laca. Là se trouvait, en hameau groupé avec la chapelle ou en écarts, l'habitat médiéval le plus important égal à celui d'Irissarry, avec ses 24 domaines ruraux dont deux des sept nobles de la vallée. Le nom moderne *ahaiiz* qui apparaît au XIVe siècle résulte du redoublement vocalique du monosyllabe initial, parfois conservé tel quel (maison noble Haïce d'Ustaritz *haitse* 1233), mais qui a donné aussi ailleurs Ahetz et Ahaxe (voir ces noms). Divers noms de maisons médiévales du lieu font allusion à la position haute (Mendi, Mendikoaga, Iriartegarai, Murgi) et à sa situation vers la frontière et les collines orientales de la vallée, comme les trois Irigoiz, où le second élément n'est sans doute pas un dérivé au sens oronymique de *goi* "haut", mais le mot *goiz* "matin, est, levant".

La forêt royale située sur les hauteurs d'Ahaïce entre Cize et Irissarry, dont le roi de Navarre avait la propriété éminente mais que les habitants prétendaient aussi utiliser, d'où un long procès à la cour de Pampelune et le "privilège" de 1418, a été peu à peu investie et colonisée par les cadets des anciennes maisons à partir de la fin Moyen Age et surtout au cours du XVIe siècle, et a formé le quartier de la "montagne d'Ahaïce" *Ahaiizeko-mendi*, amenant l'habitat de l'ensemble du quartier à 75 feux à la fin du XVIIe siècle.

119. Ugarzan, Uharzan(e) (Uharzandarr)

(*uaurcengo*, *uartegon* 1249, *urrgaçan in hosses* 1268, *ugarçan* 1350, *ugarrçaun* 1366, 1413)

La seconde des deux branches anciennes de la voie d'accès dans la vallée d'Ossès par Irissarry, chemin bien dénommé *Orzaiz-bidea* "le chemin d'Ossès" encore au XVIIIe siècle, débouchait dans ce petit hameau pour aller ensuite par Iriberry vers Horça et Gahardou. C'est pourquoi sans doute Roncevaux y avait créé ou acquis (donation d'un oratoire par l'évêque au début du XIIIe siècle) un domaine nommé comme d'habitude "Ospitalea", non pas un "hôpital", mais une maison de l'ordre des hospitaliers de Roncevaux, seule des 7 maisons nobles de la vallée à contribuer, avec la commanderie de Bidarray, pour la croisade de Thibaud II en 1268. La plupart de ces 7 maisons qui existaient au milieu du XIVe siècle (l'une citée par son nom au XIIe) s'alignent en croissant ouvert et sur deux rangs, face tournée au soleil levant du sud-est (le relief cache ici l'est à nord-est où s'ouvrent en général les anciennes maisons), sur une petite plateforme au-dessus du cours du Laca qui, venant de quitter les gorges abruptes descendant du plateau élevé d'Irissarry, enserme le hameau dans un coude. C'est cette position qui a donné le nom au site et peut-être, avant son acquisition par Roncevaux, à la maison noble dite tardivement "abbaye laïque", qui garde le passage de la rivière et le gué qui dut précéder le pont. Il se peut, d'après les premières citations du XIIIe siècle quoique cacographiques, que ce nom, composé de *ur* "eau" comme les Uharte/Ugarte nombreux dans tout le territoire de langue basque, ait été d'abord un **ugartzagun*, normalement réduit ensuite à *> ugartzaun > ugarzan > uharzan/uhartzan*, ou même **ugarte-gun > ugartagun*: ce dernier nom "lieu entre les eaux" correspond bien au site

où le Laca reçoit l'Elueterreka et d'autres ruisseaux descendant du Baïgoura. Avec *ugartzagun* la signification est différente selon qu'on voit dans l'élément central une forme de *uharr* "torrent" ou un ancien collectif de *garr-* ou *harri* > *arr-* en composition avec *ur* au sens de "galet": "lieu entre eaux", "lieu de torrent" ou "lieu de galets", ces sens entre lesquels il est à peu près impossible de décider conviennent également au lieu.

120. Iriberry, Iriberrri (Iriberrriarr)

(*bilenave* 1150, *villa nova*, *iriverri* 1249, *villanueva* 1307, *yriverri* 1340, 1350, *villanova* 1350, *viellenave* 1366, *bielenave* 1413)

Les "villes neuves" citées au Moyen Age, sauf peuplement médiéval daté ou datable, mais elles portent alors généralement un nom roman (voir Labastide, Mongelos etc.), peuvent être des peuplements dont la "nouveau" remonte très loin dans le temps. Des formes plus ou moins bien latinisées du nom basque *iriberri*, que ce petit hameau d'une demi-douzaine de domaines dont un noble au Moyen Age a conservé comme quelques autres (voir Iriberry en Cize, Libarrenx en Soule), sont attestées à l'époque antique non seulement dans l'aire ibéro-aquitaine (Auch), mais aussi fort loin d'elle (Elne). On a pensé de ce fait que le terme *iri/ili* équivalent du latin classique *villa* "domaine, habitat rural" bien avant de prendre, comme les héritiers romans de ce dernier, celui de "ville", était commun aux langues basque et ibère. Deux maisons du lieu, impliquées dans un procès en préséance à l'église avec la maison hospitalière d'Ugarçan (maison noble) à la fin du XVI^e siècle, se nomment Iriberrigarai ("en haut") et Iriberribeherre ("en bas"); ou plutôt se nommaient, puisque cette dernière devenue maison de notable ("notaire royal" quand il fait graver le linteau de porte en 1674) a adopté à partir du XVII^e siècle la traduction française "Villeneuve", réadaptée au basque ensuite en "Bilenabenea". Le quartier et ses terres occupent la partie orientale de la terrasse, au pied du massif du Baïgoura (il s'élève à plus de 800 mètres) qui ferme la vallée au nord et au nord-ouest, à quelques mètres au-dessus du cours du Laca, terrasse où sont installés successivement plus loin jusqu'au cours de la Nive à l'ouest les quartiers centraux de la vallée: Horça et Gahardou.

En raison de leur petitesse respective, les anciens quartiers d'Ugarçan et Iriberry qui avaient au Moyen Age chacun son conseil de quartier, ont été réunis après le XVI^e siècle pour n'en faire qu'un élisant un seul des sept jurats du conseil de vallée, tandis que se développait, dans un espace beaucoup plus vaste et éloigné des anciens quartiers, le peuplement de Bidarray.

121. Horça, Hortza (Hortzatarr ?)

(*horça* 1313, *orça* 1314, *horce* 1350, *horça* 1413)

Comme celui d'Ahaïce, le nom de Horça est inclus dans toutes les citations de la vallée, Orzaiz en basque ou sa réduction romane Ossès, dont il est le premier constituant. Ce quartier central avec l'église principale Saint Julien en possession de l'évêque de Bayonne depuis le XII^e siècle (dans une liste de 1366 il est dit "l'évêque de Bayonne chapelain d'Ossès") devenu de ce fait "La place" principale, qu'on nommait encore naguère "Horzako plaza" ou "place de Horça" parce qu'il y avait aussi des "places" avec leur fronton dans les autres quartiers, est aujourd'hui simplement "La Place" *Plaza*. Des documents anciens emploient parfois Horça ou Horce pour Orzaiz/Ossès. C'est là que, dans un espace séparant les maisons Urdoz et Iribarren (Iribarne), se tenait par beau temps l'assemblée générale de la vallée, et dans le hall ou *ezkaratz* de la maison Etxeberri (l'une des sept infançonnas anciennes) par temps de pluie. Actuellement le nom, qui permettait autrefois, comme dans les autres vallées, de distinguer les noms de maisons identiques d'un quartier à l'autre (par exemple dans un compte navarrais de 1370 *ayz echegaparea* ou "Etxe(ga)pare d'Ahaïce"), est à peu près inusité et totalement inconnu des pancartes routières. L'homonyme *hortz(a)*

dans le lexique basque est “la dent”, mais ce terme, en principe impropre en toponymie surtout pour un quartier de plat, doit être écarté et il faut sûrement expliquer le toponyme parallèlement à celui du composé Orzaiz, forme ancienne Urzaiz, et encore plus anciennement sans doute **urdaitz*. Mais l’explication n’est pas simple, parce que les formes issues de cette base sont diverses, du fait de l’incompréhension du nom et des variations phonétiques différentes.

Outre le fait que de nombreux lieux ont continué à se nommer *urdaitz* avec peu de variations (voir Sainte-Engrâce), on a vu à propos d’Ustarroz en Navarre le passage de *urt-* à *uzt-* (voir Ustaritz). Le changement est encore plus simple pour Orzaiz, de dentale à sifflante après vibrante, de *urd-* à *urz-* et se documente encore parfaitement en grammaire dialectale (*harzaz* souletin pour le commun et régulier *hartaz* “par celui-là”). Ce changement, antérieur aux premières formes médiévales pour le composé Orzaiz, s’appuie ici sur un autre toponyme qui a au contraire très vraisemblablement conservé la forme étymologique, peut-être grâce à la solidité phono-morphologique partout bien identifiée de ce dérivé de type “aquitain”: l’une des maisons médiévales du lieu, posée au bord même du décrochement du plateau au midi vers les basses terres du Laca se nomme, comme dans la vallée d’Ossau et en Baïgorry, Urdoz (1344 *urdoz*). Ce plateau central de Horça est encadré, d’autre part, de deux maisons dont les noms en soulignent la particularité topographique, le bord du décrochement vers les terres basses du Laca sans habitat ancien, tous deux construits sur *ibarr* “plaine, vallée”, tous deux uniques parmi les trois à quatre milliers de noms médiévaux des trois provinces: sur l’ancien accès du nord par Ugarçan-Iriberry, après les deux maisons nobles hors groupement encore inclus dans la végétation (Harizmendi “mont des chênes” et Oihararte “entre bois”), Ibarmendiburu “bout du mont de plaine”: tel est le sens inattendu mais cohérent au site, en effet, pour ce composé complexe; et à l’extrémité ouest du groupement en position symétrique par rapport à la place et l’église, Ibarrondo “près de la plaine”. Le groupement de maisons anciennes de Horça n’était pas le plus important de la vallée au Moyen Age, malgré la présence de l’église principale et de trois des sept maisons infançonnes anciennes, avec une quinzaine de feux d’alleutiers francs.

122. Gahardou, Gahardu (Gaharduarr)

(*guarardu* 1291, *galhardu* 1350, *garhardu* 1366, 1413, *galhardu* 1632)

Le nom moderne a perdu au profit d’une simple aspiration la latérale ou vibrante aspirée intervocalique du mot *galharr/garharr* dans une suite qui a dû être, malgré les graphies un peu contradictoires mais assez tardives des citations, *galharr* > *garharr* > *gaharr*. Ce mot, quoique désormais inusité dans le basque usuel régional, a encore dans les dictionnaires les sens de “charbon de bois” et “bois mort”. Comme “bois mort, sec” est encore dit communément *eiharr* et que ce terme a fait de très nombreux toponymes anciens et ici même Eyharce (voir ce nom), on peut conclure que, utilisés comme ici dans les mêmes lieux ou très voisins, les deux termes avaient des sens différents, et que celui de “charbon de bois” conservé en haut-navarrais était le sens propre de *galharr*. Or il se trouve que des découvertes archéologiques toutes récentes ont montré que la montagne de Larla au-delà de la Nive à Saint-Martin-d’Arrossa, jusqu’à présent connue pour ses exploitations de mines de fer au XIXe siècle et jusqu’au début du XXe, a connu une activité métallurgique intense dans l’Antiquité (voir A. Beyrie, “La métallurgie antique du fer sur le massif de Larla ...”, “*Urzaiz*” *La vallée d’Ossès en Basse-Navarre* ..., Izpegi 2002, p. 287-294). Le charbon de bois était indispensable à cette industrie et fourni pour l’essentiel par les immenses espaces forestiers situés soit vers Bidarray, soit dans les replis du Baïgoura immédiatement au-dessus de Gahardou, soit dans les collines d’Ahaïce et sa “grande forêt” (voir ci-dessus). Le nom de Gahardou, quartier de 16 domaines ruraux au XIVe siècle, indiquerait alors que c’était le lieu de stockage pour passer la Nive vers le Larla tout proche ou peut-être de fabrication. Une

particularité de ce nom est d'avoir un suffixe *-du* relativement rare en toponymie basque (maison noble Arraidu d'Ayherre citée en 1249) et par ailleurs inconnu dans la morphologie moderne de la langue, sans doute apparenté à *-duru* et *-dun* indiquant "ce qui est possédé".

123. Saint-Martin-d'Arrossa, Arrosa (Arrostarr)

(*erlausse, de rause* 1249, *domingo de arlaussa* 1283, *hostal de herlaus* 1347, *arlausse* 1350, *erlausse* 1366, 1413, *arrossagaray* 1526, *roza, arrossa* 1547, *rosa, arrosathe* 1632)

(*s. martinus douses* 1302)

Le nom de la commune séparée en 1923 de celle d'Ossès, après que la paroisse anciennement annexe et vicariat de celle de Saint-Julien d'Ossès eut été déclarée autonome en 1825, indique qu'elle a été faite en réunissant les deux quartiers anciens de la vallée situés au-delà du cours de la Nive: Exave où est située l'église Saint Martin, et Eyharce nommée par le nom des deux maisons "Arrossa" du lieu, Arrosagarai (qui fut anoblée au XVI^e siècle par Jeanne d'Albret pour un Urzua du Bastan navarrais voisin qui s'y était marié) et Arrosabehere ou plus simplement Arrosa. Ce nom résulte, avec beaucoup de formes contradictoires en cours de route selon les compétences des locuteurs et des scribes, de la transformation phonétique, romane (le basque ignore la réduction de la diphtongue *-au-* > *-o-*) mais aussi basque (maintien du syllabisme et du *-a* final), du médiéval *arlaus*. Les datations montrent que les changements se sont tous faits après le XV^e siècle, et pour l'essentiel pendant la période troublée qui va de la fin de la guerre de Cent Ans (après 1450) où Labourd et Soule passent sous l'administration française, à la fin de la guerre de partition de la Navarre (1512-1530), dans un contexte politique, et sans doute linguistique, bouleversé dans toute la région. Le composé ancien *arlaus* signifie simplement "pierre lause, dalle", et décrit très précisément la nature du sous-sol fait de plaques superposées et imbriquées que les récents travaux de terrassement ont mis à jour au pied du site occupé par le groupement où se trouvent les deux maisons homonymes médiévales. Malgré les activités métallurgiques du mont Larla tout proche, toute référence au mot *arotz* "forgeron" (1344 *arotztegi* maison d'Ahaïce) est bien sûr hors de propos (75).

124. Eyharce, Eihartz(e)

(*eyars* 1249, *heyarce* 1350, *eyharce* 1366, 1413)

Bien qu'il y eût depuis très longtemps des moulins sur les Nives, celle d'Urepel ou de Baïgorry et celle de Cize se rejoignant ici-même au bas des maisons Arrossa et de la petite place entourée d'habitat plus récent, et sur leurs affluents de la vallée d'Ossès, ce n'est pas le mot *eihera* "moulin", toujours reconnaissable en toponymie médiévale (voir Saint-Michel en Cize et Eiheregi en Soule), mais *eiharr* "bois sec" avec le suffixe collectif *-tze*: il évoque les premiers versants encore très boisés du Larla vers le sud-est et au-dessus de la Nive de Baïgorry, lieu-dit "Baïhuntza" nommant précisément la rivière (ancien *bai* de Baïgorry, Bayonne etc, aujourd'hui *ibai* par analogie avec *ibi* "gué") avec un double suffixe, locatif et collectif, toponyme par ailleurs très répandu. Ce "bois sec" peut indiquer le droit des habitants de ramasser à volonté le bois pour le feu dans la forêt royale que rappelle formellement le privilège de 1418, ou l'utilisation pour les forges du Larla. Plus haut se situent les traces importantes d'occupation humaine des lieux-dits Larrango "petite lande" et Urxilo "trou d'eau, réservoir", où l'on a cru déceler les restes de sites fortifiés proto-historiques, mais qui ont pu être aussi bien liés aux activités métallurgiques ou à la garde des troupeaux (le Larla était encore au XIV^e siècle lieu de conflits violents de pâturages entre Ossès et Baïgorry). En dehors du petit groupement et de la place sur le site étroit et élevé des maisons Arlaus (Arrossa) par où, avant le chemin de fer en 1892 et le creusement des routes nouvelles, on passait pour aller vers Baïgorry (maison Arrosathe

“passage d’Arrossa”), les domaines médiévaux principaux, une vingtaine au total soit le groupement médiéval de la vallée le plus important après Ahaïce, se dispersent avec peu d’écarts dans la vallée jusqu’au bords anciennement boisés de la Nive (maisons Uhalde “vers l’eau”, Oiharbil “bois rond”). Ni pour ce hameau ni pour le suivant le nom basque de l’habitant ne semble plus guère usité.

124. Exave, Etsaba

(*edsave* 1235, *detsau*, *de chava* 1249, *desave* 1291, *exhaua* 1307, *etssabe* 1350, 1413)

C’est le dernier quartier médiéval de la vallée au sud-ouest de la Nive et ses gorges quasi infranchissables avant le creusement des voies modernes vers Bidarray et Bayonne, constitué d’une dizaine d’alleutiers francs autour de l’église Saint Martin bâtie sur une des premières élévations du Larla qui s’élève brusquement et culmine à 700 mètres. Cette position explique le nom, sans doute le composé simple *etxa-be* “maison(s) du bas” tel quel dans la plupart des graphies médiévales, mais avec une sifflante qui n’est plus palatale mais apicale en basque, et peut-être dès l’origine par adaptation de la forme romane du nom ou même du nom primitif (le biscayen avait anciennement la prononciation *etze* pour “maison” et non *etxe* avec chuintante), et la réduction *etxabea* > *etxaba* (de même en toponymie Aldaba, les modernes *aldapa*, *heriotza* etc.). Le nom de la maison, peut-être pris au sens collectif ou à partir d’un premier établissement unique, n’est pas du tout exceptionnel pour nommer des groupements d’habitat, comme en Soule Etchebar, Etcharry (voir ces noms), et de nombreux noms semblables de villages en Navarre (Echagüe, Echaide, Echalecu, Echavacoiz “maison unique, isolée” etc.). L’habitat d’Exave et de toute la commune a été considérablement développé par les activités des mines de fer d’abord, le Larla (de *larrola* parfois ainsi écrit: “lande de cabanes”), véritable montagne de fer, étant exploité dès l’Antiquité, donnant son nom à la maison Lardapide (issu de **larla-bide* “chemin de Larla”), et par suite de la construction de la gare d’Ossès (devenue après 1923 “Ossès-Saint-Martin-d’Arrossa”): on compte 77 feux à Exave en 1856 et une centaine à Eyharce.

125. Bidarray, Bidarrai ou Bidarre (Bidarraitarr ou Bidarretarr)

(*bidarray* 1268, 1292)

Les citations médiévales de Bidarray résultent de la présence de la petite commanderie de Roncevaux avec sa chapelle romane installée là vers la fin du XIIe siècle en terrain sans habitat permanent jusqu’à la fin du XVIe siècle, par privilège pour engraisser du bétail dans les monts dits “royaux” et l’étroite vallée que creuse la Nive, vaste territoire qui fait confronter la vallée d’Ossès et la Basse-Navarre avec le Labourd à Itxassou et à Macaye (voir aussi Louhossoa). L’établissement se situait aussi au croisement des routes pastorales, vers Ossès, vers la vallée du Bastan en Navarre, avec laquelle la vallée d’Ossès passe un accord de “facerie” en 1547 après la partition de la Navarre, et vers le Labourd, en un lieu où les conflits pour les pâturages et l’exploitation des immenses forêts étaient fréquents. Le nom du lieu Bidarray (que l’articulation locale usuelle a malencontreusement et tardivement réduit à “Bidarre”) devait simplement nommer d’abord ces étroites voies de montagne pour y accéder, par Ossès en traversant les flancs du Larla ou du Baïgoura, ou par l’étroite gorge entre Larla (700 mètres) et Iparla (1004 mètres) dans la vallée de Baïgorry (*Ip(h)arla* parallèle, géographiquement et linguistiquement, à Larla, s’explique comme “cabane(s) du nord”, le nord par rapport précisément à l’habitat de Baïgorry), ou par le Bastan navarrais: *bide* “chemin” avec un second élément qui doit être un qualificatif issu de *arrhan* “prunellier” au sens plus général “épineux” qui fait dialectalement le nom de l’églantier *andarrai* (voir le nom Bildarraitz): “chemin(s) (d’) épineux”.

Les cadets des quartiers de la vallée d'Ossès, se répartissant de chaque côté du cours de la Nive, ont colonisé l'espace à partir de la fin du XVI^e siècle, non sans conflits avec l'autorité royale et ses représentants, et l'habitat s'est rapidement développé pour y faire une paroisse annexe dans l'ancienne chapelle de Roncevaux au milieu du XVII^e siècle, et une commune autonome vite après la Révolution. L'enquête de 1632 pour délimiter les restes de la forêt royale et les habitants déjà installés permet de savoir avec une grande précision l'ancienne toponymie du lieu (voir J.-B. Orpustan, "Le bornage de la forêt d'Ossès en 1632 ..., peuplement et toponymie de Bidarray de 1632 à 1675", *Urzaiz, La vallée d'Ossès en Basse-Navarre ...* , *op. cit.*, p. 94-123).

VI. LE PAYS OU LA VALLÉE DE CIZE

Le pays de Cize est le territoire le mieux et le plus anciennement identifié des vallées qui allaient constituer au XVI^e siècle la Basse-Navarre, grâce à la route des cols et à la chaussée latine, d'où le nom de *galzetaburu* "bout de la chaussée" à l'entrée du pays, continuant des routes bien antérieures, qui allait, d'après le célèbre Itinéraire d'Antonin du IV^e siècle, "de Bordeaux à Astorga" par Dax et Pampelune, avec la station romaine d'Imus Pyrenaeus en bas à Saint-Jean-le-Vieux et le trophée circulaire d'Urculu (c'est le latin *circulu* "petit cercle") en haut avant le col de Bentarte et Sumus Pyrenaeus. Elle reliait l'Aquitaine au nord-ouest de l'Espagne et la France à la Navarre: route des armées, romaines, carolingiennes, de Charlemagne et de Roland, et des échanges de tous ordres avant de devenir aussi, après le Xe siècle, celle du pèlerinage compostellien. Les rois de Navarre, maîtres des cols et de la base de départ à Saint-Michel dès le XI^e siècle, installent leur premier gouverneur connu dans leur château de la ville nouvellement créée de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui remplace Saint-Jean-le-Vieux ou "de Cize" alors déchu de son rôle, à la fin du XIII^e siècle, et devient la capitale de la "châtellenie de Saint-Jean". Le pays de Cize, même distinct à partir de là de la ville proprement dite, devient ainsi le centre de l'administration royale de Pampelune en-deçà des Pyrénées. A part Mixe, où les rois de Navarre ne sont tout à fait maîtres qu'au début du XIV^e siècle, c'est la vallée la plus peuplée de la Basse-Navarre au Moyen Age, avec cette particularité que la proportion de maisons nobles y est presque partout important, souvent majoritaire ou même quasi exclusive par endroits, surtout aux environs immédiats de la "chaussée" antique, où ils sont les seuls alleutiers maîtres des terres (Saint-Jean-le-Vieux, Bascassan, Iriberry, Bustince). Géographiquement, le pays a une assez grande unité, étant constitué par le bassin du Laurhibar ("quatre vallées") et de ses affluents, qui rejoint à Uhart-Cize les Nives de Béhérobie et d'Arnéguy, celle-ci délimitant le pays de Cize et celui de Baïgorry. Seule y échappe la paroisse de Suhescun, premier habitat sur la haute vallée du Laca, qui va ensuite vers Irissarry et le pays d'Ossès, sorte d'avant-poste cizain sur l'ancienne route, faisant toujours paradoxalement partie du "Syndicat de Cize" qui gère les immenses terres communes, alors que l'administration moderne l'a malencontreusement mis au canton d'Iholdy, et même tout récemment dans la "communauté de communes" d'Oztibar ou Ostabarès, effaçant délibérément toutes les structures géographiques et historiques multimillénaires ou pour le moins multiséculaires de la région.

127. Cize, Garazi (Garaztarr)

(*cirsia* vers 980, 1106, *sicera* fin du XI^e siècle, *porz de sizer* vers 1080, *sirsa* 1097, 1120, *portu cisere*, *portus cisereos*, *montis ciserei* 1140, *cisera* 1150, *cisa* 1167, *cizia* 1194, *cisa* 1264)

(*garaci* 1068, *garcicoec* “ceux de Cize” 1415)

Les deux toponymes, basque et roman, étant tous deux attestés à époque suffisamment ancienne, du Xe au XIe siècle, sont irréductibles l’un à l’autre, et c’est incontestablement un des cas, relativement rares au total en Pays basque, de double tradition. Le nom latin de ce pays des “ports” (des “cols” en français moderne) et des “monts” qui ont fait sa célébrité antique et médiévale offre relativement peu de variantes graphiques jusqu’à sa réduction au moderne “Cize”, dès la fin du XIIe siècle, excepté le maintien avant romanisation gasconne en *-e* de la finale latine *-a* conservée puis passée au navarro-castillan (1300 *cisa*), la graphie de la charte épiscopale de 980 (*omnis vallis quæ cirsia dicitur*: “toute la vallée qui est dite Cize”) comportant une cacographie comme d’autres noms de lieux de ce texte visiblement mal transcrit (voir Ossès): la forme de base est *sicera/cizera* (XIe-XIIe siècles) accentué (à la mode “gauloise”?) sur la première syllabe *sí-/cí-*, puis en phonétique romane chute ou réduction des syllabes atones. La prononciation médiévale, avec *c* ou *s* (qui alternent parfois) est “Sisséra” avant de passer à “Sizer” et “Sise/Cize”. La constance de ces formes et leur éloignement phonétique relatif avec le nom de César ou ses dérivés (*cesarea* > *cisera*) invitent à regarder avec prudence la référence à quelque “port de César” *portum caesareum* dont le nom de Cize aurait pu procéder, malgré les traces de l’occupation romaine et le trophée d’Urculu, et bien qu’il n’y ait pas impossibilité absolue d’une telle étymologie. Un autre terme latin est au contraire très proche des formes médiévales latino-romanes, et il se peut même, étymologie vraie ou fausse, qu’il soit dans l’esprit des scribes quand ils notent ce nom: c’est *sicera* qui a fait le mot “cidre” et que le pèlerin Aimeri Picaud (1140) utilise en ce sens à propos de cette région qui est “pourvue de pommes et de cidre et de lait” (*malis et sicera et lacte est consolata*). Le mot est du latin tardif introduit par l’église à partir du grec, et il aurait alors été une référence à la boisson la plus facile à trouver dans le pays, défini ainsi comme “pays de cidre” ou “port du cidre”, que le même pèlerin nomme pourtant avec une orthographe différente qui rappelle le nom de César *portus cisereos*. Peut-être le pays de Cize est-il étymologiquement double, “port de César” d’abord très vite compris comme “port du cidre”.

Le nom basque Garazi immuable depuis sa citation de 1068 ne peut procéder ni de César ni du cidre, il pourrait même procéder plus sûrement du nom du lieutenant de César qui assura la conquête de l’Aquitaine, Crassus, dont la phonétisation basque régulière eût été, il y a 2000 ans comme aujourd’hui, **garazu*. Mais il a, comme on l’a vu, un répondant assez proche dans le nom basque *garracieta* qui a fait Gréciette (voir ce nom), et qui est, comme les autres noms de cette région formés sur *garr-*, un oronyme. La difficulté vient de la vibrante faible dans l’un et forte dans l’autre, difficulté qui se retrouve entre cette base *garr-* et les noms basques usuels et toponymiques indiquant la hauteur: *garai*, *garate*. On pourrait conclure que Garazi procède vraisemblablement d’un plus ancien **garazu*, qui n’était pas le nom de “Crassus”, mais un dérivé fréquentatif de sens oronymique “lieu où les hauteurs abondent”, et que sa voyelle finale s’est palatalisée en *-i* par analogie avec les noms basques de la région comme Baigorri, Jutsi (Juxue), Arhantsusi (Arhansus) etc.

Des recherches sur le fameux itinéraire d’Antonin situeraient dans cette région, et non plus sur Garris en Mixe, le site tant débattu (on a proposé aussi Carresse en Béarn) de l’étape *Carasa*, qui, à la voyelle finale près, peut en effet avoir été phonétiquement sinon l’ancêtre du moins une forme latinisée de “Garazi” (L. de Buffières, “L’itinéraire d’Antonin: étude sur les localisations des stations de Summus Pyrenaeus, Imus Pyrenaeus et Carasa”, *Bulletin du Musée Basque* n°162, Bayonne 2e semestre 2003, p. 3-28).

128. Gamarthe, Gamarte (Gamartiarr)

(*amoart* 1292, *gamoart* 1304, 1309, 1350, 1366)

Le nom moderne est né avec la réduction de la diphtongue étymologique du composé encore bien lisible dans la forme romanisée du XIVE siècle, où la voyelle finale atone en prononciation romane était: *gamo-arte*, sur la base *gamo* utilisée pour nommer des lieux où se trouvaient des eaux minérales et curatives (voir Camou, Cambo) autrefois fréquentées, et sans doute aussi les environs humides de tels lieux, et c'est précisément le cas pour Gamarthe en Cize comme pour son homonyme landais tout à fait explicite de Gamarde-les-Bains. Il faut bien entendu exclure toute référence, ici comme ailleurs (voir Camou), au gascon *cami* (76) à l'endroit où précisément la voie romaine se disait par le latinisme tardif *galtzeta* (castillan "calzada"). La suppression du *g-* initial en 1292 est un fait assez banal pour cette consonne tantôt supprimée tantôt ajoutée (Otsamendi est *gossamendi* en 1350), tout comme la graphie analogique *-arthe* dans la version romane (comme Guinarthe en Béarn limitrophe, avec *agin* "if" ou *gain* "hauteur"). Le composé étymologique *gamo-arte* ou *gam(a)-arte* a dû signifier soit "entre eaux curatives", soit avec un sens plus géographique que prend souvent *arte* "passage étroit des ...", qui convient à ce vallon. Le mot simple *gamo* nomme une maison (1350 *gamoëa*) ancienne de Bussunarits située non loin de là au col (530 mètres) entre Cize et Ibarrolle. Un éperon rocheux entre Gamarthe et Mongelos, en basque *Gatzelharri* "pierre du château", porte les ruines du château fort nommé "Rocabrún" que les rois de Navarre tenaient encore armé pour surveiller ce point stratégique de l'entrée en Cize, mais que son nom latin *gatzelu* fait remonter à une époque antérieure où ce lieu dut être une véritable frontière.

129. Mongelos, Monjolos(e) (Monjolosarr)

(*mongelos* 1249, 1264, 1309, 1413, *mont gelos* 1292, 1307, 1350, *montis gelosi* 1304)

Le nom roman et "emphatique" (77) de "mont jaloux" donné à cette modeste "bastide", sur plan urbain fermé avec rue centrale, signale et l'époque approximative de sa construction, entre le milieu du XIIe siècle et le début du XIIIe, et le rôle de site défendu au nom menaçant à proximité du château de nom également roman de Rocabrún (voir ci-dessus). Bien que les latinisations médiévales tardives ne sachent plus traduire le gascon *gelos* en son étymon latin *zelosum* (d'où le génitif "barbare" *montis gelosi* de 1304) "zélé, jaloux", l'origine ne fait aucun doute, pour ce "mont jaloux" cizain ou pour les maisons basques médiévales "Jelos" (à Amorots, Ayherre, Isturitz, Jaxu, Suhescun etc.) parfois nobles qui ont utilisé ce même emprunt gascon de type féodal, ou, à plus forte raison, pour le Gélos béarnais, comme le démontre clairement M. Grosclaude (*Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 399-401), ou pour d'autres encore. Le basque a repris ce composé roman, avec la réduction habituelle à *mon-* dès le XIIIe siècle, tel quel, et avant l'adjonction tardive du *-e* final que le nom d'habitant évacue (à la différence de "Gamartiarr" où cette voyelle était étymologique), il l'a un peu transformé par assimilation vocalique *-o-e-o-* > *-o-o-o-*, avec une tendance à fermer la première voyelle devant nasale "Munjolose". La toponymie médiévale du lieu était fortement romanisée de son côté, surtout en raison des noms d'hôtelleries pour voyageurs et pèlerins, en version gasconne ou castillane selon les textes: on a ainsi tantôt *el gayllo* castillan (1350), tantôt *lo hasan* gascon (1413) pour "Le Coq", et encore "Le Cheval Blanc, La Colombe, La Banière, L'Epée, Le Pain blanc, Le Chaperon" (voir Valcarlos) etc. Mais la majeure partie des noms de maisons est tout de même basque dans les fouages du XIVE siècle, ce qui peut indiquer qu'il y avait une toponymie locale antérieure à l'implantation romane, soit dans le bourg de Mongelos, soit plutôt dans la vieille paroisse d'Ainhice à laquelle la bastide est jointe pour lors, comme elle ne fait à l'époque moderne qu'une seule commune.

130. Aïnhice, Ainhiza ou Ainhiz(e) (Ainhiztarr)

(*anfiz* 1135, *aniça* 1264, 1309, *anhice* 1307, *aniça* 1350, *anhice* 1366, 1413)

Aïnhice était le vieux centre de peuplement, avec ses quatre maisons nobles anciennes et son habitat d'écart à l'exception du petit groupement près de l'église et de la maison noble "de l'église" (*eliceche* 1366). Toutes les graphies anciennes, depuis la citation faussement latinisante de Sorde en 1135 (*f* pour *h*), sont sans diphtongue à l'initiale *anh(iza)*, mais avec nasale aspirée et pour la plupart avec finale *-a*, probablement l'article, que l'usage moderne a longtemps conservée. Bien que le nom soit incompréhensible au basque moderne, en raison probable de son extrême ancienneté, rien n'autorise à l'expliquer par *aintzi* "lieu marécageux" (78) qui explique au contraire Aïncille (voir ce nom), même si la forme ancienne de *aintzi* a été aussi *anzi* sans diphtongue initiale, et encore moins comme "lieu de chasse" par *ihizi* "animal, gibier" et par extension métonymique "chasse" (79), qui a laissé des toponymes très clairs comme *Ihiztari* "chasseur" pour "lieu de chasse" plutôt que surnom, maison médiévale de Sorhapuru (*lostau dyhiztary* au Censier de Soule), et lieu-dit sur les monts séparant Cize et Ossès (1632). Il est possible de penser que la diphtongue du nom moderne n'était pas écrite au Moyen Age quoique prononcée, et que le premier élément est d'après la prononciation basque *ain* le même que dans Aïnhoa, Aïnharp (voir ces noms), ici augmenté du suffixe *-iz* de très nombreux noms de lieux basques, sans qu'on puisse non plus proposer un quelconque anthroponyme, qu'il serait par ailleurs difficile de justifier pour ce groupement d'anciens alleutiers. L'homonyme du lexique commun *ainitz* "beaucoup, en grand nombre" (*anhiz* 1545), à moins d'avoir complètement changé de sens, n'est d'aucun secours pour expliquer un nom de lieu où la notion de "grande quantité, abondance" est apparemment sans objet. Le sens du toponyme reste donc inconnu.

131. Lacarre, Lakharra (Lakhartarr)

(*lacarra* 1119, *lecarre* 1150, *le carra* 1249, *lacarra* 1264, 1366, *lacarre* 1413)

Le nom cizain de Lakharra ou Lacarre à un doublet de formation un peu différente (suffixation en *-i*) dans le souletin Lacarry (voir ce nom), mais ici c'est le mot simple défini en *-a*, passé à *-e* dans la romanisation officielle, après des exemples ponctuels du même changement *la-* > *le-* dans la syllabe initiale atone identifiée parfois avec l'article roman (1249), l'occlusive aspirée jamais notée dans les textes les plus anciens étant une marque dialectale. Le même mot simple et sans marque de détermination nomme aussi un lieu-dit navarrais: *lacar*, *lacarr* (1098). Le mot *laka(h)arr* a toute l'apparence de la forme de base dont sont issus *lagarr* (voir Lagarrague à Saint-Palais) et *legarr* (Legarburu maison de Sare) tous au sens de "gravier, gravière". On peut soupçonner aussi un rapport de ce nom et de ce toponyme avec la base oronymique archaïque *garr-* (voir Garris) sans pouvoir le définir avec plus de précision. Le nom désignait précisément le domaine de la "salle" de Lacarre (actuel "château Harispe") dont les seigneurs, donateurs à Sorde, évêque de Bayonne etc. sont l'objet des plus anciennes citations médiévales. Les deux tiers de la trentaine de maisons médiévales de Lacarre avaient rang de noblesse au Moyen Age.

132. Suhescun, Suhuskun(e) (Suhuskundarr)

(*suescun* 1305, 1316, 1350, *suhescun* 1366)

Le nom de Suhescun, sans marque d'aspiration dans les citations navarraises antérieures, comme il est presque de règle dans les écrits navarro-castillans, est inscrit dans la forme qu'il a conservée depuis lors dans la liste de feux de 1366. Le nom basque a été repris tardivement à la forme officielle en y apportant une assimilation vocalique simple *u-e-u-* > *u-u-u-* et de ce fait il n'aide pas à la compréhension, et les citations ne sont pas assez anciennes ou nombreuses pour donner une écriture avec *ç-* ou *z-* de l'étymon. Il est néanmoins aisé de le reconstruire: **zuhazkun* "lieu d'arbres", comme Arizkun (*arizcun* 1268)

dans le Bastan navarrais est “lieu de chênes”. La même base *zuha(t)z* générale dans les noms les plus anciens, ayant subi ici une fermeture vocalique devant sifflante *zuhaz-* > *suhes-*, et dont a dérivé par analogie la forme *zuhaitz* plus récente, a fait non seulement Suhast en Mixe (voir ce nom), les Zuazti, Zuaztoi, Zuazu navarrais et autres, mais de très nombreux noms de maisons un peu partout, dans un territoire dont l’un des caractères dominants est, au moins sur tout le versant atlantique, la densité du couvert végétal. Suhescun qui occupe les replis et plateaux de la haute vallée du Laca et de ses premiers affluents a pu être administrativement rattaché au pays de Cize en un temps où, le territoire d’Irissarry (voir ce nom) étant encore peu habité, il en gardait, sur l’ancienne route de Bayonne, l’accès vers Jaxu et Aïnlice, avec sa “salle” et les huit autres maisons nobles anciennes.

133. Jaxu, Jatsu (Jatsuarr)

(*jacsu, jassu* 1249, *jatssu* 1293, *jadssu* 1347, 1350, 1366)

Venant de Bayonne et d’Arbéroue par Suhescun, la route ancienne descendait à Jaxu pour atteindre Bustince et Saint-Jean-le-Vieux. Le nom, identique à Jatxou (voir ce nom) en Labourd, et au même sens de “où abonde le genêt”, a gardé la vieille orthographe locale sans romanisation autre que phonétique. Mais il y a eu aussi des formes plus romanisées transitoires “Jasso” et même “Jasse”, ce nom ayant été porté comme nom d’origine par un ancêtre de saint François-Xavier que l’on dit être en fait issu de l’une des dix maisons nobles du lieu, Lascor (1347 *lascorre*), qui est sans doute le toponyme archaïque qui a fait aussi le nom de Lescar en Béarn (de **lats-gorr* “ruisseau sec ou rouge”). Divers noms médiévaux indiquent le réseau des chemins au débouché de la voie de Bayonne: Arbelbide “chemin d’Arbéroue”, Orgambide “chemin de charroi”, Bidarte “entre chemins, croisement”, Arrozpide (1306 *arrotzbide*) “chemin des étrangers”. On peut y joindre l’hydronyme “Jatxubiko erreka” qui est “le ravin (ou ruisseau) du gué de Jaxu”. Le vallon excentré en cul-de-sac qu’il forme, au bas de la ligne de crête (de 400 à 500 mètres) du Nabahandi (“grand vallon”), porte le nom de Mandos, sans attestation médiévale connue, et qu’on pourrait, dans le même réseau sémantique, rattacher au nom basque du mulet *mando*. Mais comme le nom existe ailleurs en Aquitaine, il est plutôt formé sur le radical oronymique pré-indo-européen *mand-* qui ne peut être séparé du basque *mendi* “mont”: le nom avec son suffixe “aquitain” a dû être inspiré par la très curieuse topographie du lieu, faite d’une série de grosses mottes naturelles de forme arrondie. Le relief montagneux a servi à nommer des maisons: Mendi, qui est l’une des maisons nobles (1293 *domino de mendi*), Etxemendigarai, Mendiaguerre.

134. Bustince, Buztintze (Buztintziarr)

(*buztintz* 1307, *buztinge* 1350, *butztintz* 1413)

Le mot basque *buztin* “argile” a reçu le suffixe collectif *-tze* (d’où le nom de l’habitant “Buztintziarr”) qui fait aussi les noms verbaux en basque. Cette paroisse sans doute très ancienne et au nom très simple de “lieu d’argile” était peuplée au Moyen Âge d’une douzaine d’alleutiers nobles, l’ensemble dominé par la butte ou motte qui portait, à côté de la petite église romane, la “salle” bien nommée Agerre “lieu en vue” (1366 *la salle d’aguerre*) détruite au XIX^e siècle. Elle forme aujourd’hui avec sa voisine la commune de Bustince-Iriberry.

135. Iriberry, Iriberrri (Iriberritarr ou Iriberrriarr ou Iribertarr)

(*villa nova* 1120, *vila nova* 1249, *bilanova* 1305, *villa nueva* 1350, *bielenave* 1413)

Le nom de ce “domaine nouveau” (voir Iriberry en Ossès) apparaît toujours dans la langue des documents qui le citent depuis le XI^e siècle, parce que sa “salle” de même nom fut propriété des vicomtes d’Arbéroue (voir ce nom) et de leurs héritiers “seigneurs de Cize”:

en latin, gascon, navarro-castillan, mais jamais en basque, ce qui est courant pour ce nom dont tout le monde savait la signification. A côté de la “salle d’Iriberry”, l’une parmi la dizaine de maisons nobles portait le diminutif très rare de Salano (1366 *salanoa*) “petite salle” qu’elle a conservé.

136. Sarasquette, Sarasketa (Sarasketarr)

(*sarasqueta* 1264, 1306, 1307, 1309, 1350, *sarasquete* 1413)

Toutes les graphies anciennes concordent sans exception pour montrer que ce locatif est fait sur *sarats* avec vibrante faible, d’où le basque moderne *sahats* “saule cendré”, et non sur un mot à vibrante forte, le plus proche étant alors *sarraski* “massacre”, et qu’il conviendrait donc de restituer la graphie conforme à l’étymologie, tant dans le nom officiel (“Sarasquette”) que dans le mot basque qui l’a malencontreusement imité (“Sarasketa”). L’occlusive *-k-* est le phonème de liaison presque systématique entre la sifflante finale et le suffixe locatif de ce “lieu de saules”. Les saules étaient encore présents voilà peu au bord du ruisseau du même nom affluent de l’Arzuby (“pont de pierre”) qui se jette dans le Lauribar à Ispoure, ce qui suppose une permanence végétale et toponymique qui n’a par ailleurs rien d’exceptionnel. Sarasquette réuni à Bussunarits dans la même commune par l’administration moderne, avait au Moyen Age son propre conseil, mais ne formait déjà qu’une seule paroisse au religieux avec Bussunarits, l’église commune étant dans un site à distance de chacun des hameaux groupés et annexée à Errekaldea (“le côté du ravin” c’est-à-dire ici “du ruisseau”) l’une des nombreuses maisons nobles anciennes du lieu. L’absence de concordance entre le pays civil et l’administration religieuse n’est pas une rareté dans le Pays basque médiéval.

137. Bussunarits, Buzunaritz(e) ou Duzunaritz(e) (Buzunariztarr)

(*buçunariz* 1264, 1291, 1309, *buçinariz* 1304, *buçunaritz* 1366)

Le lexique basque connaît encore le mot *buzuntz* et ses variantes (*burzuntz* et autres) pour nommer un autre arbre des zones aquatiques le “peuplier tremble”, même s’il est peu connu par la langue moderne où le lexique botanique est assez détérioré, rançon de l’éloignement moderne par rapport à l’environnement naturel. Le radical *buzun* s’est lexicalisé avec le suffixe collectif *-tze* des noms végétaux réduit à *-tz* (exactement comme *iratze* aujourd’hui “fougère” dialectalement, mais morphologiquement et toponymiquement “fougeraie”), alors qu’il était encore libre au moment où a été fait le composé *buzun-(h)aritz* compris sans doute comme un collectif, de sens un peu surprenant “chênaie des trembles” (80), ou peut-être avec le sens général “arbre” bien attesté dialectalement pour *haritz* simplement “tremblaie”, qui complète en un sens la “saulaie” de Sarasquette. Le nom du chêne va en revanche tout à fait bien à d’autres composés du même type comme Gorostaritz sur le dérivé complexe *gorosti* “houx”, cet arbuste poussant en effet volontiers en sous-bois. Les composantes incontestablement toponymiques, et non anthroponymiques, de ces noms sont un argument de poids pour lire des composés du même type souvent discutés à finale *(h)aritz* composés sur le nom du chêne (voir Armendaritz, Ustaritz). Le nom basque moderne a une altération de l’initiale née de l’incompréhension du nom, tout à fait regrettable et forcément tardive, puisque le basque n’utilise l’initiale *d-* que comme marque de verbes au présent et est rebelle à son emploi lexical même dans les emprunts (d’où dialectalement *jantza* pour “danse” etc.). Bussunarits comptait au XIV^e siècle plus d’une trentaines de maisons dont les deux tiers étaient comptés parmi les “infançons”.

138. Béhorléguy, Behorlegi (Behorlegitarr)

(*beorrleguy* 1264, *beorlegui* 1268, *behorleguy* 1292, *beorrlegui* 1350)

A l’extrême limite du “haut pays” (Hergarai) cizain, Béhorléguy a donné son nom au pic du même nom, point culminant du pays (1265 mètres) et visible de presque toute la

vallée, à moins qu'il ne l'ait reçu de lui, ce qui en définitive est plus probable vu le sens très clair de "crête des juments", allusion très nette au site d'élevage des équidés et de bétail en général qui est encore une vocation très visible de ces monts. Lié à cette activité agricole et éloigné des lieux de passage et des forts de défense, Béhorléguy, quoique tardivement élevé au rang de "baronnie", n'avait que deux maisons nobles parmi sa trentaine de feux médiévaux. La composition est morphologiquement un peu surprenante, *behor-l-(h)egi*, avec une latérale de liaison après vibrante, qui se retrouve ailleurs dans d'autres composés du même type Latorlegui, Liçarlain, et même parfois entre voyelles, soit élimination d'une vibrante ancienne (l'hydronyme Ansalegui suppose une premier élément *anzar(a)* et doit être "lieu des oies") soit analogie à *leku* "lieu". Les paronymes Behotegi (maison d'Urcuit) ou Behortegui (lieu-dit en Navarre) existent aussi, où l'on peut penser à des composés avec *-(t)egi* qui fait le mot courant au sens "écurie", mais qui n'est pas du tout assuré pour les toponymes médiévaux qui peuvent être construits avec la dentale de liaison la plus courante *-t-*.

139. Mendive, Mendibe (Mendibetarr)

(*mendive* 1350, *mendibe* 1366)

La graphie officielle est héritée, comme dans tous les noms semblables, de l'équivalence médiévale entre *b* et *v* des romans régionaux, gascon et navarro-castillan, pour ce nom très simple "bas de montagne", Mendive étant le premier habitat ancien et commune moderne en aval de Béhorléguy sur le Laurhibar, et son nom faisant allusion au même massif montagneux. C'est aussi la base de départ pour la montée vers les monts d'Irati ("lieu de fougère") où les pays de Cize et de Soule se rejoignent au début du versant méditerranéen de l'Ebre vers lequel descend la rivière d'Irati. Il y avait à Mendive une maison hospitalière (*lospitau de laurhivar* 1413), et une chapelle romane Saint Sauveur qui existe encore dans la montée vers Irati. La "salle haute" de Saint Vincent annexait l'ancienne église (*sent vicent* 1350).

140. Lécumberry, Lekunberri (Lekunberriarr ou Lekunberritarr)

(*lecumberry* 1703)

Ailleurs ce toponyme est cité depuis le Moyen Age en nom de maison ou de ville (en Navarre: 1249 *lecumberry*), mais la commune cizaine ne l'a acquis et officialisé que tard, et les textes médiévaux nomment toujours ce lieu par ceux des trois hameaux anciens qui le composaient quoique ne faisant qu'un seul conseil et une seule paroisse: Ianitz, Latarza, Sarriazkoiti. On l'analyse traditionnellement comme composé de trois éléments: *leku* "lieu", *on* "bon", *berri* "nouveau" (81). Mais cette analyse est très probablement fautive, même si "bon lieu" est par ailleurs incontestablement le sens de Bonloc en Labourd (voir ce nom), création médiévale avec son nom roman, et qu'il y ait par ailleurs des noms d'état civil (issus comme toujours de noms de maisons) comme "Lecuona". Dans les noms médiévaux comme celui de Navarre cité ci-dessus il n'y a jamais *on*, ce qui confirme encore une fois l'extrême rareté de ce qualificatif en toponymie basque ou même son absence à époque ancienne (voir Bayonne). Il faut partir du composé *leku-berri* littéralement "lieu neuf" pour "nouvellement, nouveau défrichement ou habitat", avec une anticipation nasale de la bilabiale intervocalique *-ub-* > *-umb-* tout à fait banale en phonétique basque (ainsi sont nées les formes Orgambide, Zaldumbide, Etxembeheti etc. nombreux en toponymie médiévale) (82). Le défrichement ou le peuplement évoqué doit correspondre à l'une des nombreuses extensions de l'habitat, généralement pris sur les terres communes (voir Bidarray, Esterençuby, Urepel), qui se sont développées à partir du XVIe siècle.

141. Ianitz, Janiza

(*ianiz* 1264, 1340, *janiz* 1350, *yanitz* 1366)

Aucun élément du lexique toponymique habituel ne permettant d'expliquer ce nom de forme à peu près invariable depuis longtemps, il est raisonnable de penser, pour ce nom cité en Navarre tel quel dans un texte latin du XI^e siècle (*de illis decimis de ianiz* 1092), que si ce n'est un vrai toponyme avec un mot perdu ou d'une autre langue que basque, il est formé d'un anthroponyme archaïque nommant une possession, à la rigueur même le mot *jaun* "seigneur, maître" qui a fait en Soule le nom de la potestarie d'Ordiarp dite Gentein/Jentain (voir à Larhunsun). Mais il faudrait supposer que dans certains cas la diphtongue ancienne de ce mot a pu se réduire dans quelques noms de lieux avant le XIII^e siècle, ce que le nom précédent contredit. L'une des maisons nobles du lieu se nommait en basque au XIV^e siècle *ianiz jauregui* "manoir de Ianitz" (dont le maître est dit en 1340 *seynor de ianiz*), ce qui fait penser que ce fut le nom de l'endroit avant même l'invention des hagionymes (voir ci-dessous).

142. Latarce, Latar(t)za

(*latarça* 1264, 1350, *latarce* 1366)

C'est le nom toujours en usage d'un hameau situé un peu en aval du précédent, de même construction avec un suffixe de collectif déterminé au départ comme celui de Bustince (voir ce nom) et qui a pu se constituer de même avant le temps des citations par réduction d'une diphtongue ancienne *-tzea* > *-tza*. Mais aucune base lexicale basque connue ne correspond à *lat-* ou *latar-*, et aucun autre toponyme ancien de la région n'est apparenté à ce nom, l'étymon germanique du français "latte" étant peu probable, peu explicable avec le segment *-arza* et du reste peu adapté à la toponymie pour le premier. Le second pourrait admettre une explication par le collectif de *lakharr* "gravier" (voir Lacarre), qui aurait subi un changement d'occlusive, de vélaire à apicale, par fait d'assimilation devant le suffixe **lakhartza* > *latartza*, hypothèse acceptable du fait des nombreux changements entre *k* et *t* en basque (suffixes diminutifs *-kol/-to*, latin *cepulla* > basque *tipula* etc.), mais qui se heurte à l'absence de tout autre toponyme de même type.

143. Sarriazkoiti

(*sarriagoyti* 1304, *sarriascoyti* 1350, *sent martin dessariayzcoiti* 1366)

A l'inverse des deux noms précédents que le nom de la commune Lécumberry n'a pu faire oublier, celui-ci semble désormais inconnu sur place. Pourtant la citation en gascon de 1366, qui nomme précisément les "chapelains" (curés) de paroisses dans la liste très soignée des "feux d'infançons et laboureurs" de la Chambre des comptes de Pampelune, indique qu'il identifiait anciennement le site de la paroisse et plus particulièrement celui de la "salle haute" de Saint Martin, qui a gardé sa belle architecture médiévale en grand appareil, et de l'ancienne église qu'elle annexait. A part la vibrante intervocalique simplifiée comme dans beaucoup de citations romanes (voir Biarritz), elle permet une analyse limpide de ce toponyme à trois éléments de type relativement rare: *sarri* "fourré", *aitz* "rocher", *goiti* "situé en haut", soit à peu près "hauteur du rocher des fourrés".

144. Alciette, Alzieta (Alzietarr)

(*alsuete* 1249, *alçueta* 1300, *alçuete*, *alçueta* 1350, *alchuette* 1387)

La commune moderne d'Alciette-Ahaxe-Bascassan regroupe trois anciennes paroisses (églises à vestiges romans) mais quatre groupements de maisons comptés parfois séparément au Moyen Age avec leurs conseils, mais aussi cinq toponymes différents ici successivement analysés, le tout dans un espace étroit au confluent du Laurhibar et de son affluent de Béhorléguy. La présence de nombreuses maisons nobles, certaines autrefois

importantes comme le “palais” d’Ahaxe, fort proches les unes des autres et jalouses de leur indépendance seigneuriale explique cette situation administrative ancienne complexe. Le nom d’Alciette, la plus écartée vers le nord-est des trois anciennes paroisses, est une évolution récente de l’étymologique Alzueta médiéval, qui nomme aussi des maisons à Béguios et Hasparren, dérivé locatif de *alzu* “où abonde l’aulne” (voir Halsou), donc “lieu où abonde l’aulne” ou “lieu d’aulnaie”.

145. Ahaxe, Ahatsa (Ahatsarr)

(*hatce* 1167, *faxe* 1194, *domine de ahacha* 1194, *aassa*, *assa*, *hatsa* 1249, *ahatxa* 1300, *haxa*, *ahaxe* 1304, *axa* 1309, 1350, *hatxa* 1350, *hadssa* 1366)

L’importance qu’eut aux temps anciens la seigneurie d’Ahaxe dite parfois “de Cize”, alliée au XI^e siècle aux vicomtes d’Arbéroue, aux seigneurs de Guiche en Labourd et aux comtes de Biscaye, explique le nombre de citations. Mais la ressemblance du nom “Ahatsa, Ahaxe”, pourtant fixée malgré les variantes graphiques ultérieures dès le XII^e siècle, avec d’autres noms semblables (Haïtze à Ustaritz, Ahetze, Ahaïce: voir ces noms) a fait qu’on les a parfois confondus, comme au *Livre d’or de Bayonne* (*op. cit.*). Toutes les formes actuelles ont quelques points communs déjà présents dans plusieurs graphies médiévales: aspiration initiale ou intervocalique, diphtongue ou redoublement vocalique, sifflante affriquée. L’analyse étymologique ne permet donc pas d’y distinguer de différence phonétique notable, et le plus raisonnable est de considérer tous ces noms comme des formes phonétiquement variées, selon des traditions locales aujourd’hui impossibles à connaître mais aussi selon la notoriété diverse des lieux et des personnages, de la base oronymique (*h*)aitz “rocher, hauteur”. Ahatsa/Ahaxe est seulement celui des trois qui semble avoir toujours conservé un *-a* final ou le *-e* roman correspondant, probablement le déterminant basque. Le nom serait en ce cas simplement “le rocher”, qui est aussi le sens prouvé (voir Ahetze/Peyriède en Soule) ou probable (voir Ahaïce en Ossès) des autres. Ce “rocher” est ici la butte rocheuse (298 mètres) au départ de la petite barre d’Ahaxamendi (“mont d’Ahaxe”: 330 mètres), entre le cours du Laurhibar au sud et le ruisseau de Sarasquette au nord, qui portait le château (*el palacio de hadssa* 1366: il reste la tour en ruines) entouré de son domaine et de la douzaine de maisons fivatières que compte le fouage de 1413. Le nom du domaine seigneurial est passé à la commune. Mais la paroisse portait le nom des deux maisons nobles Saint Julien (*sancto juliano* 1120: celle “du haut” est dite Donagaraia) près desquelles elle est édifiée. Étaient rattachés aussi à la même paroisse les deux écarts de Garatehegi et Ligeta et leurs maisons nobles qui la désignaient parfois entièrement (*la parropie de garatehegi* 1413), et qui avaient un conseil à part, comme en 1350 *Garate eguya & liguete*.

146. Garatehegi et Ligeta

(*garateguia* 1350, *sent jullian & garateheguy* 1366, *la parropie de garatehegi* 1413)

(*lagueta* 1264, *ligueta* 1307, *liguete* 1350, 1366, 1413, *libiette* 1789)

Ces noms étaient aussi ceux de maisons nobles, qui allaient ici par deux: comme les deux Saint Julien d’Ahaxe, il y avait Garate “lieu haut” (*garat* 1366) et Garatehegi (*garatehegui* 1366) “sommet (bord) du lieu haut”. Les noms ont été changés ou les maisons ont disparu (l’actuelle Kapilla “la chapelle” avec une très belle inscription latine du XVII^e siècle est peut-être l’une d’elle, mais promise à destruction prochaine), et les toponymes ne sont qu’indirectement conservés par “le moulin de Garate” (“Garateko Eyhéra” sur les cartes IGN).

Deux étaient également et nobles les Ligueta médiévaux, celui “du bas” (*lassalle de liguete yuson* 1366) et celui “du haut” (*liguete suson* 1366). A part la cacographie de 1264, le nom *ligueta* avec finale romanisée en *-e* ou non indique normalement une prononciation

basque *ligeta*. Cependant ce nom étant prononcé depuis au moins le XVIII^e siècle et écrit sur les cartes “Libiette, Libieta”, avec un changement d’occlusive *-g-* > *-b-* extrêmement banal en basque, il faut admettre que la prononciation réelle était bien *ligu-* (en français “ligouéta”) ce qui complique le rapprochement avec la base des noms souletins Ligi/Licq et Liginaga/Laguinge (voir ces noms). Tous ces noms ne semblent pas en définitive procéder d’une base unique. Même si la suffixation locative signale un toponyme localement formé, le rapprochement avec le nom latin Liger qui a fait “Loire” en français et son étymon d’origine celtique ou préceltique peut être envisagé. Un lieu dénommé *ligiera* situé en Biscaye et cité au XI^e siècle avait sans doute la même base.

147. Bascassan, Bazkazan (Bazkazandarr)

(*bazquazen* 1208, *bascaçen* 1292, *bascacem* 1350, *bazcacem* 1366, *basquacem* 1413, *vazquacem* 1613, *bascassan* 1789)

C’est un nom tout à fait unique dans l’ensemble toponymique basque ancien par sa finale persistante *-(z)en*, jusqu’aux temps modernes où la prononciation à la française “-an” de cette finale s’est imposée et a été reprise au nom officiel par le nom basque. Il ne semble pas que cette finale ancienne corresponde à ce qu’aurait donné une adaptation locale de l’anthroponyme latin ou latinisé *Bascassus* (83). Aucune des bases lexicales basques habituelles dans les noms de lieux n’y est pourtant repérable, le mot d’emprunt latin *bazka* (du pluriel *pascua* “pâturages” au sens général, avec réduction ancienne de la diphtongue) étant inusité en toponymie, et demandant de plus ici une suffixation collective à l’inessif basque *-zen*. Aurait-on alors un anthroponyme “ethnique”, correspondant simplement au mot “basque” et plus exactement issu de son étymon latin *uasco*, mot aujourd’hui inusité en basque, mais que le poète cizain Dechepare utilise encore en 1545, à supposer que ce mot latin lui-même ne soit pas qu’une simple adaptation du nom régional? On sait qu’il a formé des noms de personnes au Moyen Age et aussi des toponymes en Gascogne (Landes et Gers). Il est toutefois plus surprenant de trouver cet emploi au cœur même du territoire basque, il est vrai dans un lieu peuplé au Moyen Age, comme d’autres paroisses de Cize, presque entièrement d’alleutiers nobles, l’un d’eux installé au pied d’une motte défensive abandonnée mais en ayant conservé le nom de *Gatzelusarri* (*gatztelussarry* 1366) “fourré du château-fort”. Il resterait encore, faute d’autres toponymes de même structure dans les environs, à en expliquer la formation.

148. Aïncille, Aintzila, Aintzil(e)-Harrieta selon Lhande (Aintzildar)

(*ancibiu*, 1264, 1309, *ancivil* 1291, *ancil* 1304, 1344, *ançill* 1307, *ancibiu* 1350)

Le nom moderne, ni sous sa forme officielle ni basque, ne permettrait de découvrir le sens de ce toponyme, que les citations médiévales éclairent parfaitement: c’est un composé de *anzi* (forme ancienne partout documentée sans diphtongue) moderne *aintzi* “lieu marécageux” et de *bil* “arrondi, ramassé” nommant précisément le site de l’église et des maisons principales pour la plupart groupées sur une hauteur. D’autres toponymes anciens y évoquent aussi bien le caractère humide du lieu dans Lasparren (1350) “cours d’eau intérieur”, que le site arrondi dans Gorombil (1305) “amas de houx”. Dès le Moyen Age apparaît épisodiquement la forme réduite par haplologie (chute d’une syllabe interne) qui a fait le nom moderne Aïncille. La prononciation moderne a conservé assez tard l’article ancien *-a*, même si ce maintien a été battu en brèche par la quasi généralisation moderne d’un *-e* pris tout à fait à tort pour étymologique et propre à la langue basque, dans la forme que rapporte Lhande, mais qui n’apparaît pas dans le nom de l’habitant “Aintzildarr”. C’est à tort que le même Lhande fait une même entité géographique de cette paroisse et du château de Harrieta qui appartient depuis toujours au territoire de Saint-Jean-le-Vieux (voir ce nom). La présence d’une source d’eau salée longtemps exploitée, si elle est impliquée dans les toponymes cités

aintzi, lats, n'a laissé aucune trace du mot *gatz* "sel". Les deux maisons médiévales nommées Minazar (*minaçar garay, minaçar juson* 1366) ne font pas allusion à une "mine" comme écrit dans les éditions précédentes, ni à Aïncille ni en d'autres lieux, mais très certainement à des "vignes" abandonnées ("vigne vieille"), les mots empruntés au roman ayant tôt remplacé en zone aquitaine le mot basque ancien *ardan* qui n'a laissé que des toponymes, d'Anglet (Ardenague) à Baïgorry (Ardantze) et dans des zones depuis longtemps romanisées (voir M. Grosclaude, J.-F. Le Nail, *Dictionnaire toponymique des communes des Hautes-Pyrénées*, *op. cit.* p. 43).

149. Saint-Jean-le-Vieux, Donazaharr(e) (Donazartarr)

(*villa sancti johannis* 1140, *sant iohann le vieyll* 1264, *sant johan el vieyllo* 1350)

Le nom de la commune actuelle de Saint-Jean-le-Vieux ne signale guère la complexité toponymique de cet espace, constitué d'une part du vaste plateau ouvert délimité par le cours du Laurhibar et de son affluent l'Arzuby qui le rejoint à Ispoure, mais aussi des terres situées au-delà du cours de ces rivières, vers Jaxu et Ispoure au nord, et sur la rive gauche du Laurhibar vers Aïncille et Çaro au sud, et qui formaient autant d'entités sinon de paroisses proprement dites. Ce qui était d'abord "Saint-Jean-de-Cize", et qui ne correspondait pas du tout au centre de la commune actuelle, mais à Urrutia (voir plus loin) et sa "vieille église" aujourd'hui en ruines, a donné bizarrement son nom dès le Moyen Age à cet ensemble complexe. Le nom de Saint-Jean-le-Vieux est né après que cet ancien lieu fortifié continuant la station romaine d'Imus Pyrenaeus, puis le château-fort de Saint-Pierre avec sa maison noble détruits par Richard Cœur de Lion en 1177, eut été abandonné pour la forteresse nouvelle et la ville à la dénomination encore plus bizarre de Saint-Jean-Pied-de-Port (84) (voir ce nom). Le nom basque moderne Donazaharr(e) est une contraction de ce qui dut être d'abord **jondoni-johane-zaharr*.

150. Zabalza, Urrutia et Harrieta

(*çavalça* 1340, *parropie de çavalce* 1413)

(*sancto petro* 1249, *sant per* 1316, *san pedro de usacoa* 1507)

(*belbeder* 1291, *belveder* 1304, *nostre done santa marie magdeleine de beit beder* 1328, *la Recluse* 1366)

(*ferriete* 1150, *herryeta, ariete, fariete* 1249, *arrieta* 1316, 1350, *harrieta* 1413)

Le nom de Zabalza, forme suffixée (voir Bustince) de *zabal* "plat, large, vaste", aujourd'hui sans emploi officiel nommait parfois dans les recensements médiévaux l'ensemble de la paroisse: la liste de feux de 1366 distingue d'une part *Çabalce* avec une douzaine de domaines nobles et d'autre part la vieille paroisse d'au-delà du Laurhibar *Sent iohan lo vieyl & Urrutie*: les deux toponymes sont complémentaires, Zabalza "la terrasse, le plan" que la route moderne traverse en ligne droite depuis le bourg de Saint-Jean-le-Vieux (église Saint Pierre) jusqu'à Ispoure, Urrutia "l'autre côté" au-delà du gué puis du pont du Laurhibar (où devait passer la chaussée primitive vers Çaro, Saint-Michel et les "ports" de Cize) avec une demi-douzaine de maisons nobles, l'église Saint Jean aujourd'hui ruinée (Eliza zaharra) qui était annexée à la maison noble Urruti ("Urruti-jauregi" encore au XIXe siècle).

La maison noble Saint Pierre en basque "Donapetria" (*lassale de sent p.* 1366), maison forte qui survécut avec son nom à l'équipée de Richard Cœur de Lion qui la détruisit, mais sans doute reconstruite à un autre emplacement (château "Sala"), porte l'hagionyme de l'église paroissiale aujourd'hui loin d'elle. Cette église était nommée "Saint Pé d'Usacoa" (*san pedro de usacoa* 1507), cet *usacoa* procédant normalement d'un plus ancien **urzakoa* non documenté, génitif basque déterminé au sens précis "(Saint Pierre) du plateau" (voir les noms Orsanco, Ossès) autre version basque donc du nom Zabalza. Avant la pente raide du

plateau vers le Laurhibar et Urrutia “l’autre côté”, ont été édifiés au bord du plateau dès l’Antiquité les établissements du site romain d’Imus Pyrenaeus, puis la motte féodale encore visible du “vieux bourg” au nom d’emprunt germanique en basque Burguzaharr. En souvenir de ces défenses militaires anciennes, dévolues en réalité à partir de la fin du XIIe siècle au château neuf de Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Jean-le-Vieux payait encore au début du XIVe siècle un impôt sur l’entretien des fortifications nommé “cermenage”.

Plus loin de ce centre vers Ispoure, sur un autre passage sur le Laurhibar donnant sur la “salle” d’Irumberri (sans doute une forme ancienne au sens de “ville neuve”) (1366 *lassale dirumberry*), avait été fondé le prieuré-hôpital de la “Madeleine” ou “Récluse” (chapelle gothique en grès rose) formant un autre petit quartier nommé en basque “Madalena”, lieu où l’assemblée générale de Cize se joignait à celle de Saint-Jean-Pied-de-Port pour délibérer en commun. Quant à l’assemblée de Cize proprement dite, bien antérieure à celle de la ville nouvelle, son lieu de réunion était près du château de Harrieta (“le lieu de pierres”) où la route menait à partir d’Urrutia ou d’Irumberri. Tout ce plateau intérieur aux belles perspectives ouvertes, compris entre la rive gauche du Laurhibar avec les maisons nobles qui s’échelonnaient sur son talus méridional d’Urrutia à Irumberri, Harrieta en son centre et les paroisses d’Aïncille et Çaro au sud-ouest, était nommé à la Chambre des comptes de Pampelune (le roi de Navarre prélevait là diverses redevances et y avait des prés et des vergers) par le nom roman aujourd’hui bien oublié quoique banal de *Belveder* “belle vue”, dont on ne sait s’il eut aussi une version en langue basque, et qui se retrouve probablement sous la forme citée en 1813 “redoute de Bel Aspect”.

151. Ispoure, Izpura (Izpurtarr selon Lhande)

(*yzpura* 1264, 1304, 1350, *yzpure* 1366)

Le nom d’Ispoure, basque ou romanisé, n’a pas varié (sauf pour l’orthographe) depuis qu’il est documenté, et toutes ces graphies excluent en principe que ce soit en définitive un composé de *buru* “tête, limite” qui ne donne la forme “-boure” que dans les versions romanes tardives, et il faudrait supposer ici non seulement que cette romanisation a été réalisée avant le XIIIe siècle mais que le basque avait, avant la même époque, repris la forme romane en oubliant l’ancien composé avec *-buru*, ce dont il n’y a strictement aucun exemple. Tout indique en revanche que le premier élément est la forme altérée *izpe* du composé très répandu *aizpe* “bas du rocher” dont a été déjà citée l’attestation glosée du XIe siècle (voir Isturitz) et qui est aussi dans le toponyme Izpegi de Baïgorry. Le “rocher” en question est le massif de l’Arradoy (660 mètres: “lieu d’épineux”), compris en majeure partie dans les limites de la commune. L’habitat ancien avec sa vingtaine de maisons nobles et l’église s’étend, de Zabalza à l’est à la Nive à l’ouest, au pied méridional du massif. L’Arzuby (voir Sarasquette) rejoint le Laurhibar, les deux cours enserrant le hameau central, et ce dernier la Nive à Ispoure. Cette situation invite à lire le mot *ur* “eau” dans le dernier élément, quoique ce terme fondamental du lexique basque soit, hors des très connus Uhalde, Uharte, Ureta, fort rare dans la toponymie: Izpura/Ispoure serait alors “l’eau au pied du rocher”, composé ayant gardé comme d’autres sa détermination basque *-a* jusqu’au nom moderne, ce qui explique le nom de l’habitant (“Izpurtarr”) rapporté par “Lhande”. Cette voyelle finale peut néanmoins être aussi à la rigueur la réduction d’un suffixe locatif *-aga* (l’habitant aurait été alors “Izpuratarr”), quoique sa disparition avant le XIIIe siècle soit improbable. L’eau et le terrain humide ont donné d’autres toponymes anciens, y compris un étonnant *arrançale* (1350, 1366, 1413) “pêcheur” pour l’une des maisons infançones: Ithurralde “côté de fontaine”, Uhalde “côté de l’eau”, Iztileta “lieu de boue”, et loin sur les bords de la Nive vers l’ouest et les limites du pays d’Ossès à la rive droite et de Baïgorry à la rive gauche, la maison forte (aujourd’hui abaissée de moitié) de Lastaun au nom composé de *lats* “cours d’eau”.

152. Ugange, Uganga

(*la fontana de sta eulalia* 1264, *ugange* 1291, 1350, 1366)

Entre la ville haute de Saint-Jean-Pied-de-Port, le cours du Laurhibar et la rive droite de la Nive, et formant avec la vaste paroisse d'Uhart-Cize située sur la rive gauche un seul conseil au XIV^e siècle, la petite paroisse de Sainte Eulalie d'Ugange était bien antérieure à la ville nouvelle dans laquelle elle a été englobée, comme le montre le portail roman sur le bâtiment construit à l'emplacement et avec une partie des murs de l'ancienne église. La fontaine du lieu citée au XIII^e siècle donnait son nom à l'une des quatre maisons nobles (1366 *la fontan*, en basque Ithurria: 1790 *ithurry*) sur les cinq domaines ruraux cités à cette époque. Le nom d'Ugange est aussi celui d'une maison noble d'Arbouet en Mixe citée sous cette forme au Cartulaire de Dax au XII^e siècle (*op. cit.* p. 382: *sancetum de ugange*). Le nom est donné à cette maison en 1350 sous la forme *uganga* et sous la forme basque pleine en 1413 *uguenaga*: tout indique qu'il s'agit d'un composé de sens locatif de *ur* (voir Ugarçan à Ossès), probablement ici **ur-gain-aga* "lieu au-dessus des eaux", évoquant précisément le site au-dessus du Laurhibar et de la Nive.

153. Saint-Jean-Pied-de-Port, Donibane-Garazi (Donibandarr)

(*sanctum johannem de pede portus* 1249, *sant johan del pie del puerto* 1279, 1350)

Le site ancien au pied des "ports de Cize", c'est-à-dire, dans le roman régional de toute la chaîne pyrénéenne, des cols permettant de passer au versant ibérique ici navarrais, était ou bien au plan de Saint-Jean-le-Vieux (voir ce nom), ou bien, au départ même de la montée, à Saint-Michel dit aussi "le Vieux" (voir ce nom). Le pèlerin Aimeri Picaud, rédigeant son *Guide du pèlerin* vers 1134 (date de la mort du roi d'Aragon et Navarre Alphonse le Batailleur qu'il cite), ne mentionne pas encore Saint-Jean-Pied-de-Port parmi les "bourgs importants" de son fameux itinéraire compostellien, mais seulement celui Saint Michel (*villa s. michaelis*) qui est "au pied de ce même mont de Cize" (*in pede ejusdem montis ciserei*). On ne sait pas les conditions précises qui menèrent les rois de Navarre maîtres des cols et de la route à établir un château sur la colline de Mendiguren (*el puy de mendiguren cerca sant johan* 1350) "la limite de montagne", encore moins pourquoi ce fort, appelé à être dès la fin du XII^e siècle une ville fortifiée et capitale militaire et administrative de toute la châtellenie d'*Ultrapuertos* ("outre monts" pour l'administration de Pampelune), reçut le nom de la vieille paroisse "saint Jean de Cize", alors que l'église la plus proche était celle de Sainte Eulalie d'Ugange et que l'église fondée à Saint-Jean-Pied-de-Port (vestiges gothiques au portail) allait être dédiée à Sainte Marie. C'est que sans doute les destructions causées par Richard Cœur de Lion en 1177 avaient rendu le site de Saint-Jean-de-Cize ou "-le-Vieux" indéfendable, et que l'hagionyme familier aux usagers de la route et de ses étapes fut simplement transféré au nouvel établissement, un peu comme celui de la "vallée de Hosta" l'avait été à la bastide d'Ostabat.

154. Uhart-Cize, Uharte-Garazi (Uhartiarr)

(*uhart* 1193, *huart* 1264, *uhart* 1366, 1413)

Sur la rive gauche de la Nive de Béhérobie, symétriquement au petit hameau d'Ugange sur la droite (voir ci-dessus), et en amont du confluent des deux Nives de Béhérobie et d'Arnéguy, qui lui donne son nom d'Uharte "entre eaux" si répandu en toponymie de toutes régions (voir Uhart-Mixe), Uhart avait l'habitat rural ancien le plus important de tout le pays, avec une quarantaine de feux et domaines cités dont plus de la moitié avait statut de noblesse. Cette concentration de terres et maisons nobles en Cize, majoritaires à Uhart, Ispoure, Saint-Jean-le-Vieux, Lacarre, Bussunarits, doit s'expliquer, sans qu'on ait le moindre renseignement sur l'origine de cette situation, par le rôle qu'a joué

longtemps, de l'Antiquité romaine à la partition de la Navarre (1530), le pays de Cize, étape de base de la route des cols et de la capitale navarraise Pampelune et, avec la création de Roncevaux en 1132, celle du pèlerinage compostellien. On donnait au Moyen Age le nom d'Uhart proprement dit au groupement d'importantes maisons nobles aux environs de l'église, dont celle d'Elizetxe ("maison d'église" qui n'était pas du tout bien d'église, mais peut-être fondatrice ou protectrice du lieu de culte sur son terrain), Argaba (que continuait le château aujourd'hui disparu d'Ibarnegaray), Ihune, Hegaburu, Larrondo, Berroetagibel etc. Les maisons et domaines situés plus loin vers le sud et en direction d'Arnéguy formaient le quartier de Cihe.

155. Cihe, Zihe

(*ciha* 1305, *cihe* 1309, *çie*, *ciamendi* 1350, *cihe* 1366)

Ce petit hameau d'alleutiers pour la plupart francs était parfois nommé par le nom de deux de ses maisons "ancienne" et "nouvelle" (en gascon en 1350: *lohiolle le vieyl*, *lohiolle lo nau*), bien connu par ailleurs de l'onomastique basque: *en loyola* (1350), c'est-à-dire "Lohiola", littéralement "cabane des limons" nommant la nature alluviale et humide des sols, nom qui s'est altéré ici dans la prononciation courante en "Lohola". Le lexique basque connu, aujourd'hui hors dialecte cizain, donne un terme *zi* "gland du chêne" en Soule (ailleurs c'est *ezkurr*) qui a pu nommer, au sens collectif, ce versant boisé d'ouest à nord-ouest peut-être plus spécialement voué au glandage, qu'évoque précisément le composé Zihamendi "mont de Cihe" de 1350, de même que Cihigue en Soule (voir ce nom), Cia et Ciga en Navarre. Les homonymes biscayens au sens de "pointe" ou "jonc" issus des bases *ziri* et *ihi* doivent être écartés pour ces noms anciens.

156. Arnéguy, Arnegi (Arnegitarr)

(*arranegui*, *arranegui de sup(ra)* 1284, *arraneguy*, *arneguy* 1614)

Arnéguy aujourd'hui village frontalier porte le nom de deux maisons anciennes de Valcarlos, l'une "du haut" et l'autre "du bas". Le village s'est développé après la partition de la Navarre et ses suites (conférence d'Arnéguy entre les délégués des rois d'Espagne et de France pour régler les problèmes frontaliers au début du XVII^e siècle). Le composé *arranegi* étymon de l'Arnéguy moderne et qui a longtemps persisté sous sa forme primitive (Notre-Dame d'Arraneguy 1703), mais toujours documenté avec vibrante forte exclut toute référence à *aran* "vallée" (85), et évoque du reste les "crêtes" (sens de *hegi*) et versants abrupts par lesquels s'élève la route moderne vers Roncevaux. Le premier élément pourrait être à la rigueur *arrano* "aigle", mais l'absence de ce nom en toponymie, surtout pour des lieux habités même montagneux, lui fait préférer *arr(h)an* "prunellier, épineux" le plus souvent construit avec suffixe collectif ou fréquentatif (Arrhantzeta etc.), mais parfois aussi sans suffixe (Arranbide etc.): "bord, crête d'épineux". Le nom de la "prune" *aran* dérive sans doute du précédent, mais avec affaiblissement de la vibrante et il faut l'exclure pour la même raison (86) et parce qu'une culture fruitière est tout à fait improbable à cet endroit, où les noms furent inventés au moment du défrichement: les "rotures" sont précisément notées dans un texte navarrais de la fin du XIII^e siècle qui cite les premières maisons et leurs "cens" soit au roi soit à l'ordre de Roncevaux (*domus populatae in valle karoli (...) secant roturas quas solverent de censsu*).

157. Valcarlos, Luzaide (Luzaidetarr)

(*vallis karoli* 1119, *la val carlos* 1264, *vaill karlos* 1306)

(*luçaide* 1110, 1284, *luçayde* 1284)

Les accords frontaliers passés au XVIII^e siècle entre la France et l'Espagne ont définitivement séparé Valcarlos de la Basse-Navarre et de l'évêché bayonnais auxquels cette paroisse était rattachée depuis sa création. C'est sans doute le pèlerinage compostellien et le rôle du monastère de Roncevaux depuis sa fondation en 1132 qui ont fait le destin et le nom de cette "vallée de Charlemagne", avec les maisons de l'ordre (Irauzketa, Nabarrolatze) et les noms d'hôtelleries: "Le Cheval blanc", "Le Chaperon rouge" (87). La route militaire des crêtes citée encore par le pèlerin Aimeri Picaud était abandonnée pour le pèlerinage dès le XIII^e siècle pour cette route de vallée désormais jalonnée d'établissements (le "Bon conseil" de Lasse: voir ce nom). Le basque a conservé au village le nom de cet espace qui préexistait à la dénomination carolingienne ou du moins à sa documentation, "Luzaide" cité pour les donations de pâturages au monastère navarrais de Leyre au XII^e siècle. De même structure que le nom de Souraide en Labourd (voir ce nom), il est d'analyse plus aisée puisque le premier élément est ici le mot *luze* ou *luz*- "long", et pour le second on peut penser à une forme réduite de *bide* "chemin", qui nommerait la longueur très réelle de ce passage jusqu'au col et davantage vers l'habitat ancien du val d'Erro navarrais. Cette construction avec élimination de l'occlusive sonore **luzabide* > *luzaide* est cependant irrégulière par rapport à la phono-morphologie basque historique (*luzapide* comme "Merkapide, Lardapide" etc. serait la forme régulière), et ne peut être acceptée que comme exception et faute de mieux, ou en raison de son extrême ancienneté.

158. Çaro, Zaro (Zarotarr)

(*villam de çaro* 1194, *dominus de çaro jaureguia* 1292, *terminum de açaro* 1293, *çaro* 1350, 1366)

Les nombreuses citations médiévales, dues à l'importance de la "salle" et de l'église entrée "en possession" de Roncevaux au XII^e siècle, dans ce lieu alors très proche de la grande route des cols, montrent que le nom n'a jamais varié ni été adapté au roman. Tout indique que c'est l'un des toponymes anciens ayant reçu un suffixe *-o* aujourd'hui inconnu dans cet emploi lexical et pour le sens (voir Arbéroue), et qu'une forme initiale **zara-o* non documentée s'est réduite très normalement à *zaro*. Le terme suffixé peut avoir été celui qui a fait le moderne *xara* "bosquet, taillis" et aussi le nom, sans suffixation, de Sare (voir ce nom), l'initiale palatale *x-* étant de toute façon secondaire, et l'apico-alvéolaire initiale du basque "Sara" reprise et "rebasquée" à partir du nom officiel roman. Ici au contraire, en zone à l'écart de la romanisation précoce, le mot a pu conserver son articulation ancienne. D'autres mots sont apparentés et peut-être de même origine, comme *zar(h)o* "pré" qui a pu être présenté comme étymon direct de Çaro (L. Michelena, *Apellidos ...*, *op. cit.* p. 165), *saroi* "pâturage de montagne".

159. Saint-Michel-le-Vieux, Eiheralarre (Eiheralartarr, Eiheraltarr selon Lhande)

(*in vico sancti michaelis* 1072, *villa sancti michaelis* 1140, *sant miguel el uieyllo*, *sant miguel lo uieyl* 1350)

(*eiheralarre* XVI^e siècle, 1657)

Le rôle d'étape et de base principale pour la traversée des cols vers l'Espagne tenu par ce lieu avant son déclin au profit de Valcarlos explique sa toponymie de double tradition. "Bourg royal" d'abord au nom de l'archange Michel (église disparue) fondé à une date antérieure à la donation que le roi Sanche de Peñalen fait du monastère Saint Vincent (église actuelle à son emplacement) du lieu à Saint Sauveur d'Ibañeta (bientôt remplacé par Roncevaux) en 1072, dernière étape après Ostabat et Saint-Jean (-le-Vieux) avant les cols pour le pèlerin A. Picaud (1140) et première des treize qui vont de là jusqu'à Compostelle, Saint-Michel, malgré ses deux ou trois églises anciennes et ses maisons ("hôpitaux") dépendant de Roncevaux, devient "le vieux" lorsque son rôle décline au profit de la route de

Valcarlos au cours du XIII^e siècle. Si ancien et vénérable soit-il, l'hagionyme officiel semble avoir été ignoré en basque, du moins n'y a-t-il pas laissé de trace, et c'est à ses fonctions de "base de ravitaillement" que le village doit son nom basque d'Eiheralarre "lande du (ou des) moulin(s)", et celle d'une des dix maisons nobles (à peu près le tiers des domaines ruraux) citées au XIV^e siècle Eiheralde (*eyheralde* 1366) "côté du (ou des) moulin(s)".

160. Estérençuby, Ezterenzubi (Ezterenzubitarr)

Lieu sans habitat permanent au Moyen Age et avec peu de toponymes anciens connus (1358 *berovie* pour Beherobia "la fosse du bas"), sur des terrains appartenant aux communes voisines et peu à peu défrichés par leurs habitants (voir Bidarray, Les Aldudes), Estérençuby est devenu commune et paroisse au XIX^e siècle. On peut hésiter pour le premier terme du composé entre *etzari* "gosier, gorge" pris au sens topographique, mais qui a une vibrante forte dans les dialectes ibériques *etzarri*, ou *eztera* "canal côtier" qui n'est qu'une adaptation du mot roman "étier" du latin *æstuariu* (si toutefois les deux mots ne sont pas, comme il semble, des variantes du même emprunt roman), les deux sens convenant bien aux ravins par lesquels descendent la Nive et son affluent l'Estérençuby pour se joindre avant le pont *zubi* qui a donné son nom à Ezterenzubi "pont de la gorge"; et c'est du principal hameau en amont sur cet affluent que celui-ci a pris à son tour son nom d'Ezterenzubi "arrière de la gorge".

VII. LE PAYS OU LA VALLEE DE BAÏGORRY

Cité à la fin du Xe siècle comme l'une des vallées (*vallis que dicitur Bigur*) qui étaient depuis la création de cet évêché dans le diocèse de Lapurdum-Bayonne et donc au début dans cette vicomté de la Gascogne médiévale, le pays de Baïgorry est le territoire le plus méridional de la Basse-Navarre. Il est délimité à l'est par la Nive d'Arnéguy et le pays de Cize, au sud par le val navarrais d'Erro avec lequel les conflits frontaliers furent nombreux à partir de la partition de la Navarre en 1530 pour les monts et pâturages jusque-là communs, au sud-ouest par le Bastan, à l'ouest et au nord par le pays d'Ossès. On y accédait, avant l'ouverture de la route de Bayonne par Ossès et la vallée de la Nive à partir de la fin du XVIII^e siècle, par le pays de Cize avec lequel confrontent les villages d'Ascarat et de Lasse. Les relations avec la Haute-Navarre étaient aisées, surtout vers la vallée du Bastan par le col d'Ispéguy (Izpegi) au pied du pic d'Auza (1305 mètres), ce qui en fait précisément le nom, l'un expliquant l'autre: **aiz-pe-hegi* "crête au pied du rocher" (pour *aiz* > *iz* voir Ispoure), lequel rocher est le pic en question, point culminant de toute la région, *auza* étant précisément une des variantes de *ai(t)za* > *auza* "le rocher". Une route plus longue mène par la vallée des Aldudes, Esnazu et le col d'Urkiaga ("lieu de bouleaux") au val d'Erro. Des chemins secondaires permettaient d'accéder par les flancs du Larla dans la vallée d'Ossès, et par Urdos et Bidarray vers Itxassou et le Labourd. L'administration moderne a regroupé dans le "canton de Baïgorry" les anciennes vallées ou pays de Baïgorry et d'Ossès.

Ce n'est sans doute pas l'importance du peuplement (200 maisons réputées "anciennes" quoique déjà davantage au milieu du XIV^e siècle, dont 50 nobles, et toutes les autres fivatières pour la plupart du vicomte), ni l'étendue, bien inférieurs à ceux de Cize ou de Mixe, mais la position stratégique dans ce piémont autant que l'isolement relatif de la vallée fermée (aujourd'hui commune de Saint-Etienne-de-Baïgorry, vallée de la Nive d'Urepel) qui ont pu contribuer à l'érection de cette vallée en vicomté au début du XI^e siècle pour un familier de Sanche le Grand roi de Navarre et neveu du comte de Gascogne. 23

vicomtes de Baïgorry ont porté ce titre, tardivement substitué par le nom du château d'Etxauz où résidaient les vicomtes, jusqu'à la Révolution française. La vicomté comptait au Moyen Age 11 paroisses et hameaux dotés chacun de son conseil. Le peuplement s'est considérablement accru après que les cadets de la vallée et leurs descendants se furent installés à demeure au XVIIe siècle dans la vallée des Aldudes jusque-là sans habitat permanent, avec la création à partir de là des paroisses et communes de Banca, Les Aldudes et Urepel. Ces unités d'habitat, anciennes et nouvelles, seront présentées ici à partir du pays de Cize et d'Ascarat par où l'on entrait dans la vallée.

161. Ascarat, Azkarate (Azkaratiarr)

(*ascarat* 1106, *escarat* XIIIe siècle, *azcarat* 1350, *atzcarat* 1366, *azquarat* 1413)

La montée un peu abrupte qu'il faut franchir en quittant Uhart-Cize pour accéder au hameau central d'Ascarat en explique le nom, composé de *aitz* "rocher" ici dans une de ses formes habituelles après réduction de la diphtongue (voir Asme et Ascain), et de *garate* "lieu haut", soit "hauteur de rocher" (suffixe *-te* plutôt que composition avec *athe* "porte, passage"), même si l'appellation est un peu emphatique par rapport à la topographie réelle, ce qui est tout de même fort courant en toponymie. Plusieurs autres toponymes anciens indiquent ici aussi la position haute comme Etxegoien, Goienetxe, Irigoien, Larregoiien, Harregi. Le même toponyme dans des conditions topographiques semblables est porté par une maison médiévale d'Iholdy (1366 *atzcarat*), et se répète encore en Guipuscoa. Vu l'extrême fréquence du nom Garate en nom de maison médiévale (voir Garatehegi en Cize), il n'est pas utile de chercher une autre explication, par exemple avec *azkarr* "érable", forme réduite d'*aztigarr* selon toute apparence et qui a une vibrante forte. Il est tout à fait exclu, en revanche, sémantiquement et phonétiquement, que ce nom ait quelque rapport que ce soit avec le paronyme *ezkaratz* "entrée, vestibule ou cour couverte ancienne sur laquelle s'ouvre la porte d'entrée" et aussi "cuisine, coin de feu" en dialecte biscayen (la cheminée est aussi à l'entrée dans la maison ancienne des Landes), et bien davantage encore qu'il y ait eu là le gascon moderne *escart* (88).

162. Lasse, Lasa (Lasarr, Lasatarr selon Lhande)

(*laatssa* 1266, *lassa* 1305, 1306, *lacssa* 1326, *laxa* 1350, *lasse* 1384, 1413)

La Nive d'Arnéguy qui limite la vallée de Baïgorry au sud-est et ses petits affluents qui traversent la commune ont donné son nom à Lasse, et à la "salle" ou maison noble principale du lieu, *latsa* "la rivière" peut-être entendu au sens collectif, hydronyme nommant les eaux courantes en basque (par opposition à *ur* "eau en général" et *ithurri* "source, fontaine"). L'affriquée étymologique *-ts* reparaisant périodiquement (*laatssa*, *lacssa*, *laxa*) a été éliminée au profit de la fricative dans la forme en langue romane officielle, et c'est sans doute sous l'influence du nom officiel que le basque moderne dit "Lasa" et non "Latsa". Plusieurs maisons médiévales portaient des hydronymes: Ithurriri (dont c'est un des rares exemples), Uhalde, les deux Uharte. Sur le territoire de Lasse au-dessus du cours de la Nive et liée à la route de Valcarlos et au mythe carolingien se trouvait la commanderie du "Bon conseil" acquise par Roncevaux et citée au XIIIe siècle: ce nom roman repris tel quel en basque s'est altéré en Mokozaïl, dont l'allure très basque (il signifie littéralement "bec dur") a égaré parfois les commentateurs et amené même une confusion avec "Mokozain", maison noble médiévale de la section d'Urdo en Baïgorry dont le nom est une réduction moderne de l'étymologique Mokoçugain (1366 *mocoçugayn*).

163. Anhauz, Anhauz(e) (Anhauztarr)

(*onodz* 1068, *nodz* 1105, *naoz* 1264, *hanauz* 1350, *anhautz* 1366, *anus* 1378, *anhautz* 1413)

Les donations à Sorde de la “salle d’Anhauz” (elle est toujours nommée en basque Jauregia) qui portait le nom de la paroisse expliquent les citations les plus anciennes, mais qui n’éclairent pas du tout la formation de ce nom. Il est en effet altéré dans tous les textes premiers en latin (suppression de la voyelle initiale *a-* confondue avec la préposition latine, réduction de diphtongue), et continue à l’être dans nombre de textes romans postérieurs, et probablement en partie dans la forme basque “pleine” du XIVe siècle que le nom moderne a conservée, en transformant pourtant, à l’encontre du changement habituel, l’affriquée finale notée depuis le XIe siècle *-dz*, *-tz* en fricative *-z*. L’orthographe du nom officiel moderne a été refaite sur le nom basque, *-x* représentant l’ancienne affriquée. L’élément final n’est pas le suffixe “aquitain” *-os* qui n’aurait pas pu créer en basque la diphtongue *-auz*, ni par conséquent le premier élément un anthroponyme comme celui que Dauzat et Rostaing proposent pour Anos en Béarn selon la théorie du reste très discutée de G. Rohlf (89). C’est très probablement l’oronyme qui a fait les Hauza, Auzoxipi et autres noms de montagnes, ainsi que les noms des maisons nobles médiévales de Baïgorry Auzku, Etxauz: elles occupent des positions hautes autrefois défensives de la vallée fermée, la première à l’entrée de la vallée par Irouléguay, la seconde à la sortie vers Banca et Les Aldudes, et qui n’est sans doute que l’une des variantes du commun *aitz*. Il indique ici la position en élévation très visible qu’occupe notamment l’église. Le premier élément est bien plus problématique, et il se peut qu’il y ait eu à l’origine une diphtongue **aun-* qu’implique la réduction *o-* du XIe siècle en phonétique romane régulière, que le nom basque, par dissimilation avec la diphtongue suivante, avait réduite très tôt et sans doute avant ce même XIe siècle dans certains cas à *a-*, pris alors pour une préposition dans le nom officiel, et que le nom d’origine était quelque chose comme **aunhauz* ou même **ainhauz* (voir Aïnhua et Aïncille), avec les incertitudes pour identifier cet élément, qui pouvait être ici, assez exceptionnellement en toponymie basque, *ahun* pour “chèvre” (hauteur des chèvres? cf. Anie en basque Auñamendi). Sans diphtongue initiale, on peut penser à un composé de *hano* qui a fait divers noms de maisons médiévales en Mixe et Soule (Gabat, Garris, Saint-Palais, Gotein) et pour lequel on ne voit pas d’étymon plus acceptable en toponymie que le latin *fanu(m)* “lieu de culte” (cf. J.-B. Orpustan, *Les noms des maisons médiévales ...*, op. cit. p. 239-240), et le sens est alors tout différent: “hauteur du lieu de culte”. Impossible en revanche de voir dans ce nom un rapport quelconque avec *a(i)ntzi* “lieu marécageux” (90).

164. Sorhoeta et Bursoritz.

(*soroeta* 1350, *sorhoeta* 1366, *sorhoete* 1413)

(*burssoriz* 1350, *bursoritz* 1366, *burssoritz* 1413)

Sorhoeta, l’un des onze hameaux primitifs de la vallée aujourd’hui compris dans la commune d’Irouléguay, avait son conseil particulier au Moyen Age et formait une paroisse annexe de près d’une vingtaine de feux qui a conservé sa petite église romane de plan rectangulaire, et sa “salle”, l’une des trois maisons nobles, sur sa motte. Le toponyme est l’un des plus répandus du Pays basque, sur *sor(h)o* “champ, pré” qui est tenu pour un emprunt ancien au latin *solu(m)*: “lieu de champs”. D’autres toponymes médiévaux y évoquent l’activité agricole: Minondo la “vigne”, sur ce qui appartiendra plus tard au terroir d’Irouléguay, Landaradoi une “plantation” ou pépinière. Un petit écart au pied du Jara (811 mètres) vers Irouléguay, avec sa “salle” dite Etxenika (“maison isolée”) de Bursoritz (1366 *echenique de burssoritz*), aujourd’hui déformé en “Moussourits”, a un nom assez original, composé avec un dérivé de *sor(h)o* à suffixe collectif *-sowitz* connu en toponymie médiévale (“Soritz” nom de maison à Saint-Martin-d’Arbéroue, Arsoritz maison à Saint-Jean-le-Vieux), et en premier terme *buru* normalement réduit en composition devant consonne à *bur-*, au sens de “limite des terres cultivées” que l’extension en hauteur des défrichements modernes a rendu moins perceptible.

165. Irouléguay, Irulegi (Irulegitarr)

(yrurleguj 1264, 1350, 1366, iruleguy 1413)

Il faut écarter toute explication de ce nom par le mot moderne *irule* “fileur, fileuse” (91), d’abord parce que ce mot est totalement inusité en toponymie médiévale où le “fileur” où “tisserand” se dit *ehule* (Ehuletxe maison de Bussunaritz, Ehulondo maison de Succos en Mixe), ensuite parce que le mot est peu apte à nommer une paroisse médiévale relativement vaste de plus de trente feux et domaines, et vouée ici comme ailleurs à la mise en valeur de ses terres, enfin parce que les graphies les plus anciennes des XIIIe et XIVe siècles ont constamment une forme avec vibrante *irurl-* tardivement réduite au moderne *irul-*. Toutes les explications ne tenant pas compte de ce fait sont à écarter en définitive. Le terme basque *hirur* est “trois”, et l’aspiration initiale systématique dans la langue moderne n’apparaît pas dans les toponymes comme Irurita (ville du Bastan navarrais et maison médiévale en Arbéroue), ni même dans le souletin Iruri “Trois-Villes” (voir ce nom), peut-être évacuée par la longueur syllabique. Le second élément étant *hegi* “bord, crête” constitutif, seul ou en composition (en second terme l’aspiration disparaît en général), d’innombrables toponymes, on doit reconnaître la même latérale de liaison *-l-* entre vibrante et voyelle qui est aussi dans Béhorléguay (voir ce nom), Latorlegi et quelques rares noms de même morphologie. Le tout est de savoir si ces “trois crêtes” donnent une explication acceptable et conforme à la configuration topographique, qui ne peut cette fois être réduite à la seule motte où se tenaient la “salle d’Irouléguay” et l’église annexe aujourd’hui détruites (sauf quelques murs et le cimetière). Peut-être a-t-on là une allusion aux trois sommets, Jara (812 mètres) au nord, Munhoa (1021 mètres) au sud et Oilarandoy (933 mètres) au sud-ouest: ils dominent cette partie du pays de Baïgorry à l’écart de la Nive d’Urepel, avant le col qui permet d’accéder à la vallée où elle passe et qui la ferme de ce côté.

166. Guermiette, Germieta

(gueremieta 1264, guermiete 1350, 1413)

Ce hameau d’une quinzaine de feux au Moyen Age, le plus élevé, au pied du Munhoa (“le sommet”) et d’Oilarandoy (sans doute un collectif de *goilaran* “prunellier” en dialecte roncalais), et le plus éloigné du centre de la vallée fermée, avait son conseil et son église comme les autres hameaux de la vallée. Bien que le même nom se répète pour une maison d’Ugange en Cize (1350 *guerrmieta dugange*) il est, sauf le suffixe locatif, inanalysable sous cette forme probablement altérée avant le temps de la documentation écrite. Les restitutions qui peuvent être proposées restent donc bien hypothétiques. Le plus simple et topographiquement acceptable pour un lieu en hauteur et assez dégagé par rapport aux autres villages de la vallée fermée est de supposer un dérivé de *garbi* “net, clair” (et par extension “propre” sens très courant mais inadapté à la toponymie ancienne), qui fait aussi avec suffixe de collectif et déterminant le nom de maison d’Arbéroue Garbiza (1366 *garbiçe*, 1435 *garbissa*). La nasalisation *-b-* > *-m-* banale en basque (voir ci-dessus Bursoritz) a pu être facilitée par l’incompréhension du nom, et aussi la fermeture par assimilation vocalique de **garbieta* à > *germieta*. En ce cas la citation de 1264, pourtant deux fois répétée dans les comptes navarrais, doit être une mauvaise transcription, et elle ne facilite pas la compréhension, sinon en passant par un composé compliqué comme **gar-abi-eta* qui aurait subi encore plus de transformations, avec *habi* “nid” (“lieu des nids élevés”?) rare mais présent en toponymie médiévale, mieux adapté cependant à cet endroit qu’au domaine homonyme d’Ugange. Il y aurait encore la possibilité que le premier terme ait été *aguerr* “lieu en vue”, mais on ne voit pas comment ce terme si fréquent en toponymie et toujours conservé du moins en premier terme dans les formes basques se serait altéré dans ce nom de Cize et de Baïgorry.

167. Occos, Okoz(e)

(*olcotz* 1249, *oquoz* 1249, *oucoz* 1294, 1378, *hocoz* 1350, *ocoz* 1413)

La base *ok-* de ce toponyme à suffixe “aquitain” *-os/-oz*, quoique sans terme comparable ni toponymiquement acceptable dans le lexique basque connu, a divers répondants tant en zone aquitaine qu’ibérique: le nom du massif d’Occabe (facile à analyser comme “bas d’Oca”) sur le versant aquitain de Cize, et nombre de toponymes en zone basque ibérique et environs immédiats (Okabeta, Okalar, Okandi, Okango etc.). Selon les analyses d’A. Irigoyen (92), un terme ancien *olka* (les formes *olcotz*, *oucoz* du XIII^e siècle portent encore trace de la latérale), écrit aussi *auca*, *occa* etc. de provenance gauloise était utilisé en bas-latin et encore en latin médiéval, qui a donné le mot français *ouche* “terrain clos, servant de potager, de fruitier” et l’espagnol *huelga* “jardin près d’un cours d’eau”. Les toponymes qu’il a laissés montrent que le basque ancien l’a utilisé, quoique perdu avant le temps de la langue moderne comme *lucu*, *zaldu* et d’autres emprunts latins. La position du quartier d’Occos, après la motte de la “salle” d’Auzku qui gardait le passage vers Irouléguay, avec sa trentaine de feux et une demi-douzaine de maisons nobles au XIV^e siècle, sur le versant arrosé descendant vers le cours de la Nive, concorde assez bien avec l’idée de terres cultivées en enclos qui serait le sens de *olka* et de ses descendants romans. On peut observer aussi que c’est là que se trouvait au moins l’un des deux domaines nobles “Ornoz” (l’autre à Guermiette), autre dérivé de type “aquitain” mais d’analyse difficile (voir Orègue) qui avait aussi des correspondants en Navarre (Ornoz, Oronz); et aussi l’unique toponyme de Basse-Navarre et de Soule formé sur *ardan(tze)* le nom basque ancien de la “vigne” (1350 *ardançea* “la vigne”).

168. Otikoren

(*hoticoren* 1350, *othicoren* 1413)

Ce quartier groupé sur une terrasse de la rive droite de la Nive se composait d’une douzaine de maisons fivatières du seigneur d’Ahaxe au XIV^e siècle et avait, comme les autres, sa propre église aujourd’hui disparue (nom de maison Elizaga “lieu d’église”: *eliçaga* 1350). Le nom sans changement apparent depuis le Moyen Age ni version romanisée est seul de son espèce dans la liste des toponymes basques des vallées, paroisses et hameaux médiévaux. A première vue c’est un génitif basque sur base anthroponymique, avec *-ren* suffixe de génitif dit “possessif”, et le nom se comprend alors “qui appartient à “Otiko”. “Ot, Od, Odo, Odet” sont des noms de personne régionaux attestés depuis le XI^e siècle (*ot gilem de san gironz* 1061, *ot gilem de acamer* ou “Came” 1079), formes réduites de “Odon, Othon” (cf. M.-F. Berganton, *Le dérivé du nom individuel ...*, *op. cit.* p. 247-248), mais il faut admettre qu’il a reçu le suffixe diminutif basque *-to* (et nom l’équivalent roman *-et*) avec une voyelle de liaison qui a du être normalement *-e-* dans **oteko* avant de passer par assimilation vocalique avant le XIV^e siècle à *otiko*, le tout étant cohérent phonétiquement et morphologiquement: il faut préciser qu’il n’y a pas de personnage de ce nom dans les généalogies seigneuriales de Cize et Baïgorry rapportées par Jaurgain depuis le XI^e siècle (*op. cit.* p. 251-283). Ce nom est le plus ancien exemple de noms de lieux construits sur ce mode génitif, qui a eu une grande fortune à partir de la fin du Moyen Age pour nommer les maisons de cadets, mais dans ce cas il est toujours déterminé (Michelena, Semerena, Tipirena etc.). Cependant à Baïgorry et dans le hameau voisin de Leispars apparaît déjà à la même époque le nom de maison *aphararen* (1381), *apararena* (1413), premier exemple de cette formation parmi les milliers de toponymes documentés jusqu’au XIV^e siècle compris. On peut penser que le nom du quartier d’Oतिकoren avait pu initier l’usage de cette formation, et le fait que ce fut longtemps une possession seigneuriale pourrait arguer en ce sens.

D'autres noms de lieux-dits et quartiers de ce secteur de la vallée en usage aujourd'hui n'ont pas de documentation médiévale: *Borciriette* est la romanisation de *Bortzirieta* "lieu des cinq villes", en comptant dans ce chiffre plutôt les grands domaines voisins (maisons nobles de Leispars au nombre de cinq précisément: en ce cas *iri* a le sens ancien et le nom le serait aussi) que les hameaux à la jonction desquels se trouve ce lieu (Leispars, Occos, Otikoren, Urdos, qui ne font que quatre). *Eiheralde* "côté du (ou des) moulin(s)" indique que les ou des moulins que seules les maisons nobles (il n'y avait pas au Moyen Age de "moulin royal" ou public en Baïgorry, pas d'alleutiers francs non plus, comme il y en avait en Cize et Ossès) pouvaient posséder étaient là, si toutefois ce nom remonte jusque-là.

169. Urdos, Urdoz(e) (Urdoztarr)

(*hurdos* 1350, *urdoz* 1366, 1371, 1413)

Urdos est le nom d'un écart de la vallée vers le nord-ouest à l'entrée des gorges entre Larla et Iparla qui mènent au-delà du groupement de "Bastida" par un chemin secondaire vers Bidarray (voir ce nom), tandis que le col de Harrieta permet de passer par l'Iparla vers le Bastan navarrais: cette position explique sans doute que le plateau qui porte la maison forte ("salle" ou Jauregia) et ses fivatiers a toute l'apparence d'un lieu voué à la défense. Le nom d'Urdos est plus connu par le nom de la commune béarnaise de la vallée d'Aspe (*urdos* 1385) que par ce hameau de la vallée de Baïgorry ou la maison de Horça en Ossès (*urdoz* 1344, 1366). Cette concordance ainsi que la position en plateau de tous ces lieux invitent bien entendu à y voir une formation et une signification identiques, et propres à la toponymie régionale ancienne. On ne voit pas du reste comment ce nom aurait pu se former à partir du latin *horreum* "orge" puis "grange" ou quelque mot gascon qui lui aurait succédé (93), d'autant plus que même en vallée d'Aspe une grande partie de la toponymie ancienne est basque et formée antérieurement à la romanisation du lieu au cours du Moyen Age (Aspe, Lescun, Orcun, Urdos etc.) comme l'a montré J. Coromines (94). Urdos est une formation de type "aquitain" sur une base *urd-* au sens de "plat élevé, plateau", nommant ici la petite plateforme de la "salle" déjà signalée et non l'ensemble des domaines du quartier auquel le nom est donné. La proximité de lieux voués à l'élevage des porcs ("porc" est *urde* en basque), dans toutes les forêts de chênes de la Basse-Navarre médiévale, ne saurait justifier de rapporter à ce mot et cette activité les nombreux toponymes basques et régionaux de cette série (Urdaiz, Urdax, Urdiain, Urdiroz, Urdoz etc.) sans compter ceux qui ont été faits sur les variantes *urz-* (Orsanco, Ossès etc.) et autres.

170. Leispars, Leizparz(e)

(*layzparz* 1264, *layzparç* 1350, *lehitzpartz* 1366, *lehizparz* 1413)

Comme à Urdos, ce toponyme nomme non seulement le groupement de maisons nobles, dont la "salle" du même nom (*lassalle de lehitzpartz* 1366), et fivatières surplombant une boucle de la Nive, mais aussi un espace plus vaste d'écart d'une quinzaine de feux au Moyen Age, le tout dominé assez loin en hauteur par la "salle" de Leizarazu (1366 *lasalle de leiçaratçu*) "où le frêne abonde", romanisé tardivement en "Licerasse", et sans lieu de culte connu à époque historique sinon la chapelle de cette maison. Le nom de "Leispars/Leizparz" est à première vue très opaque, bien qu'aucun élément n'en soit étranger à la toponymie basque habituelle: 1° d'abord *leiz-* que l'on retrouve dans le nom navarrais de Leiza (*leitza* 1192, *leiça* 1366) et dans *le(i)ze* "gouffre", ce qui invite à considérer les graphies les plus anciennes *laiz-* comme étant des transcriptions approximatives, et de même les formes à aspirations antihiatiques *lehiz-* plus tardives, mais aussi dans le nom du "frêne" *leizarr* de Leizaratzu (qui devait cependant avoir conservé une vibrante forte comme Leizarraga etc.); 2° *-par-* qui est la forme normale après sifflante de *barr-* "intérieur, bas" (voir Etchebar en

Soule) plus employé en toponymie sous sa forme superlative *barren* (voir Hasparren, Libarrenx) > moderne *barne* “intérieur”; 3° suffixe *-tz* peut-être issu d’un ancien collectif *-tze* ou simplement analogique à beaucoup de noms de lieux (et ici-même Occos, Urdos). Ceci permet de reconstituer une première composition étymologique possible utilisant la même référence botanique que Leizaratzu, à savoir **leizar-bar-tze* (“lieu au bas des frênes”), qui aurait été réduit par haplogogie régulière à *leizpartz(e)*. Le mot *leize* ou *leze* “gouffre” (en Navarre dans Lezaun, Lezaeta < *leyçaneta* 1268) pourrait aussi donner le premier élément, nommant l’aplomb sur la Nive ou quelque autre accident de terrain aujourd’hui peu visible, et à “Leizparz” le sens de “lieu du gouffre bas, intérieur”. Hypothèses acceptables mais entre lesquelles le choix reste difficile.

171. Saint-Etienne-de-Baïgorry, Baigorri (Baigorriarr)

(*sanctum stephanum de harizeta* 1106, *la parropie de Sent esteben* 1413)

(*uaigorri* 1072, *medietate ecclesiarum sancti stephani de baigorrie* 1236, *baygorriteguy* 1366)

(*vallis que dicitur bigur* 980, 1106, *beguer* 1120, *beigur*, *baigur* 1167, 1249, *baigor* 1258, *beyguerr* 1264, *biguer* 1292, *baigor* 1309, *bayguerr* 1366, *bayguherr* XIVe siècle)

Saint-Etienne-de-Baïgorry, en basque simplement Baigorri, est aujourd’hui le nom de la commune, celui-ci venant à se confondre avec celui de la vallée comme à Ossès, constituée des hameaux médiévaux de la seule vallée fermée (col d’Irouléguay): Guermiette, Occos, Otikoren, Urdos, Leispars et le quartier de l’église Saint-Etienne. Mais c’était anciennement une unité de peuplement comptée à part au fouage de 1413, et qui eut son propre toponyme que rappelle aujourd’hui celui d’un quartier secondaire (Haritzalde) et cité dans une donation du vicomte *lope eneconis* (“Loup fils d’Eneco”) de 1106 rapportée par Jaurgain (*op. cit.* p. 270), qui n’était pas du tout celui de la maison par la suite vicomtale Etxauz, mais Harizeta “lieu de chênes”. Là se trouvait l’église principale Saint Etienne (vestiges romans) qui nomme par la suite le quartier (1413), devenue paroissiale unique après l’abandon du culte ou la disparition (Otikoren) des églises secondaires encore citées en 1236 lorsque le prieur de Roncevaux reconnaît que le roi de Navarre Thibaud I possède la moitié de leurs revenus (M. Martin Gonzalez, *Collección diplomática de los reyes de Navarre de la dinastía de Champaña I*. Saint-Sébastien 1987, p. 60-61).

Baïgorry devait à l’origine, avant la constitution de la vallée “administrative” citée à partir du Xe siècle, nommer la seule vallée de la Nive d’Urepel (la “Noureppe” des cartes!) à laquelle sont étrangères les autres communes de la vallée, d’Irouléguay à Ascarat, tournées vers la Nive de Saint-Jean: les bassins ne recoupent pas parfaitement les unités administratives dans cette région (voir Suhescun, Irissarry dans la vallée du Laca, Iholdy dans celle de la Joyeuse etc.). Le nom signifie simplement “rivière rouge”, sur le mot ancien *bai* qui a fait les autres toponymes médiévaux composés ou dérivés sur la même base (Bayonne, Baihuntza, Baigura, Baialde, Baisu etc.), avant que ce terme ait donné naissance au moderne *ibai* absent de la toponymie la plus ancienne, par contamination d’un autre terme lié à l’eau qui est *ibi* “gué” lui-même origine de nombreux toponymes anciens (voir Garraybie), et sans doute aussi de *ibarr* “vallée, plaine”. Il désigne la coloration particulière des sous-sols et grès dits “rouges” qui constituent le relief, bien visibles dans l’architecture locale ancienne et moderne, et des eaux au moment des crues.

Ce nom aujourd’hui seul employé tant pour la commune que pour la vallée, a bien failli disparaître dans l’usage officiel essentiellement navarrais, comme il l’a fait en bien des lieux (en particulier à Ossès et Arrossa), au profit de quelque “Bégué(r)” résultant comme d’habitude de la prononciation romane, accentuant la pénultième *-gór-* qui se diphtongue ensuite > *-guer-* (*bayguerr* est à peu près régulier au XIVe siècle), tandis que la voyelle finale tombe et que la diphtongue initiale elle-même se réduit *bai-* > *be-*. Cette altération est déjà en

cours au Xe siècle (*bigur*), alors que la forme étymologique basque sous-jacente n'apparaît dans les textes que rarement et dans des circonstances précises (1236, noms de maisons d'origine Baigorritegi en Cize, ou homonyme Baigorri à Montory en Soule), survivant dans l'usage oral et populaire et finissant tardivement par l'emporter. Il y avait un "Baigorri" en Navarre dans la région d'Estella, mais ce village s'est dépeuplé en laissant son nom à une montagne du lieu. Quant à savoir quels sont le lien exact et la relation étymologique entre ce nom et celui de la "Bigorre" ou du théonyme pyrénéen antique (*baicorrixo deo*), c'est un sujet qui demande une analyse rigoureuse mais ne peut donner au mieux, vu l'absence multiséculaire de relation documentaire entre eux, que des hypothèses, la plus probable étant tout de même qu'il doivent être à l'origine de même formation.

172. Banca, Banka (Bankarr)

(*La fonderie* 1790, *banca* 1832)

Des activités métallurgiques diverses avaient eu cours sur ce versant pyrénéen dès l'époque romaine et sans doute par endroits avant (exploitation de l'or à Ixassou), des monts des Aldudes jusqu'à l'Arzamendi et au Mondarrain (ancien "Montferrand"), en passant par la métallurgie du fer sur Larla (voir Exave en vallée d'Ossès). Mais c'est au XVIIIe siècle que l'extraction et le travail du cuivre reprennent à Banca avec la création de la "fonderie" en 1747, terme qui nomme la paroisse annexe née vers la fin du siècle de ces activités et desservie alors par un vicaire. Ce nom officiel disparut avec le déclin de l'établissement puis son arrêt définitif à la fin du XIXe siècle. Restait celui que les habitants installés à demeure, parmi lesquels ceux des exploitations agricoles que des cadets de la vallée avaient défrichées à partir du XVIIe siècle comme dans tout ce fond de vallée jusqu'à Urepel, avaient emprunté à la langue de la mine: Banca. Cette liaison du toponyme et de la mine a conduit les commentateurs à expliquer diversement ce nom, de P. Raymond ("ce nom vient d'une forge de fer (en basque *banca*) qui y est établie") à J. Coromines, qui y voyait la même étymologie qu'aux mots romans *fragua, farga, fargoe, forge* en castillan, catalan, béarnais et français (95), étymologie qui demande tout de même une "gymnastique" phonétique à laquelle les mots d'emprunts, même anciens et celui-ci est récent, ne sont pas habituellement soumis en basque. On est encore beaucoup plus loin du compte, phonétiquement et sémantiquement, si l'on fait appel avec J. Lemoine au gascon *bencilh* "lien végétal" (96). Si le mot *banca* est basque, comme le disait P. Raymond, c'est seulement comme emprunt et tout récent (plus anciennement on aurait eu le régulier *bangá*) au mot français "banc", lui-même issu de l'allemand *bankl*. Mais on peut hésiter sur le sens qu'il avait au XVIIIe siècle: ou simplement le "banc" sur lequel on échangeait la monnaie d'où le français "banque" (mais en ce sens le basque a emprunté l'espagnol *banko*), ou bien le sens de "banc de pierre: chaque lit de pierres dans une carrière. Géologie: banc de roches" (Littré). Il s'ensuit, par une extraordinaire coïncidence toponymico-étymologique, qu'une des îles néerlandaises connue pour ses minerais d'étain porte, comme le village de la vallée de Baigorri, le nom de *Banka*.

173. Les Aldudes, Aldude (Aldudetarr ou Aldudarr)

(*alduide* 1193, *montes de alduides* 1237, *alduyde* 1374, 1381, 1392, *alduide* 1614)

Bien que l'habitat permanent par installation des cadets des anciennes maisons de la vallée (il y ont parfois transporté le nom de leur maison d'origine) date seulement du XVIIe siècle comme en bien d'autres lieux (voir Bidarray, Estérençuby), le nom des Aldudes est documenté depuis très longtemps: ces vastes espaces de la haute vallée de la Nive d'Urepel et de leurs versants montagneux étaient des lieux de pâturage libre que se partageaient la vallée de Baigorri et celle d'Erro en Navarre, ce qui fit bien des litiges après l'établissement de la frontière au XVIe siècle. Le nom lui n'a guère changé depuis qu'il est cité dans la

documentation navarraise au XIIe siècle: réduction de la diphtongue dans le nom basque, et addition d'une marque de pluriel dans le nom roman, dont on voit les origines dans la citation en navarro-castillan de 1237 par accord de pluriel avec l'expression "les monts". Par sa terminaison il est analogue à Luzaide nom basque de Valcarlos et à celui de Souraïde en Labourd (voir ces noms), et l'explication en est tout aussi problématique, en raison de la difficulté à imaginer une réduction de *bide* "chemin" à *-ide* alors que ce terme est toujours reconnaissable dans les noms médiévaux (Eiherabide, Elizabide etc.). Mais comme aucun autre élément connu du lexique basque n'est acceptable en toponymie (en particulier *ide* "égal, compagnon"), et qu'un nom de maison de Baïgorry précisément Uhide (1350 *uhidea*) semble indiquer une forme du composé *ur-bide* "chemin d'eau, ravin", on peut penser, comme il a été déjà noté, qu'il y a là une formation de caractère exceptionnel ayant donné, sans doute très anciennement, une sous-catégorie des composés de *bide*. Le premier élément n'est pas facile à identifier non plus: on a pu penser au castillanisme *alto* "haut", quoiqu'il faille certainement exclure un emprunt direct au latin *altitudine* (97) qui n'aurait pu aboutir à la forme *alduide* immuable du XIIe au XVIIe siècle. Mais il y a aussi *alde* "côté, versant", et si *uhide* peut être compris comme "chemin d'eau, versant", le composé **ald(a)-uhide*, avec élimination précoce de l'aspiration en phonétique navarraise, serait un excellent étymon, linguistiquement et topographiquement: "versant du chemin des eaux".

174. Esnazu

Ce quartier des Aldudes en direction du col d'Urquiaga ("lieu de bouleaux") et de la Navarre, paroisse annexe au XIXe siècle, est installé assez haut sur les versants herbeux et boisés (hêtraies) exposés au nord et au nord-est autrefois voués au libre parcours, et encore aujourd'hui à l'exception des terres particulières de quelques exploitations agricoles. Cette vocation pastorale est certainement ce qui lui a donné son nom sûrement ancien et assez original, mais de formation très courante en toponymie, dérivé qualificatif et fréquentatif de *esne* "lait": "(lieu) propice à la production de lait".

175. Urepel, Urepel(e) (Urepeldarr)

(*johan durepel* 1279, *hourepeleco* XVIIIe siècle)

La variabilité de la température des eaux de source dans les régions pyrénéennes a fourni, comme ailleurs, des toponymes basques qui y font allusion: tel est celui-ci "eau tiède", comme il y a à Mendionde une maison citée au XVIIe siècle (*urbero* 1678) quoique probablement médiévale *urbero* "eau chaude", et partout des Ithurrotz "source froide" etc. Que la température réelle de ces eaux soit encore vérifiable ou non, car elle a pu, dans un pays où les mouvements du sol sont fréquents, changer avec le temps, cette explication n'appelle aucune hésitation. Il est plus surprenant de trouver dès le XIIIe siècle ce nom porté par un personnage, car l'habitat permanent n'est pas antérieur à celui des Aldudes avec une paroisse créée au XIXe siècle. Comme il est peu probable qu'un particulier ait porté le nom d'un lieu sans habitat, il faut penser qu'il y avait ailleurs en Navarre un hameau ou une maison du même nom. Le nom basque cité au génitif au XVIIIe siècle *hourepeleco* (en orthographe française du temps: "d'Urepel") au lieu du régulier *urepelgo* montre que le *-e* final, analogue au génitif de *ureko* "de l'eau", s'est déjà ajouté au nom de lieu, mais pas ici non plus à celui de l'habitant. Le nom d'Urepel, trop tard rentré dans l'usage officiel comme Esnazu pour avoir reçu un nom phonétiquement différent de l'original basque, a fourni en revanche le nom donné parfois dans les cartes à la "Nive d'Urepel" ou "N. (d')Oureppe(l)": *la Noureppe*.

NOTES

1. Sur le terme *nabar* dans l'onomastique ibérique de l'Antiquité et l'équivalence des signes *u/b* selon les langues et les graphies, on peut se reporter au commentaire de A. Marques de Faria, "Onomástica paleo-hispânica: revisaos de algumas leituras e interpretações", *Revista portuguesa de Arqueologia*, vol. 3, n°1, 2000, p. 131; "Crónica de onomástica paleo-hispânica (2)", *ibid.* vol. 4, n°1, 2001 p. 99-100.

2. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 224.

3. COROMINES, J., "De toponimia vasca ...", *art. cit.* p. 300-301.

4. ROHLFS, G., *op. cit.* p. 145.

5. LHANDÉ, P., *op. cit.* p. 128.

6. DAUZAT, A. et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 67 et 704.

7. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 123.

8. *Ibid.* p. 187.

9. *Ibid.* p. 229.

10. COROMINES, J., *art. cit.* p. 305.

11. *Recueil de textes de l'ancien dialecte gascon*, p. 135.

12. ROHLFS, G., *op. cit.* p. 122.

13. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 251.

14. RAYMOND, P., *Dictionnaire topographique ...*, *op. cit.*, p. 164.

15. PALAY, S., *Dictionnaire du béarnais et du gascon moderne*, p. 103-104.

16. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 128.

17. HUBSCHMID, J., *Die -askol/-usko suffixe und das probleme des Ligurischen*, Paris, D'Artrey, 1969.

18. MICHELENA, L., *Apellidos ...*, *op. cit.* p. 30.

19. HUBSCHMID, J., *Mediterrane substrate*, Berne 1960.

20. ROHLFS, G., *op. cit.* p. 116-118.

21. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 242.

22. *Ibid.* p. 108.

23. DAUZAT, A., et ROSTAING Ch., *op. cit.* p. 14.

24. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 140.

25. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 308, et LEMOINE, J., *op. cit.* p. 43.

26. COROMINES, J., "De toponimia vasca ...", *art. cit.* p. 309-310.

27. ROHLFS, G., *op. cit.* p. 39, 41, 42, 52.

28. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 199. Le nom de maison Lardoeyt qui apparaît en Soule à Gestas où une bonne part de la toponymie est romane ou romanisée au Censier gothique (fin du XI^e siècle), et aussi en Béarn limitrophe du parler basque dans l'enquête de 1385 (Saint-Gladie, Autevielle, Sauveterre), tenu pour "obscur" dans le *Dictionnaire étymologique des noms de famille gascons* de M. Grosclaude (*op. cit.* p. 164), est une formation à double suffixe issue de *ilharr*: voir J.-B. Orpustan, *Les noms des maisons médiévales ...*, *op. cit.* p. 272.

29. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 67.

30. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 190. La toponymie hispanique antique utilisait déjà des dérivés latins de *oculu* "œil" pour nommer des sources selon A. Marques de Faria, "Crónica de onomástica paleo-hispânica (5)", *Revista portuguesa...*, *op. cit.* vol. 6, n°1, 2003, p. 224.

31. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 375.

32. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 111.

33. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 29.

34. ROHLFS, G., *op. cit.* p. 102.

35. R. M. de AZKUE, *Diccionario vasco-español-francés*, tome I p. 79.

36. COROMINES, J., "De toponimia vasca ..." *art. cit.* p. 302-303.
37. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 251.
38. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 440.
39. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 236.
40. ROHLFS, G., *op. cit.* p. 86.
41. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 15.
42. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 229.
43. *Ibid.* p. 206.
44. MICHELENA, L. *Apellidos ...*, *op. cit.* p. 143.
45. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 255.
46. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 355.
47. *Ibid.* p. 124.
48. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 124.
49. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 191.
50. GOYHENECHÉ, E., *Le Pays Basque*, *op. cit.* p. 618.
51. Dans la langue médiévale *cabere* ou *caver*, dérivé comme le basque *gapare* (dans les innombrables *etchegapare* > Etxepare, Dechepare etc.) du bas-latin *cap(it)ale* "principal", ne signifie pas "chevalier" contrairement à ce qui est parfois écrit.
52. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 29.
53. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 188.
54. *Ibid.* p. 200.
55. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.*, p. 372.
56. ROSTAING, Ch., *Essai sur la toponymie de la Provence*, Paris, D'Artrey, 1950, p. 186.
57. COROMINES, J., "Du nouveau ...", *art. cit.* p. 212.
58. GOYHENECHÉ, E., *Le Pays Basque*, *op. cit.* p. 618: "la Magdeleine de l'espitaou d'Utsiat" déjà en 1227.
59. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 218.
60. *Ibid.* p. 123.
61. *Ibid.* p. 254.
62. COROMINES, J., "De toponimia ...", *art. cit.* p. 311.
63. LEMOINE, J., *op. cit.*, p. 123.
64. *Ibid.* p. 228, et COROMINES, J., "De toponimia ...", *art. cit.* p. 314-315.
65. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 270.
66. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 241. Pour ces noms, Escos, Escot, Escout, voir GROSCLAUDE, M., *Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 40, 273 et 333.
67. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 127.
68. *Ibid.* p. 193.
69. *Ibid.* p. 266. HARISTOY, P., *Les paroisses du Pays basque pendant la période révolutionnaire*, Pau 1899, Harriet Bayonne 1981, tome II, p. 103-109.
70. DUFOURCQ, CH.-E., "La ville la plus septentrionale du royaume de Navarre", *Homenaje a Don Jose Maria Lacarra de Miguel ...*, vol. 3, Saragosse 1977, p. 183-205.
71. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 27.
72. LUCHAIRE, A., "Sur les noms propres basques", *Revue de linguistique et de philologie comparées*, 14, 1881, p. 153. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 108. IRIGOYEN A., *Sobre toponimia ...*, *op. cit.* p. 29-32 et 81.
73. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 362.
74. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 228.
75. *Ibid.* p. 188.
76. *Ibid.* p. 201.

77. *Ibid.* p. 244.
 78. *Ibid.* p. 287.
 79. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 6.
 80. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 192.
 81. DAUZAT, A., et ROSTAING Ch., *op. cit.* p. 394.
 82. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 203.
 83. *Ibid.* p. 125. Il y a quelques exemples d'utilisation de *basco* en anthonymie régionale: BERGANTON, M.-F., *op. cit.* p. 188.
 84. GOYHENECHÉ, E., *Le Pays basque, op. cit.* p. 638-641.
 85. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 28;
 86. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 188.
 87. L'auberge du "Chaperon rouge" est citée par le seigneur de Caumont en 1417 au début de l'étape de 4 lieues de son pèlerinage qui mène jusqu'à Roncevaux: "Du capeyron roge a Notre Dame de Ronssevaux (...)": VIELLIARD, J., *Le Guide du Pèlerin...*, Mâcon 1949, p. 134.
 88. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 195.
 89. DAUZAT, A., et ROSTAING Ch., *op. cit.*, p. 20.
 90. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 187.
 91. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 362.
 92. IRIGOYEN, A., "Sobre los toponimicos *Oca* y su entorno", *Symbolæ Ludovico Mitxelena septuagenario oblatae*, Vitoria-Gasteiz 1985, tome II, p. 1007-1016.
 93. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 235.
 94. COROMINES, J., "Du nouveau ...", *art. cit.* Quelques commentaires sur ces analyses dans l'article suivant: ORPUSTAN, J.-B., "Les vestiges basco-aquitains en toponymie occitane selon J. Coromines, à la lumière de la toponymie médiévale du Pays basque", *Bulletin du Musée Basque* n° 118, 4e trimestre 1987, p. 125-150.
 95. COROMINES, J., "De toponimia vasca ...", *art. cit.* p. 314.
 96. LEMOINE, J., *op. cit.*, p. 230.
 97. *Ibid.* p. 115.

TROISIEME PARTIE

LA SOULE

La Soule, la province la plus orientale du pays basque aquitain, et ses habitants sont connus dès l'Antiquité, cités par César et Pline, comme l'un des "neuf peuples", plus tard en rébellion contre la monarchie franque mérovingienne de Dagobert et soumis au VIII^e siècle selon la chronique franque, non sans avoir tué sur leur territoire le chef de l'armée, le duc Arimbert ou Ahrenberg. La vicomté de Soule est l'une des premières du duché de Gascogne à être mentionnée au tout début du XI^e siècle et sa création est sans doute de peu antérieure, comme celle des vicomtés voisines d'Oloron et de Béarn, au temps de Guillaume-Sanz comte et duc de Gascogne qui règne à la fin du Xe siècle (R. Goulard, "La vicomté de Soule", *Le pays de Soule*, Izpegi 1994, p. 171-191). Elle a eu fort à faire pour se garantir de son voisin béarnais, qui s'était rendu dès le début du XI^e siècle maître de la vicomté oloronaise, et elle n'y parvint, bien qu'ayant vaincu l'armée béarnaise et tué le vicomte Centulle le Vieux en 1058, qu'imparfaitement. Les rois de Navarre apparentés aux comtes-ducs de Gascogne y ont joué un rôle de protecteurs, puisque Alphonse le Batailleur roi d'Aragon et de Navarre reçoit l'hommage du vicomte au début du XII^e siècle et fait construire ou reconstruire le château-fort de Mauléon (1122), et qu'au siècle suivant encore le vicomte rend hommage à Thibaud roi de Navarre en 1234. Mais la Soule est cédée à la fin du XIII^e siècle au duc d'Aquitaine roi d'Angleterre par son dernier vicomte en titre Auger III, qui se retire alors en Navarre. Les Souletins continuaient encore au XIV^e siècle à payer au roi de Navarre un hommage bisannuel de saumons et de bovins. La Navarre était indirectement présente en Soule par les possessions qu'y avaient acquises ou reçues les monastères navarrais de Leyre (Sainte-Engrâce donné par le roi de Navarre en 1085) et Roncevaux (Ordariar). Cette présence navarraise peut expliquer le nom que reçut la ville fortifiée béarnaise de Navarrenx (voir le chapitre précédent). Au religieux, la Soule a fait partie d'abord de l'évêché de Dax, avant d'être littéralement "confisquée" par l'évêque d'Oloron au milieu du XI^e siècle, comme le relate en détail le Cartulaire de Dax récemment publié (voir l'Introduction).

Des trois provinces basques de France, c'est celle qui a eu les structures administratives, juridiques et politiques les plus complexes. Elles partagent la vallée du Saison, principal affluent du gave d'Oloron, qui constitue la "vallée de Soule" (*vallis Subola* des chroniques franques) jusqu'au confluent du Saison et du gave, en trois "messageries" qui rappellent les trois "mandes" de Mixe. Elles portent traditionnellement, d'amont en aval, les noms de "Haute Soule" ou "Soule supérieure" (*sola sobiran*) de Sainte-Engrâce et Larrau jusqu'en aval de Trois-Villes pour la partie la plus montagneuse, "Arbailles" pour la partie intermédiaire depuis Ossas jusqu'à Garindein et Pagolle, et "Basse-Soule" à partir de la commune de Mauléon-Licharre, lieu du château fort et de l'administration à Mauléon, et de l'assemblée générale ou "Silviet" à Licharre, jusqu'à Osserain et Rivareyte. Chacune de ces messageries était divisée en "vics" ou "dégaieries" au nombre total de sept, du nom du "degan" (mot gascon correspondant à "doyen") élu par les assemblées de maîtres de maisons des paroisses pour les représenter auprès de l'administration vicomtale, ou royale après la fin de la vicomté. La dégaierie portait parfois le nom de "val" (en basque *ibarr*) comme en Haute-Soule divisée en "Val-dextre" et Val-Senestre"; les Arbailles se subdivisaient en "grande" et "petite" Arbaille; la Basse-Soule comprenait les dégaieries de Laruns, d'Aroue et de Domezain. Des "bougs royaux" étaient étrangers à cette structure administrative, la ville

administrative de Mauléon, des fondations seigneuriales ou bourgs frontaliers comme Barcus, Haux, Montory, Villeneuve et Tardets.

La société souletine ancienne, sur laquelle d'importants travaux publiés récemment renseignent bien (1), n'était pas apparemment moins complexe. La noblesse, réelle (attachée à la maison et au domaine) comme en Béarn et dans les autres provinces basques, d'après le *Censier* dit "gothique" rédigé en gascon béarnais à la fin du Moyen Age et conservé dans une copie ou *vidimus* de 1690, comptait environ quatre-vingt-dix maisons anciennement tenues pour nobles, au premier rang desquelles étaient les dix "podestats", une quantité importante d'alleutiers francs surtout nombreux en Haute-Soule où la noblesse était en revanche peu nombreuse, et beaucoup aussi de maisons dites les unes "fivatières" les autres "botoys", nombreuses surtout en Basse-Soule, dont les seigneurs étaient le plus souvent des nobles, parfois des francs, rarement des institutions religieuses (évêchés, abbayes, maisons des ordres hospitaliers) ou même des fivatiers. Certaines maisons étaient dites "pastères" sans qu'on ait pu définir exactement le sens du terme par rapport aux "franches" et au "fivatières".

Le dialecte basque souletin est marqué d'un certain nombre de particularismes, phonétiques et lexicaux, qui ont eu évidemment une incidence sur la forme et l'évolution des noms de lieux et leur prononciation, et dont certains ont à voir avec la proximité immédiate du parler roman médiéval dans tout le Béarn. Certains de ces traits se retrouvent en pays de Mixe avec lequel la Soule est en continuité au nord-est par Domezain et Lohitzun, alors que la montagne la sépare (col d'Osquich, forêt des Arbailles) du reste de la Basse-Navarre. La toponymie romane de la Soule se limite pourtant à quelques noms des paroisses les plus avancées en territoire roman (Gestas et Rivareyte) ou de création médiévale pour certains bourgs royaux (Mauléon, Villeneuve de Tardets, Montory). La frontière linguistique n'a rien à voir, ici, ni avec une ligne continue, ni avec une séparation nette entre deux territoires toponymiques linguistiquement homogènes: s'il y a plus de toponymie romane en terre souletine que dans les autres provinces, elle est, du moins dans les textes anciens, peu développée malgré une administration de langue béarnaise, qu'illustrent le *Censier gothique* de la fin du Moyen Age et la *Coutume* de 1520. Inversement la toponymie d'origine basque, outre les très nombreux noms béarnais et pyrénéens de communes et lieux-dits antérieurs à la romanisation et à la période médiévale, est encore fortement conservée au XIVE siècle, même pour les noms des maisons, sur une partie de l'ancien Oloronais proche de la Soule (Guinarthe, Saint-Gladie, Espiute, Campagne, Usquain, Rivehaute, Charre, Haute et Lichos).

176. (La) Soule, Zübero(a) ou Zibero(a), Xübero(a) ou Xibero(a) (Ziberotarr, Xüberotarr)

(*sibulates, sibusates* chez César; *sibyllates, sybillates* chez Pline: "Souletins")

(*vallis subola* 635, *balle que dicitur sobola* 1122, *soula* 1131, *subola* 1178, *sola* 1237)

Le nom basque de la Soule a dû avoir comme forme de base Züberoa ou Ziberoa, avec un voyelle vélaire arrondie écrite *ü* (prononcée comme le "u" français ou gascon, phonème ignoré des autres dialectes à l'exception d'une partie de Mixe) évoluant à la palatale fermée *i* (Ziberoa), et une finale *-a* qui doit être l'article. Il n'y a malheureusement aucune citation ancienne et à plus forte raison médiévale de ce nom pour vérifier les autres changements qu'il a subis au cours du temps. Tout indique pourtant que le nom basque et les formes les plus anciennes du nom officiel, antiques ou haut-médiévales avant la réduction romane *subola* > *sobola* > *sola* > *soule*, étaient issus d'une base commune. Celle-ci peut être approximativement reconstruite, depuis les mots de César et de Pline l'Ancien nommant pense-t-on les "Souletins", en supprimant le suffixe *-ates* latin des noms de peuples, et en écartant la variante *sibus(ates)* du texte de César manifestement aberrante: cette base est *sibul-* ou *subil-* ou *sibyl-* (le *y* dit "grec" était prononcé à peu près comme le *ü* souletin ou le *u*

français). Cette base, dont la transcription latine devait être peu fidèle au moins pour les voyelles, a la même structure consonantique et syllabique que le radical *zuber-* du nom basque: dissyllabe à sifflante initiale dorsale de même articulation *s-/z-*, occlusive bilabiale sonore intervocalique *-b-*, latérale ou vibrante faible finale *-l(-)* ou *-r(-)*. L'équivalence de la latérale *-l-* et de la vibrante basque simple *-r-* est une constante attestée tout au long de l'histoire de la langue et de la toponymie basques (voir Orègue); seule la citation de Pline avec *-ll-* ferait problème s'il avait noté une prononciation véritable (non basque puisque cette langue ignore, sauf graphiquement, les consonnes géminées), et une forme plus ancienne qui supposerait une évolution plus complexe quoique régulière *-ll- > -l- > -r-*; mais Pline écrit au 1er siècle, à peu près cent ans après *La Guerre des Gaules* de César, et il est peu probable qu'il ait noté une forme réellement plus ancienne que celle de César. Le *-o* final du nom basque correspondrait en ce cas à une suffixation, connue en toponymie ancienne (voir Arbéroue), peut-être postérieure à l'époque des citations antiques, mais dont ne porte pas trace non plus la forme *subola* qui a formé le nom officiel moderne. Les voyelles correspondent moins bien: en basque *-ü-e-*, en latin *-i-u-* ou *-u-i-*, seule cette dernière séquence (vélaire d'abord, palatale ensuite), la moins attestée anciennement, étant parfaitement compatible avec le basque, et l'ouverture devant latérale *-il(-) > -el(-)* normale dans le temps. Deux composés connus en toponymie basque ancienne correspondent assez bien à cette structure: *zubel* "orme" littéralement "bois noir" (composé de *zur* et de *bel*: toponyme Zubeleta maison noble à Itxassou), ou *zu(r)-bil* "bois rond" ou "amas de bois" (Zubillaga en zone basque ibérique). Dans les deux cas ce composé, suffixé en *-o* comme d'autres toponymes anciens (Berrio, Luro, Zabalo etc.), offrirait une explication, certes banale pour toute cette région de montagnes que les Latins nommèrent *saltus uasconum*, mais conforme au site boisé de la vallée du Saison aussi bien dans la partie basse que haute, et recoupant d'autres noms de signification proche de la toponymie souletine (voir Haute-Soule ou Basabürü). Si l'hypothèse n'est pas déraisonnable, elle est surtout acceptable pour le nom basque, et il faut encore que ce nom basque ait été la base du nom latin, ce qui n'est au mieux que très hypothétique. Par ailleurs le premier héritier roman du nom latin, *subola* (dont dérive *soule*), a un schéma vocalique différent: *-u-* (qui peut parfaitement correspondre à *y* ou *i* antiques comme à *ü* du souletin) puis *-o-* (qui doit alors résulter d'une assimilation à la première voyelle), et un *-a* final qui peut correspondre à l'article basque ou marque de latinisation avant suffixation en *-o* du nom basque. Il n'y a donc aucune certitude sur la formation et le sens du mot ancien qui a fait les noms, basque et roman, de la Soule.

I. LA HAUTE-SOULE

177. Haute-Soule, Basabürü (Basabürütarr)

(*soule sobiran* 1337, *sola sobiran* 1520)

(*bassaburua* "Soule Méridionale" 1657)

Le nom basque qui nomme la Haute-Soule ou "Soule supérieure" des textes médiévaux en béarnais n'en est pas du tout la traduction, et il y a ici toponymie de double tradition, quoique les deux noms soient à peu près synonymes: à l'idée de "montagneux" incluse dans le nom roman correspond le composé "limite des forêts" du nom basque, sur *buru* "tête, limite", et en complément antéposé la forme de composition *basa-* de *baso* "forêt" (base de très nombreux toponymes: Basauri, Basabil, Basarte etc.), le toponyme Basaburu se trouvant par ailleurs dans de nombreux lieux pour nommer la limite de l'habitat et des terres anciennement cultivées, et notamment en Navarre (*bassaburua* 1192). Comme *basa-* forme de composition est devenue en basque moderne par dérivation impropre un mot autonome au sens de "sauvage" (sémantiquement identique puisque "sauvage" dérive du latin *silva*

“forêt”), on a pensé parfois que le nom de cette partie de la Soule pouvait se traduire par “tête sauvage”, ce qui n’est exact qu’au sens strictement étymologique de “limite des forêts”. Oyhénart, historien et poète natif de Soule, ne traduit pas le nom en gascon (*sobiran* est “haut, supérieur en altitude”) ou français (1657), mais donne la position géographique de cette partie “méridionale” en effet, de la province qui, par les cols de Sainte-Engrâce à l’est et de Larrau à l’ouest, est dans la continuité de la vallée navarraise de Roncal, avec laquelle elle a d’importants traits dialectaux basques en commun.

La plupart des “bourgs royaux” étaient en Haute-Soule: Sainte-Engrâce, Larrau, Haux, Montory, Villeneuve-de-Tardets. Par ailleurs elle se divise en deux “vallées” correspondant aux deux rives du Saison en amont d’Ossas-Sauguis, et aux deux branches du Saison qui se rejoignent en amont de Licq, le “gave de Sainte-Engrâce” et le “gave de Larrau”: le “val senestre” qui est en effet à “gauche” en remontant le cours du Saison, mais géographiquement sur sa rive droite, avec le val du gave de Sainte-Engrâce et les autres petits affluents; le “val dextre” de même en remontant le Saison, géographiquement sur sa rive gauche, avec la vallée du gave de Larrau.

1) *Vic ou dégaierie du Val-Senestre*

178. Val-Senestre, Ibarrekerr

(*labal senestre* 1520)

Le nom basque est l’exacte traduction du nom d’ancien français “val senestre” lui-même hérité de la formule *bayg senestre* du gascon béarnais médiéval qui était la langue officielle de Soule, celle du *Censier gothique* et de la *Coutume* de 1520: *ibarr* “vallée” est employé dans son double sens géographique et administratif (voir Lantabat et Oztibarr ou Ostabarès). Comme le “val dextre” ou “de droite”, ce val “de gauche”, qui comprend les paroisses de la rive droite du Saison en amont d’Ossas puis en amont de Licq celles du val du gave de Sainte-Engrâce, fut certainement dénommé ainsi par l’administration vicomtale ou royale à partir du pays bas de Mauléon.

179. Sainte-Engrâce, Santa-Garazi ou Santa-Grazi(a) (Santagaztarr ou Santagaztarr)

(*sancta gracia* 1178, *sancta engracia* 1215, *sente gracie* 1337, *sente gracie dous portz* 1386)

(*urdaix, urdeys* 1476, *urdaixs* 1520)

L’importance que prit très tôt le monastère de “Sainte-Engrâce des ports (cols) qui conduit aux Gaules par l’entrée de Soule”, selon la formule traduite de la donation qu’en fait le roi d’Aragon et Navarre Sancho Ramirez au monastère navarrais de Leyre en 1085, a fait passer au second plan, sans l’effacer pourtant, le toponyme local Urdaitz (ou avec palatalisation finale Urdach/Urdax) par ailleurs fort répandu dans la région, souvent cité pour le même nom à Sorde (*urdasen* 1105) ou dans le Bastan navarrais (*urdaiss* 1243), lieux monastiques également. C’est un composé très simple de *urd-* “plat, plateau” et *aitz* “rocher”, ce “plateau du rocher” ou “plat rocheux”, d’un “plat” tout relatif, mais qui permit l’installation d’une communauté d’habitants fort loin de tout autre habitat, autour du monastère devenu collégiale romane, le plus important édifice roman de Soule, qui en compte plusieurs fort bien conservés. La dédicace à sainte Engrâce, martyre de Saragosse, indique un culte venu du versant ibérique, et l’on précisait sans doute “des ports” pour distinguer ce lieu de l’église et maison “Sainte-Engrâce” de Juxue (voir ce nom). Le gave y prend en basque le nom d’Uhaitza “le torrent”. La *Coutume* de 1520 nomme la paroisse par l’ancien toponyme (*parropie de urdaixs*) afin d’éviter toute confusion avec l’établissement ecclésiastique.

180. Larrau, Larrañ(e) (Larraintarr)

(*sanctus johannes de larraun* 1174, *larraun* 1375)

La plus ancienne citation connue du nom, celle de la donation de l'église à l'abbaye de Sauvelade en Béarn (1174), est la forme étymologique parfaite *larra-un* "lieu de lande", qui s'est phonétiquement altérée, dans le nom roman officiel par la dénasalisation gasconne passant à "Larrau", et dans le nom basque par un changement plus complexe propre au dialecte souletin: labialisation puis palatalisation du *-u(n)* étymologique menant à la palatalisation (mouillement) de la nasale finale avec réduction de la diphtongue *-aun* > *-aiin* > *-ain* > *-aiñ* > *-añ*, à quoi s'est ajouté tardivement le *-e* final "paragogique" des noms de lieux. Ce dernier est normalement absent du nom basque de l'habitant "Larraintarr", qui a conservé la diphtongue et la nasale sans palatalisation (imprononçable dans cette position), mais avec une séquence de type roman *-nt-* (et non *-nd-* comme "Azkaindarr" etc.). Ce dérivé de *larre*, qui n'est pas rare en toponymie ancienne (val de Larraun *larraun* 1192, maison d'Urraul Alto *larraun* 1087 en Navarre; maisons médiévales *larrauntz* à Haux etc.), est exactement le même qui a fait le nom de "La Rhune" en Labourd, avec un suffixe locatif basque extrêmement répandu *-(k)un* (voir Suhescun) et non avec *on* "bon" (2) pour les raisons déjà exposées. Le col de Larrau mène au val de Salazar en Navarre, nom qui est un avatar d'un ancien *saratsazu* "où abonde le saule cendré" (*saratsazu* 1171: voir Sarasquette), et au bourg d'Ochagavia (*oxssagauia* 1072) "le nid de loups".

181. Licq, Ligi (Ligiarr)

(*lic* 1337, 1386, 1690, *licq* 1690)

Le nom roman est constitué dès l'époque médiévale par suite de l'accentuation romane et chute de la voyelle finale de *ligi* qui est la forme étymologique quoique malaisée à expliquer. Mais ni le basque *leze* "gouffre" (maisons Lezeaga à Aïnharp et Espès: *leceague* au Censier) et encore moins, si l'on peut dire, le latin *latebra* "cachette" (qui suppose qu'on serait aller "se cacher" à Licq en pleine voie des cols!) (3) n'ont pu contribuer à la former. La paroisse ancienne de Licq, liée depuis 1843 à sa voisine d'aval dans la commune de Licq-Athérey, se trouve sur le cours du Saison qui vient de se constituer par l'addition des deux gaves de Larrau et Sainte-Engrâce, et, si l'on veut faire appel au latin, on pourrait songer au nom latin qui a fait le nom français de la "Loire", *liger*. Le mot gaulois *liga* "dépôt, lie, boue" passé au latin et qui a donné en français "lie", est employé dans le même sens par le basque qui en a fait le qualifiant *likits* "malpropre", qu'on peut décomposer en une forme étymologique *liki-tsu*. Il a pu être pris aussi dans le sens collectif "amas d'alluvions", avec une forme basque à suffixe qualifiant *-i* pour décrire la position de Licq à l'endroit où le haut cours du Saison vient de se former après le confluent des deux gaves torrentiels.

182. Atherey, Atherei (Athereiarr ou Atheiarr)

(*atharey* 1337, *atherey* 1479, 1520, 1690)

C'est un nom de difficile analyse, et dont l'initiale rappelle celle d'Attisane à Mendionde (voir ce nom), et bien que la présence du mot *athe* "porte, passage" soit probable dans les deux, il n'y a sans doute qu'une ressemblance formelle avec son dérivé moderne *athari* "portail, seuil" (qui semble composé de *atha-iri* "lieu proche de la porte") (4). Des toponymes très anciens et nombreux sur des lieux de passage ont été faits sur cette base: Atahuri (1025), Atazabal (1025) en Alava, Ataburu (1035), Ataio (988), Ataondo (1024), Athea (1007), Atetz (1090) en Navarre. Ils sont tous de composition claire et d'analyse facile, et il faut supposer que le toponyme souletin était déjà bien altéré au moment où il est recueilli par la documentation du XIVe siècle dans la prononciation courante de la langue officielle. La finale *-(r)ei* qui ne représente rien en basque a pu être, comme dans nombre de noms actuels, une réduction orale de *-(r)hegi*, et la vibrante *-r-* le résidu de *iri* "domaine, ville" ou

ira “fougère” (il serait plus surprenant que la vibrante ne soit, comme dans la déclinaison basque, qu’un simple phonème de liaison) . Ce composé hypothétique à trois termes, avec la forme de composition *atha-* encore lisible dans la citation de 1337, **atha-ira-hegi* “bord des fougères du passage” ou **atha-iri-hegi* “bord du domaine du passage”, offre une explication acceptable tant pour la morpho-phonologie que pour le sens. Athérey est le lieu où se croisent et se joignent les quatre voies menant aux écarts du Val-Senestre: à Licq et Larrau au sud, à Haux à l’est, à Etchebar à l’ouest, à Lichans et Laguinge au nord.

183. Haux, Hauz(e), Haunze selon Lhande (Hauntzarr)

(*haussa* XIIe siècle, *anaus* 1327, *aaus*, *aus*, *aox* 1337, *haux*, *auus*, *aoux* 1390, *hauns* 1775)

La coutume de 1520 écrit *ans* très probablement par mauvaise lecture de *aus* (comme *olhaini* pour *olhaiui* “Olhaibi”, *larnus* pour Laruns), et tout le problème du nom de cet ancien “bourg royal” est dans la présence, comme dans la version de Lhande (5), ou non de la nasale dans la forme étymologique. Car on peut supposer que c’est le gascon médiéval dont toutes les citations sauf une sont sans nasale, qui a, comme pour Larrau (voir ce nom), dénasalisé. Cependant une intrusion assez tardive de nasale analogique dans la prononciation basque est envisageable. Sans nasale, Haux dérive simplement, non de *auzo* “voisin, voisinage” absent en toponymie ancienne et qui n’a rien à voir avec le latin *vicinum* (6), mais du monosyllabe diphtongué *hauz*, le même que dans les toponymes Auza, Etxauz, Auzku (voir Saint-Etienne-de-Baïgorry et Anhauz), l’une des variantes de l’oronyme (*h*)*aitz* (voir Ahaïce, Ahaxe, Ahetze) “rocher” et par extension “hauteur”: la commune de Haux et l’essentiel de son habitat ancien occupent en effet des écarts s’élevant de 300 à 500 mètres. Avec nasale on peut penser à un composé plus complexe à double diphtongue comprenant le même élément **ahun-(h)auz* réduit par dissimilation à Haunz: *hauz* “hauteur” a pu être complété par *ahun* “chèvre, chevreuil” qu’on reconnaît dans d’autres oronymes (*Auñamendi* nom basque du pic d’Anie), et “haut des chèvres” ferait alors allusion aux sites d’élevage de toute cette région montagneuse et boisée (maison médiévale Egurbide “chemin pour le bois de chauffage”) vouée au pacage et à la transhumance, mais aussi à la chasse d’après le *Censier gothique*.

184. Etchebar, Etxebarr(e) selon Lhande (Etxebartarr)

(*chaver* 1327, *echaver* 1337, *etchebar*, *chabar*, *chebarne* 1385, *chabar* 1520, *etchabarr* 1690)

Deux formes du nom d’Etchebar semblent avoir été en concurrence dès le Moyen Age, selon que *etxe* “maison” est complété par le terme ancien *barr* “intérieur, bas”, assez rare mais bien attesté (antéposé dans Barretxe nom de maisons médiévales à Berrogain, Musculdy, Espès, Idaux etc., de même Barrenetxe et Etxebarren) en toponymie ancienne, ou son superlatif beaucoup plus employé *barren* “le plus à l’intérieur”. Cette dernière forme, qui a pu être employée ponctuellement et par analogie (voir Libarrenx) sans être étymologique, déjà citée en 1385, est donnée comme d’usage moderne par P. Haristoy (*op. cit.*) et E. Goyheneche (*op. cit.*). La forme de composition régulière, aujourd’hui oubliée, était *etxa-barr*, à comprendre comme un collectif “ensemble de maisons de l’intérieur”, ou même comme on l’a déjà noté (voir Exave) comme un singulier pour un premier habitat. Le nom dit bien la position isolée et écartée de ce village, comme enfermé au cœur du petit massif qui porte son nom “Etchebar mendi” et le sépare du Val-Dextre.

185. Lichans, Lexantzü (Lexantzarr selon Lhande)

(*lexandz* 1337, *lixans* 1385, 1480, *lissans* 1475, *lexans* 1608, *lixantz* 1690)

Le fermeture vocalique de l'initiale *lex-* > *lix-* comme pour Licharre (voir ce nom), normale devant sifflante, est inscrite, avec chute de la voyelle finale atone et affriquement consécutif de la sifflante (*lexanzu* > *lexandz*), dans le nom roman officiel depuis le XIVe siècle. L'initiale de la forme étymologique *lexanzü*, écrite encore au nom romanisé dans le compte rendu de l'assemblée générale ou "cour de Licharre" de 1337, réapparaît périodiquement (1608), et n'a pas varié en basque, comme l'atteste aussi le proverbe moqueur n° 640 d'Oyhénart (1657) faisant allusion aux distractions musicales d'autrefois: *Lexanzuko tomborrariari urre bi ioiteco, sey ixilsari* ("Au tambourineur de Lichans, deux pièces d'or pour jouer, six pour prix de son silence"). Cette syllabe initiale étymologique maintenue en basque (l'ouverture vocalique devant sifflante étant impossible) et le suffixe excluent de fait les anthroponymes *Lixa* (7) ou *Liccus* (8) qui ont pu être proposés pour expliquer ce nom, sans tenir aucune compte de la forme basque. Le radical est certainement le commun *leizarr* "frêne" avec le suffixe fréquentatif *-(a)zu* qui fait plus communément le toponyme Leizarazu en Baïgorry (*leyçaratzu* 1366): la phonétique souletine, par palatalisation précoce de la sifflante après *-i-*, en a fait le mot *lexarr*, et la vibrante a été réalisée en nasale devant consonne **lexarzu* > *lexanzu* (inversement à *jaur-* pour *jaun* "seigneur" dans Jauregi etc.). Pour le nom de l'habitant Lhande précise (*op. cit.* p. 676) "on ne dit pas *Lexantzüarr*", ce qui signifie que le nom "Lexantzarr" a été pris, à époque certainement récente, au nom officiel sans voyelle finale. Lichans a été réuni à Sunhar en 1842 pour faire la commune de Lichans-Sunhar.

186. Sunhar, Zünhar(re) (Zünhartarr)

(*sunaree* 1327, *soner* 1337, *sonhar*, *sonar*, *sonarre*, *sunarre* 1690)

En basque *zunharr* est le mot dialectal navarrais et souletin pour dire "orme, ormeau", et la forme de base dont sont issues les variantes *zuharr* (en Basse-Navarre on dit parfois *zuharbeltz* avec *beltz* "noir" pour "orme" et *zuharzuri* avec *zuri* "blanc" ou simplement *zuharr* pour "peuplier"), parfois *zugarr* en zone ibérique ou proche (Zugarreta à Ascain) par occlusivisation de l'aspirée (Zugarramurdi, Zugazeta), et *zumarr* en Labourd et dans les dialectes ibériques ("orme, peuplier noir" selon Azkue). Les trois formes ont fait d'innombrables toponymes en général avec suffixes locatifs ou fréquents: Sunharette (voir ce nom) en Soule, Zuharazu, Zumarraga etc. Mais le nom simple entendu au sens collectif et indéterminé a fait aussi des noms, Suhare (voir ce nom) en Soule, et quelques noms de maisons Zuhar (à Biarritz, Urrugne). Il est impossible de préciser si ces variantes indiquent des créations à des époques différentes, ou seulement des variations nées au cours du temps à partir d'une forme au départ unique. Deux maisons médiévales de Sunhar ont conservé le nom rare de Libil, avec une réalisation à l'initiale de *iri-* > *li-* dont on n'a pas d'autre exemple dans les noms de maisons, et c'est probablement la marque d'une latinisation ou romanisation précoce et assez profonde, comme pour le nom de Libarrenx (voir ce nom).

187. Laguinge, Liginaga (Liginagarr)

(*leguinge* 1080, *leginge* 1105, *laguinga* 1193, *laguinge* 1337, 1690)

Le rôle qu'eurent les seigneurs et héritiers du domec ou maison noble de Laguinge dans la vie locale (rapports avec Sorde) et leurs alliances expliquent l'abondance des citations à partir du XIe siècle: selon le *Censier gothique* les maîtres du domec avaient la charge d'apporter au château de Mauléon en hommage au vicomte une partie du gibier (cerf et sanglier) que prenaient les paroissiens de Licq, Athérey, Etchebar et Sunhar (R. Cierbide, *op. cit.* p. 108). Le nom roman a pu être créé très tôt à partir du nom basque Liginaga, à suffixe locatif *-aga* qui ne donne pas ici comme à l'habitude le roman *-ague*, parce que l'accentuation romane ou souletine (puisque le souletin a conservé un accent tonique) a porté sur la seconde syllabe, et non sur le suffixe, faisant tomber la voyelle suivante atone et

réduisant du même coup *-ga* à *-ge* : *ligín(a)ga* > *leginge*. Au cours du XII^e siècle l'apparence féminine du nom a modifié l'initiale *le-* identifiée à un article en *la-*. En ce cas la base est *ligi* comme dans le nom voisin de Licq (voir ce nom: Laguinge est comme Licq sur les bords immédiats du Saison), et il faut supposer ou une consonne nasale de liaison *-n-* très rare (elle est dans le nom de maison Etxenika), ou la réduction par haplologie d'un élément comme *gain* "haut", car **ligigainaga* ferait très normalement *liginaga* en basque. On a pu supposer aussi sans invraisemblance, dans une région où la poussée romanisante a été forte par le voisinage béarnais, un ancien **aginaga* "lieu d'ifs" auquel aurait été ajouté l'article roman (9). C'est aussi la longueur du nom qui a fait par haplologie le nom de l'habitant "Liginagarr" au lieu du "Liginagatarr" attendu. La commune moderne comprend les anciennes paroisses de Laguinge et Restoue.

188. Restoue, Astue (Astuarr)

(*restoa* XIII^e siècle, *arstoe* 1337, 1690)

C'est encore un nom extrêmement problématique, surtout à cause de la relation qui peut être établie entre le nom basque, dans sa forme la plus anciennement attestée de 1337 qui fait reconstruire un nom qui semble déterminé **arstoa* ou **arstua*, et le nom latino-roman à *r-* initial d'où dérive le nom officiel, d'étymologie nécessairement étrangère au basque qui ignore totalement la vibrante initiale: *restoa*. On a l'impression que le nom basque a été adapté de cette dernière forme, par l'addition classique de la voyelle initiale, qui est du reste le *a-* du gascon et non le *e-* du basque (de *errege*, *errabia*, *erramu*, *erridau*, *erreient*, *Erroma* etc. pour "roi, rage, rameau, rideau, régent, Rome" etc.). Par ailleurs le groupe consonantique *-rst-* est rare en basque, quoique attesté pour des formes anciennes de *orsto* "feuille" et de *arsto* "âne": c'est ce dernier mot que J. Coromines proposait pour expliquer le premier élément de Aste-Béon en Béarn (10), mais il est hautement invraisemblable en toponymie ancienne. Aucun latinisme (*rastrum* "râteau") et aucun emprunt basque connu (*erresto*, *arrasto* "trace, vestige") ne permettant de rendre compte en toponymie de *restoa* origine des formes modernes, romane et basque, on peut penser à un ancien mot basque romanisé, puis repris par le basque à la forme officielle pour l'adapter. Ce ne peut être *hariztoi* "chênaie" (11) par ailleurs toponyme assez connu pour que les formes romanes ne l'aient jamais profondément altéré, mais peut-être une forme plus rare à suffixe *-du* qu'on trouve dans de rares noms probablement très anciens comme Arraidu, Gahardu (voir Gahardou), et dont le radical aurait été non *haritz* "chêne" où l'ouverture vocalique de *-ritz-* à *-res-* est tout à fait anormale, mais *errhatz* "genêt" et en biscayen "fragon, petit houx". Il peut avoir formé aussi avec d'autres suffixes les noms navarrais Errazquin (en 1366 *arrazquin*) et même Errazu (1268 *errazcun*, 1366 *errazu*, qui fait penser à un dérivé de *erro* "racine" qui nomme le val d'Erro). Restoue a pu signifier ainsi "(le) lieu où abonde le genêt (ou le fragon)", la citation du XIII^e siècle donnée par P. Raymond (12) comportant encore semble-t-il l'article basque *-a*.

189. Montory, Montori ou Muntori (Montories)

(*montory* 1323, *montori* 1337, 1383)

(*beroritze* 1662)

Le "bourg royal" de Montori, à l'extrême est de la Haute-Soule (comme les autres bourgs de Sainte-Engrâce au sud et Barcus au nord), au pied du mont Bégousse (767 mètres), est mentionné sous ce nom dans les textes de concession du for d'Oloron sollicité par les habitants au début du XIV^e siècle quand la Soule a été cédée au roi d'Angleterre (13) pour rester sous son autorité jusqu'à la fin de la guerre de Cent Ans. On peut supposer que c'est le mont "Bégousse" (peut-être altération romane de Bedous sur le nom gascon du "bouleau") qui a justifié la première partie du nom, de type roman comme dans les fondations d'époque

médiévale (voir Mongelos, Serres). On peut penser de même que la toponymie romane s’y est développée en même temps que le nouveau peuplement appelé par le privilège de concession du for d’Oloron en 1323: le *Censier gothique* (*op. cit.* p. 211-217) y dénombre, à côté des toponymes basques traditionnels, 38 noms romans sur 78, certains déjà cités en 1327 (*partarrieu, prat, casenave*), et le nom de l’habitant a reçu en basque la forme romane “Montories” (voir Bayonne). Le second élément *-ori*, toujours à vibrante faible et excluant de ce fait tout recours à des mots latins comme *horreum, horriolum* (14), et par ailleurs formant dans la même position le nom de Larrory (voir ce nom) en Basse-Soule, représente probablement comme dans ce nom et quelques autres l’adjectif de couleur *hori* “jaune, clair, blond” (qui nomme aussi en basque les cheveux blonds), allusion possible à la tonalité claire des versants du mont Bégousse à l’ouest. L’identification au nom du pic d’Orhy (même si l’orthographe basque moderne tend à l’écrire sans aspiration: *orhy* dans les *Proverbes* d’Oyhénart publiés en 1657) est malaisée autant à cause de l’éloignement qu’à cause précisément de cette vibrante aspirée qui implique en principe une vibrante forte. On aurait alors un collage linguistique roman-basque, qui a pu s’appuyer ici sur un vieux toponyme local donné par Jacques de Béla en 1662 comme nom basque du lieu et qui aurait pu être antérieur au nom roman, *berori(t)z* (voir Saint-Martin-d’Arbéroue), et lui emprunter, sans le suffixe locatif ou analogique *-(t)z*, l’élément final *-ori*.

190. Abense-de-Haut, Onizegañia ou Onizegañe ou Omiz(e) (Oniz(e)tarr)

(*evense* 1337, *avense pres tardets* 1520, *prop tardetz avense* 1690)

Il ne s’agit pas, comme on peut le penser à première vue, de deux noms, roman et basque, d’étymologie différente, mais bien d’un changement en phonétique romane de l’étymon *Oniz* conservé en basque avec peu d’altérations: addition tardive du *-e* final (Lhande le met encore entre parenthèses) et, dans une tradition locale (Lhande l’ignore), bilabialisation de la nasale étymologique *-n-* > *-m-* dont on a d’autres exemples en basque (prénom *Johane* > *Nane* > *Mane*). L’évolution romane consécutive à l’accentuation, mieux documentée pour Abense-de-Bas (voir ce nom), a été la suivante à partir d’une forme à voyelle finale (article basque sans doute) antérieure aux citations mais sûre: **oniza* > *onise* > *oense* > *auense* > *abense*, soit successivement: ouverture de *i* accentué à *é*, nasalisation vocalique *ni* > *én*, diphtongaison *o-* > *au-* de l’initiale atone (15), et occlusivation de la semi-voyelle *w* en *b*, tout ceci réalisé avant les citations du XIV^e siècle, la forme *evense* de la cour de Licharre de 1337 étant une cacographie pour *avense*, plutôt que pour *oense* conservé dans le même document pour Abense-de-Bas, dont l’évolution a été identique mais plus tardive, pour des raisons dialectales ou autres (présence de la maison noble au nom d’Onizmendi resté sans changement). La base du nom est *ona* oronyme probable qui a fourni nombre de toponymes souletins et aussi quelques autres (voir Bayonne, Oneix) avec un suffixe locatif ou analogique. Le nom basque moderne, avec palatalisation et fermeture vocalique en diphtongue typiquement dialectales (*gain(e)a* > *gañia*), reprend l’expression “de haut” du nom officiel, mais anciennement (*Censier, Coutume*) on distinguait cette paroisse par sa proximité avec Tardets, capitale de la Haute-Soule et importante seigneurie

191. Alos, Aloz(e) (Aloztarr)

(*alos* 1327, 1338, 1690, *alos in terra de sole* 1405)

Les trois paroisses anciennes d’Abense sur la rive droite du Saison, Alos au confluent de ce gave et de son principal affluent (nommé “Apoura”, sans doute de **apo-ura* “eau des crapauds”, sinon *apurra* “le petit débit” malgré la vibrante), Sibas sur les premières hauteurs entre les deux cours d’eau, ont été réunies en une commune unique. Le toponyme de type “aquitain” Alos est assez répandu dans une vaste zone méridionale: en Pays basque domaine noble ancien d’Arcangues (1150 *lotz*), village de Navarre Alloz (1195 *alos, aloz*),

mais aussi Alos dans le Tarn (962 *alanis*), Allos dans les Basses-Alpes (1056 *alodes*); à quoi s'ajoutent les noms navarrais qui semblent en donner seulement le radical avant suffixation: Allo (1183 *alo*) et Aloa (1106 *in loco qui dicitur aloa*), et un "Aloru" de formation différente encore navarrais (1172 *sanctum jacobum de aloru*) qui semble aujourd'hui oublié. Les traductions latines, là où elles existent, n'aident pas beaucoup l'analyse, mais ont été prises parfois comme éléments d'explication, du nom de peuple germanique des Alains dont ces lieux seraient des établissements à l'origine (Tarn), à l'allodialité de la terre qui aurait été celle de ces lieux (Basses-Alpes), sans compter les anthroponymes semblables (latin *Allus*) (16). Rien n'appuie véritablement, à part les latinisations suspectes du Moyen Âge, l'une ou l'autre de ces explications (l'allodialité de la terre, en particulier, est quasi générale en Haute-Soule comme dans les autres provinces basques). Le lexique basque offre deux éléments qui doivent être rappelés, *alhorr* "terre de culture, domaine cultivable d'une maison" (le toponyme *borçarorreta* cité en 1279 est fait sur ce terme: "lieu des cinq terres"), et *alha* "acte de paître, pâturage" qui pourrait en avoir été le radical. Dans le cadre de possibilités aussi diverses, et rien n'assurant que tous les Alos ou formes apparentées soient de même origine, ou basque ou autre, le sens qu'a pu avoir le nom souletin reste totalement incertain.

192. Sibas, Ziboz(e) ou Ziborotz(e) (Ziboztarr)

(*sivas* 1178, 1327, 1690, *sibas* 1520, 1690)

P. Raymond avait noté à la fin du XIX^e siècle (*Dictionnaire topographique ... op. cit.* p. 91) une tradition locale pour le nom basque de Sibas que Lhande ne répète pas et qui a pu se perdre par la suite: "on dit en basque *Ciborotce*". Mais cette forme allongée Ziborotz(e) doit être secondaire comme variante du dissyllabe Ziboz(e): une voyelle longue sous l'accent aboutissant à un redoublement -ó- > -oo- qui a été ensuite syllabisé par une vibrante de liaison > -oro-. Il est en tout cas impossible que cette forme soit plus proche de l'étymon, la forme officielle Sibas étant invariable depuis le XII^e siècle, comme celui du "domec" du lieu qui se dit en basque "Zibazea". Le changement de suffixe entre le nom officiel -az et celui du nom basque -oz est moins surprenant, vu l'équivalence admise pour les suffixes à voyelle divergente qui s'observe aussi, quoique différemment, pour les noms de Garris (voir ce nom), à quoi il faut ajouter l'analogie avec le voisin Alos. Le radical *sib-/zib-* ainsi suffixé n'a pas de répondant connu ni dans la langue basque, ni dans les langues romanes voisines: la formation du nom ne permet pas d'y voir un éventuel latinisme comme dans Cibits (voir ce nom), et un toponyme nécessairement d'invention bien antérieure au XII^e siècle des premières citations ne saurait admettre aucun rapport avec le gascon *cibade* "avoine" (17), à supposer, à part la question chronologique, que ce mot eût tant soit peu d'acceptabilité toponymique, ce qui est bien entendu impossible. On peut toujours avancer qu'il y eut au départ un anthroponyme, celui qui fit par exemple le nom de Sibiville (*sebevilla* 1154) mais ... dans le Pas-de-Calais. Cette hypothèse peut s'appuyer ici sur le fait que le seigneur de "Zibazea", c'est-à-dire du domec (la principale des deux ou trois maisons nobles anciennes), était l'un des dix "podestats" souletins, et que le nom de son domaine particulier a pu, comme ailleurs (voir Domezain), être étendu à toute la paroisse.

193. Tardets, Atharratz(e) (Atharraztarr)

(*tardedz* 1249, *tarzetz* 1310, *tardets* 1520, *tardetz* 1690)

Le nom basque Atharratz(e), sans la voyelle finale ajoutée au nom moderne, est probablement proche de l'étymon, et a donné naissance à la forme officielle selon des procédures phonétiques connues de romanisation: élimination du *a-* initial assimilé à une préposition latine (voir de même Came, Mixe, Urt, Sumberraute) ou par analogie avec le nom Tartas (landais et souletin: maisons médiévales à Gotein et Etcharry), dissimilation romane

de la vibrante forte *-rr-* en *-rd-* (18). On n'a pas de citation assez ancienne pour savoir s'il y eut aussi dans le nom officiel une finale *-atz* étymologique par la suite fermée devant sifflante en *-etz*, ou si tant le *-etz* roman que le *-atz* basque sont le résultat, dans l'une ou l'autre langue ou dans les deux, d'une forme plus ancienne. Il y a encore une fois (voir le nom Athérey) impossibilité que la base soit *atari* (19), mais cette fois à cause de la vibrante forte nécessairement étymologique. Le nom primitif a pu être un composé à deux ou trois éléments: avec un premier *athe* "passage", Tardets étant la "porte" des accès aux vallées de la Haute-Soule, **athe-arraitz/-arr-aitz* "passage des épineux ou du lieu pierreux". On ne sait ni l'étymologie ni l'ancienneté du mot dialectal souletin *ateü* "aulnaie", mais il n'est pas non plus théoriquement exclu, même si le site de Tardets implique plutôt l'oronymie.

A côté de l'habitat ancien de Tardets et de son château aujourd'hui disparu, qui ouvre aussi la voie vers le site antique (autel romain à inscription latine) de la Madeleine et vers Barcus, le "bourg royal" de Villeneuve-de-Tardets avec sa "salle" avait été constitué au XIIIe siècle (*bielenabe*, *la sale* au Censier) et ses noms de maisons étaient en majorité romans.

194. Sorholus, Sorholuze

(*sorholuce* 1520)

La *Coutume* de 1520 donne la forme basque correcte dans la graphie du temps: *sorho-luze* "champ long", nom de l'espace situé à l'entrée de la petite vallée du Lauzibar ("val des lauzes") avant son confluent avec le Saison, où se trouvaient l'ancienne église et le château. Le nom a été ajouté à celui de Tardets lors de la formation de la commune de Tardets-Sorholus au XIXe siècle.

195. Trois-Villes, Iruri (Iruritarr)

(*trium villarum* 1120, *tres vieles* 1327, *tres vielles* 1337, *tres bieles* 1690)

Des "trois villes" (au sens ancien de *villa* et *iri*: "domaine rural") qui formèrent un jour le nom de cette commune, la documentation ancienne ne donne que le nom latin (dans un contexte appelant le génitif: "de Troisvilles") ou le nom gascon avant la traduction française des derniers temps. Le nom basque en est l'exacte traduction, après réduction par haplogogie d'une forme primitive: **(h)irur-iri* > *iruri*. Dans les trois "villes" primitives qui donnèrent le nom à la paroisse puis à la commune, deux correspondaient sans doute aux deux principaux groupements actuels: l'un autour du domec (Jauregia), l'autre autour de l'église ancienne et de la maison noble Etxegapare ou "Casamayor" (*casemayor* 1327: "maison principale"), que Peyré marchand oloronais acheta en 1607 avec sa voisine Elizabea (au Censier *elisabe*), nom donné ensuite au château que son fils le capitaine des mousquetaires de Louis XIII fameux sous le nom de "Tréville", devenu "comte de Troisvilles", édifia à la place des anciennes maisons. La troisième pouvait être le domaine de la maison "franche" Berroeta ou Berraute citée au Censier (*berraute es francq*).

2) Vic ou dégaierie du Val-Dextre

196. Val-Dextre, Ibarreskün

(*labal dextre* 1520, *labaygdextre* 1690)

Le nom basque traduit le nom roman "val de droite", à droite en remontant le cours de l'Apoura après son confluent avec le Saison (Val-Senestre), et sa vallée jusqu'à dernier village de Laccarry. A part un accès secondaire au sud vers Larrau par le "Bosmendieta" ("lieu des cinq montagnes") de la Chanson de Berterretxe (qui conte des faits relatifs aux conflits politiques de la fin du XVe siècle), et la route vers Irati à partir d'Alçay, hauts lieux

voués au pâturage et aux “cayolars”, elle se termine en cul-de-sac au pied de la ligne de crêtes frontalières (Beloscare 1172 mètres).

197. Lacarry, Lakarri (Lakarriarr)

(*lachari* 1178, *lacharri* 1337, *lacarri* 1520, *laccarry*, *lacarry* 1690)

Il y a peu de graphies anciennes avec *-r-* simple, et le nom, souvent cité en particulier parce que le seigneur du domec était l’un des dix podestats souletins, n’a pas subi de transformation romane. La base est *lakharr* “gravier” comme pour Lacarre en Cize (voir ce nom), qui nomme ici les éboulis pierreux bien visibles sur les versants, mais le mot est complété par un *-i* qui demande explication. Ce peut être simplement le suffixe qualifiant qui fait sur la base *gorr* “dur, sec” *gorri* “rouge, dénudé”, et tous les participes ou adjectifs verbaux dérivés des radicaux de la deuxième classe de verbes basques (*ikus* “voir” *ikusi* “vu”, *ekharr* “apporter” *ekharri* “apporté” etc.). Il n’est pas impossible pourtant qu’il y ait eu au départ un composé **lakharr-iri* “ville, domaine des graviers”, nécessairement réduit par haplologie (voir Troisvilles/Iruri) à *laxharri* avant le temps de la documentation. Les anciennes paroisses autonomes de Lacarry, Charritte-de-Haut et Arhan font aujourd’hui une seule commune.

198. Charritte-de-Haut, Sarrikotagañe ou Sarrikotagaña (Sarrikotarr)

(*sarrite* 1337, *xarrite-dessus* 1471, *xarrite a la baygdextre* 1690)

L’étymon est le nom basque *Sarrikota* “lieu de petits fourrés”, comme pour l’homonyme mixain *Charrite* (voir ce nom) et celui de la Basse-Soule *Charrite-de-Bas*, avec les mêmes altérations phonétiques romanes ayant donné le nom officiel, et pour le complément en basque les traits dialectaux (palatalisation et fermeture vocalique) notés pour *Abense-de-Haut* (voir ce nom). L’initiale chuintante du nom roman *ch-*, marquée dès le *Censier* (copie de 1690 d’un texte rédigé à la fin du Moyen Age) par le *x-* que le basque moderne utilise depuis *Oyhénart* (1657) pour le même phonème, est une réalisation romane de la sifflante apico-alvéolaire basque écrite *s-*.

199. Arhan, Arhan(e) (Arhantarr)

(*aran* 1337, *arhane* 1690)

La graphie de la cour de Licharre de 1337 *aran* est la plus répandue en toutes zones, “Val d’Aran” pyrénéen compris, pour les nombreux lieux ainsi nommés: “vallée”. Le nom est appelé ici par le vallon du petit affluent de l’Apoura à l’arrivée duquel la paroisse est installée. Il est souvent porté par des maisons médiévales dans des composés (*Arangoiz*, *Haranburu*, *Haraneder* etc.), ou seul comme ici en Soule à *Aussurucq*, à *Berraute*, en diminutif “*Aranko*” à *Charrite-de-Haut* (*lostau daranco de xarrite* au *Censier*) et *Aïnharp*, et avec aspiration initiale *haran* dans tout le domaine navarro-labourdin. Les formes du *Censier gothique* (copie de 1690) avec *-e* final (à *Aussurucq arane*) sont probablement des formes romanisées du nom basque déterminé (*arana* > *arane*) plutôt que des formes basques à *-e* “paragogique”, quoique celles-ci plus précoces en Soule aient pu apparaître sous la plume du copiste de 1690. Le nom de l’habitant “*Arhantarr*” comporte la séquence avec sourde après nasale *-nt-* propre au domaine dialectal mixain et souletin (de même “*Aranko*” etc.). On lui doit aussi la vibrante faible aspirée *-rh-*, étape intermédiaire avant la disparition de la vibrante intervocalique qui est un autre trait dialectal plus marqué qu’ailleurs en Soule. Elle pourrait introduire une équivoque avec le paronyme *ar(r)han* “prunellier, épineux” généralement à vibrante forte dans la toponymie médiévale (voir *Arnéguy*), mais qui s’est affaiblie pourtant pour faire *baxakaran* (nom moderne de la prunelle, littéralement “prune des bois”) et *aran*, *aren* “prune”.

200. Alçay, Altzai (Altzaiarr)

(*aucet suson* 1337, *ausset suson* 1479, *aucet suson*, *auset suson* 1690)

(*alsay* 1385, *alçay* 1520)

La base (*h*)*altz* “aulne” ne fait pas difficulté pour le nom des deux paroisses voisines Alçay et Alçabeheti installées à très peu de distance au-dessus de la boucle de l’Apoura et de la petite plaine basse qu’elle forme, bien propice à la poussée de l’aulne. La vocalisation de la latérale a fait le nom roman médiéval aujourd’hui oublié *aucet*, mais le nom basque et le nom roman semblent l’avoir complété de deux manières différentes, et il y a peut-être toponymie partielle de double tradition. Le nom roman médiéval implique à première vue un premier dérivé locatif à suffixe *-eta* qui n’a pu être en principe que **alzeta* > *aucet* réalisé comme dans Anglet, Urcuit (voir ces noms) ou Viscarret en Navarre (*biscarreta* 1277, *biscarret* 1280). Mais cette suffixation ne bouge jamais dans la version basque de ces dérivés, et il est impossible de passer de *-eta* à *-ai*, forme attestée du XIV^e siècle à la *Coutume* de 1520, donc ancienne. On ne peut que faire des conjectures sur l’origine de la forme basque: 1° il y a eu réduction d’un ancien **alzadi* “aulnaie” ou même **alza-(h)egi* (pour une formation semblable possible, voir Athérey), mais l’une des maisons nobles du lieu a conservé son nom d’Athagi dont la forme romanisée médiévale était *athac* (1377, 1690), et seul **alzadi* accentué sur le radical *alz-* aurait pu aboutir à l’*aucet* roman médiéval, avec quelques formes ponctuelles (voir ci-dessous) *ausat* plaidant aussi pour cette explication; 2° il y a eu sur la forme *alza-* une suffixation qualificative en *-i* comme dans le Laccarry (voir ce nom) voisin et par analogie avec lui. Par ailleurs le nom basque n’a pas conservé, comme le roman médiéval, la référence au “haut”: on peut penser qu’elle a disparu, mais comme l’habitat ancien était beaucoup plus important à Alçay avec aussi deux maisons nobles connues (Athagi et Irigarai), c’est plutôt la paroisse “du bas” qui fut particularisée par rapport à celle “du haut”, hauteur du reste toute relative de quelques mètres seulement. La commune moderne réunit les “deux Alçay”, si l’on peut dire, avec Sunharette.

201. Alçabéhéty, Altzabeheti (Altzabehetiarr)

(*aucet juson* 1337, *auset juson*, *auzat juzon* 1385, *aucet juzon* 1690)

Comme à Alçay les formes romanisées médiévales ont disparu, ce qui est arrivé dans quelques autres cas (voir Baïgorry), et c’est le composé basque “Alçay du bas”, qui ne diffère de l’officiel que par quelque détail orthographique et l’affriquée *-(l)tz-* au lieu de la fricative étymologique *-(l)z-*, qui est resté. Le dérivé qualificatif étymologique *beheti* “situé en bas” (base *behe* redoublement de *be*) est propre au domaine souletin et mixain, alors que les autres zones dialectales ont fait *beheiti* par analogie avec *goiti* (base *goi* “haut”): ces qualificatifs forment eux-mêmes, seuls ou en composition, les noms de nombreuses maisons médiévales.

202. Sunharette, Zünharreta (Zünharretarr)

(*sunarte* 1337, *sunharette* 1475, *sunharrette*, *sunarrette* 1690)

Le nom souletin de l’orme ou du peuplier *zunharr* qui a fait tel quel le nom de Sunhar (voir ce nom) au Val-Senestre est employé avec le suffixe locatif “lieu d’ormes”, romanisé dans sa forme la plus habituelle *-ette* (voir Espelette). La citation de 1337, cacographie par analogie avec les nombreux composés de *-arte* (voir Uhart), ne donne pas la forme étymologique.

203. Camou, Gamere (selon Lhande) ou **Game** (Gametarr)

(*camo* 1337, *camo*, *camoo* 1690)

La commune de Camou-Cihigue réunit les deux anciennes paroisses bien séparées par un petit massif. Camou, dont le nom s’explique de la même manière que son homonyme Camou de Mixe et sans doute Cambo (voir ces noms), est dans le vallon du petit affluent du

Saison nommé “Ibargoene” (“haut de vallée”), avec plusieurs toponymes référant au cours d’eau: Latsegi “bord du cours d’eau”, Eiheruzki “arrière du moulin”, lequel moulin porte localement le nom de “Kamboko eihera”, “le moulin de Cambo”, c’est-à-dire ici “de Camou”, donnant ainsi la clef pour les deux toponymes. Il faut en conclure que la “courbe de rivière” celtique par laquelle on explique le nom de Cambo est très probablement impropre. Car les deux lieux, comme bien d’autres de même radical, notamment Gamarthe (voir ce nom) en Cize, Gamarde-les-Bains dans les Landes, ont en commun d’avoir une très ancienne tradition d’eaux thermales: il n’y a aucune courbe notable sur le cours du petit ruisseau de Camou, qui file tout droit depuis sa source chaude et salée et son petit bassin dans une sorte de grotte à ciel ouvert, qui fut autrefois fréquentée et que les cartes signalent encore.

Le nom basque donné par Lhande “Gamere” doit s’expliquer comme la variante “Ziborotz” du nom de Sibas (voir ce nom) par un allongement vocalique syllabisé par interposition d’une vibrante analogique de la déclinaison *-ee* > *-ere*, à partir du nom déterminé en basque **gamoia* > *gamue* > *gamwe* > *gamee* > *gamere*. Les changements subis par le nom de la maison homonyme de Bussunarits sont un peu différents: **gamoia* > **gamoia* > *gamoia* (1366)/*gamoe* (1413) > moderne “Gamia”. La différence tient sans doute au fait que le nom cizain de maison a gardé l’article *-a*, tandis que celui du village souletin l’avait perdu assez tôt dans l’usage. Le sens probable dans les deux cas est “(la) source thermale”.

204. Cihigue, Zihiga (Zihigarr)

(*cihigue* 1337, *cihiga* 1520, *cihigue* 1690)

Cihigue est la paroisse du haut (200 à 300 mètres), en deux groupements séparés à l’est du massif de configuration complexe (400 à 1000 mètres), lieu de grottes ornées préhistoriques et de pâturages (granges), au-delà duquel se trouve au nord-ouest le val d’Aussurucq. Cette position explique son nom parfaitement antinomique par rapport aux hydronymes de Camou: l’étymon presque intégralement conservé, sur *zihi* “gland, chânaie”, **zihiaga* avec le suffixe locatif *-aga*, et après réduction de la diphtongue “Zihiga”. Le toponyme a, comme très souvent, son correspondant sur le versant ibérique Ciga dans le Bastan navarrais: *ciga* (1268) avec l’élimination navarro-castillane de l’aspiration, mais écrit aussi *sihigua* (1547), *cihiga* (1603).

II. LES ARBAILLES

1) Vic ou dégaierie de grande Arbaille

205. Arbaille, Arballa (Arballes)

(*arbalhe* 1520)

Cette région centrale de la Soule semble avoir reçu le nom du massif et de la vaste “forêt des Arbailles” qui la domine au sud. La formation (finale *-(a)lla*) en est tout à fait inhabituelle, sur une base qui a pu être *arb-* (variante *alb-*) oronymique pré-indo-européen (20) mais étranger au lexique basque, et qui a peu de répondants en toponymie basque (en Navarre *arbeiza* 1035); ou même sur *arbe* “arbre” du gascon d’Orthez (voir Arbouet), ce qui indiquerait que le nom fut donné par l’administration médiévale. Cette hypothèse expliquerait aussi que le nom de l’habitant Arballes ait été fait sur le modèle roman (voir aussi Montory), bien qu’il n’y ait pas ici de peuplement médiéval à toponyme roman.

206. Ossas, Ozaz(e) (Ozaztarr)

(*osaas, osas* XIIe siècle, *ossas*, 1327, 1337, 1690)

Divers toponymes régionaux, Osse en vallée d'Aspe, Oza en Haut-Aragon, des noms navarraïss comme Osacain (*osaquayn* 1201), qui n'ont pas de sifflante affriquée et ne semblent pas faits, comme beaucoup le sont, sur *otso* "loup" (et encore moins sur des mots latins comme *Utius, Ursus*), sont apparentés, élément final excepté, au nom d'Ossas/Ozaz (21). Ces toponymes doivent être rapprochés de l'hydronyme régional *ousse/orse* extrêmement répandu dans toute la région béarnaise et présente peut-être aussi dans le nom de la Bidouze, sans qu'on puisse assurer que cet hydronyme ait à voir avec le basque *ur* "eau" (22), quoique ce ne soit pas impossible (suffixe collectif *-tze*). Ossas est placé au confluent du Saison et de l'Ibargorene. Le second élément est soit un suffixe locatif *-az*, soit une réduction de *aitz* "rocher": une part de l'habitat ancien, église et site du domec, maison noble Jaurgain ("manoir élevé"), occupe l'élévation rocheuse qui sépare les deux cours d'eau. Ossas aurait pu signifier "lieu des eaux" ou "rocher des eaux".

207. Sauguis, Zalgiz(e) (Zalgiztarr)

(*apat salguys* 1347, *salguis* 1657)

(*sauguis* 1337, 1520, 1690)

Le maintien de la latérale étymologique en basque est aussi régulier et anciennement attesté que sa vocalisation romane dans le nom officiel: *apat salguys* qui apparaît dans un compte navarraïss est en fait le nom de la maison noble du lieu nommée en basque "Apate", latinisme correspondant au roman "abadie" (1455 *labadie de sauguis*), citée au *Censier* dans un compte navarraïss. On pense habituellement que la base est *zalge* "vesce, ivraie" en basque (23), suffixé ici avec *-iz* de sens locatif ou collectif comme dans beaucoup de toponymes. Bien que des noms botaniques soient très fréquents dans l'ancienne toponymie basque, ce serait le seul emploi connu de ce mot.

208. Saint-Etienne, Donaztebe selon Lhande (Donaztebarr)

(*sent stephen* vers 1475, *saint estienne*, *sent estephen* 1690)

C'est l'un des très rares habitats basques anciens pour lesquels on n'a pas de toponyme local différent de l'hagionyme roman (voir de même Saint-Esteben en Arbéroue) issu de *stephanu* qui a gardé le *-ph-* du latin du moins dans les graphies. La forme basque moderne héritée de **dona-eztebe* a résolu la diphtongue *-ae-* en *-a-* (pour des solutions différentes voir Saint-Etienne en Arbéroue et en Lantabat). Le nom était celui des deux maisons nobles qui avaient dû fonder ou protéger l'église: la "salle de Saint-Etienne" (*lasale de sent estephen* au *Censier*) et "Saint-Etienne du bas" (*lostau de sent estephen juzon*) qui était dite en basque simplement Behere ("bas"). Cette petite paroisse (5 maisons médiévales dont les deux nobles citées au *Censier*) a été réunie à Sauguis pour faire Sauguis-Saint-Etienne.

209. Menditte, Mendikota (Mendikotarr)

(*mendite* 1337, 1454, *mendita* 1471, *mendite*, *menditte* 1690)

Le nom basque Mendikota est la résolution normale de l'étymon à double suffixe diminutif et locatif **mendikoeta* "lieu de petite montagne", et le nom officiel formé à partir de l'accentuation romane sur l'antépénultième (hors suffixes), exactement dans les mêmes conditions qui ont fait le nom officiel des Charritte souletin et mixain (voir ces noms). Menditte a été nommé par rapport au site à peine plus élevé (moins de 10 mètres de dénivelé) de la "montagne" Mendy. Le nom illustre bien, comme d'autres, une certaine tendance à ce qui peut être nommé "emphase toponymique". Il y avait trois maisons nobles anciennes à Mendite, alors qu'il n'y en avait ni à Mendy ni à Idaux.

210. Mendy, Mendi (Mendiarr)*(mendi 1327, 1337, mendy 1690)*

Le nom très simple de Mendy “mont”, souvent porté par des maisons médiévales (à Ayherre, Béguios, Bussunarits etc.), se justifie, comme dans toute la toponymie d’habitat, en Pays basque et ailleurs, par le modeste relief surplombant ici la plaine du Saison qui porte l’église et le groupement principal. Pour distinguer l’habitant de Mendy du “montagnard” ou “Menditarr” avec occlusive de liaison devant le suffixe, son nom est construit avec le suffixe “nu” -*arr* “Mendiarr”. La commune moderne est constituée depuis 1842 de Mendy et Idaux.

211. Idaux, Idauz(e) ou selon Lhande **Idaunz(e)** (Idautzarr, ou selon Lhande Idunz(e)tarr) (*udaus 1327, 1337, 1454, ydauze 1479, hidaus 1482, idaux 1690*)

Par rapport à la hauteur de Mendy (et aussi, au moins toponymiquement, de Menditte), Idaux est en aval tout près des terres basses et fertiles des bords du Saison et des ruisseaux qui le rejoignent. C’est pourquoi on a voulu en expliquer le nom par une variante de *ur* “eau” qui serait ici *ud-* (24), mais cette forme n’est nulle part attestée en lexique (*uda* est “été” saison) ni ailleurs en toponymie basque ancienne. Le plus vraisemblable est qu’il s’agit, même dans les graphies des plus anciennes citations qui ne sont par forcément fidèles à l’étymon, du mot *idoi* “fange, boue” (25) nommant précisément la nature du terrain humide des bords du Saison et de ses petits affluents: la variante à labialisation de la voyelle initiale *idoi* > *udoï* notée au XIV^e siècle en rappelle d’autres bien connues en toponymie ancienne et en dialectologie basques comme *iri/luri*, *zilo/zulo*, et le changement ponctuel par simple assimilation vocalique *idoi* > *udoï* suffit à expliquer ces graphies, les voyelles initiales basques notées dans les textes anciens offrant par ailleurs beaucoup de variations pour le même mot, comme celui d’Iruñe (“Pampelune”), pour lequel on trouve des initiales aussi différentes que *ir-*, *er-*, *or-*, *ur-*. Le dernier élément a pu être un suffixe de collectif donnant un étymon **idoitzeludoitze*, ou une finale *-auz* à sens oronymique (voir Béguios) évoquant la petite élévation (170 mètres) du site.

212. Gotein, Gotañ(e) (Gotaindarr)*(gotein 1338, gottenh 1375, gottenh 1520, gotein, goteinh, guoteinh 1690)*

Le nom de Gotein porte d’une manière très visible son caractère de toponyme à base anthroponymique, sur une base *got-* qui est, non quelque nom “gallo-romain” (25), mais comme dans de nombreux toponymes d’Aquitaine (Gouts dans les Landes, Goudon en Bigorre, maisons Gotz en Béarn etc.), le nom des Goths installés en Aquitaine à la fin de l’empire romain et qui ont y régné au VI^e siècle. Il est plus difficile de décider si c’est le nom de peuple pris collectivement (comme à Gouts) qui l’a formé ou le prénom “ethnique” qui en était issu, donc un nom individuel: la construction avec le suffixe *-ein/-ain* d’origine latine indiquant une possession seigneuriale, ici la “salle” de Gotein unique maison noble ancienne du lieu, la plupart des autres maisons ayant selon le *Censier* un statut de botoys ou de fivatiers des nobles (“salles” de Gotein, de Saint-Etienne, de Gestas, maison hospitalière de Berraute) ou des francs, est en faveur de cette dernière explication. Le *-a-* étymologique est conservé dans le nom basque, comme à Domezain, alors que la forme romane porte une fermeture pas assimilation *-ain* > *-ein* (voir Garindein); mais tous deux, selon la phonétique souletine, ont palatalisé la nasale (graphie gasconne *-nh* et basque *-ñ*) sauf pour le nom basque de l’habitant “Gotaindarr” où la palatalisation est impossible (voir Larrau). Le nom des Goths ou le prénom “ethnique” est passé aussi dans le lexique et la toponymie basques sous la forme à prothèse vocalique *agot* qui nomme des maisons médiévales, nobles en Cize (Ispoure, Çaro) et en Soule franches (Restoue: *lostau d’agot* au *Censier*) ou fivatières (Chéraute). Ces faits prouvent clairement que le mot *agot* dont le lexique basque moderne a

fait *agote*, n'a, étymologiquement et toponymiquement, aucun rapport avec le mot "cagot", qui n'est entré dans le lexique français, avec le sens défavorable qu'on lui connaît aussi en Pays basque (quartiers et portes d'églises spéciales pour les "cagots"), qu'au XV^e siècle, alors que les toponymes de "Goths" leur sont antérieurs de près de mille ans. Gotein a été réuni à Libarrenx en une seule commune en 1841.

213. Libarrenx, Iribarne ou Irabarne (Iribarnetarr)

(*livarren* 1327, 1337, 1690, *libarren* 1690)

La finale *-enx* du nom officiel est une graphie analogique aux noms régionaux surtout béarnais (Bérenx, Bérenenx, Navarrenx, Ossenx) née sans aucune raison étymologique aux temps modernes. La correspondance entre la forme basque étymologique *iribarren* "domaine (ville) à l'intérieur" (le passage au moderne *-barne* commence à se documenter, en région aquitaine, à la fin du XIV^e siècle) et la forme romane médiévale est si patente, qu'on peut se demander ce qui a pu inciter à lire là un nom latin comme *liberius* (27). Dans la *scripta* béarnaise médiévale *libarren* était bien ancré dans l'usage et depuis sans doute longtemps pour "traduire" *iribarren*, l'un des composés toponymiques de *iri* les plus répandus en toutes zones bascophones, de telle sorte qu'il est employé plusieurs fois pour nommer des maisons au *Censier gothique*: à Camou *livarren de camo*, à Ossas *livarren dossas*, à Aussurucq et Lohitzun *livarren*, quoique *iribarren* (Chéraute, Laguinge) et déjà *iribarne* (Alçay, Sibas, Sunharette, Sauguis, Montory, Musculdy, Garraybie) y restent majoritaires. Il est même arrivé, seulement en Soule, que le nom basque ait gardé la forme ainsi romanisée, comme on l'a noté pour "Libil" à Suhare (voir ce nom). L'ancienneté de la réalisation de *iri* en initiale par *li-* roman remonte sans doute à l'Antiquité, sans qu'il soit assuré pour autant, comme on le dit habituellement, que la forme *ili* (de *Elimberris* pour nommer Auch au 1^{er} siècle par exemple) ou en zone ibérique *uli* est bien l'étymon de *iri/uri*, et non, comme le voudrait la logique, une simple variante née hors domaine linguistique basque de la confusion si courante entre la vibrante basque "douce" à battement simple *-r-* et la latérale *l*. Par rapport à Gotein, Libarrenx si située en aval et plus près du cours du Saison, ce qui a pu justifier son nom, et c'est aussi et peut-être d'abord le nom du "domec" ou maison noble principale (1337 *domec de livarren*), par rapport à laquelle a pu être nommée la "nouvelle maison noble" Jauregiberri (1385 *jaureguiberry*)

214. Roquiague, Arrokiaga (Arrokiages ou Rokiages selon Lhande)

(*arroquiaga* 1478, *arroquiague* 1495)

Arroki "lieu pierreux" toponyme médiéval ancien assez répandu, sur *arr-* forme de composition archaïque de *harri* "pierre" et le terme locatif *-oki* "endroit, position", a fait des noms de maisons à Exave en Ossès (1350 *arroqui*), en Baïgorry, en Cize, à Domezain (1353 *arroqui*), avec *-eta* suffixe locatif à Alciette en Cize (1366 *arroquieta*). Avec l'archaïque *-aga*, *arrokiaga* "lieu de l'endroit pierreux" a donné en phonétique romane régulière Roquiague. Le composé Arroki, inusité hors toponymie en basque moderne, n'a rien à voir avec le romanisme *harroka* "roche" pris à époque récente au gascon *arroque* (du latin *roca*) et qui n'a pu fournir aucun toponyme ancien: c'est d'un composé complexe du même (**arroki-arte* "entre lieux rocheux") que dérive normalement *arrocart* (1385) à Sauveterre-de-Béarn (pour Arrokein voir Garindein). Roquiague est assez loin du Saison, sur le cours du Locé (plutôt que sur *lo* "sommeil" l'hydronyme doit être fait sur *lohi*: voir Lohitzun) qui rejoint le gave d'Oloron. Cette position écartée et le fait que c'était un prieuré de l'évêché d'Oloron doivent expliquer le nom de l'habitant, non seulement pour le suffixe roman *-es* mais aussi pour la forme à aphérèse "Rokiages" donnée par Lhande qui, étant lui-même Souletin, avait dû le recueillir sur place. Roquiague n'est pas cité au *Censier gothique* rédigé pour rappeler les devoirs et redevances des maisons de Soule au vicomte ou

au roi d'Angleterre qui en tenait lieu depuis la fin du XIII^e siècle, sans doute parce que la paroisse et ses habitants ne relevaient que de l'évêque, et on en ignore la toponymie médiévale; celle des temps modernes est, pour les maisons et lieux-dits, à peu près exclusivement basque comme dans tout le pays intérieur, Montory et Mauléon exceptés.

215. Barcus, Barkox(e) (Barkoxtarr)

(*barcuys* 1384, *barcuix* 1462, 1470, 1690, *barcois* 1520)

La commune de Barcus, ancien "bourg royal" à l'extrémité orientale du territoire souletin et plus loin encore que Roquiague de la vallée du Saison, est constituée d'un ensemble complexe de vallons formés par le haut cours du Joos et ses affluents de rive droite et gauche (quartier du "Paradis" sur l'Ibarre), dans lesquels se répartit, en écarts et petits groupements, un habitat important qui comptait une soixantaine de maisons et domaines à la fin du Moyen Age. Beaucoup d'explications ont été données sur ce nom bien original en apparence, du moins sous la forme moderne du nom officiel "Barcus" lui-même peu différencié du nom basque "Barkox(e)", à la palatalisation de la sifflante après *-i-* (régulière en souletin: voir Larrau et Gotein) et à l'addition de la voyelle finale près. On a proposé un radical oronymique *barr* "sommet, hauteur" (28) alors que ce terme a plutôt le sens contraire en basque (voir Etchebar), un latinisme dérivé du nom latin qui a fait en français "brebis" (29) qui n'a pourtant, sauf pour nommer des "bergeries" (les cartes IGN donnent précisément un lieu-dit de Barcus nommé "fontaine du berger": Artzanüthürry), aucune acceptabilité pour un bourg ("Burgia" est le nom du quartier central) si ancien et important, ou encore un mot du vocabulaire roman aragonais et catalan (30). Les citations médiévales montrent que l'étymon était *barkoiz*, qui nomme aussi une maison noble médiévale d'Ugange en Cize (*barcoys*, *barcoyz* 1366, 1412). Le premier élément en est bien *barr*, très probablement le même que dans Etchebar et les nombreuses maisons médiévales Barretxe, c'est-à-dire le mot signifiant "situé à l'intérieur, au fond", radical de la forme superlative *barren* (voir Libarrenx), et qui est très apparenté à *ibarr* "vallée", qui forme ici-même le nom de la rivière "Ibarre" sur la rive gauche du Joos et des "Bois d'Ibarre" sur sa rive droite, et ces noms ont peut-être à voir aussi avec le nom de Barcus. Le second élément *-koiz* peut être identifié à peu près sûrement aujourd'hui, au vu des autres toponymes médiévaux qu'il forme (Arangoiz, Irigoiz, Samakoitz; voir aussi le nom d'Arcangues), avec le mot basque *goiz* "matin" et sans doute d'abord "est", comme *hego* est encore "sud" (une maison médiévale de Barcus située précisément dans cette direction approximative par rapport aux groupements centraux se nomme Hegoburu "limite du sud"): par rapport au centre administratif de Mauléon, et plus généralement à la vallée du Saison, Barcus est une basse vallée à l'est, ce qui a pu lui donner un jour son nom.

Le toponymie de langue basque, avec des implantations romanes ponctuelles qui signalent la proximité ou la présence béarnaise, se poursuit encore bien au-delà de Barcus et hors de la Soule jusqu'aux abords du gave: c'est le cas à Esquiule, pays de peuplement post-médiéval (*esquiule*, *squiule* 1542), qui peut recevoir, surtout que c'est un nom sans attestation bien ancienne, une explication romane cependant contestée (31), mais a pu aussi être expliqué plus sûrement comme un composé *ezkiola* "cabane des tilleuls" avec assimilation vocalique romane *-iola* > *-iule* comme le nom également béarnais d'Orriule (32). Le nom basque moderne "Eskiula" a été calqué sur le nom roman officiel. Lhande donne deux façons de nommer l'habitant, avec le suffixe basque "Eskiularr", et avec le suffixe roman "Eskiules".

2) Vic ou dégaierie de petite Arbaille ou Peyrière

216. Aussurucq, Altzürükü (Altzürükütarr ou Altzürüküarr)

(*auçuruc* 1189, *auzuruc* 1337, *aussuruc* 1385, *ausuruc* 1520, *dassurucq*, *ausuruc*, *aussurucq* 1690)

Comme Barcus, Aussurucq est une sorte de “paroisse-vallée” (maisons Aran, Aranburu) bâtie dans la plaine que forment le cours d’eau nommé “Gesalia” (“l’eau marécageuse” ou “saumâtre” en raison de son cours lent de plaine) et ses petits affluents, auxquels on doit aussi les noms de maisons à base ou référence hydronymique: Gamo (voir Camou), Gamazabal, Lohitzun (voir ce nom), Latsalte, Ihitze, Uhalde, Xurru, Zubikot. L’habitat médiéval était de plus de soixante maisons qui avaient la particularité d’être toutes botoys ou fivatières de l’unique noble du lieu Urruti (“Ruthie” par romanisation dans la plupart des citations anciennes, *lostau durruthie* au *Censier gothique* qui la cite en dernier) ou des principaux des environs (Gentein d’Ordriarp, “salles” de Sibas et de Gotein). Le nom de la commune s’explique aussi d’abord par sa position de vallée arrosée, lieu favori des aulnaies, en basque (*halzu* (voir Halsou) premier élément du composé (*halz(uruku)*), l’absence d’aspiration initiale étant quasi générale dans ces composés hors Labourd (voir Alciette en Cize), peut-être par simple tradition d’écriture car elle devait être prononcée. Le reste est plus problématique: tout indiquerait que le segment *-uru-* correspondrait au mot *urru* “de l’autre côté” pour dire la position écartée par rapport au Saison, qui est non seulement la base de la maison noble Urruti (voir Urruti en Cize) “situé de l’autre côté”, mais aussi de la maison Urruxoro (*urruchoro* au *Censier*) “pré de l’autre côté”. Mais il faut alors expliquer l’affaiblissement de la vibrante dans cette position, qui ne se produit dans aucun autre nom, ou penser à un autre terme, peut-être *iri* ayant subi une assimilation vocalique dans un hypothétique **alzu-(i)ri-ku* “lieu du domaine de l’aulnaie” avec un suffixe locatif *-ku(n)* ayant perdu sa nasale en phonétique gasconne ou autrement (voir Gahardu).

217. Suhare, Zühara ou Suhara selon Lhande (Zühartarr ou Suhartarr)

(*souer* 1327, *soner*, *zuhare* 1337, *suhare* 1690)

L’administration moderne a mêlé les deux dégairies anciennes de grande et petite Arbailles en constituant avec Ossas dans la grande et Suhare dans la petite, autrefois distinctes administrativement, la commune d’Ossas-Suhare en 1845. Le nom de Suhare s’articule et s’écrit différemment, dans la forme officielle aussi bien que basque, de celui de Sunhar et de son dérivé locatif Sunharette (voir ces noms): sifflante basque apicale et non dorsale, absence de nasale (mais elle était encore notée, tout comme la sifflante dorsale, pour la cour de Licharre de 1337), vibrante faible, finale *-a* basque > *-e* roman maintenue. Pourtant Lhande qui donne ces formes souletines montre bien que le dialecte souletin moderne dit *zuharr* aussi bien que *suharr* pour “orme, ormeau”, bien que la référence à Oyhénart (1657) soit inexacte (*op. cit.* p. 945) parce que cet auteur fait imprimer systématiquement *s* pour le basque *z*. Le même Oyhénart donne pour “ormeau” les deux formes *zuhar* (Prov. 694) et *zunhar* (Prov. 441), ce qui lève cette fois la difficulté de la nasale. Le reste doit résulter de la romanisation et de la reprise du nom basque au nom roman avec affaiblissement de la vibrante, soit par fait dialectal comme au voisin Aussurucq (voir ce nom), soit par sa position finale *soner* (1337), bien que le basque ait maintenu l’article *-a*, ou qu’il l’ait rajouté tardivement, puisque les graphies romanes de 1327, 1337 n’en gardaient pas la trace *-e* attendue. Malgré ces particularités du nom de Suhare, il est donc possible de conclure que c’est, étymologiquement, un parfait doublet de Sunhar avec le sens collectif de “ormeraie”.

218. Peyrière juson, Miranda et Larzabal.

(*peyriede* 1520, *peyriede juson* 1690)

(*miranda* 1479)

(*larçabal, larçabau, lastabau* 1690)

La commune moderne d'Ordiarp réunit des groupements d'habitats que l'administration ancienne séparait en quatre unités et ensembles de maisons répartis de part et d'autre du cours d'eau qui se nomme ici aussi Arangorena ("le plus haut de la vallée"), et de son confluent avec le Saison à l'est jusqu'au sud-ouest vers le col de Napale. Le premier groupe que le *Censier gothique* nomme *peyriede juson* ou "du bas" par rapport au quartier plus éloigné vers Musculdy et les montagnes, sinon réellement plus élevé, d'Ahetze ou Ahetxiri (voir ci-dessous), occupe les hauteurs les plus septentrionales assez loin du cours d'eau, en maisons et domaines situés sur les hauteurs de plus de 200 mètres, ce qui a justifié le nom Miranda emprunté par le basque au latin, donné aussi à des maisons médiévales de Soule (Aussurucq, Gotein, Libarrenx, Sauguis, Trois-Villes) ou d'ailleurs (Lacarre, Sare), bien plus connu par sa fortune ibéro-aquitaine, de Miranda del Ebro à Mirande du Gers: il est très probable que ce nom indique seulement un "point de vue agréable", à peu près comme son paronyme également très prisé (Amorots, Garris, Bardos, Guiche etc.) Miramont "point de vue sur la montagne". Il est vrai que ce nom est un peu en contradiction avec le "lieu pierreux en bas" que signifie *peyriede juson*, mais c'est la rançon de la relativité inhérente aux descriptions toponymiques. Une maison de ce groupement se nomme Larzabal (voir Larcevau) "plat de la lande" (*lostau de larçabau, de lastabau* au *Censier*), et plusieurs maisons de ce groupe portaient ce nom supplémentaire (*echeverrie de larçabau, larçabal de jauregi*) indiquant un quartier particulier de landes, à quoi s'ajoutent les noms sur *larre* "lande": Larre, Larretxeberri, Larretxarte, Larrezter.

219. Larhunsun.

(*laransun* 1479, *larhunsun, larransun, laurrsun, larhunsune* 1690)

Les maisons du quartier de ce nom occupent l'espace inférieur, de part et d'autre du cours d'eau à partir du Saison, et plusieurs d'entre elles sont nommées par l'addition à leur nom de celui du quartier (voir de même ci-dessus Larzabal) qui est devenu dans l'usage actuel "Lahunxa": *larhunsungoyti, laurrsun jauregui, larransunartea, salaberrie de larhunsune, larhunsun barnea, echeverrie de larhunsune* dans les graphies variables du *Censier gothique*. La base la plus constante jusqu'au nom moderne ("Lahunxagoiti, Lahunxabarne") semble en être *lar(r)unz* qui correspond au toponyme Laruns (voir ce nom) de Soule et du Béarn, ce dernier ayant à peu près les mêmes graphies anciennes (*laruns* 1154, *laruntz* 1270, 1385, *larhuns* 1612). Il est légitime de penser que c'est un dérivé de *larre* "lande" à double suffixe locatif et collectif **larr-un-tze*, l'affaiblissement à peu près systématique de la vibrante jusqu'au nom moderne où elle est réduite à l'aspiration pouvant être tributaire de son emploi, oral et écrit, en langue officielle latine puis romane; ce toponyme ainsi constitué avant le temps des écrits médiévaux a pu se transmettre comme un mot simple et usuel de la toponymie, analogique de plus au composé *larzabal* où la forme de composition devant consonne *lar-* est de tradition ancienne (voir Larcevau). Cependant, comme cet affaiblissement ne se produit ni pour Larrau (voir ce nom) ni pour les maisons Larrauntz de Haux et Larratz de Camou en Soule, ni surtout pour les maisons à base *larre* du quartier voisin de Mirande (voir ci-dessus), on peut se demander s'il n'y a pas à chercher une autre explication: peut-être une composition sur *laharr* "ronce", dont la longueur syllabique **lahar(r)untze* admet plus naturellement l'affaiblissement de la vibrante et sa fusion avec l'aspiration dans les graphies *larhuns-*. Quelques graphies comme *laransun* de 1479 encore notée au *Censier* pourraient aussi faire penser à *larrantz* "prunellier" en labourdín (33), si ce mot n'était semble-t-il un combiné moderne de *laharr* et *arrhan(tze)*. L'étymon supposé **lahar(r)untze* peut expliquer non seulement les formes particulières de Lar(h)uns et Larhunsun par rapport aux toponymes voisins avec *larr-*, mais convient mieux aussi à la situation de ce bas quartier de bord d'eau qui n'est pas un lieu de "lande", mais plutôt de

végétation de ronces: “lieu de ronceraiies”. De toutes façons ce premier double dérivé *larhantz-*, probablement déjà constitué en nom commun au moment de la création du toponyme, a reçu un terme (suffixe ou lexème autonome) locatif supplémentaire *-un(e)*.

Deux noms de maisons de ce quartier méritent attention: celui du podestat de Gentinein que cite le *Cartulaire de Dax (L'église et la société ... , op. cit. p. 162)* pour son seigneur “très puissant baron” *fortissimus baro* nommé “Bergon Loup de Jaunte”, au moment où il s’oppose vers 1050 à la main-mise de l’évêque d’Oloron sur la Soule, ce qui donne la base d’anthroponymie basque (*jaun* “seigneur”) sur laquelle fut construit le nom à suffixe latin (voir Domezain, Garindein) de sa potestarie. De sa maison-tour médiévale, encore conservée, il veillait sur les passages au confluent du Saison et de son affluent, dans un site forestier qui suscita l’ironie proverbiale des Souletins: “A Jentain le bois n’est pas loin, mais il faut quelqu’un pour le transporter” (traduction du proverbe n° 266 d’Oyhénart). Et tout près de sa tour se trouve toujours la maison “Silviet” (1327 *cilvieta*): le nom *zilbieta* est une construction locative absolument unique en toponymie basque sur le latin *silva* “forêt”, et le nom que prenait, se réunissant sans doute d’abord à cet endroit avant d’aller à Licharre au pied du château vicomtal mais en gardant son nom, l’assemblée populaire de Soule: le “Silviet”.

220. Ordiarp, Urdiñarbe (Urdinarbiarr)

(*urdiarp* 1189, *ordiharpe* 1325, *urdiarb* 1375, *urdiarp* 1421, 1460, 1690)

Le nom étendu à l’ensemble des anciens quartiers constituant la commune moderne d’Ordiarp était au XIIe siècle celui d’une “abbaye” avec son église Saint Michel (*abbati et ecclesiae sancti michaelis de urdiarp*), qui passa sous l’autorité du monastère de Roncevaux en 1270, devint alors “hôpital-commanderie” et affiévait à la fin du Moyen Age plusieurs maisons des quartiers voisins dont chacune était dite *ostau durdiarp* dans le béarnais du *Censier gothique*. La nasale conservée par le nom basque, protégée par la palatalisation dialectale après voyelle palatale *-inar-* > *-iñar-* (de même pour le nom d’Aïnharp: voir ce nom), alors que la phonétique du béarnais officiel l’avait déjà éliminée au XIIe siècle, permet aisément de reconstituer un étymon dont tous les éléments sont parfaitement connus ailleurs en toponymie basque: **urdi-har-be*, au sens de “bas des rochers gris”, et si le composé *harbe* aujourd’hui *harpe* au sens de “grotte” par reconstitution analogique moderne (forme ancienne: *arbe* 1032, déterminé *arbea* 1104) avait une raison d’être, ce qui pour cet endroit est plus que douteux, “grotte grise”. Les rochers “gris” ou “bleus”, puisque le lexique basque ne distingue pas les deux couleurs (en toponymie maison médiévale Urdinalde en Baïgorry), sont ceux qui surplombent le site de l’église romane au pied de laquelle coule la rivière. Les explications que donnait Haristoy, en imaginant un dérivé *urdi* de *ur* “eau” et une référence incongrue aux sources de la Bidouze (34) qui sont de l’autre côté du col de Napale, sont évidemment fantaisistes. Peyrière, Ahetze, Ordiarp, Garaybie: la référence au rocher et à la pierre est la note dominante de ce secteur où l’habitat ancien, avec ses lieux de cultes et chapelles, s’est avancé assez loin en zone montagnaise.

221. Peyrière (suson), Ahetxiri

(*peyriede suson* 1337)

(*ahedçe* 1291, *ahedce* 1375, *ahetz de peyriede* 1520, *ahetzse* 1690)

L’équivalence du nom roman *peyriede* “lieu de pierre” et de l’oronyme basque si répandu *ahetz(e)* (voir Ahetze en Labourd, Hasparren) est établie, d’abord par la double tradition linguistique pour le nom de l’ancien hameau *Ahetxiri* ou “ville, domaine d’Ahetze” en phonétique souletine (palatalisation de la sifflante) compté à part au *Censier gothique*, ensuite par deux des noms des maisons - toutes étaient fivatières ou “botoys” de la maison noble d’Ahetze - qui y sont écrites ainsi: *lostau de aguerre dahetsse*, qui doit correspondre à

la maison aujourd'hui nommée et écrite sur un modèle déjà médiéval "Aizager" ("Agerre d'Ahetze"), et *lostau daytzcoaytzsine* formule au génitif encore plus explicite qui se traduit ainsi: "la maison Aitzine ("Devant") d'Ahetze".

222. Garraybie, Garraibi

(*garraibie* 1422, *garrabia* 1479, *garraybie*, *guarraybie*, *guarraybié* 1690)

Bien que les cartes donnent ce nom avec vibrante simple "Garaybie", toutes les citations anciennes et le *Censier gothique* rédigé à la fin du Moyen Age l'écrivent avec vibrante double, et comme les textes romans anciens font dans presque tous les cas l'erreur inverse (vibrante forte basque remplacée par la simple: voir le nom de Biarritz), tout indique en principe que l'étymon est composé de *garra* oronyme archaïque (voir Gréciette, Garris) et de *ibi* "gué": "le gué des rochers", ou du moins qu'il a été compris comme tel. Mais on attendrait en ce cas *garribi*, si bien qu'on peut penser que le premier élément était *garro* > *garra*- (voir Gréciette), plutôt qu'un ancien **gara(i)ibi* "gué du haut" qui se serait altéré par analogie. Mais les citations connues sont trop tardives pour en décider formellement. Les maisons médiévales de Garraybie occupent l'étroite vallée haute de l'Arangorena jusqu'aux "bains" et à la source thermale du même nom avant le col de Napale, mais c'est le cours plus étalé au niveau d'Ordarp qui a dû justifier la formation du toponyme sur le nom d'un gué.

223. Musculdy, Muskildi ou Müsküldi (Muskildiarr ou Müsküldiarr)

(*muskilby* 1324, *muskilby* 1325, *musquildi* 1520, *musquilty*, *mussquilty* 1690)

La commune de Musculdy regroupe, comme à Ordarp, trois groupements que le *Censier gothique* comptait à part: Musculdy proprement dit qui était le quartier de l'église et de la paroisse, dont Ordarp était autrefois une annexe au religieux; et, séparés par le ruisseau nommé Abarakia (sans doute de **abar(r)oki* "lieu de branchages"), Erbis sur la rive droite et ses petits affluents au pied du "pic d'Elaudy" (700 mètres), et Eiheregi sur la rive gauche. L'ensemble de ces maisons médiévales et domaines d'alleutiers francs (la dernière maison noble est Ahetze), installés sur les ondulations du piémont, constitue un site remarquable qui demande à être observé en descendant du col d'Osquich. Le nom de "Muskildi", avant l'assimilation qui a fait "Musculdy" et la forme basque citée par Lhande, à partir du *Censier gothique* recopié en 1690 avec intrusion de la phonétique et de la langue de ce temps-là, mais pas encore au moment de la rédaction de la *Coutume* (1520), est un dérivé à suffixe caractérisant ou collectif, en ce cas réduit avant le temps des documents *-doi* > *-di*, de *muskil* "pousse, scion". Il évoque un lieu de plantations et de pépinières auquel le site à la fois arrosé et exposé au sud de ce quartier paroissial se prête bien, et a ses répondants sur le versant ibérique navarrais: le sanctuaire de Musquilda à Ochagavia au val de Salazar, et Musquiz (1268 *musquitz*) à Imoz. On pourrait penser aussi à la base *musko*, *mosko* "cime, sommet" ou "souche", mais la composition théorique qui peut être reconstruite (**musko-bil-di* "amas de sommets" ou "de souches") ne semble pas préférable.

224. Erbis, Erbiz

(*erbus* 1327, *erbiz* 1338, *erbis* 1338, 1690)

La constance de l'initiale du radical *erb-* et la présence d'un nom dérivé du même *Erviti* (1268 *herbiti*, 1350 *eruiti*) en Basaburua navarrais imposent d'y voir en première lecture, et malgré la proximité du nom avec le radical de "Arbailles" (voir ce nom), le seul mot du lexique basque qui convienne: *erbi* "lièvre". Il y a d'autres noms anciens de même formation ou de même base: *Erbize* cité au IXe siècle en Alava (864 *erbice*) impliquant un ancien suffixe collectif *-(t)ze* et qui a toutes chances aussi d'être l'étymon de l'Erbis souletin. La rareté des noms d'animaux sauvages ou non, à l'exception du loup *otso*, en toponymie basque ancienne n'exclut pas de notables exceptions en Soule (noms médiévaux sur *zazen*

“taureau”, *ahuntz* “chèvre, chevreuil”) et ailleurs (*orkatz* “chevreuil”, *orein* “cerf”). Erbis, qui est aussi le nom d’une maison étendue au quartier (*lostau derbis* au Censier, aujourd’hui “Erbizia”), serait ainsi un lieu autrefois propice au lièvre, sachant par ailleurs que tous les Souletins avaient le droit de posséder des armes (Titre 1er, Article III de la *Coutume*) et de chasser le cerf et le chevreuil, à plus forte raison le petit gibier, d’après le *Censier* (voir Licq). Un lieu-dit de ce vaste secteur d’Erbis portait au *Censier* le nom de Laurze (*araçabale de laurce, echeberrie de laursse*), dont on ne voit pas la signification, entre les mots béarnais *laura* “labourer” ou *lauré* “laurier” peu probables dans cette zone, et les mots basques *laur* “quatre” (qui ne convient pas à moins qu’il y ait eu “quatre” maisons particularisées, ce qui est invérifiable) et *elhur* “neige” (proximité de la montagne?) dont il faut supposer une forme ou altérée ou ancienne.

225. Eiheregi.

(*eyhereguie* 1469, 1690, *eyheregui* 1690)

Le composé déterminé *eiheresia* impliqué par les graphies romanes avec *-e* signifie “le bord ou la crête du (des) moulin(s)”, et c’est encore ici le nom d’une maison franche (*lostau deyhereguy de musculdy*), située un peu en hauteur au nord-ouest du groupement principal qu’elle a dû nommer par cette position éminente. Le moulin nommé aussi la maison Eihagaraia (*lostau deyheragaraya*) “le haut du moulin”. Ce moulin devait être ici celui de la communauté des maisons, toutes franchises à l’exception d’une seule qui était “botoy” précisément de la maison Eiheregi, et en principe donc, selon les règles médiévales, public ou “royal” (les maisons franchises étaient dites “du roi” ou “franches du roi”, non qu’elles fussent propriété du roi, sauf mention expresse, mais pour ne dépendre d’aucun seigneur particulier). Le hasard, peut-être, a fait que ce toponyme “du moulin” se trouve ici au pied du col d’Osquich ouvrant sur la Basse-Navarre comme celui de Saint-Michel (voir ce nom) en Cize était au pied des “ports de Cize”.

226. Pagolle, Phagola (Phagolarr)

(*grangia de paguola* 1178, *paguole* 1460, *pagole* 1479)

Il faut passer un col à 409 mètres pour aller de Musculdy à Pagolle. L’appartenance à la Soule de Pagolle, aujourd’hui au canton de Saint-Palais comme d’autres villages souletins, a pu être mise en doute (35). Pagolle a une architecture plutôt bas-navarraise (maison rectangulaire à toits de tuiles rouges), et une position géographique limitrophe à la Soule, tournée vers le bassin de la Bidouze dans la haute vallée largement ouverte de son affluent nommé simplement d’abord Pagolako uhaitza “le torrent de Pagolle” avant de prendre dans son cours inférieur celui d’Ispachoury: *izpaxuri* pourrait être un composé de l’hydronyme archaïque *iz* et signifier “eau claire ou blanche du bas”, à moins d’être fait sur l’oronyme composé *aizpe* > *izpa-* (voir Asme). Mais son statut religieux ancien de prieuré de l’évêque d’Oloron, raison pour laquelle le *Censier gothique* ne le cite pas tout comme Roquiague (voir ce nom), indique son appartenance ancienne à la vicomté. La citation latine de 1178 comme “grange” est presque une traduction, puisque le composé régulier *phag(a)-ola* dont procède sans changement le nom basque actuel est “cabane des hêtres”. Le mot latin, s’il s’appliquait à l’ensemble du territoire, pourrait indiquer un lieu d’habitation d’abord saisonnier (maison Methola). Mais, sauf dans les écarts et les “bordes” tardivement peuplées comme partout, la toponymie y est tout à fait semblable à celle des paroisses les plus anciennes, avec tous les composés habituels sur *iri, etxe, aguerre, bide* etc., et aussi des noms de facture ancienne incontestable ailleurs rares ou absents, comme “Alzalarrondo (sur *alzu*: voir Halsou), Arlegi, Ekilarrondo (sur *ekhi* “soleil”), Iparia (sans doute pour Ipharra “le nord”), Ixuregi, Larregarai, Mugurdoi, Sagardoi, Urruzpil”.

227. Garindein, Garindañ(e) (Garindaintarr)

(*gariney* 1337, *garindayn* 1473, *garindenh* 1474, *garindens* 1474, *garineyh*, *guarinein* 1690)

Garindein, ultime avancée de la dégaierie de Petite Arbaille vers la Basse-Soule aux portes de Licharre, est aujourd'hui pratiquement en habitat continu avec la commune de Mauléon-Licharre. Le nom fait partie de la série à base anthroponymique de formation latine suffixée en *-ain*, forme d'où a dérivé le nom basque "Garindain" (d'où "Garindaintarr" pour l'habitant) avec palatalisation de la nasale *-ain* > *-aiñ* jusqu'au moderne "Garindañe" après addition du *-e* final (voir Larrau, Gotein, Domezain). La base est sans doute un anthroponyme, non point quelque bizarre *Carantius* latin (36), mais un dérivé de "Galin, Galinus" (nom latinisé d'un archevêque d'Auch au IXe siècle). Ce terme a pu recevoir un suffixe diminutif et faire "Galindo" (latinisation dans *galandus vel galindus* 1024), avec passage banal de latérale à vibrante *-l-* > *-r-* pour faire Garindein en Soule: ou bien il a eu une épenthèse **garinain* > *garindain*, que peut suggérer la forme médiévale romane *garinein* (si elle ne résulte pas de la phonétique gasconne comme *landa* > *lane*), aussi bien que celle de son correspondant navarrais du versant ibérique Garinoain sans épenthèse, hérité directement du latin "Galinu(m)" (*garinoayn* 1194). Ces formations latines sont plus nombreuses en Soule que dans les deux autres provinces, formant les noms des paroisses Domezain, Garindein, Gotein, et aussi des noms de maisons comme Jentein (Ordarp), Endurein (Haux), Andrein (à Garindein précisément). Mais des noms à base toponymique peuvent se confondre avec cette série: l'unique maison noble ancienne de Garindein porte le nom d'Arrokain (*arroqueyn* au *Censier*) dérivé selon toute apparence d'un ancien composé **arroki-gain* "haut du lieu rocheux". Puisque les noms de formation latine sont considérés comme ceux d'anciens domaines seigneuriaux donnés à la paroisse tout entière, on peut penser que dans des temps anciens un seigneur d'Arrokain porta le nom latin ou latinisé de "Galinus" ou "Galindus", et que son nom resta à la paroisse mais pas à sa propre maison.

III. LA BASSE-SOULE**228. Basse-Soule, Barhoue, Pettarra**

(*laborhoe* 1337, *la barhoa*, *l'abarhoe* 1520)

La "messagerie" de Basse-Soule portait le même nom roman que la mande mixaine de la "Barhoue" (voir ce nom), dont on a vu qu'on pouvait le lier au sens de "bas, arrosé, limonneux", et on n'en connaît pas davantage ici la version ou traduction basque littérale, si ce ne fut simplement, comme pour la maison noble de Saint-Etienne (voir ci-dessus), *beherea*, ou *her-be(her)a* "le pays bas" dans un composé antinomique du "pays haut" nommé en Cize "Hergarai", ou encore *ibar-pea* "le val du bas". Mais c'est sur le premier *be(her)a* "bas" qu'est fait le nom actuel du pays, "Pettarra": c'est, comme l'explique Lhande (37), le nom de l'habitant "celui du bas" transféré au pays, de même que le castillan *navarro* "Navarrais" a servi à nommer dialectalement la Navarre (voir Basse-Navarre). Trois vics ou dégaieries composaient la Basse-Soule, d'importance très inégale par le nombre des paroisses et le peuplement médiéval: les vics ou dégaieries dites de Laruns, d'Aroue et de Domezain, comme le dit la *Coutume* de 1520 nommant les sept dégaieries dont se composait la Soule: *en l'Abarhoe la degaerie de Laruns, la degaerie de Aroa, & la degaerie de Domesanh*.

1) Vic ou dégaierie de Laruns**229. Mauléon, Maule** (Mauletarr)

(*mauleon* 1150, *mallion* 1277, *malus leo* 1277, *mauleon guoylhardus* 1690)

Le vic ou la dégaierie ne porte pas le nom de la capitale administrative vicomtale, sans doute parce que celui-ci ne fut d'abord que celui de la forteresse créée ou plutôt restaurée au début du XIIe siècle sous ce nom typiquement féodal, en latin *malus leo* ("méchant lion") vite romanisé en "Mauléon" (pour une formation semblable en Cize voir Mongelos), qui avait aussi, selon le *Censier*, une sorte de surnom du même réseau sémantique ("gaillard") comme le Château-Gaillard normand. Il est très probable que la division administrative des messageries souletines était antérieure à l'époque où le château devint le siège du pouvoir féodal et où une ville se développa à ses pieds, ce que tendrait à montrer la conservation du mot de "vic" (c'est celui de Laruns) hérité du latin *vicus*, alors que "dégaierie" est pris au mot de gascon béarnais *degaerie* lui-même dérivé de celui du *degan* (latin *decanu*) qui devait être élu chaque année par les maîtres de maisons. L'assemblée générale de Soule ou "Silviet" (voir Larhunsun) puis la "cour de Licharre" ne se sont jamais identifiées à Mauléon, et c'est l'administration moderne qui a constitué en 1841 avec la ville et la paroisse voisine jusque-là toujours séparées la commune de Mauléon-Licharre. On ignore quel était le nom basque du site où fut édifié le château fort primitif, à l'endroit même où commençait le bas pays. Le château, comme toutes les forteresses du haut Moyen Age et antérieures ainsi que leurs emplacements dans tout le domaine bascophone, a gardé le nom de *gaztelu*, et ce mot a pris aussi en souletin le sens dialectal particulier de "prison", en raison du rôle que joua longtemps l'ancienne forteresse vicomtale. En toponymie basque on n'a jamais confondu le latinisme *gaztelu*, qui a toujours nommé des lieux fortifiés ayant participé à la défense d'un territoire (sens étymologique de "château"), avec *jauregi* "demeure seigneuriale, manoir" (sens moderne de "château") porté par des maisons particulières éventuellement "fortes" par leur architecture mais sans fortification proprement dite. Pour nommer la ville de Mauléon le basque s'est contenté de procéder par une mécoupure du mot roman, comme si le sens en était totalement ignoré, pour faire "Maule", mais en nommant l'habitant en mode basque "Mauletari".

230. Licharre, Lextarre (Lextarretarr)

(*lecharre* 1327, *lexarre* 1337, *lesarre* 1338, *lo noguer de licharre* 1385, *sent johan de lixare* 1470, *lixarre* 1390)

Jusqu'à la fin de l'Ancien Régime, Licharre, aujourd'hui fondu dans la commune de Mauléon-Licharre, a tenu le rôle de "capitale réelle" du pays de Soule, sur la rive gauche du Saison, face à Mauléon et son château-fort qui en occupent les hauteurs de la rive droite. Tous les règlements publics et les jugements de justice étaient décidés par l'organisme complexe et partiellement représentatif nommé "cour de Licharre" (ou "cour d'orde" réunie au son du tocsin), et il s'ensuit que ce lieu est l'un des plus souvent cités de la toponymie souletine: avec la précision pittoresque de "noyer de Licharre" comme en 1385 (et en 1455 *debag lo noguer de lixarre*), à l'emplacement, dit-on, où se tenait la cour de justice composée du vicomte ou du roi ou son représentant, des podestats et autres nobles "juges jugeants", ou avec la référence au sanctuaire ou oratoire de "Saint Jean de Licharre" où les créanciers étaient tenus de jurer leurs droits. L'analyse du nom Licharre est très problématique, d'abord à cause de la différence entre la forme officielle anciennement "Lecharre", avant de passer (fermeture vocalique devant sifflante) à la fin du XIVe siècle au moderne "Licharre", et la forme basque Lextarre ("Léchtarré") malheureusement sans documentation ancienne, ensuite faute de citations antérieures au début du XIVe siècle pour le nom officiel. Car on voit difficilement pourquoi le groupe consonantique parfaitement banal *-xt-* (sifflante et occlusive) du nom basque, en principe plus proche de l'étymon, aurait été réduit à la seule sifflante dans ce nom, alors que des noms d'étymologie basque en zone romanisée n'ont pas subi cette altération, comme Lescar, Lescurry (*lascurri* 1285), Lescun. Ces noms, certains cités depuis le XIe siècle (*lascun* 1107), montrent en revanche comment la voyelle de *las-* a

pu normalement se fermer devant sifflante à *les-* dans les formes officielles en phonétique romane, avec des exceptions: Lescun prononcé encore parfois “Lascun”, Lasque également en Béarn *lasque* 1206. Cette fermeture s’est poursuivie dans le nom officiel de Licharre jusqu’à *lix-* après le XIVe siècle, peut-être par analogie avec le voisin Lichos (*lesxos* 1376, *lixos* 1385). Tous ces noms semblent avoir pour base *lats* “cours d’eau”, bien connu en toponymie basque par les toponymes à suffixe locatif *latsaga*, *latseta* ou des composés comme *latsalde* “côté du cours d’eau” qui est précisément un nom de maison médiévale à Licharre (*lacxaltéa* au *Censier gothique*). Mais ici le second élément *-(t)arre* fait difficulté, et en lui-même, et par la différence de formation dans le nom officiel et dans le nom basque. On peut penser à un élément primitif *-aurr* “devant, situé au-devant”, avec réduction de la diphtongue *aur-* > *ar-* (même changement en Ossès pour Ugarzan: voir ce nom), et l’article basque *-a* passé à *-e* en voyelle finale atone, d’où le “Lecharre” roman médiéval. La forme basque suppose un élément complémentaire en lui-même banal, une occlusive de liaison devant sifflante (comme dans Lastaun, Lastiri maisons médiévales de Cize), mais qui s’est ajoutée postérieurement à la forme primitive qui devait être **latsaurr(a)* > **lastaurre*, d’où avec la voyelle finale analogique, et dans une forme au moins partiellement reprise de la forme phonétiquement romanisée en raison de la notoriété ancienne de ce lieu pour l’administration médiévale, le moderne “Lextarre”. Le nom signifierait simplement que Licharre est “le devant du cours d’eau”, c’est-à-dire du Saison.

231. Chéraute, Sohüta ou selon Lhande **Sorhüta** (Sohütarr)
(*cheraltus* 1224, *exeraute* 1337, *xeraute* 1383, *xerauta* 1494)

Le dérivé locatif *sorhoeta* “lieu de champs, prairies” d’où sont issus les deux noms modernes, basque et roman, est exactement le même que pour Sorhoeta (voir ce nom) en vallée de Baïgorry, et les diverses maisons médiévales un peu partout (à Jatxou et Macaye en Labourd, Orsanco en Mixe, Armendaritz et Isturitz en Basse-Navarre) pour lesquelles le nom n’a guère subi de modification depuis le temps de sa formation. On note ponctuellement dès les graphies du XIIIe siècle la réduction de la diphtongue avec fermeture vocalique: à Macaye *sorueta* (1235), qui permet d’expliquer la forme basque du nom souletin, avec *u* par la suite dialectalement labialisé *ü*, et réduction de la diphtongue *-üe-* > *-ü-*. La phonétique dialectale souletine a ensuite normalement réduit la vibrante intervocalique, dialectalement aspirée, à un simple aspiration. Une fois écartée la fausse latinisation de 1224 citée par l’historien béarnais Marca, les modifications subies par le nom romanisé sont autrement importantes, quoique régulières: voyelle et suffixe locatif dans la séquence *-oeta* aboutissant, comme pour Arraute, Berraute, Masparraute (voir ces noms) à une finale romane *-aute* dès les citations du XIIe siècle et sans doute plus tôt; sifflante basque apico-alvéolaire *s-* traduite par la chuintante palatale *x-/ch-* selon les graphies; changement de timbre de la voyelle initiale qui était tonique dans le terme *sorho* (du latin *solu*) (38). Le *Censier gothique* cite, dans l’importante liste des maisons et domaines médiévaux, presque toutes incontestablement de nom basque, les deux maisons *partarriu* du “haut” et du “bas” au nom roman (“côté de la rivière”, équivalent du basque *uhalde*), exception que doit expliquer le voisinage mauléonnais. L’espace occupé est vaste, avec de nombreux et importants écarts jusqu’au massif des “Bois de Chéraute” après le croisement de routes du quartier de Hoquy: ce nom, sans attestation ancienne connue, semble une forme en emploi absolu du composant locatif *-oki* (et par mécoupure moderne avant la consonne de liaison (*-)toki* “lieu”), et il est conservé en lexique souletin avec des sens (“siège, disposition”) qui semblent impliquer un sens ancien de “espace bien situé”. Le *senhor deu domec de Cheraute* selon la formule béarnaise de la *Coutume* (1520) avait rang de podestat.

232. Viodos, Bildoz(e) (Biloztarr)

(*biudos* 1337, *biodos* 1496, *viudos* 1690)

Il suffit de comparer le nom basque et le nom officiel pour voir que ce dernier procède de la plus banale des modifications phonétiques romanes, la vocalisation de la latérale *bil-* > *biu-* comme dans tant de noms de lieux d'étymologie basque romanisés au cours du Moyen Age (voir plus loin Larrebieu, Mendibieu) et en déduire que le basque *bildoz* (sans l'adjonction récente du *-e* final) est l'étymon. Comme le basque a conservé de plus l'articulation dorsale et fricative de la sifflante, le paronyme *bildots* "agneau" avec sifflante affriquée et apicale est phonétiquement exclu (39), mais il l'est aussi sémantiquement comme inacceptable en toponymie: les toponymes anciens faisant allusion aux animaux sauvages ou domestiques (mais il n'y a aucun exemple de *bildots*) apparaissent surtout (pour l'exception voir Béhorléguy) dans les noms de maisons ou de lieux-dits, mais toujours en composition. Le mot *bil* "arrondi, amas" a donné aussi des toponymes généralement composés (voir Bildarraitz, Larrebieu), mais quelques rares noms sont suffixés, comme Biutz nom ancien romanisé de Villefranque (voir ce nom), ou comme Bildoz/Viodos et dans les Landes son doublet Biaudos (*biudos* 1140), qui entrent dans la série à suffixe *-oz/-os*, à base toponymique comme la plupart, bien que le sens exact apporté par le suffixe ne soit pas connu: "lieu ramassé" ou "de forme arrondie". La prononciation avec labio-dentale initiale *v-* est propre au français moderne, les signes *v/b* étant des occlusives prononcées *b* dans l'écriture régionale ancienne (voir Mendive).

233. Laruns, Lahüntz(e) (Lahüntzarr)

(*laruns* 1096, *leruntz* 1303, *laruntz* 1396, *laruns* 1690)

Laruns, l'une des plus petites paroisses de Soule, avec seulement "deux feux taillables" sur les 800 que comptait la *Coutume*, et trois cités au *Censier gothique*, mais avec *labadie de laruns* (en basque Apathe) maison noble comptée très exceptionnellement pour "deux parts de feu", a donné son nom à la dégaierie. On y a reconnu habituellement, comme pour l'homonyme béarnais cité plus haut à propos de Larhunsun (voir ce nom) à Ordiarp, le radical *larr-* de *larre* "lande, terre en friche". Mais la difficulté particulière que pose la vibrante simple par rapport au radical (voir Larrau, Larcevau) peut conduire à proposer une autre formation et un composé ancien plus long **laharr-un-tz* "lieu de ronceriaie" dont la réduction à *larhuntz* > *lahüntz(e)* avec vibrante aspirée serait plus facile à envisager. Comme pour Larhunsun à Ordiarp, cette signification conviendrait à la position de Laruns propice à la végétation buissonnante au-dessus d'un petit confluent sur la rive droite du Saison. L'emplacement ancien d'un pont a donné son nom à la maison Zubiria (*lostau de subiry* au *Censier*) "le domaine du pont" ("Cibiry" sur les cartes IGN). La graphie de 1303 *leruntz* pourrait inviter à penser au nom basque ancien du "pin" *ler/leher*, l'ouverture vocalique par analogie et devant vibrante de *ler-* à *lar-* étant dans l'ordre des choses, mais elle ne s'appuie sur aucun autre exemple, ni en Soule, ni en Béarn.

234. Berrogain, Berrogañ(e) (Berrogaintarr)

(*berroganh* 1466, *berrogayn*, *berrogainh* 1690)

Le nom officiel Berrogain est cette fois l'étymon exact, que la phonétique souletine a modifié dans le nom basque avec la palatalisation de la nasale après *-i* déjà notée au XVe siècle en graphie gasconne *-nh* et l'addition de la voyelle finale: "haut des broussailles", et l'on s'aperçoit que ce sens appuie peut-être l'explication donnée pour Laruns ("lieu de ronceriaie") et son site, par rapport auquel Berrogain occupe, comme le dit son nom, une position plus élevée. L'ancienne paroisse avait "deux feux taillables" comme à Laruns, mais le *Censier gothique* en cite six toutes fivatières du seigneur béarnais de Méritein. Berrogain et Laruns ont été réunis en une seule commune.

235. Mendibieu, Mendibil (Mendibiltarr)*(mendavia 1256, mendeviu 1393, mendibiu 1690)*

Le composé Mendibil “mont arrondi, ramassé” forme divers noms de lieux (maisons à Saint-Esteben, Tardets, Mendivil en Navarre) sans donner comme ici une forme romanisée *mendibiu* > *mendibieu* par vocalisation de latérale en gascon béarnais. La graphie citée en 1256 procède sans doute d’une confusion avec la ville navarroise de Mendavia (1194) qui est une formation différente (sur *habi* “nid” ou *hobi* “fosse” plutôt que sur *ibi* “gué”), facilitée par l’ancienne forme à déterminant final *-a* “le” aujourd’hui inusitée dans ce nom. L’appellation a pu être donnée par le sommet de 313 mètres qui s’élève immédiatement au nord de l’église (“chapelle” sur les cartes) dit Elizamendia “le mont de l’église”. Mendibieu est la seule des trois anciennes paroisses qui forment la commune moderne de Moncayolle-Larroy-Mendibieu à être citée au *Censier gothique*.

236. Moncayolle, Mithikil(e) (Mithikiltarr ou Mithikilatarr)*(moncayolle 1391, moncayola 1480)*

Le nom officiel de Moncayolle à peu près sans changement depuis les citations médiévales connues, qui sont tardives, est roman: “mont des parcs à bétail”. Le dialecte souletin nomme le “parc à bétail” en pâturage de montagne et d’estive par *kaiola*, *kaiolar* adapté du gascon béarnais *coyalar* dans la *Coutume* de 1520, mot issu du béarnais *caujola* “petite cabane” à quoi s’est ajouté le suffixe diminutif *-ar* (40). Comme il est rigoureusement impossible en phonétique de passer de ce nom roman au nom basque “Mithikil(e)” et inversement, il faut supposer qu’il y a toponymie de double tradition, et qu’un toponyme basque a probablement été traduit, au moins partiellement, en langue romane. Ce nom primitif semble avoir été fait sans le mot *kaiola(r)* ou son ancêtre roman *coyalar* qui aurait dû rester reconnaissable au moins sous forme réduite dans le nom basque, et sur un premier élément *mendi*, ce qui fait penser à un composé **mendi-gibel(a)* “(l’) arrière des monts”, c’est-à-dire de la petite ligne de sommets boisés (“Larlette”: de *larr(a)-olh(a)-eta* “lieu de landes des cabanes”) qui fait la séparation avec le cours du Saison. On peut penser aussi, en relation avec le nom de Mendibieu paroisse anciennement préexistante (citée au *Censier*), à **mendibil-gibel(a)* “(l’) arrière de Mendibieu”, qui aurait abouti plus naturellement par réduction syllabique, mais sans modification vocalique d’importance, au moderne “Mithikil(e)”. Ce nom aurait été ensuite traduit en langue romane officielle, par l’administration féodale, avec *mont* pour *mendi*, mais avec substitution de *coyalar* par simple analogie ou raison particulière ou même simple contresens, pour cette région de “landes” et de libre parcours (toponymes sur *larre*, *landa*: Larrebieu, Larroy, maisons Landaztoi, Landabizkai, et même à Larrebieu *acquerbisquey* au *Censier* “sommet des boucs” aujourd’hui “Arkabizkei”) dans un ensemble collinaire variant de 200 à 300 mètres se prêtant à l’élevage.

237. Larroy, Larrori (Larrioriarr)*(larrori 1455)*

A part la liste des nobles présents dans une assemblée de 1455 citant le seigneur du *domec de larrori*, on ne connaît pas de citation bien ancienne du nom de cette paroisse, où il y avait aussi une maison noble Landabizkai (“sommet de lande”). Si le premier élément est *larre* “lande, terre en friche” comme dans Larrebieu (voir ce nom), le second *-ori* correspond à première vue à *hori* “jaune, blond” (voir Montory), plus probable dans cette zone dialectale que la variante *uri* pour *iri*.

238. Larrebieu, Larrabil(e), Larrebil(e) selon Lhande (Larrebiltarr ou Larrebies)
(*larrebiu* 1384, 1690)

Le composé basque régulier était *larrabil* “lande arrondie, ramassée”, conservé dans une tradition locale, alors que Lhande donne la forme *larrebil* par suite de “décomposition” savante du nom primitif, ou influence de la phonétique romane du nom officiel, qui a procédé ici à la même vocalisation de la latérale que pour Mendibieu (voir ce nom). Le nom de l’habitant a une double forme à suffixe basque et roman, dans cette zone proche des premiers villages béarnais en cours de romanisation, à Haute et Charre qui avaient encore des noms de maisons majoritairement basques en 1385. Dans les noms de maisons médiévales de Larrebieu, outre Akherbizkai (voir Moncayolle), le *Censier* cite *bethularre* (sur les cartes “Bethulard”) qui emploie le gascon ancien *betoure* (latin *betullu*) “bouleau” (basque *urki*: voir Urcuit): “lande de bouleaux”.

239. Arrast, Ürrüxtoi (Ürrüxtoitarr)
(*arrast, larast, larrast* 1690)

Le nom basque d’Arrast est donné parfois avec le déterminant Ürrüxtoia, ce qui est exactement “la coudraie”, mais aussi avec un autre vocalisme conforme au nom officiel “Arrastioia” chez Haristoy (*Les paroisses ...*, op. cit. III, p. 93), calqué sur le nom roman sinon inventé. La variante à voyelle assimilée *urruz-* de *urritz* “coudrier” est très fréquente en toponymie médiévale: maisons Urruzpuru (Saint-Esteben, Ossès), Urruzti (Bardos, Urrugne), Ruspil pour “Urruzpil” (voir Pagolle), de même que *urku-* pour *urki* (voir Urcuit). Mais les deux formes, basque et romane, sont ici aussi (voir Moncayolle) phonétiquement incompatibles pour le vocalisme. La persistance des formes avec *l-* initial presque exclusives dans le *Censier* (texte de la fin du Moyen Age recopié en 1690) peut s’expliquer à la fois par le voisinage de Larrebieu (la commune moderne d’Arrast-Larrebieu réunit les deux paroisses depuis 1842), de Larrory, et davantage encore d’une maison d’Arrast que le *Censier* nomme *larrascal* dont le premier élément est identique au nom de la paroisse, quoique le second *-cal* soit incompréhensible et suppose une cacographie. Il se peut fort bien que le nom roman ait subi l’attraction de ces noms de base *larre* fréquents dans toute cette région (et ailleurs “Larratz, Larrauntz” etc.), et que la romanisation régulière de *urruztoi* qui eût été *urroz* non documenté, mais qui a été probablement l’origine de “Urost” en Béarn, ait passé, par analogie avec d’autres toponymes à *larrast*, et après séparation de l’article supposé, à Arrast. Il est de toute manière exclu qu’il puisse y avoir, là ou ailleurs, un nom verbal comme *haste* “action de commencer” comme l’a pu proposer J. Coromines (41).

240. Aïnharp, Aïñharbe (Aïñharbetarr ou Aïñharbiarr)
(*ayharp* 1472, *ainharp* 1479, *ayharp* 1690)

La nasale étymologique a été maintenue dans le nom moderne, mais les graphies médiévales les plus nombreuses montrent qu’elle était, comme pour Ordiarp (voir ce nom), régulièrement omise dans les textes romans anciens. Le nom basque a gardé sa forme primitive: *ainharr* qui est comme en Navarre et Guipuscoa, avec la palatalisation de la nasale propre au souletin (voir Ordiarp), la variante dialectale pour *ilharr* “bruyère”, et *-be* pour *behere* “bas”: “bas des bruyères”. Une lecture plus compliquée à composition inversée *ain-har-be* à trois éléments ferait intervenir en premier la base *ain-* de sens inconnu (voir Aïnhua, Aïnhice) ou variante de *gain* “haut”: le sens “hauteur au bas des rochers” conviendrait aussi à la position haute d’Aïnharp, par opposition aux autres paroisses de ce vic situées plus bas tout au bord de la rive gauche du Saison, Viodos (qui a donné à une maison d’Aïnharp le nom de Bildoztegi “bord, crête de Viodos”), Espès, Undurein, Charritte.

241. Abense-de-Bas, Onizepe(a), Omizepe(a) (Oniztarr ou Onizetarr, Omiztarr)
(*ohense* 1337, *abenssa* 1460, *avense* 1496, 1520, 1690, *oense* 1690)

Réuni à Viodos en 1842 dans la commune de Viodos-Abense-de-Bas, le nom Abense reprend celui de Haute-Soule (voir Abense-de-Haut), et s'explique de la même manière par les changements phonétiques, consécutifs à l'accentuation romane, apportés à l'étymon basque à article final *oniz(a)*, mais avec l'avantage d'avoir ici des formes écrites médiévales *oense* faisant la transition entre l'*oniz(a)* primitif conservé en basque et son héritier roman Abense: passage de l'initiale atone *o-* à *au-*, puis occlusivation du *w* intervocalique *aw(e)-* à *ab(e)-* (42), pendant que *-i-* basque devenu tonique est traité comme dans les mots latins à *e* fermé (43) faisant naître de *-ni-* étymologique la voyelle nasale écrite *-en-*. La forme étymologique, sans le passage à la bilabiale de "Omiz(e)" qui apparaît dans une tradition locale, a été conservée dans le nom de l'une des quatre maisons nobles anciennes du lieu: Onizmendi (*onizmendi* 1338) ou "mont d'Oniz", mais le mot simple Oniz (*lostau doense* au *Censier*) était aussi le nom d'une maison fivatière de l'Abadie ou Aphate (aujourd'hui "Aphatie") autre maison noble. La paroisse ancienne s'étend sur la rive droite du Saison, où le nom de la maison Urdagieta (citée dans la *Coutume* de 1520 pour "Arnould de *Urdaguiet*", et *urdaguieta* au *Censier*), "lieu du bord du plateau" (pour *urd-* voir Sainte-Engrâce), signale sa position surplombant (126 mètres) les rives basses du Saison.

242. Espès, Ezpeiz(e), ou selon Lhande **Espeiz(e)** (Ezpeizatarr)
(*espes* 1337, *ezperce* 1375, *aspés* 1472, *espes* 1520, 1690).

Le nom d'Espès, sous sa forme officielle moderne ou ancienne aussi bien que basque, pose de réelles difficultés d'analyse. On peut d'abord penser à une base *ezpel* "buis" (voir Espelette) en dérivé collectif *ezpeltze* "buisserie", plus aisée à proposer ici que pour Aspet en Haute-Garonne comme le fait J. Coromines (44), et qu'impliquerait assez naturellement la citation *ezperce* de 1375. Elle est malheureusement isolée, et il faudrait penser qu'elle a été recueillie dans une tradition locale ensuite perdue. Car pour le nom basque moderne, même en supposant que la forme à sifflante apicale notée par Lhande *esp-* a été "rebasquisée" à partir du nom officiel, ce qui est très probable, il reste à expliquer l'origine de la diphtongue de *-ei-*: elle ne pourrait être à la rigueur que la conséquence d'une vocalisation romane *ezpeltze* > *espeuz* elle-même sans autre attestation mais régulière (de même Espiute en Béarn en basque Azpilda), et suivie ici d'une réduction de diphtongue en roman *espeuz* > *espes* envisageable, tandis que le basque procédait par assimilation vocalique *ezpeuz* > *ezpeiz*. La pression linguistique romane, puisque le seigneur du domec était l'un des podestats, peut expliquer à la rigueur que le basque n'ait pas gardé l'étymon reconnaissable, comme il le fait habituellement même en Soule il est vrai intérieure: Ezpeldoï "buisserie" à Etchebar (citée au XVe siècle quoique absente au *Censier*), et probablement avec vibrante pour latérale Ezperuntz à Erbis (*esperonce* au *Censier*; en Navarre *ezperun* 1097). L'analyse ne serait guère plus aisée si l'on voulait expliquer le nom d'Espès comme Espèche en Bigorre qui a l'avantage de citations bien plus anciennes (1080, 1140 *de spesa*) par un mot de bas-latin de la famille de "épais" équivalent au basque *sarri* (voir Charritte) au sens de "fourré, épaisseur de végétation" (voir M. Grosclaude et J.-F. Le Nail, *Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 133-134), qui ferait justement du nom Espès un synonyme du voisin Charritte.

243. Undurein, Ündürüñ(e) ou **Ünduañ(e)** (Ündürüñetarr ou selon Lhande Ündüintarr)

(*indurey* 1337, *endureynh*, *endurein jusun* 1690)
(*endureinh*, *endureynh*, *endureyn suson* 1690)

Il y avait au Moyen Age deux groupements d'habitats comptés à part, Undurein "du bas" (*endurein juson* dans le béarnais du *Censier*) où se trouvaient les trois maisons nobles principales (Ezponda, Jauregiberri et le domec) et Undurein "du haut" (*endurein suson*) qui avait aussi une "salle" d'Undurein (*la sale dendureinh* au *Censier*), aujourd'hui réunis à Espès dans la commune d'Espès-Undurein. Si la palatalisation de la nasale finale conservée en basque était notée dès le XIV^e siècle en gascon *-eih*, sauf dans la graphie sans nasale de 1337, elle a été perdue dans le nom officiel moderne, qui n'a pas non plus poussé l'assimilation vocalique jusqu'à la dernière syllabe thématique comme le nom basque (avant adjonction du *-e* final), *-e-u-ein* > *u-u-ein* > *u-u-uñ*, celui-ci devant être tardif et bien postérieur à la fixation du nom officiel. On peut cependant trouver aussi une forme "Ündüaïne" à finale conforme à la phonétique habituelle du souletin (voir Domezain, Gotein). Le radical de la forme étymologique était à voyelle palatale *endur-/indur-* ou parfois avec *a-* (*andurenh* 1383), et c'était aussi le nom d'une maison noble de Haux (*endureinh, undureinh* au *Censier*). Même si une formation sur base anthroponymique est probable comme pour Domezain, Garindein, Gotein (voir ces noms), il ne peut s'agir en aucun cas de quelque "Hontarius" latin (45), mais sans doute de "Endura" cité, quoique rarement et sans citation connue en zone aquitaine, comme nom de personne à partir du Xe siècle en zone ibérique (*vinea de endura* 1087: "vigne de Endura"). Ce nom correspond phonétiquement au nom basque du "petit sureau" ou "hièble" *andura*, et, vu d'une part l'incertitude des transcriptions médiévales des initiales vocaliques (voir Idaux), et d'autre part la présence du même toponyme pour les deux hameaux anciens d'Undurein et aussi en deux endroits (Undurein et Haux) bien différents (outre l'homonyme navarrais "Indurain", *indurain* 1064, *indurein* 1099), l'explication purement toponymique reste, sauf information supplémentaire, une hypothèse parfaitement défendable.

244. Charritte-de-Bas, Sarrikotape(a) (Sarrikotarr)

(*sarrite* 1337, *charrite* 1455, *xarritte* 1474, *sarricoata* 1513, *xarrite* 1690)

La formation du nom roman à partir de l'étymon basque Sarrikota (de *sarri-ko-eta* "lieu de petits fourrés"), additionné ici de *-pe* traduisant "bas" pour distinguer ce lieu de celui de Haute-Soule (voir Charritte-de-Haut), se fait comme pour Charritte en Mixe (voir ce nom). Le mot *sarri* "épaisseur de végétation", si fréquent en toponymie basque (voir Irissarry), ou sa base sans *-i* qualifiant, a fait aussi probablement, plutôt que *sara* "taillis" (voir Sare) comme le propose M. Grosclaude (*Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 239) parce que la vibrante n'a jamais changé pour ces mots en basque, le nom du village béarnais voisin de Charre, un peu en aval sur la rive droite du Saison, dont la toponymie était presque intégralement basque en 1385, Lichos et Haute entre deux, également de toponymie basque. La végétation dense des bords du Saison a créé dans ce secteur tout un réseau de toponymes aussi bien pour les noms des paroisses (voir aussi Espès) que pour les noms des maisons et domaines. La "salle" de Charritte, l'une des cinq maisons nobles du lieu, sur une quarantaine de feux comptés au *Censier*, était l'une des dix potestateries de Soule.

2) Vic ou dégaierie d'Aroue

245. Aroue, Arue ou Aibe selon Lhande (Aruarr ou Aibetarr)

(*aroe* 1337, *aroa* 1385, *aroe* 1460, 1469, 1690, *degaierie de aroa* 1520, *aroue* 1690)

Lhande (*op. cit.* p. 67) ne notait pas pour ce nom le *ü* souletin, mais donnait en revanche une forme "Aibe" en apparence fort loin du nom médiéval presque toujours écrit "Aroe", même dans la copie de 1690 du *Censier* qui donne aussi une fois le nom officiel moderne "Aroue". La forme initiale a dû être déterminée comme en 1385 *aroa* > *aroe*, et le nom basque repris au nom officiel ainsi formé avec une fermeture vocalique en diphtongue

aroe > *arue* tout à fait banale. La naissance de la forme basque “Aibe”, sans documentation ancienne, ne semble pas tributaire du nom officiel, mais est due à l’effacement de la vibrante douce intervocalique très régulière à l’époque moderne en dialecte souletin, avec labialisation de *-u-* (*-ou-* dans l’écriture et le nom romans) > *-ü-*, dans une suite de changements qui a dû être à peu près: *arue* > *a(r)üe* > *aiie* > *aibe*, avec naissance d’un *-b-* épenthétique ou antihiatique ou même analogique aux nombreux nom en *-be* (Sarrikotape). Ce processus phonétique ne résout en rien la question de l’étymologie, le mot basque *aro* “temps” étant particulièrement inapte à la toponymie, une formation sur anthroponyme (voir Domezain) n’étant pas perceptible, et aucun mot latin semblable connu pour avoir fait des noms de lieux dans le secteur n’étant repérable. Le sens du nom d’Aroue reste donc parfaitement inconnu, et seules des citations plus anciennes que celles du XIV^e siècle pourraient, peut-être, en donner la clef.

246. Oyhercq, Oihergi (Oihergiarr ou Oihergitarr)

(*hoyercq* 1690)

La petite paroisse intérieure d’Oyhercq (six maisons citées au *Censier gothique* dont cinq fivatières du podestat d’Amichalgun: voir Etcharry), aujourd’hui réunie à sa voisine Lohitzun dans la commune de Lohitzun-Oyhercq, n’est pas souvent citée dans les textes anciens. L’étymon a été conservé dans le nom basque, et à peine modifié par l’accentuation dans le nom roman (élimination de la voyelle finale atone et assourdissement de la consonne devenue finale: voir Licq): *oiher-* variante souletine et orientale du plus connu *oihar-* forme de composition de *oihan* “forêt” (de même base est le béarnais Ogenne: *oyenne* 1385) et une finale qui peut être la réduction par dissimilation de *hegi* dans **oihar-hegi* > *oihergi* “bord ou crête de forêt” (46), le hameau étant à 270 mètres sur le versant nord-est du sommet (347 mètres) au nom complémentaire dit Oyhergain “haut de forêt”. Il n’est pas exclu pourtant que la forme première ait été déjà Oihergi, avec un suffixe *-gi* exprimant la nature du terrain “lieu de forêt”, comme dans Murgi (cité ainsi en Espagne du sud par Pline l’Ancien en 70, et toponyme médiéval en Alava et en Ossès). Une maison portait au *Censier* le nom *arbeloa* qui est l’un des noms médiévaux de l’Arbéroue (voir ce nom).

247. Lohitzun, Lohitzün(e) (Lohitzündarr)

(*l’hohutzun* 1337, *lohitzsun* 1476, *lohitzssun* 1690)

A la différence de celui de Saint-Jean-de-Luz (voir ce nom) le nom de Lohitzun en Soule n’a subi aucune modification de son étymon sur *lohi* “limon, alluvion” à double suffixe fréquentatif et locatif *lohi-tze-un* “lieu d’alluvions”: nom complémentaire en quelque sorte et antinomique de celui d’Oyhercq, puisque l’habitat ancien du lieu occupe les terres plus basses dans la vallée descendant sur Sorhapuru (voir ce nom) et la Bidouze: de 193 mètres pour le site de la maison noble Berrho (“broussaillles”) en amont, à 129 mètres pour la maison également noble Larrondo (“près de la lande”) en aval, qui gardaient en quelque sorte les deux accès extrêmes. Le pays de Mixe et la Basse-Navarre commencent à quelques mètres de là avec les premières maisons de Sorhapuru (Phagadi “hêtraie”, Haritzaga “lieu de chênes”), toutes citées au *Censier* pour l’accord sur le droit de franchise en Soule passé entre elles et le dernier vicomte de Soule Auger III à la fin du XIII^e siècle. La toponymie a gardé le souvenir de l’ancienne limite au petit massif (de 293 à 253 mètres) qui longe au nord le territoire de Lohitzun, écrit “Mougaretta”, en basque “Mugarreta” de *muga-harri-eta* “lieu des bornes liminaires” (pour une formation semblable voir Mougerre en Labourd).

248. Etcharry, Etxarri (Etxarriarr ou Etxartarr selon Lhande)

(*charri* 1385, 1455, *echari* 1467, *amichalgun de charri*, *echarry* 1690)

C'est sans doute par analogie avec des noms voisins comme Charre, Charritte-de-Bas (voir ce nom) que des textes romans, y compris la *Coutume* de 1520, écrivent ce nom avec aphérèse *charri*, car tout indique, comme dans les homonymes navarraïss "Echarri, Echarry-Aranaz" (*exarri* 1035, *echarri* 1194, 1242), que c'est un composé de *etxe* "maison(s)" pris au sens collectif ou autrement. Le second élément est plus incertain: ce n'est sans doute pas *harri* (47) qui fait toujours Harretxe dans les toponymes médiévaux, mais plus probablement une forme ancienne après haplologie (chute de syllabe), soit de *etxa-berri* "maison(s) neuve(s)" (même rapport que Etxabarren et Etxarren), soit même, la chute de syllabe de même articulation étant ici plus naturelle, de *etxasarri* "maison(s) dans le fourré de végétation" (48), qui ferait alors entrer ce nom dans la même série sémantique que Charrite, Charre etc. Cette formation serait de toutes manières exceptionnelle et, selon l'exemple navarraïss, antérieure au XI^e siècle, et probablement bien antérieure, puisque les composés médiévaux réguliers Etxaberri, Etxasarri sont aussi anciennement attestés (*echaverri* 1024). La maison du podestat d'Etcharry se nommait Amixalgun, nom original qu'on peut supposer altéré par métathèse d'un dérivé à double suffixe collectif et locatif, sur la base *amillambil* "précipice", **am(b)il-tza-gun* > *amixalgun*. L'autre maison noble, dont il ne reste aujourd'hui que l'emplacement, portait le nom plus répandu d'Oihanarte "entre forêts" (1455 *oyhanart de charri*).

249. Gestas, Jestaz(e) (Jestaztarr)

(*giestars* XII^e siècle, *gestaas*, *giestaas* 1385, *gestas* 1690)

Gestas étant sur la rive droite du Saison, isolé entre Rivehaute en amont et Campagne en aval qui font partie du Béarn, comme Rivareyte plus au nord entre Arrive en amont et Parenties en aval également béarnais, on peut se demander selon quels critères et à la suite de quels événements s'était fait le partage entre les vicomtés de Béarn, et plus anciennement d'Oloron, et de Soule. Comme pour Rivareyte (voir ce nom), on ne sait pas s'il y a eu une version basque du toponyme roman Gestas issu du *giestars* médiéval version gasconne du français "genestière", qui eût été *jatsu* (voir Jatxou, Jaxu) ou *itsasu* (voir Itxassou). La toponymie médiévale de Gestas était encore à moitié basque au XIV^e siècle, à peu près dans les mêmes proportions que celle de 1385 à Rivehaute (10 noms sur 24) et Campagne et Usquain (5 sur 11). Le nom de l'habitant n'est pas fait sur le modèle roman, ni à Gestas ni à Rivareyte.

250. Rivareyte, Erribareita (Erribareitarr)

(*arribarreyte* 1385, 1690)

A la prothèse gasconne régulière *ar-* du nom roman, perdue avant l'époque moderne comme dans le voisin béarnais Rivehaute (*aribaute* 1385) mais non dans Arrive, tous de même origine pour la rive droite du Saison, correspond la prothèse *er-* tout aussi régulière en basque. Mais le basque fait normalement du latin *ripa* "rive" *erripa* sans autre modification que la prothèse (toponyme Erripairi en Baïgorry: *erripayri* 1350), et il faut en déduire que le nom basque avec *-riba-* a été partiellement refait sur la forme romane médiévale déjà constituée, qui avait en général deux vibrantes doubles. Pour le second élément on a proposé *reite* issu de *frigida* "froide" (49), à moins que ce ne soit un héritier isolé du latin *recta* "droite", évoquant non évidemment la courbe de la rivière à quelque distance au sud, mais le segment plus rectiligne en amont tout près duquel se trouve le groupement principal. La toponymie médiévale de Rivareyte était à peu intégralement romane, et le recensement béarnais de 1385 ne relève pas non plus de toponymes basques dans les paroisses béarnaises voisines d'Arrive et de Parenties.

251. Osserain, Osarain(e) selon Lhande, ou **Ozerain(e)** (Osaraintarr ou Osarainetarr)

(*osfran*, *ossran* 1186, *castrum de osarinho* 1256, *lo pont deu saranh* 1342, *ossarayn*, *ossarainh*, *ossaraing* 1690)

Osserain occupe une position stratégique comme dernier établissement souletin sur la rive gauche du Saison et à peu de distance de son confluent avec le gave d'Oloron, avec les vestiges de sa motte fortifiée, le "castrum" cité au XIII^e siècle, siège de la seigneurie (*cabér et gentiu et juddant* dans la formule béarnaise du *Censier*), et le très ancien pont sur le gave dit "pont d'Osserain" qui fut longtemps le passage principal entre Béarn, Soule et Basse-Navarre. Il y a peu de toponymie basque déjà au XIV^e siècle à Osserain, mais les dernières maisons mixaines d'Arbérats dans cette direction portent le même nom: Otsarrain (*otssarrayn* 1413) et Otsarrain-Etxarte (*ocharrayn echartea* 1350), avec vibrante forte sans doute étymologique, peut-être anciennement aspirée *-(r)rh-* selon la graphie relatinisée *osfran* du XII^e siècle, affaiblie dans l'usage roman du nom de la paroisse dès les premières citations. Elles sont à mi-distance de Saint-Palais et Osserain, séparées du territoire souletin par un assez vaste "no man's land" qui porte sur les cartes le nom de "Burgeincy", de *burgu-aitzin* "avant du bourg", allusion probable au "castrum" d'Osserain et à son rôle défensif ancien pour tout le territoire intérieur avant Saint-Palais. Le rôle du "castrum" et de la seigneurie et la suffixation du nom en *-ain* font penser à une formation anthroponymique, comme pour Domezain, quoique ce ne puisse être sur quelque *ursanius* latin (50), mais plus sûrement sur un anthroponyme dérivé de *otso* "loup" comme *ochar*, *oxarra* qui sont documentés dans l'onomastique ancienne régionale. Mais le nom admet aussi une composition toponymique avec *arrain* (nom de maisons médiévales mixaines) de sens oronymique sur la base *harri*, et en ce cas Otsarrain/Osserain serait quelque chose comme "lieu rocheux du loup (ou: de Loup)". Des dénominations basques comme celle rapportée par Lhande "Ozerain(e)", ou encore "Ozergain(e)" avec réfection analogique d'une finale *-gain* qui n'a aucune référence étymologique (comparer à "Aibe" pour Aroue ci-dessus), sont des reprises du nom français moderne sans modification, y compris pour la vibrante faible et pour la sifflante dorsale (et non apicale comme dans les noms de maisons), la palatalisation de la nasale finale *-nh* en graphie gasconne médiévale s'étant aussi perdue dans le nom moderne même en phonétique souletine. La position excentrée d'Osserain par rapport au pays resté bascophone a pu accentuer ces particularités. La commune moderne d'Osserain-Rivareyte réunit les deux anciennes paroisses sur les deux rives du Saison.

3) Vic ou dégaierie de Domezain

252. Olhaïby, Olhaïbi (Olhaïbiarr ou Olhaïbitarr)

(*olhaïvie* 1308, *olfabie* 1376, *olhaïbie* 1385, *olhabia* 1407, *olhayvi* 1496, *olhayby*, *olhaybié* 1690)

Le nom de l'ancienne paroisse, réunie au XIX^e siècle à Ithorrotz dans la commune d'Ithorots-Olhaïby, était celui de l'un des deux podestas (*lostau dolhayby* au *Censier*) que comptait le petit vic de Domezain (à très peu de distance de celui d'Amichalgun en troisième: voir Etcharry) qui faisait frontière avec le royaume de Navarre: *olhaïbia* "le gué des cabanes", à peu près sans modification depuis son invention, sauf la perte du déterminant final *-a* "le" comme dans la plupart des toponymes (sauf noms de maisons). Le mot *ibi* "gué" ou sa variante plus occidentale *ubi* (Urtubie en Labourd: voir Urrugne), avec lequel il n'y a jamais lieu de confondre *bi* "deux" (51), a fait divers noms dont celui de Garraïbie (voir ce nom): il devait nommer ici le passage du petit affluent de la Bidouze qui contourne le hameau, mais dont on ne mesure guère aujourd'hui le rôle qu'il put avoir anciennement dans la défense du pays.

253. Ithorots, Ithorrotz(e) (Ithorrotzarr)

(*ithorrodz* 1337, *uthorrotz* 1469, *uthurrotz* 1480, *yptorrotz*, *iptorrotz* 1690)

Les cartes IGN signalent une “source captée” qui était peut-être déjà celle qui donna un jour le nom de la paroisse: *ithurri-hotz* “source, fontaine froide” en composition régulière (très nombreux noms de maisons médiévales) *ithurrotz*, l'équivalent des “Fontfroide” et autres toponymes romans, mais qui ne reçut ici aucune traduction (pour des eaux “tièdes” voir Urepel). Pourtant deux faits peuvent être remarqués: d'abord que la phonétique souletine, qui a fait de ce nom dans la plupart des autres lieux dès la fin du Moyen Age *üthürri* (le *Censier* écrit *utthurrie* à Barcus, *utthurj* à Licq), n'a pas modifié ce toponyme en territoire proche du bas-navarrais mixain, sauf cependant les graphies ponctuelles de 1469 et 1480, ensuite que c'est le nom roman qui a fait l'ouverture vocalique devant vibrante *-urr-* > *-orr-*, reprise telle quelle dans le nom d'usage basque, sauf la vibrante forte qui devrait être rétablie au nom officiel. Les graphies du copiste de 1690 au *Censier* avec *ipt-* sont probablement des mauvaises lectures de l'initiale à occlusive aspirée étymologique *ith-*.

254. Berraute, Berrueta ou selon Lhande **Berhueta** (Berruetarr ou Berhuetarr)

(*berraute* 1690)

Le dérivé locatif *berroeta* “lieu de broussailles” phonétiquement romanisé comme on l'a vu en *berraute* avant le XIIe siècle, de *berrho* en général articulé dialectalement avec vibrante forte aspirée, d'où la forme avec *-rh-* rapportée par Lhande, a fourni, seul ou en composition (voir Masparraute, Sumberraute), de nombreux toponymes de l'Aquitaine méridionale (Berraute en Béarn, Berrautere dans la région de Dax etc.), dont celui de la commanderie de Saint-Jean-de-Jérusalem près de Mauléon (chapelle et cimetière de Berraute: *lospitau de berraute* au *Censier*) et de nombreux noms de maisons médiévales qui ont parfois gardé la forme romanisée, en Soule citées au *Censier* à Erbis (*berraute derbis*), à Trois-Villes, en Basse-Navarre à Ayherre, Asme (voir ce nom), Cibits, Hosta, Saint-Palais, en Labourd à Hasparren, Itxassou, Sare, Urrugne. Le nom basque est prononcé habituellement comme ici avec fermeture de diphtongue *-oeta* > *-ueta*. La proximité immédiate de Lapiste en territoire mixain fait que les deux paroisses étaient liées au religieux. Au civil Berraute a été réuni à Domezain en 1842 dans la commune de Domezain-Berraute.

255. Domezain, Domintxain(e) ou **Domintxin(e)** (Domintxantarr ou Domintxandarr)

(*domesan* 1119, *domesang* 1193, *domezain* 1258, *la degaerie de domasanh* 1520, *domesaing*, *domezainh* 1690)

Le nom de Domezain est le type même du toponyme de formation latine à base anthroponymique, qui devait être ici *dominicus*, pour nommer un domaine seigneurial d'importance “appartenant à ...”, qui s'est trouvé continué au Moyen Age dans la potestaterie: la base Domintx- du nom basque correspond exactement au prénom féminin “Domintx” (de *dominica*) naguère très usité en Pays basque. Mais le podestat lui-même, généralement nommé “le seigneur de Domezain” (*martin sandz seyner de Domezay* 1338), portait selon la *Coutume* (1520) le nom de “Bimein” (*lo senhor de Bimeinh de Domezanh*): la base *bim-* n'a aucun correspondant proche dans l'anthroponymie régionale à l'exception du radical de *bibianus* (*bibianus agrimontis* “Vivien de Gramont” 1125) avec nasalisation de la deuxième consonne. La tour du podestat est aujourd'hui visible, intégrée dans l'église qui devait lui être annexée. Parmi les nombreuses maisons fivatières du podestat dans la paroisse l'une, située à proximité du hameau central vers le nord, a été nommée par le dérivé locatif Domezaineta “lieu de Domezain” (*domesainhete* au *Censier*). Dans la plupart des citations médiévales la finale nasale était palatalisée ou “mouillée” (graphies romanes *-ng*, *-ing*, *-nh*,

-inh), cette marque phonétique, à la différence des noms de Soule intérieure (voir Garindein, Gotein, Undurein), étant absente ou perdue pour Domezain, qui est géographiquement tourné vers la Basse-Navarre, et rattaché comme une bonne partie de cette Soule occidentale au “canton de Saint-Palais” par l’administration moderne, peu soucieuse des structures politiques régionales multiséculaires.

NOTES

1. GROSCLAUDE, M., *La Coutume de Soule*, Ed. Izpegi 1993. CIERBIDE, R., *Le Censier gothique de Soule*, Izpegi 1994. *Le Pays de Soule*, Textes réunis par P. Bidart, Izpegi 1994. REGNIER, J.-M., *Histoire de la Soule*, Ekaina, Saint-Jean-de-Luz, 1991-2000.
2. LEMOINE, J., *op. cit.*, p. 202.
3. *Ibid.* p. 203.
4. *Ibid.* p. 189.
5. *Dictionnaire ...*, *op. cit.* p. 420. Dans un proverbe local cité dans cet ouvrage les habitants de Haux sont nommés "Hauntzarrak".
6. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 197.
7. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 401.
8. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 126.
9. *Ibid.* p. 196.
10. "Du nouveau ...", *art. cit.* p. 141. Pour une autre analyse de ce nom, voir GROSCLAUDE, M., *Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 138.
11. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 196.
12. *Dictionnaire topographique ...*, *op... cit.* p. 141.
13. DUMONTEIL, J., et CHÉRONNET, B., *Le For d'Oloron*, Oloron 1980, p. 66-73.
14. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 109-110
15. ROHLFS, G., *Le Gascon*, *op. cit.* p. 125.
16. DAUZAT, A. et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 12.
17. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 232.
18. ROHLFS, G., *Le Gascon*, *op. cit.* p. 150-151.
19. *Ibid.*, p. 189.
20. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 23.
21. ROHLFS, G., *Le Gascon*, *op. cit.* p. 36. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 128.
22. Pour une étude détaillée de ces toponymes, voir GROSCLAUDE, M., *Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 390-391.
23. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch. *op. cit.* p. 645.
24. *Ibid.*, p. 359.
25. LEMOINE, J., *op. cit.*, p. 199.
26. *Ibid.* p. 125.
27. *Ibid.* p. 126.
28. *Op. cit.* p. 51.
29. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 228.
30. COROMINES, J., "De toponimia vasca ...", *art. cit.* p. 31 et 39.
31. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 216. GROSCLAUDE, M., *Dictionnaire toponymique ...*, *op. cit.* p. 286-287 et 350-351.
32. COROMINES, J., "De toponimia vasca ...", *art. cit.*, p. 305.
33. *Dictionnaire ...*, *op. cit.* p. 655.
34. HARISTOY, P., *Les paroisses ...*, *op. cit.* III, p. 125. Le mot *aphez* "prêtre" en basque moderne est un emprunt au latin ecclésiastique *abbas* (et non l'inverse comme il est dit dans la même page), comme le toponyme *aphate* à son dérivé *abbadia*.
35. HARISTOY, P., *Les Paroisses ...*, *op. cit.* II p. 129-430.
36. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 125.
37. *Dictionnaire ...*, *op. cit.* p. 859.
38. ROHLFS, G., *Le gascon ...*, *op. cit.* p. 120.
39. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 726.

40. Pour la formation de ce mot voir GROSCLAUDE, M., *La Coutume de Soule*, *op. cit.*, p. 49 note 154.
41. COROMINES, J., “Du nouveau sur la toponymie occitane” *art. cit.* p. 219.
42. ROHLFS, G., *Le gascon ...*, *op. cit.* p. 128-129.
43. *Ibid.* p. 118.
44. COROMINES, J., “Du nouveau ...” *art. cit.* p. 239.
45. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 128.
46. DAUZAT, A., et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 408.
47. *Ibid.* p. 275.
48. LEMOINE, J., *op. cit.* p. 207.
49. *Ibid.* p. 221.
50. *Ibid.* p. 128.
51. *Ibid.* p. 205.

INDEX ALPHABHÉTIQUE DES TOPONYMES

N.B. Les numéros renvoient aux paragraphes. Le nom d'usage basque a été ajouté entre parenthèses quand il est d'étymologie différente du nom officiel.

Abense-de-Bas § 241

Abense-de-Haut § 190

Ahaïce § 118

Ahaxe § 145

Ahetze § 29

Aïcirits § 52

Aïncille § 148

Aïnharp § 240

Aïnhice § 130

Aïnhoa § 29

Alçabéhéty § 201

Alçay § 200

Alciette § 144

Alos § 191

Amendeux § 68

Amorots § 80

Anglet § 12

Anhaux § 163

Arambels § 92

Arancou § 101

Arbaille § 205

Arbérats § 57

Arbéroue § 105

Arbonne § 16

Arbouet § 60

Arcangues § 15

Arhan § 199

Arhansus § 91

Armendaritz § 114

Arnéguy § 156

Aroue § 245

Arrast § 239

Arrauntz § 33

Arraute § 77

Arros § 89

Ascain § 25

Ascarat § 161

Ascombéguy § 97

Asme § 94

Aussurucq § 216

Ayherre § 112

Banca § 172

Barcus § 215

Bardos § 3

Barhoue § 63

Bascassan § 147

Basse-Navarre § 48
 Basse-Soule § 228
 Bassussarry § 14
 Bayonne § 10
 Béguios § 73
 Béhasque § 54
 Béhaune § 98
 Béhobie § 22
 Béhorléguy § 138
 Bergouey § 102
 Berraute § 154
 Berrogain § 234
 Beyrie-sur-Joyeuse § 65
 Biarritz § 13
 Bidache § 99
 Bidarray § 126
 Bidart § 17
 Bildarraitz § 111
 Biriadou § 22
 Biscay § 75
 Bonloc § 41
 Boucau (Le) § 11
 Briscous § 6
 Bunus § 86
 Bursoritz § 164
 Bussunarits § 137
 Bustince § 134
 Cambo § 39
 Came § 100
 Camou (en Mixe) § 61
 Camou (en Soule) § 203
 Çaro § 158
 Charritte (en Mixe) § 76
 Charritte-de-Bas § 244
 Charritte-de-Haut § 148
 Chéraute § 231
 Cibits § 87
 Ciboure § 21
 Cihe § 155
 Cihigue § 204
 Cize (Garazi) § 127
 Domezain § 255
 Eiheregi § 225
 Erbis § 224
 Escos § 103
 Esnazu § 174
 Espelette § 31
 Espès § 242
 Esquiule § 215
 Esterençuby § 160

Etchebar § 184
 Etcharry § 248
 Exave § 125
 Eyharce § 124
 Gabat § 69
 Gahardou § 122
 Gamarthe § 128
 Garatehegi et Ligeta § 146
 Garindein § 227
 Garraybie § 222
 Garris § 66
 Gestas § 249
 Gotein § 212
 Gramont et Viellenave § 104
 Gréciette § 44
 Guéthary § 18
 Guiche § 2
 Halsou § 37
 Hasparren § 40
 Haute-Soule (Basabürü) § 177
 Haux § 183
 Hélette § 106
 Hendaye § 23
 Hérauritz § 34
 Horça § 121
 Hosta § 83
 Ianitz § 141
 Ibarrole § 85
 Ibarron § 28
 Idaux § 211
 Iholdy § 115
 Iharre § 70
 Iriberry (en Cize) § 135
 Iriberry (en Ossès) § 120
 Irissarry § 116
 Irouléguy § 165
 Ispoure § 151
 Isturitz § 110
 Ithorots § 253
 Itxassou § 47
 Jatxou § 35
 Jaxu § 133
 Juxue § 90
 Labastide-Clairence § 113
 Labets § 74
 Labourd § 1
 Lacarre § 131
 Lacarry § 197
 Laguinge § 187
 Lahonce § 7

Lantabat § 96
Lapiste § 53
Larcevau § 88
Larhunsun § 219
Larrau § 180
Larrebieu § 238
Larressore § 38
Larribar § 51
Larrory § 237
Laruns § 233
Lasse § 162
Latarce § 142
Lécumberry § 140
Leispars § 170
Lekorne et Attissane § 43
Les Aldudes § 173
Libarrenx § 213
Lichans § 185
Licharre § 230
Licq § 181
Lohitzun § 247
Louhossoa § 46
Luxe § 72
Macaye § 45
Masparraute § 78
Mauléon § 229
Méharin § 107
Mendibieu § 235
Mendionde § 42
Menditte § 209
Mendive § 139
Mendy § 210
Mixe § 49
Moncayolle § 236
Mongelos § 129
Montory (Beroriz) § 189
Mouguerre § 8
Musculdy § 223
Occos § 167
Olhaïby § 252
Oneix § 67
Ordiarp § 220
Orègue § 81
Orsanco § 64
Ossas § 206
Osserain § 251
Ossès § 117
Ostabarès § 82
Ostabat § 93
Otikoren § 168

Oyhercq § 246
 Pagolle § 226
 Peyriède jusson (Miranda) et Larzabal § 218
 Pyriède suson (Ahetxiri) § 221
 Restoue § 188
 Rivareyte § 250
 Roquiague § 214
 Sainte-Engrâce (Urdaitz) § 179
 Saint-Esteben § 108
 Saint-Etienne-de-Baïgorry § 171
 Saint-Etienne (de Soule) § 208
 Saint-Jean-de-Luz § 20
 Saint-Jean-le-Vieux § 149
 Saint-Jean-Pied-de-Port § 153
 Saint-Just-Ibarre § 84
 Saint-Martin-d'Arbéroue (Belhoritz) § 109
 Saint-Martin-d'Arrossa § 123
 Saint-Michel-le-Vieux (Eiheralarre) § 159
 Saint-Palais § 55
 Saint-Pée-sur-Nivelle § 27
 Saint-Pierre-d'Irube § 9
 Sarasquette § 136
 Sare § 26
 Sarriazkoiti § 143
 Sauguis § 207
 Serres § 24
 Sibas § 192
 Sillègue § 59
 Sorhapuru § 52
 Sorhoeta § 164
 Sorholus § 194
 Soule § 176
 Souraïde § 30
 Succos § 79
 Suhare § 217
 Suhast § 62
 Suhescun § 132
 Sumberraute § 71
 Sunhar § 186
 Sunhartette § 202
 Sussaute § 58
 Ugange § 152
 Ugarzan § 119
 Uhart-Cize § 154
 Uhart-Mixe § 50
 Undurein § 243
 Urcuit § 5
 Urdos § 169
 Urepel § 175
 Urrugne § 22

Urt § 4
Ustaritz § 32
Utziat § 95
Tardets § 193
Trois-Villes § 195
Valcarlos (Luzaide) § 157
Val-Dextre § 196
Val-Senestre § 178
Villefranque § 36
Viodos § 232
Zabalza, Urrutia et Harrieta § 150

TABLE DES MATIERES

Introduction	page	2
<u>Ière partie. Le Labourd et Bayonne</u>		9
<u>Ile partie. La Basse-Navarre</u>		31
I. Le pays de Mixe		32
1) La mande d'Outre-Bidouze		33
2) La mande de la Barhoue		38
3) La mande d'Ahetze		42
II. Le pays ou la vallée d'Ostabarès		46
III. Les terres de la seigneurie de Gramont		55
IV. La vallée d'Arbéroue, Labastide-Clairence, et le pays d'Iholdy-Armendaritz		58
V. Le pays ou la vallée d'Ossès		65
VI. La pays ou la vallée de Cize		72
VII. Le pays ou la vallée de Baïgorry		87
<u>IIIe partie. La Soule</u>		99
I. La Haute-Soule		101
1) Vic ou dégaierie du Val-Senestre		102
2) Vic ou dégaierie du Val-Dextre		109
II. Les Arbailles		112
1) Vic ou dégaierie de grande Arbaille		112
2) Vic ou dégaierie de petite Arbaille ou Peyrière		116
III. La Basse-Soule		122
1) Vic ou dégaierie de Laruns		122
2) Vic ou dégaierie d'Aroue		129
3) Vic ou dégaierie de Domezain		132
Index alphabétique des toponymes		135
Table des matières		143

NOTES

1. Pour le nom de Navarrenx et notamment l'étude du suffixe, voir GROSCLAUDE M., *Dictionnaire toponymique... op. cit.* p. 232. Le mot ou segment *nabar* a été repéré dans des inscriptions ibériques d'époque romaine, tantôt avec un *-v-* dans les inscriptions en orthographe grecque et tantôt avec un *-b-* dans les inscriptions en ibérique comme d'autres mots de même structure phonétique, selon le commentaire qu'en fait A. MARQUES DE FARIA, "Onomástica paleo-hispánica: revisao de algumas leituras e interpretações", *Revista de Arqueologia ... op. cit.*, volume 3, n° 1, 2000, p. 128 et 131.

28. LEMOINE., J., *op. cit.* p. 199. Le nom de maison Lardoeyt qui se lit dans le recensement du Béarn de 1385 à Sauveterre, Saint-Gladie, Autevielle, et selon le Censier gothique de Soule à Gestas, tenu par M. GROSCLAUDE pour "obscur" (*Dictionnaire étymologique...op. cit.* p. 164), semble la romanisation phonétique partielle d'un dérivé à double suffixe, collectif et locatif *ilhardoieta* "lieu de brandes".

29. DAUZAT, A. et ROSTAING, Ch., *op. cit.* p. 67.

30. MARQUES DE FARIA, A., "Crónica de onomástica paleo-hispánica (5)", *op. cit.* Volume 6, n°1, 2003, p. 224.

